



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

DU GOUVERNEMENT TEMPOREL

DE LA

PROVIDENCE

PAR

M. L'ABBÉ J. FÈVRE

CURÉ DE LOUZE

*Justa est disperditio aut
adesse festinant tempora.*

(Psalm. xxxii.)

TOME PREMIER

NANCY ET LANGRES

BORDES FRÈRES, RUE SAINT-DIZIER, 161, ET RUE DE NEVERS

—
1839

12

4277-111

DU

GOUVERNEMENT TEMPOREL

DE LA

PROVIDENCE

L'Auteur et les Éditeurs se réservent tout droit de reproduction et de traduction à l'étranger.



PARIS. — TYPOGR. COSSON ET COMP., RUE DU FOUR-ST-GERMAIN, 48.

DU GOUVERNEMENT TEMPOREL

DE LA

PROVIDENCE

Dans ses principes généraux et dans son application aux temps présents ;

PAR

M. L'ABBÉ J. FÈVRE

CURÉ DE LOUZE

*Scriptæ erant in libro lamentationes
et carmen et væ.*

(Ézéchiel, II, 9.)

TOME PREMIER

NANCY ET LANGRES

BORDES FRÈRES, RUE SAINT-DIZIER, 161, ET RUE DE NEVERS.

1859



A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

PIERRE-NICOLAS FÈVRE

D'ABORD SOLDAT, PUIS INSTITUTEUR PRIMAIRE, MORT
A RIAUCOURT, LE 9 AVRIL 1849

Reconnaissance et regrets éternels,

J. FÈVRE.



INTRODUCTION

Si quelqu'un, dit saint Augustin, me presse de pénétrer les secrets de la Providence et que je ne puisse répondre à ses désirs, du moins pourrai-je toujours m'écrier : *O altitudo !* ô profondeurs de la sagesse divine ! ou demander : *Numquid iniquitas apud Deum ?* Dieu serait-il injuste ? Si ma réponse lui déplaît, qu'il s'adresse à de plus doctes et prenne garde de rencontrer des téméraires (1).

Le grand évêque d'Hippone, par cet humble aveu qui donne à sa grandeur un nouveau lustre, reconnaît au gouvernement de la Providence d'insondables mystères. Ces mystères, nous devons les vénérer ; il y aurait, à les scruter avec audace, une témérité vaine, une présomption pleine de périls. L'homme ne franchira pas les limites assignées à

(1) *De Spiritu et litterâ*, chap xxxiv.

son intelligence. Pourquoi du reste ravir à Dieu son secret? Sachons plutôt rendre grâce de notre ignorance. Notre science est de nous, c'est une glorieuse conquête si l'on veut ; notre ignorance est de Dieu, c'est une condition qui nous est faite. Quelques degrés de plus à nos connaissances ajouteraient autant de degrés à notre responsabilité. Qui sait? C'est peut-être à une heureuse ignorance que nous devons de ne pas voir le monde souillé des plus noirs forfaits et visité par d'épouvantables catastrophes.

Toutefois, en nous inclinant devant les secrets de Dieu, ne fermons pas l'oreille à sa parole et les yeux à ses œuvres. Si le gouvernement de la Providence a des mystères, il n'a pas que des côtés mystérieux ; il a aussi sa face lumineuse comme ces astres errant dans l'espace qui nous cachent une partie de leur disque et versent de l'autre des flots de lumière. Dieu a parlé du commencement des temps à leur plénitude et il agit dans tous les siècles. A la fin des temps sa parole déchirera tous les voiles et éclairera toutes les profondeurs. En attendant cette révélation suprême, nous ne devons pas seulement considérer les mystères de Dieu comme des défis jetés à notre faiblesse, mais les accueillir aussi comme des lumières pour notre esprit et des lois pour nos cœurs. Dans cette *pénombre* de la foi nous

ne voyons rien, mais nous entrevoyons tout : c'est la nuée lumineuse d'Israël au désert d'Égypte. Autant donc nous devons de vénération aux divines ténèbres, autant nous devons d'adhésion aux divines splendeurs. Aussi saint Augustin, qui nous met en garde contre les recherches téméraires, écrivit-il sur le gouvernement de la Providence ses admirables livres *de la Cité de Dieu*.

L'homme doit donc aller, par la science, de l'ignorance grossière à l'ignorance cultivée qui ne laisse subsister des ténèbres que pour produire des vertus. Il ne saurait croupir dans l'ignorance qui est la suite de la chute et le châtiment du péché ; il se résigne à l'ignorance qui n'est que le signe de son infériorité et la condition de ses épreuves. Le premier objet de ses méditations est sans contredit le problème de sa destinée, la science de sa fin, la connaissance des rapports intimes de l'âme avec Dieu. Ce problème plane sur notre vie, cette science nous assigne une raison d'être, cette connaissance nous élève à la hauteur de notre destin. Hors de là tout est frivole. Il n'y a plus que mirage trompeur, écarts lamentables et désolantes alternatives.

L'homme a ce devoir en commun avec l'humanité dont il est membre. Mais hélas ! comme l'humanité oublie dans des vains amusements ce grand

devoir ! On la voit flotter dans l'espace, sur son globe étroit, comme flotte à travers l'Océan l'équipage d'un vaisseau. Des ais mal joints séparent de l'abîme cette foule turbulente, et sur sa tête se croisent des nuages dont le sein couve la tempête. N'importe. Si le nuage passe sans éclat et que le soleil verse sur les eaux unies ses joyeux rayons, la foule oublie sans tarder les menaces de l'orage. Les cris s'élèvent et les bruits de fête retentissent. Chaque fête se couronne d'orgies ; chaque orgie se consomme dans l'iniquité. Mais voici venir, d'un coin de l'horizon, un nuage noir. En un clin d'œil l'atmosphère est envahie. Aux joies de la terre répondent les fureurs du ciel. C'est une guerre des éléments contre l'équipage révolté, guerre qui s'acharne à la poursuite du crime jusqu'à ce que la pénitence désarme le ciel et achète, au prix du sacrifice, une paix dont de nouveaux crimes altéreront la sérénité.

L'humanité est aujourd'hui comme l'équipage dont la tempête a disloqué le vaisseau, brisé la mâture et déchiré les voiles. Dans sa course aventureuse elle a toujours vu les désordres du monde moral provoquer dans le monde physique des bouleversements. A cette heure les sphères célestes sont ébranlées ; les saisons altèrent leur cours har-

monieux ; le sol éprouve d'incessantes secousses ; les discordes, les guerres, les pestes, les famines tombent avec une effrayante rapidité sur les peuples. A peine une tempête a-t-elle éclaté que de nouveaux nuages s'amoncellent à l'horizon. On a cru voir s'allumer la colère de Dieu et se précipiter du ciel les anathèmes. Alors est sortie des entrailles du peuple, gardien de la terrible tradition, une voix inquiète attribuant à de grands crimes ces étonnantes calamités. Voix du temps, répondez : que présagent à l'horizon ces signes formidables ?

A cette question il faut une réponse : nous avons tenté d'en préparer les éléments. Les détails qui précèdent et le titre de cet ouvrage en font suffisamment connaître l'objet. Le gouvernement de Dieu est temporel et éternel : temporel, il s'applique à la créature placée encore sur le plan fuyant de la durée ; éternel, il s'applique à la même créature, mais arrivée cette fois au terme divin de son existence. Le gouvernement temporel de Dieu est, à son tour, naturel et surnaturel : naturel, il régirait toutes choses suivant que l'exigent leur essence et l'ordre nécessaire des causes et des effets, si Dieu, dans sa bonté, n'avait constitué par delà les forces et les exigences de la nature un ordre plus excellent ; surnaturel, il embrasse l'ordre naturel des

choses contingentes élevées au-dessus d'elles-mêmes et placées dans l'ordre de la grâce. Enfin le gouvernement surnaturel de Dieu est individuel et social : individuel quand il s'applique à un être particulier ; social quand il s'applique à une collection d'êtres et plus particulièrement aux agrégations d'hommes. Le gouvernement divin, qu'il s'applique aux individus ou aux sociétés, n'importe, suppose toujours une fin et des moyens convenables ; autrement l'être gouverné serait aux prises avec l'impossible. Si cet être, doué de libre arbitre, s'éloigne de sa fin par l'abus des moyens, il faut qu'intervienne d'En-Haut un moteur pour le ramener dans les droits sentiers. A défaut de cette intervention les desseins de Dieu pourraient être confondus et sa souveraineté détruite. Ce moteur, qui redresse les déviations du libre arbitre et sauvegarde l'accomplissement des desseins de Dieu, s'appelle châtiment : c'est la sanction du gouvernement temporel de la Providence.

Dans cet ouvrage nous posons ces principes, et, suivant nos forces, nous étayons chacun d'eux des preuves qui lui conviennent. La question de principe vidée, nous abordons l'application. Les temps anciens nous apparaissent avec la multitude de leurs crimes et la succession de leurs châtiments.

La connaissance des temps anciens fournit des règles infaillibles pour l'étude des temps modernes. Les conclusions à déduire, pour l'enseignement de l'époque contemporaine, ressortent naturellement des données de l'histoire universelle. Ainsi la spéculation éclaire l'expérience et la pratique confirme de son témoignage les déductions de la théorie.

Ces différentes questions ne sont point traitées ici dans les formes sévères d'un traité dogmatique ou avec les mystiques écarts d'un livre de dévotion. C'est quelque chose d'intermédiaire, dans notre intention du moins. La religion nourrit l'intelligence de vérités et le cœur de sentiments : de là deux manières de la considérer, l'une rationnelle, l'autre édifiante. Ces deux aspects combinés conduisent à considérer les vérités dans leur union avec les sentiments, de telle manière qui réponde aux exigences ordinaires des lecteurs et aux besoins particuliers de la génération présente. C'est à ce troisième point de vue que nous nous sommes placé pour étudier le gouvernement temporel de Dieu.

A l'exemple de Leibniz et du comte de Maistre :

Si licet exemplis in parvo grandibus uti,

l'auteur de cet ouvrage a toujours fait sur ses lectures un travail personnel, ici analysant un ouvrage,

là copiant un passage, plus loin recueillant une pensée ou discutant une affirmation, butinant à toutes les fleurs, glanant sur tous les sillons. Ces observations, notes et analyses, ont servi à la composition du présent opuscule, quand les livres faisaient défaut. L'auteur, écrivant au fond d'un presbytère de province, a dû subir cette nécessité. L'insuffisance de renseignements ne m'a donc pas toujours permis de citer le nom de l'auteur, le titre de l'ouvrage, le numéro du chapitre auquel j'ai pu faire des emprunts. D'ailleurs je crois ne m'être approprié le bien d'autrui qu'après l'avoir fait passer au creuset. Enfin il semble que ce surcroît de notes qui, dans certains livres modernes, envahit les pages pour ne laisser au texte que des proportions dérisoires, n'est autorisé ni par l'exemple des bons auteurs, ni par les nécessités de la rédaction. Cependant respecter la propriété est, dans la république des lettres comme dans les autres républiques, un devoir de justice. Aussi dois-je déclarer m'être inspiré constamment des travaux de Paul Orose, de Salvien, de saint Augustin, de Bossuet, et des ouvrages modernes du vicomte de Bonald, du comte de Maistre, du marquis de Valdegamas et de Balmès. A mon avis, s'il m'est permis d'émettre un avis, ces grands maîtres (les derniers

j'entends) sont les seuls écrivains qui aient bien compris l'époque contemporaine. Devenir leur disciple a été mon ambition, et servir d'écho à leur enseignement a été pour moi une bonne fortune.

J'expose les sentiments de ces grands maîtres avec une franchise complète, mais aussi avec les égards dus aux hommes et le respect dû aux institutions. On ne saurait exiger davantage. Notre foi met aux mains des gouvernements un glaive pour défendre leurs droits, et leur impose des devoirs pour les défendre contre leurs faiblesses; mais elle ne leur reconnaît pas le droit d'interdire une discussion grave et sérieuse, même sur les principes de la société. La vérité est le premier bien des hommes et le plus sûr fondement de l'ordre public; nous ne sommes ici-bas que pour la connaître, et nous n'avons pas, dans l'ordre des choses temporelles, d'autre moyen de la découvrir que de la chercher à la lumière des vérités éternelles.

Un ouvrage comme celui-ci devrait s'adresser aux païens du christianisme et aux saints du catholicisme : à ceux qui par leurs crimes provoquent des châtiments, et à ceux qui, par leurs vertus, les conjurent. Dans ce dessein il aurait fallu, pour donner à l'ouvrage force démonstrative, agrandir mon cadre. J'ai dû me borner dans le choix des matières

et dans le mode d'exposition. En présence des événements complexes et des éventualités périlleuses dont l'ensemble constitue le problème social, comme on dit très-bien depuis que la société est devenue un problème, s'abandonner à la dérive des investigations longues et des élucubrations dispendieuses eût été hors de propos. On se hâte aujourd'hui dans le pressentiment instinctif de solennelles circonstances. J'adresse donc mon livre à mes frères dans la foi et à mes frères dans le sacerdoce. Du reste mes vues sur les destinées de ce livre n'ont qu'une minime importance. *Ce n'est ni celui qui plante ni celui qui arrose qui sont quelque chose, mais celui qui donne l'accroissement, Dieu (I ad Cor.).* Dieu veuille donc, par sa bénédiction, faire produire à cet ouvrage de dignes fruits de grâce et de vérité.

Louze, ce 4 mars 1838.

J. FÈVRE.

4 DE 6

DU
GOUVERNEMENT TEMPOREL
DE LA
PROVIDENCE

CHAPITRE PREMIER.

Du royaume de Dieu dans le ciel.

Le devoir de gouverner suppose un titre de souverain, et la souveraineté implique la possession d'un royaume. Avant de parler du gouvernement de Dieu, il faut donc parler de son royaume, des éléments qui le constituent, de la loi qui le dirige et des révolutions qu'il a subies.

L'homme, dans son existence terrestre, ressemble, dit Platon, à un détenu que la main de la justice aurait enchaîné au milieu d'une caverne, le dos tourné à la lumière. Dans le demi-jour de sa prison, le captif ne verrait se dessiner sur les parois que des ombres indécises. La vue de ces ombres passant et repassant sous ses regards serait le seul phénomène qui pût

l'initier aux secrets du grand jour et à la connaissance de la création (1).

Rien n'est plus saisissant que cette allégorie du philosophe d'Égine. Créé pour Dieu et emporté par toutes ses nobles aspirations vers ce grand être, l'homme ne connaîtrait les choses célestes que par la vue de la créature, si Dieu, après avoir placé sous nos yeux la splendeur de ses œuvres, ne nous avait révélé les merveilles de son essence. Notre regard, ouvert à la lumière du soleil, nous initie à la connaissance de Dieu par la vue des beautés naturelles de la création; et notre âme, ouverte du côté de Dieu, puise, dans les épanchements du ciel, une connaissance plus excellente de la nature. La terre reflète le ciel, et le ciel explique la terre. Ainsi le royaume de Dieu sur la terre nous sera mieux connu, s'ils nous est donné d'entrevoir d'un regard fugitif le royaume du ciel.

Au-dessus des vicissitudes du temps et des limites de l'espace, avant l'humanité, avant la nature, avant toute existence finie, il y a l'Être éternel, immuable, source unique de tous les êtres, Dieu. Dans cette existence éternelle, Dieu ne repose pas sur le trône solitaire d'une majesté inactive; Dieu contemple les ineffables richesses de son essence infinie, et par cette contemplation il engendre son Verbe; Dieu aime ces richesses qu'il contemple et son amour est le Saint-Esprit qui procède du Père et du Fils; enfin Dieu

(1) L'allégorie de la caverne est au VII^e livre de la République.

s'arrête dans la contemplation de ses richesses et la jouissance de sa bonté ; et cette absolue jouissance et cette infinie contemplation forment sa béatitude.

Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, s'est révélé par ses œuvres et par sa parole : sa parole a traduit particulièrement sa pensée ; ses œuvres ont exprimé particulièrement son amour ; et son amour et sa pensée ont ainsi porté, au dehors de lui, sans sortir de lui, les éclats de sa gloire et les reflets de sa béatitude.

Dieu dit donc à un instant de son éternité : Que les anges soient, et les anges furent, et ils étaient de purs esprits et Dieu vit que cela était bon.

Dieu, appelant les anges au bienfait de l'existence, ne se divisa, ni ne s'amoindrit ; à plus forte raison il n'épuisa pas sa pensée, sa volonté et son amour ; cependant il les manifesta en créant de rien, et les éleva, dans les anges, à une existence personnelle qui eut connaissance et volonté, puissance et amour.

Les anges, reflets de la pensée et de l'amour divins, présentèrent à Dieu, dans leur pensée et leur amour, de nouveaux miroirs où Dieu put contempler son amour, sa pensée, et trouver, si j'ose ainsi dire, un surcroît de béatitude. De leur côté, les anges trouvèrent dans la connaissance de la pensée divine et la jouissance de l'amour divin le parfait bonheur que leur destinait Dieu.

En créant ces légions d'anges, en leur assignant des fonctions et en leur distribuant des joies qui surpassent nos pensées, Dieu n'abdiquait point sa souveraineté. Au-dessus de ces chœurs d'esprits purs

planaient la pensée, la volonté et l'amour de Dieu comme une règle sainte, un ordre inviolable, qui commandaient respect absolu. C'est ce que donnent à penser nos divines Écritures : Les anges, disent-elles, se tiennent sans cesse devant Dieu pour recevoir ses ordres ; sa volonté est leur loi éternelle ; leur hymne est saint, saint, saint ! et chacun d'eux, comme un fidèle serviteur, reste à la place qui lui a été assignée.

Ainsi Dieu, par sa puissance, a répandu sa pensée et son amour des millions de fois dans des millions d'esprits, sans amoindrir ni diviser son essence en créant de rien ces créatures spirituelles. Et, en ramenant à lui ces légions d'anges avec la force de leur intelligence, l'énergie de leur volonté et l'allégresse de leur amour, il a multiplié sa gloire en distribuant sa béatitude. Ces merveilles se consomment par la soumission des anges à la volonté de Dieu, et chacun d'eux et tous ensemble, par une manifestation qui traverse les cieux des cieux, célèbrent la pensée, l'amour et la force du Dieu qui leur donne le bonheur en procurant sa gloire, et dont ils augmentent la gloire en trouvant le bonheur.

Telle est l'idée sommaire que nous devons avoir du royaume des cieux. Ce royaume nous apparaît donc comme le royaume de la vérité et de la connaissance, de la bonté et de l'amour, et, pour tout dire d'un mot, comme le royaume de la béatitude. Dieu est vérité et bonté souveraine, et il a appelé à la participation de sa vérité et de sa bonté les légions des

anges. Dieu se connaît et s'aime, Dieu connaît et aime les anges, et de cette connaissance et de cet amour résulte sa double béatitude. Les anges connaissent Dieu, le servent et l'aiment; ils s'aiment eux-mêmes et se connaissent en rapportant à Dieu cette connaissance et cet amour : de là aussi pour eux double béatitude. Dieu est ainsi absolument heureux, et heureux sont les anges dans leur intelligence, leur volonté, leur activité, heureux par-dessus tout dans leur amour. Car l'amour est le bonheur par excellence, et le royaume des cieux n'est le royaume du bonheur qu'autant qu'il est le royaume de l'amour.

Qu'elle est sublime et belle maintenant l'idée du royaume des cieux ! Qu'elle est sublime cette idée d'un Dieu vivant de sa vie propre et embrassant dans un ordre saint, par sa pensée et sa volonté, des millions d'esprits doués d'une libre activité ! Qu'elle est belle et touchante l'idée d'un seul amour embrassant dans une immense harmonie des millions de cœurs, qui se meuvent dans des sphères et des ordres sans nombre, pour lui rapporter le tribut de leur soumission, de leur reconnaissance et de leur allégresse ! On reconnaît à ces traits le royaume de Dieu (1).

(1) Conf. Hirscher : *La Morale catholique considérée comme réalisation du royaume de Dieu sur la terre*. Tübingen, chez Laupp.

CHAPITRE II.

Du royaume de Dieu sur la terre.

Lorsque les anges obéissaient à la voix de leur Créateur, se contemplant dans sa face, se mouvant librement selon sa volonté, et se plongeant dans le torrent de son amour, il arriva que le plus beau des anges, détournant de Dieu son regard pour le porter sur lui-même, fut saisi d'extase en présence de sa beauté. Se considérant comme subsistant par sa force, au lieu de graviter autour de Dieu, il s'arrêta à un mouvement de rotation sur lui-même. Des légions d'anges, entraînées par son exemple, séparèrent leur pensée de la pensée divine, leur volonté de la volonté divine, et, au lieu de rapporter à Dieu leur amour, donnèrent leurs affections aux grossières jouissances de l'égoïsme. Loin de trouver un plus parfait bonheur, ils ne rencontrèrent qu'amertume. Et Dieu, irrité,

creusa l'enfer et les enferma, pour les siècles, dans le puits de l'abîme.

Alors Dieu, dans sa miséricordieuse bonté, appela l'homme à la place laissée vide par la chute des anges. Avant de créer l'homme, Dieu avait créé, à une époque inconnue, le ciel et la terre. Au commencement de la création actuelle, il dit, de sa parole qui opère tout ce qu'elle exprime : Que la lumière soit, que le firmament s'étende au milieu des eaux, que les eaux se retirent dans la mer, que la terre laissée à sec produise des germes, que deux grands luminaires partagent le jour et la nuit, que les oiseaux et les poissons sortent du sein des eaux, que la terre produise les animaux selon différentes espèces : et toutes ces créatures sortirent du néant, et Dieu vit que toutes étaient bonnes.

Dieu ensuite se recueille, et, parlant à son Fils et à son Esprit : Faisons, dit-il, l'homme à notre image et ressemblance et qu'il commande à toute la création. A l'instant de son doigt il façonne la terre et donne à l'homme une taille droite, une tête élevée, des regards tournés vers le ciel. Puis il lui inspire d'En-Haut sur le visage ce souffle de vie qui n'est point une portion de la nature divine, mais l'image de Dieu et la ressemblance de l'auguste Trinité. Voilà l'homme créé, il s'appelle Adam.

Chaque créature est un reflet des perfections divines et toutes réunies présentent une fidèle image de la beauté souveraine. Depuis le globe enflammé qui resplendit dans l'espace jusqu'à l'humble lis caché au

fond de la vallée, jusqu'au chétif insecte qui bourdonne au pied de l'humble lis, toutes les créatures, chacune en son langage, se racontent les unes aux autres les grandes merveilles du Seigneur et chantent dans un cantique sans fin ses excellences et ses gloires. Les cieux célèbrent sa toute-puissance, les mers sa grandeur, la terre sa fécondité ; les nues, avec leurs immenses montagnes, figurent l'escabeau de ses pieds ; le tonnerre est sa voix, la foudre sa parole ; la pluie, la neige, la grêle sont ses dociles ministres. On le rencontre dans les abîmes avec son sublime silence, et avec sa sublime colère dans les fléaux qui désolent le monde. C'est lui qui nous a peintes, disent les fleurs des champs ; et les étoiles répondent : Nous sommes des étincelles tombées de son manteau.

Cet hymne muet n'est pas l'unique hommage que rende la créature au Créateur. Tout est sorti de Dieu et tout remonte à Dieu pour se transformer. La matière, agitée d'un secret mouvement d'ascension, aspire à s'élever, à la ressemblance de l'homme, jusqu'au spiritualisme. L'homme, entraîné par une attraction mystérieuse, aspire à s'élever jusqu'à la ressemblance de l'ange. L'ange fidèle aspire à ressembler davantage à l'Être parfait source de toute vie. Et Dieu est le centre de toute gravitation, l'objet de tout amour.

L'homme est, sur la terre, l'instrument et le ministre de ce retour mystérieux des créatures à leur auteur. Microcosme vivant placé sur les confins des deux mondes, il possède en lui l'être comme la pierre,

la croissance comme la plante, le mouvement comme l'animal, la pensée comme l'ange ; et, réunissant dans sa personne tous les degrés de la vie, il porte à Dieu, par sa docilité, l'hommage de tous les êtres. Dieu, de plus, a déposé sur son front la couronne de roi et la tiare de pontife : roi, il a devoir de commander à toute créature ; prêtre, il a mission de rapporter toute créature à Dieu.

Honoré de ces sublimes fonctions, l'homme n'en remplissait les charges qu'en restant uni à Dieu par toutes les puissances de son être. Son entendement était uni à l'entendement divin et puisait dans cette union la science de la vérité ; sa volonté était unie à la volonté divine et puisait dans cette union l'amour de la bonté souveraine. A ce prix, les membres du corps obéissaient aux facultés de l'âme, et les forces de la nature, unies entre elles par les liens d'une parfaite harmonie, s'empressaient de mettre leur pouvoir à la discrétion de l'homme. Et au-dessus des créatures, et au-dessus de l'homme, et au-dessus de l'ange, planaient la pensée et la volonté de Dieu, règle infaillible de tout ordre, source inépuisable de toute béatitude.

Le royaume de Dieu sur la terre est donc aussi le royaume de la vérité, de la bonté et de la béatitude. Dieu a manifesté sa puissance par de nouvelles merveilles ; tiré de sa pensée, par sa volonté, de nouveaux objets de connaissance et d'amour : il a ajouté à sa gloire, d'ailleurs infinie. La créature insensible a comme le secret de la pensée, de la volonté et de

l'amour de Dieu, centre de tous ses mouvements. L'homme a la révélation de cette pensée, de cette volonté, de cet amour : c'est là sa science, sa loi, son bonheur. La terre entre ainsi dans le concert des esprits célestes : elle n'est plus qu'une province du royaume de Dieu. L'homme mêle sa voix aux chœurs sacrés des anges. Et les mouvements de la matière, et les pensées de l'homme, et ses sentiments et ses aspirations ne sont plus qu'un son harmonique dans l'harmonie céleste. Et Dieu, pensée de toutes les pensées, volonté de toutes les volontés, amour de tous les cœurs, est à lui-même source de gloire, à ses créatures source de béatitude. En vérité, on ne saurait imaginer une idée plus touchante et plus sublime. C'est vraiment le royaume du ciel descendu sur la terre.

CHAPITRE III.

De la chute, de la rédemption et de la fin du gouvernement temporel de la Providence

Avant la chute de l'homme, l'ordre du royaume de Dieu sur la terre consistait dans le parfait équilibre des choses créées et dans la subordination absolue des créatures au Créateur. Le principe générateur de cet ordre était la grâce, et sa condition de stabilité, la fidélité de l'homme. L'homme était tout ensemble la base et la clef de voûte de l'ordre terrestre. L'homme, tenté par l'ange déchu, perdit comme lui son innocence. Le paradis terrestre fut le théâtre de cette solennelle tragédie dont Dieu fut le témoin, le démon l'instigateur, et l'homme l'acteur principal; dont le monde allait être la victime; et dont le dénouement devait être pleuré avec des gémissements sans fin par la terre dans ses mouvements, par les cieux dans leur course, par les anges sur leurs trônes et par nous,

malheureux enfants d'un père coupable, dans nos vallées de larmes.

Adam et sa compagne étaient au milieu du Paradis terrestre, beaux et resplendissants des splendeurs de la grâce. Le démon, désormais sans beauté, sentit, à leur vue, une tristesse profonde. Prenant la figure du serpent, qui devait être à toujours le symbole de la fourberie, il se glissa à travers les herbes odorantes de l'Éden et tendit à la femme ses pièges subtils. Pourquoi, dit-il, Dieu vous a-t-il défendu de manger du fruit de tous les arbres du Paradis? A ces mots la femme sentit s'éveiller dans son cœur une vaine curiosité et s'étendre à toute son âme je ne sais quelle agréable défaillance : « Nous mangeons, répondit-elle, du fruit des arbres du Paradis; cependant Dieu nous a défendu de manger du fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, de peur que nous ne mourions. » « Le jour où vous mangerez de ce fruit, repartit le serpent, vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. » Sous l'influence malfaisante de cette réplique la femme sentit ses sens s'embraser du feu jusqu'alors inconnu des brûlantes délices; elle jeta sur elle un regard de complaisance; porta vers l'arbre un œil de convoitise, cueillit un fruit, en mangea, et en donna à son mari qui en mangea après elle.

Quand Adam eut mangé du fruit défendu, l'univers entier se troubla, et le désordre commencé par la révolte des anges alla se communiquant jusqu'aux derniers degrés de la création. Le Paradis terrestre ne garda plus qu'une mélancolique beauté. L'aspiration

innée en toute créature à s'élever jusqu'au trône de Dieu se changea en une aspiration à descendre jusqu'à des abîmes sans nom. Et l'homme, cessant de graviter vers Dieu, se déclara la fin dernière de ses œuvres, de sa volonté et de son entendement.

L'homme, séparé de Dieu, vit aussitôt ses puissances se séparer les unes des autres et se constituer en autant de centres divergents. Son entendement perdit l'empire sur sa volonté; sa volonté perdit l'empire sur ses actions; la chair n'obéit plus à l'esprit; et l'esprit, au lieu d'être assujetti à Dieu, tomba dans la servitude de la chair. Tout dans l'homme avait été concordance et harmonie; tout devint guerre, tumulte et contradiction.

La royauté terrestre de l'homme était fondée sur sa soumission à Dieu. Quand donc il se fut révolté, au lieu de rapporter la créature à son auteur, il l'entraîna dans sa chute. Dieu, pour le punir, ameuta contre lui les choses qu'il avait soumises à son empire. Les animaux que l'homme avait nommés, en signe de domination, cessèrent d'obéir à sa voix. La terre se couvrit de chardons, les fleurs se hérissèrent d'épines, le ciel se voila de nuages, et la nature entière parut possédée de fureur contre l'homme. A son approche les herbes distillèrent leurs poisons, le reptile lança son venin, les montagnes élevèrent leurs sommets, les torrents déchaînèrent leurs eaux et la mer souleva ses vagues. A chaque pas il eut à craindre une embûche; à chaque embûche la mort.

Ainsi à l'ordre dans lequel Dieu avait disposé ses

œuvres succéda le désordre. L'entendement humain séparé de l'entendement divin tomba dans l'erreur. La volonté humaine séparée de la volonté divine tomba dans le vice. L'activité humaine séparée de l'activité divine s'éloigna du pur amour. L'homme s'enfonça dans un abîme de ténèbres, de corruption et de haine. Ce fut son crime et son châtiment. De sorte que le royaume de Satan prenait sur la terre la place du royaume de Dieu.

Après une si lamentable chute Dieu aurait pu abandonner l'homme, comme l'ange, aux rigueurs de sa justice. Mais l'homme, sans doute, avait apporté à son crime une moindre perversité : Dieu, dans sa miséricorde, eut pitié du pécheur. Après avoir puni le péché comme il convenait, il promit un Sauveur qui devait rendre au royaume terrestre de Dieu ses splendeurs perdues. Quand vint la plénitude des temps, ce Sauveur fut donné dans la personne de Jésus de Nazareth.

Jésus, pour relever l'homme de sa chute et restaurer toutes choses en Dieu, devait vaincre le mal : 1° dans sa cause qui est le péché ou la séparation d'avec Dieu; 2° dans ses effets qui sont—pour l'homme la souffrance et la mort, l'ignorance et l'erreur, la faiblesse de volonté et les mauvais penchants; — et pour la nature inanimée tous les désordres aussi visibles que mystérieux dont elle est affligée. Jésus, qui était, comme son Père, très-simple dans ses œuvres parce qu'il était très-parfait dans son essence, vainquit le mal dans ses causes et dans ses effets par sa

descente dans la chair et par son oblation en sacrifice. En se faisant homme, sans cesser d'être Dieu, il unissait en lui Dieu et l'homme, et, comme l'essence spirituelle et la substance corporelle étaient déjà réunies dans son humanité, il résulta de là que Dieu fait homme réunit en lui d'une très-haute manière les substances corporelles et les essences spirituelles d'une part, et d'autre part le Créateur avec la créature. En sorte que le désordre introduit par le péché dans le monde était déjà réparé par l'Incarnation. Souffrant ensuite et mourant volontairement pour l'homme, le Fils de Dieu prit sur lui ce péché primitif pour lequel Adam et sa postérité souffraient la corruption et avaient mérité la mort. L'effusion du sang détruisit donc le péché source de désordre après que l'Incarnation eut merveilleusement restauré l'ordre en Jésus-Christ.

Mais jusqu'ici cette restauration était le bénéfice personnel du Sauveur, il fallait en étendre à l'homme les bienfaits ; et c'est ici que la sainteté nous apparaît comme l'universel moyen de ramener à Dieu l'homme et toutes les créatures.

Le problème est celui-ci : ramener à Dieu par Jésus-Christ incarné et crucifié l'homme, et par l'homme, la créature. La sanctification de l'homme est, disons-nous, le premier moyen d'opérer ce grand œuvre, et à ce titre on doit la considérer comme la fin dernière qu'ait ici-bas le gouvernement temporel de la Providence.

Avant le péché, la sainteté de l'homme consistait

dans son union avec Dieu, union de l'intelligence humaine à l'intelligence divine ; union de la volonté humaine à la volonté divine ; union de l'activité humaine à l'activité divine ; unions qui rendaient l'homme saint, *sanctum Domino*. Le péché brisa ces liens, et l'homme séparé de Dieu ne rapporta plus qu'à lui-même ses œuvres, sa volonté et ses pensées. A notre naissance, nous sommes, comme fils d'Adam, des enfants de séparation, et même après la rémission de la faute primitive, le germe de cette séparation subsiste en nous, gardant sa lamentable fécondité. Laissés à nous-mêmes, nous ne tendons guère qu'à concentrer en nous nos affections. C'est là cette corruption humaine qu'il ne faut point entendre d'autre chose que de l'éloignement de Dieu. En spiritualité, cette tendance funeste et les actes vicieux qui en découlent s'appellent le vieil homme, la chair de péché, le ferment d'iniquité. L'homme cependant n'est pas pure corruption ; il a gardé des aspirations vers Dieu qui l'attire. Emporté loin de Dieu par une moitié de lui-même, il est ramené à Dieu par l'autre moitié de son être. La grâce donne force à ces dispositions et c'est là l'homme nouveau, et ses actes sont les fruits de la régénération. Dans l'homme il y a donc deux hommes dont les rivalités remplissent la vie de leurs vicissitudes. Pour faire disparaître ce douloureux antagonisme, il faut anéantir le vieil homme, faire grandir l'homme nouveau et, pour le faire grandir, incorporer l'homme à Jésus-Christ. En sorte que l'union primitive de l'homme avec Dieu se retrouve

dans l'union du chrétien avec Jésus-Christ, de manière qu'il n'y ait entre Jésus-Christ et le chrétien, entre Dieu et l'homme, d'autre différence que celle qui existe entre une chose qui peut se dégrader et se perdre, et une autre qui ne peut ni se perdre ni souffrir d'atteinte.

La sainteté de l'homme, qui consistait dans l'union avec Dieu, consistait aussi dans l'union de l'homme avec la créature, union de dépendance d'un côté, union de domination de l'autre. A ces rapports naturels s'adjoignaient dans l'homme les titres de roi et de prêtre conférés comme sauvegarde de ses rapports et gage de sa dignité. En péchant, l'homme, rebelle envers Dieu, perdit sa dignité de serviteur de Dieu; esclave de la créature, il perdit sa majesté de roi de la créature. La dignité humaine, qui reposait sur une noble soumission et sur un noble commandement, s'abîma dans une révolte insensée et un avilissant esclavage. Le moyen pour l'homme de briser ses chaînes et de retrouver sa dépendance fut d'abord de s'humilier devant Dieu en Jésus-Christ; ce fut ensuite de se séparer de la créature avec Jésus-Christ pour recouvrer, par le renoncement à toutes choses, la force du commandement. Rendu à sa souveraineté par le renoncement, l'homme put remplir dans l'univers ses devoirs de pontife. La nature cependant ne retrouva pas sa beauté première : Dieu lui laissait ses désordres pour exercer la vertu de l'homme, se réservant, quand le genre humain aura fourni sa carrière, de créer une nouvelle terre et de nouveaux cieux.

Enfin l'homme, serviteur de Dieu et prince de la terre, tenait de sa fidélité aux devoirs qu'imposaient ces deux titres cette harmonie intérieure des facultés humaines, premier garant du vrai bien-être. Serviteur rebelle et prince tombé en esclavage, il vit à l'harmonie succéder les dissonances. Son âme ne fut plus qu'un confluent de forces opposées, un abîme de contradictions. Jésus-Christ, auteur de la paix, ramenant l'homme à la soumission et au commandement, lui rendit son bien-être. Désormais donc l'homme doit imiter Jésus-Christ et s'unir à Jésus-Christ. L'imitation de Jésus-Christ dans sa vie, et l'incorporation à Jésus-Christ par la grâce, sont les deux conditions essentielles de la sainteté. A ce prix l'homme s'incline devant Dieu, se relève au-dessus de la créature, et trouve dans son cœur la pure harmonie, source de toutes les joies. Telle est, dans sa notion première, la sainteté, moyen d'universelle régénération et fin dernière du gouvernement de Dieu (1).

(1) *Essai sur le catholicisme, le libéralisme et le socialisme*, par Donoso Cortez, marquis de Valdégamas. Ce beau livre reproduit, avec une précision aussi heureuse qu'élégante, la doctrine de saint Augustin sur les questions que nous venons de traiter. Notre travail emprunte à cet ouvrage son fond, et, sauf correction de quelques mots, assez souvent sa forme.

CHAPITRE IV.

Des éléments naturels de sanctification placés par Dieu dans son royaume terrestre : 1° rapports de l'homme avec la nature.

Le but suprême du gouvernement divin est donc, après comme avant la chute originelle, la sainteté de l'homme ; et la Rédemption, en incorporant l'homme pécheur à Jésus crucifié, est la source première de toute sainteté. Cette sainteté, qui s'obtient par Jésus-Christ et en Jésus-Christ, unit l'homme à Dieu, le relève au-dessus de la créature et le réconcilie avec lui-même. Quand s'est accompli ce grand œuvre de restauration, l'homme a rempli la tâche que lui prescrivait Dieu : Dieu l'arrête au terme de la carrière pour déposer sur son front une couronne.

Dieu, dont le regard embrasse tous les temps, a eu de tout temps connaissance de ce but et des obstacles qui devaient entraver la réalisation de ses desseins.

Arbitre souverain des destinées humaines, et dominateur de la terre, il a su écarter ces obstacles sans méconnaître ses attributs ni blesser la dignité de ses œuvres. Quand l'homme eut péché, Dieu dut, dans sa justice, lancer une condamnation ; mais, dans sa miséricorde, il promit le Sauveur. La promesse et le don du Sauveur constituent, dans ses faits essentiels, l'ordre de grâce après la chute. Les châtiments qui suivent le péché constituent un ordre naturel de sanctification. Dieu punit, il punit en père ; la main qui frappe, frappe pour guérir. Dans l'ensemble de ses châtiments, il y a une économie de remèdes. La condition naturelle faite à l'homme pécheur est donc pour châtier le pécheur et pour relever l'homme. Non que ces éléments de salut suffisent à notre régénération : la sainteté est le fruit de la grâce ; mais la sainteté, fruit de la grâce, pose sa tige et plonge ses racines dans la nature : elle la suppose et la perfectionne.

D'après ce principe, nous devons considérer comme moyen de salut les rapports de l'homme avec la création. L'Évangile lui-même nous en donne l'exemple. Combien de comparaisons et de paraboles pour nous initier aux secrets de la grâce et aux merveilles de la gloire. « Le royaume des cieux est semblable à un grain de senevé, à une mesure de farine, à une barque agitée des flots, à une semence jetée le long du chemin. Les renards ont des tanières, le fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. Voyez les oiseaux du ciel et les lis des champs, ils ne moissonnent point, ils ne filent point, le Père céleste cependant les nour-

rit ou les revêt. Jérusalem, Jérusalem, combien de fois j'ai voulu réunir tes fils comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu n'as pas voulu ! » Ces perpétuels retours aux créatures ne doivent point nous surprendre. Le monde dans son dessein primitif n'est-il pas un vaste symbolisme des ordres de grâce et de gloire, et, par les désordres qu'a introduits dans ses harmonies le péché de l'homme, n'est-il pas un vaste appareil de pénitence, réparant par ses dissonances le crime qui les a produites ? Mais voyons, en particulier, *comment* ces rapports de l'homme avec la nature sont source de sanctification.

Le premier devoir de la sanctification est la destruction du péché : c'est la vie purgative : *purgationem peccatorum faciens*. Cette vie purgative n'a pas pour but de détruire le péché commis sciemment et volontairement par la créature raisonnable, mais d'affaiblir les mauvais penchants qui l'ont causé et de faire disparaître les mauvaises habitudes qui l'ont suivi. La remise du péché est l'œuvre de Dieu ; la lutte contre les convoitises qui nous y portent et contre la facilité des rechutes qui en résulte est la tâche de l'homme. Pour cette lutte l'homme trouve des armes dans ses rapports avec la nature.

« Maudite soit la terre, » dit le Seigneur. Cet anathème est le châtiment du péché, mais il y a, dans ce châtiment, une bénédiction. Si la terre produisait sans culture les fruits les plus savoureux, l'homme finirait par s'abrutir. Comment pourrait-il s'occuper

d'un ordre supérieur, puisque, dans celui où nous vivons, les misères qui nous accablent, ne peuvent nous désenchanter des charmes trompeurs de cette malheureuse vie? Qu'advierait-il surtout si l'homme, libre de tout frein, pouvait errer à l'aventure suivant la versatilité de ses goûts et la fantaisie de ses inspirations? L'homme est heureusement condamné à un labeur pénible dans un séjour circonscrit. Ce travail opiniâtre réprime les penchants dépravés, corrige les passions, exerce l'intelligence, impose à l'imagination de précieuses bornes, et devient l'école de la patience, le noviciat de la force. Cet attachement au sol nous attache à nos semblables; des villes s'élèvent, et avec les villes naissent les biens qui résultent de la communauté des hommes.

La défaite des passions est donc le premier effet de l'appauvrissement du sol et la conséquence des labeurs nécessaires pour lui rendre sa fécondité. La nature extérieure, par les combats qu'elle provoque, ne nous débarrasse pas seulement du levain des passions; elle sait de plus ouvrir notre esprit à la vérité religieuse, tremper d'énergie notre volonté, remplir notre cœur de sentiments d'amour et embellir notre âme de vertus.

Des œuvres on s'élève, par une facile induction, à l'ouvrier, et du monde, œuvre de Dieu, on va jusqu'à Dieu. Le plus petit être célèbre son divin auteur, les plus grands le proclament de leur majestueuse voix :

Les cieux instruisent la terre
A révérer leur auteur.
Tout ce que leur globe enserme
Célèbre un Dieu créateur.
Quel plus sublime cantique
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps !
Quelle grandeur infinie
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accords !

L'existence du monde , pris dans son ensemble , glorifie la force de Dieu , l'ordre du monde proclame sa sagesse , la conservation du monde rappelle sa providence , la fin du monde honore également sa bonté et sa justice. C'est ainsi que saint Bonaventure a composé son bel opuscule : *De ascensione mentis ad Deum* ; c'est ainsi que des auteurs moins connus ont pu écrire la théologie de l'eau , la théologie des fleurs , la théologie des animaux. On écrirait de même tout un cours de théologie dogmatique , morale et mystique , en empruntant à la nature l'étendue de son cadre et la variété de ses produits. Ce serait une exposition des merveilles de la nature considérées comme miroir des perfections divines , des vérités de la foi et des devoirs de la vie.

La nature extérieure n'aide pas moins au développement de la liberté. Tout ce qui gêne l'homme l'exerce , et tout ce qui l'exerce le rend plus fort. *Fit fabricando faber*, dit le proverbe , et rien n'est plus vrai , non - seulement en ce sens que l'habitude du même travail permet de donner à son œuvre une

plus grande perfection, mais surtout en ce sens que l'exercice de la volonté ajoute à l'âme une force visible. L'activité est en même temps la nature et la perfection de l'esprit. Aussi les peuples dont le sol est naturellement fécond, ou dont l'extrême civilisation diminue le travail, tournent-ils invariablement à la mollesse. Ce n'est point à dire que l'abondance et la mollesse soient d'inséparables compagnes. La mollesse ne consiste pas dans l'abondance de toutes choses, mais dans la manière dont on porte cette abondance. L'énergie ne se calcule pas davantage aux mouvements extérieurs, mais au mobile d'où ils procèdent. Un homme corrompu peut s'astreindre à mille sacrifices pour arriver à une conquête infâme; un homme vertueux peut s'en commander autant pour garder la tempérance : dans le premier cas, c'est la force de la bête, dans le second, la force de l'homme. La force de l'homme est la force de la vertu, et cette force n'éclate ni dans les climats fertiles ni dans les civilisations avancées. On observe, entre les différentes classes d'une même nation, des degrés d'énergie correspondant à la somme de peines qu'elles doivent souffrir. Un examen attentif révèle dans les membres d'une même classe de la société des différences de force, par exemple suivant leur fidélité à remplir les devoirs de la religion. Nous revenons toujours au principe : ce qui gêne l'homme le rend fort. On comprend dès lors ce qu'a d'avantageux pour la volonté cette guerre qu'il nous faut faire à la parcimonie de la nature. En guerroyant

contre la stérilité du sol, l'homme entre en possession de lui-même et conquiert sa pleine indépendance. Plus les résistances sont opiniâtres, plus grand doit être le déploiement des forces, et plus claire la connaissance de soi-même. Si la nature n'avait su que répandre spontanément ses dons, nous fussions tombés dans l'esclavage des besoins factices; elle se pose en ennemie, et à ce titre elle est notre bienfaitrice.

L'influence qu'exerce la nature extérieure sur le cœur de l'homme n'est ni moins diverse ni moins profonde. D'abord nous entretenons avec elle un incessant commerce d'échange. L'homme recueille les dons de la nature et en jouit; ces biens, il les partage avec d'autres qui le payent d'un légitime retour; et c'est ainsi qu'il en va tous les jours qu'il plait à Dieu lui faire. Serait-il possible que l'homme ait besoin de ces biens, qu'il les reçoive, qu'il en jouisse, qu'il en fasse part à ses frères pendant toute sa vie, sans que son cœur soit constamment exercé à la prière, à l'humilité, à la confiance, à la joie, et particulièrement aux doux sentiments de la charité?

L'homme n'a pas seulement avec la nature un commerce matériel, il entretient aussi avec elle un commerce de contemplation. Toutes choses ont pour le cœur de l'enfant une langue dont il comprend les délicatesses; tout parle également au cœur de l'homme mûr tant qu'il n'est pas fermé aux nobles sentiments. Comme nous élèvent l'étendue et la profondeur de la

nature, comme nous frappent ses bruits et son silence, comme nous saisissent ses horreurs ou ses ténèbres ! C'est une sorte d'intuition, reste visible de notre grandeur première, dont la survivance nous attire ou nous repousse, nous console ou nous humilie, nous excite à l'amour où nous remplit d'inexprimables pressentiments.

Enfin cet échange de dons et de pensées, qui nous rapproche de Dieu, nous reporte jusqu'à lui en nous montrant ces pensées et ces dons comme autant de bienfaits de sa munificence. L'homme sans doute déchire le sein de la terre avant de lui confier la semence. Quand la semence a été recueillie dans les sillons comme dans un berceau, Dieu envoie la lumière, la chaleur et les pluies. Les pluies arrosent la semence, la chaleur la gonfle et développe ses germes, la lumière l'embellit des plus vives couleurs. Sans le concours de Dieu le travail de l'homme serait vain. Le grain pourrirait dans les sillons, la plante s'étierait avant la saison des fleurs, la fleur tomberait avant d'avoir répandu sa poussière féconde, le fruit se dessècherait avant la maturité, et, comme dit le prophète, la vigne pleurerait, l'olivier aurait menti. Dieu est donc en dernière analyse l'auteur de tout don terrestre. Comme ce concours de Dieu est bien fait pour nous exciter à la foi, à la confiance, à l'action de grâce et à l'adoration ! D'ailleurs c'est Dieu qui a fait de ce monde un livre, ou, comme disait Vincent de Beauvais, un *miroir* des divines perfectiones, un symbole vivant des révélations divines.

Confessons donc la bonté de Dieu qui a fait, même de la plus petite fleur, un prédicateur muet pour nous enseigner les vérités de la foi, les sentiments de l'espérance et les devoirs de la charité.

CHAPITRE V.

Des éléments naturels de sanctification, etc.; 2° rapports de l'homme avec lui-même.

L'homme déchu trouve dans la terre frappée d'anathème une économie de remèdes et des moyens de salut ; il trouve aussi dans sa nature , désorganisée par le péché, des moyens de salut et des principes de guérison.

Le péché a déposé dans l'homme un germe de mort. Ce germe, laissé à sa croissance, n'aspire qu'à produire ses fruits naturels. L'homme cependant répugne à la destruction et garde même tout un côté de son être ouvert aux grandes idées, aux nobles sentiments. Quand donc le mauvais germe pousse ses racines et étend ses rameaux, le fruit d'iniquité qu'il produit peut tuer l'homme, mais il peut également le ramener au bien en versant dans son âme des poisons. Ainsi quand l'esprit humain, déchu de la foi naïve du

premier âge , se précipite , sous l'entraînement de l'orgueil, dans une indépendance usurpée, il se trouve bientôt sans croyance, c'est-à-dire sans lumière. Il cherche alors, et il n'est pas maître de ne point chercher, car il faut une croyance à l'homme comme il lui faut de l'air et comme il lui faut du pain ; il cherche parce que rien ne fera que l'homme ne soit plus l'homme, que l'abuser soit le transformer, que lui faire croire le mensonge soit lui ôter la soif de la vérité ; il cherche, et, sous ces débris d'erreurs stériles, découvrant vivant et éternel ce *credo* qu'il croyait mort, il s'éprend pour lui d'un vif amour. — Ainsi encore la fierté innée du cœur humain ne s'incline pas sans murmure sous le joug de la loi ; elle ne nous jette au contraire que trop souvent dans des aspirations sans repos et des recherches sans fin. En exagérant sa noblesse, elle la diminue au lieu de l'agrandir. A bout de mécomptes, on en vient à s'humilier devant la loi d'amour qui commande le sacrifice. — Ainsi enfin cette brutale concupiscence qui brûle nos membres d'ardeurs impudiques voudrait nous livrer à de crapuleuses orgies. Se laisser surprendre au mirage de ses rêves est chose facile ; s'abandonner à ses emportements ne l'est point. La raison oppose sa droiture, le cœur sa dignité, la volonté ses devoirs, les membres leurs résistances, et ce refus de concours retombe en pluie de bénédictions.

Ce germe de mort, à peine sensible dans le jeune âge, n'acquiert qu'avec les années son caractère de méchanceté. En attendant son efflorescence, il sommeille

au fond de la nature humaine. Et parce que rien n'est beau que le bon, l'enfance brille par le doux éclat de l'innocence, par la candeur, la cordialité et l'expansion de sa joie. Cependant la raison s'ouvre au rayonnement de la vérité, la volonté s'affermi sous le frein de la discipline, la conscience augmente, par l'habitude du bien, sa délicatesse naturelle. Quand l'homme a grandi pour la résistance, il voit jaillir des profondeurs de sa corruption l'égoïsme, la vanité, l'hypocrisie et toutes les passions mauvaises. Grâce au développement antérieur de la conscience, il est en état de résister comme il est en devoir de vaincre.

Autre phénomène digne d'attention, c'est la disposition en vertu de laquelle les penchants les plus dépravés n'éclatent que successivement. Au premier âge paraît l'horreur du travail, horreur qui tantôt se manifeste par une incurable paresse, tantôt se dissimule sous le masque trompeur d'occupations frivoles. Arrive l'adolescence, la concupiscence de la chair allume ses feux et provoque ses incendies. A l'aurore de l'âge mûr, dès que la convoitise se refroidit, se produisent les projets ambitieux, les calculs habiles, les marches concertées et la tenace persévérance. Enfin, au soir de la vie, le front se couvre de nuages et le cœur s'emplit de tristesse ou s'endort dans l'indifférence. Situations très-diverses, toujours dangereuses, mais particulièrement périlleuses si tant d'ennemis se présentaient de front. Leur succession dans l'arène impose à la volonté une série de luttes incessantes : cette persistance cependant est d'autant moins redou-

table qu'un ennemi ne lève la tête que quand l'autre est vaincu, et que l'âme toujours en haleine acquiert dans les combats la vigueur qui assure les victoires.

Enfin, chose particulièrement remarquable, c'est l'influence qu'exercent l'une sur l'autre, dans leur développement, les facultés de l'âme. Les forces de l'esprit sont entre elles comme les sens du corps : elles se soutiennent l'une l'autre, se complètent l'une par l'autre et se prêtent un mutuel secours. L'intelligence pousse le cœur, et le cœur entraîne l'intelligence ; le premier cherche la dernière raison, le second le souverain bien, tous les deux se rencontrent dans leur terme le plus élevé, en Dieu vérité et bonté souveraines. La sensualité, par ses révoltes et ses aspirations, exerce la volonté et provoque les découvertes : que d'efforts n'a pas faits le genre humain seulement pour son estomac ! Les aspirations et les répulsions du cœur poussent à l'accomplissement du devoir ; la conscience éclairée dit : Tu dois produire tel acte, éviter tel autre ; la nature, avec sa droiture originelle, donne à ce : tu dois, force et témoignage, et prête ainsi à la conscience une assistance continuelle. Enfin la volonté, tenue en éveil par les révoltes de la chair et exercée par les mouvements de la sympathie, assigne à chaque puissance un but et impose à toute force rebelle un frein. Comme tout prospère dans l'homme grâce au germe de mal, au développement précoce de la conscience, à l'explosion successive des mauvais penchants et à l'influence réciproque des facultés de l'âme !

CHAPITRE VI.

Les éléments naturels de sanctification, etc.; 3^e rapports de l'homme
avec ses semblables.

Quand Boerhaave eut ravi à la médecine quelques-uns de ses secrets, il ne prononça plus le nom de Dieu, même dans ses cours de physique, sans s'incliner profondément. Un autre génie, Newton, après avoir imaginé l'hypothèse de la gravitation universelle, ne rencontrait plus ce même nom de Dieu sans se découvrir avec respect. S'il nous était donné de découvrir tous les éléments de sanctification placés par Dieu dans son royaume de la terre, nous contemplerions de plus étonnantes merveilles que n'en renferment la constitution des corps et l'harmonie des mondes; nous verrions la condition de l'homme déchu et la gravitation des âmes autour de Dieu; nous apprendrions, par conséquent, à connaître, à aimer, à servir ce grand Dieu, qui a créé les âmes comme les mondes. Aussi

bien ne doit-ce pas être là le terme de nos études, le but invariable de nos recherches, puisque c'est le premier objet de nos obligations.

On peut observer dans nos relations de cité deux choses : les sentiments qu'elles inspirent et les influences qu'elles subissent tant de la diversité des âges que de la distinction des tempéraments. En étudiant les rapports de l'homme avec l'homme, en analysant ces sentiments, en démêlant ces influences, nous découvrirons de nouveaux éléments de sanctification.

Un premier fait à observer c'est l'émulation ou l'éloignement que nous fait éprouver l'état moral de nos semblables. Un homme vertueux nous remplit de courage, un homme vicieux n'excite qu'une instinctive répulsion ; la vertu de l'un nous anime, les vices de l'autre nous repoussent. Ces mouvements opposés, ces impressions contraires, exercent déjà sur les âmes une précieuse influence

L'entraînement de la vertu nous porte d'ordinaire à l'amitié. De l'attrait qui rapprochait les âmes à l'amitié qui les unit il n'y a qu'un pas, et qui n'aspire à le faire ? Or, cette union de l'amitié, cette sorte de mariage spirituel, a nécessairement une vertu pour base, pour lien et pour garantie. Une amitié reposant sur le vice ne se comprendrait guère. Une amitié s'alimentant à des feux impurs ne se comprendrait pas davantage. Chacun ouvre donc les sources de vie qu'il porte en son cœur pour qu'un ami s'y désaltère. A son tour il ira s'abreuver à d'autres sour-

ces. Cette réjouissante réciprocité, ce libre échange de biens spirituels, donne à tous sans appauvrir personne.

L'amitié, si habile à produire des vertus, ne l'est pas moins à corriger les vices. Une imperfection la diminue, une faute la refroidit, un vice l'ébranle. Mais une affection est nécessaire au cœur et dans son besoin d'aimer il écartera tout obstacle qui porterait atteinte à la virginité de ses sentiments, ou arrêterait l'élan de ses sympathies. Le voilà donc attentif à discerner, pour les combattre, les défauts naissants. En arrêtant dans autrui la germination du mal l'âme s'enrichit elle-même des vertus de patience, de douceur, etc., qu'on ne peut guère acquérir qu'en combattant les vices.

Cette mystérieuse disposition, qui nous porte à estimer et à aimer les autres avec une ardeur mesurée sur leurs vertus, nous pousse aussi à estimer leur estime et à rechercher leur affection. C'est une nouvelle source de progrès dans la vertu. Sommes-nous environnés de considération, la connaissance de l'estime qu'on nous porte et la joie qu'elle inspire nous excitent à de nouveaux efforts. Sommes-nous au contraire poursuivis de censures, la tristesse qui résulte de la déconsidération nous pousse encore à acquérir des mérites dont l'absence est punie de tels désavantages. Nous sommes amenés ainsi à fuir les vices qui nous feraient perdre l'estime et à pratiquer les vertus qui peuvent nous concilier les cœurs. Notre perfection est ainsi placée sous le sévère et persévérant contrôle

du prochain. Cette loi extérieure nous refrène et nous dirige tant que nous n'avons pas descendu les degrés de l'avilissement au point de ne ressentir aucune douleur sous les coups du mépris. A supposer que nous renoncions intérieurement à toute sympathie, dans notre existence sociale nous n'aurions pas moins besoin d'estime. L'intérêt lui-même ne veut pas que nous nous laissions mépriser avec indifférence.

Dans cette recherche de l'estime nous avons nous-mêmes à prononcer un jugement sur notre conduite et sur les faveurs de l'opinion. Un blâme ou un éloge que nous nous décernons sont, sous des rapports divers, des moyens pour arriver à une même fin. L'impartiale opinion fait-elle peser sur nous de justes rigueurs, la fierté de la conscience, le désir d'être aimé, l'amour-propre, tous les nobles sentiments commandent un changement de mœurs. L'opinion est-elle injuste? Exagère-t-elle nos imperfections, transforme-t-elle nos défauts en vices, sa clairvoyance, heureusement hostile, nous contraint à fuir l'apparence même du mal, nous élève au comble des vertus, nous invite à aimer nos ennemis et à chercher dans des associations un refuge contre les attaques de la calomnie.

L'économie des âges mérite d'être considérée dans son influence sanctifiante. Son premier avantage est de nous faire considérer, comme dans un miroir, l'ensemble de la vie humaine. Ma propre vie n'est, dit Pindare, que le rêve d'une ombre. L'avenir n'est pas, le passé n'est plus, le présent est déjà loin au

moment où j'en parle. Mes passions sont déchaînées, chacune de mes facultés s'isole, le désordre est partout, et c'est avec les ruines de ma grandeur perdue qu'il faut reconstruire l'édifice de ma perfection. Comment-y parvenir? Ouvrons les yeux. Autour de moi s'agitent des enfants et des jeunes gens, des hommes faits et des vieillards. Toutes les époques de la vie m'apparaissent donc simultanément. Ces jeunes gens au milieu des épreuves, ces hommes faits au milieu de leurs labeurs, ces vieillards au milieu de leurs angoisses, me présentent, avec ses vicissitudes, le cours entier de la vie humaine. Rien n'est plus propre à répandre la lumière sur ma vie et à diriger mes pas à chaque degré de l'âge.

Et puis, dit le poète, chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs ; chaque âge, ajouterai-je, a ses défauts organiques et une tendance naturelle à se modeler sur les âges qui l'ont précédé. L'enfant a une haute idée du jeune homme ; le jeune homme tient l'homme fait en particulière estime ; l'homme fait incline devant le vieillard. Le remède est à côté du mal. La gravité de l'homme mûr corrige la frivolité fouguese de la jeunesse ; la froide expérience du vieillard dissipe les illusions qui ont survécu à la maturité de l'âge ; la jeunesse, à son tour, rappelle à la vieillesse la joie expansive du temps passé ; et l'enfance, avec sa candeur aimable, convie tous les âges à la dignité de la vertu, par la force attirante de l'innocence.

Enfin la diversité des tempéraments apporte son concours réparateur.

Tous les hommes sont membres de la même famille, et aucun d'eux ne ressemble entièrement à personne. Chacun de nous cependant possède l'unité d'une même nature, le corps avec ses organes, l'âme avec ses puissances. Mais chaque puissance de l'âme a ses dons particuliers. Telle intelligence a en partage l'esprit d'invention ou l'esprit d'application; telle autre brille par la mémoire, par l'imagination, par la pénétration ou par l'heureuse harmonie de ces trois facultés; ici talent scientifique, là aptitude pour l'art, plus loin habileté pratique pour les métiers. Le sentiment a ses dons comme l'intelligence : l'un est vite excité, l'autre est froid; l'un s'élève vers le ciel, l'autre s'abaisse vers la terre; celui-ci penche pour l'agriculture, celui-là incline au commerce. L'activité, par une naturelle correspondance, a elle-même ses particularités comme le sentiment et l'intelligence : les uns ont en apanage l'activité, le courage, la persévérance; les autres voltigent de çà et de là, touchant plus à la superficie qu'aux profondeurs; d'autres, enfin, nés pour servir, n'obéissent qu'à la contrainte. Ces dons divers des âmes, tombant dans les corps, y trouvent des organes qui servent à leurs fonctions et des tempéraments qui modifient leurs aptitudes. De ce concours de circonstances résultent les caractères, et des diverses classes de caractères résulte un heureux croisement d'influences.

Des caractères s'attirent et unissent deux âmes dans la plus intime communauté de vie. En se rapprochant par des affinités réciproques, ils exercent l'un sur

l'autre une influence particulière. L'ami agit sur les vœux et les aspirations de son ami ; il est, par les conseils, les encouragements et les exhortations, comme un ange gardien. Mais personne n'ose redresser en autrui ce qu'il se permet , ni tolérer en lui ce qu'il condamne dans les autres. L'amitié est donc aussi bienfaisante pour celui qui la donne que pour celui qui la reçoit. Qui voudrait n'acquérir point ce qu'il aime tant dans un ami ? qui refuserait de corriger en lui ce qui l'a choqué ailleurs ?

D'autres caractères, laissés à leur libre expansion , se limitent et se contrecarrent ; en se limitant, ils s'arrêtent ; en se contrecarrant, ils se redressent. L'homme aux angoisses devient accommodant en présence d'un esprit résolu ; l'homme froid ramène la véhémence à des dispositions plus calmes ; la foule paisible arrête l'extravagance des emportés, et les emportés, en versant leur énergie sur la foule indolente , la poussent en avant. Les uns activent le mouvement du progrès ; les autres préviennent les écarts de ce mouvement.

La subordination des caractères ajoute à l'attrait qui les unit et aux répulsions qui les séparent une force nouvelle. Un tempérament nerveux, une nature colérique , réunit d'ordinaire plus d'intelligence et plus de sentiment à plus d'activité extérieure : à lui le commandement. Les esprits d'un ordre inférieur portent dans leur dépendance naturelle la nécessité de recevoir une influence : servir est leur condition. Les autres particularités des caractères concourent également à l'édification des âmes.

Dieu a donc, à l'origine, placé dans ses œuvres et laissé subsister après la chute des éléments naturels de sanctification. Ensuite, il a placé dans l'économie de la déchéance un ensemble de remèdes. Un grand désordre est une source de grâces. Ainsi se déploient en toute créature les desseins du créateur; ainsi se prépare la plénitude du royaume de Dieu. Car toutes les parties s'appellent et demandent à se rapprocher. *« Les dons sont divers, dit l'Apôtre, mais l'esprit est un; les ouvriers sont différents, mais il n'y a qu'un seigneur; les œuvres sont distinctes, mais il n'y a qu'un Dieu qui fait tout en tous. » « Un membre n'est pas seul, beaucoup de membres constituent un corps. »* (I ad Cor., XII, 4 et seq.)

CHAPITRE VII.

Institutions *positives* de Dieu pour la sanctification de l'homme :

1^o la famille

Si la nature peut nous sanctifier, elle peut aussi nous séduire ; si nos semblables peuvent nous édifier, ils peuvent également nous entraîner au mal ; enfin, s'il est en moi des éléments de sainteté, il est des éléments non moins nombreux de corruption. Partout principes d'ordre, partout sources de désordre. En présence de cet antagonisme, Dieu, pour rendre féconds les éléments de bien et tarir les sources du mal, a dû donner à son œuvre un couronnement. C'est ainsi qu'il institua la famille, l'État, l'Église, et qu'il donna la religion. De sorte qu'après avoir étudié les éléments *naturels* de sainteté, il nous faut étudier les institutions *positives* de Dieu pour la sanctification de l'homme.

Nous commençons par la famille. La famille est le

premier état de l'homme ; elle est la base et le fondement de la société publique : c'est sur elle que tout repose dans le monde. La famille est tout ensemble l'expression et le complément du mariage. Quelques mots donc sur le mariage.

Le mariage est l'union, formée par Dieu et consacrée par l'Église, de l'homme et de la femme, en vue de s'aider mutuellement et de pourvoir à la conservation du genre humain.

Le mariage, comme toutes les choses essentielles à la vie de l'humanité, n'est point d'institution humaine. Dieu lui-même en est l'auteur ; il a même voulu l'être d'une manière spéciale en répandant sur le mariage une solennelle bénédiction. Quand Adam eut été créé, Dieu dit : Il n'est pas bon que l'homme soit seul, faisons-lui *un aide* semblable à lui. Le Seigneur lui envoya donc un sommeil et, pendant qu'il était endormi, il lui prit une côte et en forma la femme qu'il présenta à Adam. Celui-ci, la voyant, dit : Voilà maintenant l'os de mes os et la chair de ma chair ; elle sera appelée d'un nom pris de l'homme (virago), parce qu'elle a été tirée de l'homme. C'est pourquoi *l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme et ils seront deux dans une seule chair*. Alors Dieu les bénit et leur dit : *Croissez et multipliez-vous*. (Gen., II.)

Mettons en lumière les conséquences les plus graves qui découlent de ces faits.

L'union matrimoniale n'est pas une union matérielle, un simple rapprochement de corps : l'homme

était encore dans l'état d'innocence lorsqu'il fut appelé à contracter cette union, et, même après sa chute, il n'est point une vile créature n'ayant à satisfaire que des appétits. Son union avec la femme est une union qui a Dieu pour auteur, une union qui associe deux âmes, une union indissoluble qui implique l'obligation de vivre dans une parfaite communauté d'idées et de sentiments, une union enfin qui, ayant pour but direct de donner aux enfants la vie et l'éducation, est, à tous ces titres, une institution de sainteté.

Le mariage est une union qui a Dieu pour auteur. Sans doute le consentement de l'homme et de la femme est essentiel ; mais ce consentement, nécessaire au mariage, ne forme pas en dernier ressort le lien des époux ; autrement les époux en rétractant le consentement donné au contrat pourraient se séparer sans crime. L'État peut intervenir aussi pour assurer les effets civils du mariage ; mais son intervention ne lie pas davantage les âmes soustraites par nature à sa juridiction ; autrement l'État pourrait prononcer le divorce et autoriser la polygamie. Quand on recherche la cause de quelque chose, c'est la cause suprême qu'on recherche ; et dans le mariage cette cause est la volonté de Dieu. C'est un acte de Dieu, une volonté du souverain Maître qui lie les époux et maintient leur union. L'homme ne sépare pas ce que Dieu a joint. Quelles que soient donc les oppositions d'idées, de mœurs et de sentiments ; quelle que puisse être la tolérance de l'État, rien ne peut atteindre l'union des

époux. Dans cette condition le mariage est saint, il est l'union de deux âmes en Dieu ; et dans cette perspective d'indissolubilité il est sanctifiant parce que les époux, se sachant irrévocablement unis, s'appliquent sans cesse à resserrer leurs liens.

Le mariage est une union qui associe deux âmes. On ne produit point un bloc de marbre en rapprochant des molécules désagrégées ; on ne forme pas davantage des sociétés humaines par le lien extérieur de la contrainte ou par l'attraction purement animale des sens. La contrainte qui obligerait à l'union supposerait cette union détruite dans son fonds, et l'attraction animale qui unirait pour un instant d'ivresse verrait lui succéder une répulsion infiniment plus forte. L'homme par le côté matériel de son être ne tend qu'à s'isoler et il s'isole d'autant plus que son penchant à l'union a été mieux satisfait. C'est donc par l'âme seulement qu'on peut unir les hommes et c'est ainsi que Dieu, dans le mariage, embrasse deux intelligences dans l'unité d'une même pensée, deux cœurs dans l'unité d'un même sentiment. Mais l'âme est viciée à son tour, et si elle présente pour former une union solide des ressources durables, elle porte aussi en elle des éléments de dissolution. Dieu, qui par le mariage unit deux âmes, commande donc les vertus qui, en relevant l'esprit de ses incertitudes, le cœur de sa fragilité et le caractère de ses imperfections, marquent cette union du sceau de la durée. Dieu en effet ne rapproche pas les âmes pour les abaisser, mais pour les porter plus haut. Quelles sont

donc les vertus qui doivent résoudre ce difficile problème de l'union des âmes dans le mariage ?

A première vue on croirait impossible de faire vivre à l'ombre d'une douce paix deux créatures qui jusque-là avaient leurs idées propres, leurs sentiments personnels, et dont l'union n'a pour garantie que le sacrifice. Trois vertus ont le secret de cette difficulté : l'amour, le respect et la patience. L'amour rapproche les âmes, ou, comme dit l'Écriture, les *colle* l'une à l'autre. Entre l'homme et la femme cette union repose sur des affinités mystérieuses, la femme s'élève sans cesse vers l'homme qui est force, et l'homme incline sans cesse vers la femme qui est faiblesse. On comprend que la force supplée aux défauts de la faiblesse ; on comprend moins facilement que la faiblesse de la femme complète la force de l'homme. Et pourtant il en est ainsi. La femme est l'aide de l'homme, *adjutorium*, et sans cet appui de la faiblesse l'homme perdrait même sa force. Mais la seule vertu d'amour porterait aux extrêmes de la tendresse, suivis bientôt de brusques retours. Le respect les prévient ; et ce respect, vertu commandée par l'intervention de Dieu dans le mariage, rend l'amour plus vif en assurant la dignité. L'homme, toujours porté aux excès, exagérerait maintenant le respect jusqu'à la rigueur ; l'amour le corrige. Enfin vient la patience qui complète l'action du respect et de l'amour ; car, pour digne et affectueux qu'on soit, l'affection a ses relâches et la dignité ses défaillances. On s'observe. Dans les premières rencontres, le prisme de l'amour

avait dissimulé les défauts des futurs époux et grossi leurs qualités. Maintenant, au plus petit choc, ces époux seraient portés à exagérer leurs vices et à diminuer leurs vertus. Or on n'aime et on ne respecte que les bontés et les beautés morales. Un mutuel dégoût se déclarerait donc sans cette patience qui prévient les refroidissements, dissimule les faiblesses et ravive par là les feux de l'amour.

Le mariage est une union indissoluble : *un seul avec une seule et pour l'éternité*. Non pas *une seule avec plusieurs*, car le genre humain s'éteindrait dans la débauche. Non pas *un seul avec plusieurs*, car la femme perdrait sa dignité de compagne, les enfants seraient la plupart privés d'éducation, et la famille se verrait livrée à tous les déchirements. Un seul avec une seule *pour l'éternité*, car si l'union des époux peut se rompre elle se rompra, et dès lors elle ne contribuera pas plus qu'un concubinage éphémère à la félicité des familles et à la pureté des mœurs. On ne saurait dire combien de maux ont empêchés et quelles vertus ont produites ces deux préceptes. Le mariage, sorti de ces voies, eût fait de l'homme l'instrument passif de la volupté, de la femme une machine à procréer, de l'enfant la triste victime du plaisir, du monde un haras; c'eût été l'organisation de la peste et le commencement du crétinisme.

L'indissolubilité de l'union conjugale implique l'obligation de vivre sous le même toit dans une parfaite communauté d'idées et de sentiments. Cette communauté de vie est féconde en bénédictions,

même avant le mariage. Quand la jeune fille, suivant l'entraînement de sa nature, cherche à plaire au jeune homme, elle se garde des désordres qui lui feraient perdre l'estime. Ensuite elle s'anime à la poursuite des vertus qu'on exige d'une épouse, d'une mère et d'une bonne ménagère. Le jeune homme, suivant le même penchant, se commande les mêmes efforts. Quand il n'aspirerait point par conscience aux vertus de l'époux, du père et du chef de famille, il y aspirerait cependant à la pensée de sa future épouse.

Quand le mariage est contracté, quelle richesse d'influences dans la communauté des époux ! Sa durée d'abord permet d'attendre toujours le moment précis et de saisir la circonstance opportune pour appliquer d'une manière convenable le remède au mal. Ensuite les époux ne peuvent s'empêcher de s'appliquer mutuellement et de propos délibéré à se rendre meilleurs. L'un cherche les défauts de l'autre pour les corriger, ses vertus pour les perfectionner, parce qu'il l'aime, qu'il brûle de l'aimer davantage et qu'il pourrait d'ailleurs ou souffrir de ses défauts, ou tirer profit de ses vertus. Aussi quelle abondance de ressources est à leur disposition ! A la femme est prescrite la soumission parce qu'elle est faible et que son chef — *vir caput est mulieris* — a la force du commandement. A la femme aussi a été donnée une puissance : la prière, les pleurs, les angoisses qui touchent et blessent le cœur de l'homme. La femme, dmirable réciprocité, rend à l'homme tout ce qu'elle

en reçoit ; l'homme est l'ange de la femme, la femme est l'ange de l'homme.

Enfin le mariage a pour but direct de donner aux enfants la naissance et l'éducation. Ce n'est pas là sans doute sa seule fin, mais c'est la première et la principale : *Crescite et multiplicamini*. De là pour les époux l'obligation de ne rien faire qui empêche ou contrarie la naissance des enfants. *Empêcher de naître c'est tuer d'avance*, disait Tertullien à ces païens assez lâches pour frustrer le vœu de la nature, assez cruels pour égorger l'enfant à son berceau. La sainteté prévient ces attentats et possède des vertus qui assurent la multiplication du genre humain. L'amour accouple, la vertu seule a le secret de peupler. Nos saints livres l'ont dit et les vrais philosophes le répètent : les mariages saints sont les mariages féconds, et les nuits d'orgie ne donnent que des enfants rachitiques. C'est que, dans le mariage saint, la volupté n'est plus qu'un accident de la vie conjugale; les époux sont chastes même dans les transports de l'amour, se considérant (ce qu'ils sont en effet) comme coopérateurs de Dieu dans l'acte qui donne la vie. Dieu, ils le comprennent, prescrit cette sainteté qui est la source d'une progéniture saine et vigoureuse.

Donner la vie à un enfant c'est lui donner un corps. Ce corps Dieu le développe et lui inspire une âme d'En-Haut. Cette âme tombe dans un corps *conçu d'une semence immonde*, contracte la tache originelle et s'imprègne de grossiers penchants. Aux parents à été donnée, *dans le fait de la génération*, l'autorité

nécessaire pour réprimer l'essor de ces penchants grossiers. A eux aussi, comme corrélatif, incombe l'obligation d'implanter dans ce sol ouvert à tous les vents les germes des vertus. Ici nous découvrons dans les rapports des enfants avec les parents, et des parents avec les enfants, une riche économie d'éléments sanctificateurs.

L'enfant est à sa naissance comme une fleur qui se serait épanouie dans un souterrain et dont la tige n'aurait eu qu'une croissance malade. Aux doux rayons du soleil naissant, cette fleur ouvrirait avec avidité sa pâle corolle pour emprunter à la lumière de plus vives couleurs et à la chaleur une sève plus vigoureuse. Entrant au monde à l'heure marquée, l'enfant a besoin d'un enseignement qui ouvre son âme et lui apprenne l'usage de ses facultés. Ses sentiments, son esprit, son cœur, tout attend sa formation. Les parents, coadjuteurs de Dieu quand il lui a plu d'appeler cette frêle créature au bienfait de l'existence, sont ses coopérateurs nécessaires maintenant qu'il faut parfaire ce qui n'est qu'en ébauche. Aussi l'enfant se développe-t-il près d'eux avec l'avidité de la nature humaine qui se réveille, avec la foi, la dépendance et la crainte d'une créature faible qu'une créature supérieure doit tirer de son impuissance.

Cette infériorité de l'enfant mérite notre attention sous un autre rapport. Quels sont les fruits du péché dont l'enfant porte en lui le germe à sa naissance? Ces fruits sont l'incrédulité, l'orgueil, l'égoïsme, la désobéissance. Maintenant, qu'y a-t-il de plus propre

à arrêter la croissance de ces fruits que l'indigence avec laquelle l'enfant vient au monde, l'instruction qu'il tient sans réserve de ses parents et la soumission absolue qu'il doit à ses chefs naturels? Que sera-ce si cette pauvreté, cette instruction, cette soumission durent, non pas des jours, mais des années?

Si les enfants sont si bien disposés à recevoir l'influence sanctifiante des parents, les parents ne sont pas moins admirablement doués pour l'exercer. Dieu, dans le gouvernement du monde, s'inspire de sa miséricorde et de sa justice : il est souverainement miséricordieux parce qu'il est souverainement juste, souverainement juste parce qu'il est souverainement miséricordieux. Ceux qu'il appelle à le remplacer dans quelques fonctions au département de ce monde reçoivent les mêmes inspirations. C'est ainsi qu'il a départi aux époux, et à chacun dans une espèce différente, la sévérité et l'amour, conditions indispensables d'une éducation prospère. Comme leur autorité est sainte et leur pouvoir abondamment pourvu de moyens d'éducation ! Mais aussi comme leur affection est robuste ! Elle modère la force et commande le dévouement. Aucune peine n'est trop grande, aucun sacrifice trop pénible. Quelle attention du créateur d'avoir placé l'enfant avec de telles aptitudes au foyer d'un si puissant amour ! Mentionnons encore la durée de l'éducation, qui, par la prodigieuse variété des circonstances, fournit de nouvelles ressources. Il n'est dans l'enfant aucun mauvais germe qui ne se développe assez pour appeler une

répression , aucune bonne disposition qui ne se manifeste suffisamment pour implorer sa culture. Enfin, au fur et à mesure que l'enfant grandit il se sépare de ses parents ; mais leurs soins toujours affectueux ne se retirent pas dès qu'ils ne sont plus nécessaires.

Ces rapports des parents avec les enfants ne sont pas utiles qu'aux enfants ; ils ont aussi, même pour les parents, quelque chose de sanctificateur. Quand des époux contemplent avec ravissement l'innocence d'une tendre créature dans ses plus aimables manifestations, ils sont ramenés au souvenir de leur enfance et apprécient le mérite d'une âme sans prétention ni méchanceté. Quand des parents enseignent à leurs enfants les vérités de la foi et les devoirs du salut, ils se rappellent les enseignements du jeune âge et rendent dans leur conscience témoignage à la loi de Dieu. Quand des transgressions sont à punir, les parents ne sauraient oublier leurs propres fautes, et, s'ils punissent, ils produisent, en s'élevant au-dessus de la faiblesse paternelle, un acte de fidélité au devoir. Quand l'enfant devient meilleur, les parents doivent, sinon pour Dieu, du moins pour eux-mêmes, résister à l'entraînement des passions et pratiquer des vertus dont l'absence prêterait au scandale. Quand cet enfant a fait dans la vertu des progrès sérieux, il s'établit entre tous les membres de la famille un échange d'amour qui est sans doute à l'avantage des père et mère. Quand ils considèrent leur fils dans une joie profonde ou dans de profondes angoisses, ils se sentent pressés d'adresser au ciel l'hommage d'une

vive reconnaissance ou le tribut de douloureuses prières. Enfin l'enfant, devenu homme, est entré dans le monde et réclame les secours de ses semblables ; cette circonstance invite les parents à supporter, à ménager, à environner de soins des hommes dont ils auraient, dans leur orgueil, détourné les regards ; ils pratiquent la miséricorde envers l'étranger afin que le Dieu miséricordieux place, sur la route de leur fils, des hommes bienfaisants.

N'oublions pas non plus les rapports édifiants des enfants entre eux, des familles entre elles et des maîtres avec leurs serviteurs. Les aînés surveillent les plus jeunes et trouvent dans cette surveillance je ne sais quoi qui les transforme. Les plus jeunes doivent au contrôle sévère des aînés un supplément de soins. Les familles échangent entre elles les bonnes paroles et les bons offices. Les maîtres achèvent l'éducation des serviteurs et les serviteurs révèlent avec une malignité très-clairvoyante les défauts des maîtres. Assurément, pour un grand nombre, c'est un bonheur de servir et d'être obligés de se soumettre au frein d'une discipline.

Un peintre allemand, Frédéric Overbeck, a représenté la famille chrétienne. Rien n'est plus saisissant que son tableau et plus touchant que la disposition de ses personnages. L'époux, placé au premier plan du groupe, la tête couverte de la toque germanique, le visage encadré dans une longue chevelure, le corps enveloppé de la tunique du moyen âge, abaisse sur son fils un regard pieux et porte de ses deux bras une

lourde croix. A ses côtés marche l'épouse, le bras droit appuyé sur l'épaule de son époux ; par une heureuse indécision du dessin, elle paraît porter la croix avec son époux ; elle incline amoureusement sa tête sur la tête d'une petite enfant , dont rien ne saurait peindre l'ineffable naïveté , et cherche , d'un regard attendri , à contempler la croix. Entre le père et la mère marche un jeune enfant, cheveux bouclés, attitude décidée, les mains attachées à la tunique de son père, et l'œil élevé vers son visage comme pour solliciter un conseil. C'est bien là cette famille chrétienne dont les regrets de l'âge mûr ne font qu'aviver le souvenir. L'enfant en bas âge pressé sur le cœur qui lui donne la vie ; l'enfant déjà grandi s'attachant avec une inquiétude curieuse à la tunique de son père ; les époux s'appuyant l'un sur l'autre ; et la croix, placée sur leurs épaules comme symbole des liens qui les unissent et gage des bénédictions que le ciel répand sur leur descendance. Dieu bénisse la famille chrétienne !

CHAPITRE VIII.

Institutions positives de Dieu pour la sanctification de l'homme ; 2^o l'Etat.

L'homme, non pas l'homme tel que l'imaginent les romanciers pour captiver les lecteurs ou tel que le supposent les utopistes pour le plier aux exigences tyranniques de leurs sociétés idéales, mais tel que le révèle l'expérience des siècles, est évidemment créé pour la société. A l'envisager dans son origine, vous le voyez descendre avec ses semblables d'une paternité commune et obligé, par conséquent, aux services affectueux d'une fraternité sincère. A considérer ses besoins naturels, vous l'entendez demander à la société les soins qu'exige l'enfance, l'éducation que réclame l'adolescence, les bons offices dont ne peut se priver l'âge mûr et les attentions que commande la vieillesse. A étudier ses talents, vous voyez les dons de l'esprit et du cœur diversement répartis, et vous

découvrez dans cette diversité de dons spirituels la nécessité de relations bienveillantes et de services réciproques. Enfin, si vous venez à considérer l'homme dans la corruption de sa nature, vous le trouvez brutal, sanguinaire, aspirant sans cesse à violer, par ses passions, la société que lui prescrivent de former avec ses semblables la communauté d'origine et les exigences légitimes de l'intérêt. De là vous concluez l'absolue nécessité de l'ordre social.

La première forme de la société fut la famille. La famille laissée à son libre développement devint tribu, et les tribus, en se multipliant, formèrent les nations. La différence des races, la confusion des langues, les accidents géographiques du globe, les hasards de la conquête, les caprices de la succession au trône et l'opposition des caractères nationaux hâtèrent ou maintinrent ces divisions des peuples. De là ces sociétés publiques, ces États dont nous voulons étudier les éléments et définir les rapports avec la religion en général, et en particulier avec le Christianisme. Dire que la religion est nécessaire à la société, c'est dire que la société doit reposer sur une base divine ; et, à défaut de révélations formelles, découvrir les fondements qu'assigne à la société le catholicisme, c'est montrer, autant qu'il est possible à l'homme, ce qu'a fait Dieu pour l'organisation de la société temporelle.

I. Comme nous n'écrivons pas une *Philosophie du droit*, dirons-nous avec le docteur Laforêt, nous n'avons pas à discuter les questions qui concernent la

nature de la société en général et les formes diverses qu'elle peut revêtir sans violer les règles essentielles de sa constitution. Nous devons nous borner à dire un mot des éléments qui entrent nécessairement dans toute société publique, de manière à pouvoir faire ressortir ensuite le vrai caractère des devoirs qu'engendrent ces nouvelles relations des hommes entre eux. Or, il est de fait que toute société publique se compose du pouvoir et des sujets ; ce sont là les deux termes généraux qui apparaissent invariablement dans tout État, quelle que soit l'organisation qu'il affecte, quel que soit le régime qui le distingue. La responsabilité du commandement et l'obligation de l'obéissance sont donc les deux premiers principes sanctificateurs que recèle l'institution de la société.

Comment doit s'exercer ce pouvoir ? comment peut se pratiquer cette obéissance ?

Le pouvoir, dans la société civile comme dans toute autre société, doit être absolu et non arbitraire : absolu, afin de plier à sa volonté suprême toutes les volontés particulières ; non arbitraire, parce que sa volonté doit toujours mettre la force au service de la justice. Si le pouvoir n'est pas absolu, il n'est plus qu'une ombre de pouvoir ; s'il est arbitraire, il n'y a plus que des fantômes de sujets. Comment résoudre ce difficile problème ? Que la religion ne soit pas là pour sacrer le pouvoir et lui donner l'autorité souveraine, pour le limiter et le défendre contre l'arbitraire, il faudra chercher, non en dehors de la société, mais dans la société même, des garanties constitutionnelles.

Il faudra que le pouvoir soit en même temps absolu en lui-même et limité par lui-même, ce qui répugne au bon sens. On a voulu pourtant s'essayer à l'impossible. La division des pouvoirs, disait-on, est la première condition d'un pays libre. D'après ce principe, on instituait un roi qui régnait sans gouverner, on élisait des assemblées qui gouvernaient sans régner. Mais, de deux choses l'une : ou le roi s'éclipsait devant les assemblées, ou les assemblées disparaissaient devant le roi. L'homme étant donné, un tel résultat peut se faire attendre, mais ces extrémités sont inévitables. Or une telle confusion des pouvoirs aboutit ou à l'anarchie, ou au despotisme. Dans les deux cas, c'est la destruction du pouvoir par le pouvoir et, faute de religion, la ruine de la société. Que Montesquieu s'extasie tant qu'il lui plaira devant les rouages soi-disant merveilleux de la constitution anglaise, l'histoire réserve à ce benévole extatique de cruels redressements. Pouvoir absolu et juste : on ne sort de là que pour ouvrir la porte au désordre.

Le pouvoir s'applique aux sujets, qui doivent, à leur tour, accepter l'autorité dans les formes multiples de son exercice. Sans une religion qui les dresse à l'obéissance, l'obéissance leur sera inconnue. La Fontaine, qui n'est ici, comme dans beaucoup d'autres endroits, que l'écho de la mauvaise nature, disait : *Notre ennemi, c'est notre maître*. L'homme, en effet, est naturellement rebelle et tient pour une usurpation tous les droits de l'autorité. Sans une religion qui l'adoucisse, il rongera en frémissant ce qu'il ap-

pellera le frein de l'esclavage. Que cet esprit de rébellion devienne l'esprit d'un peuple, la société est impossible. Aussi tous les peuples qui n'ont pas subi l'influence de la religion n'ont pas été assez grands pour obéir, assez heureux pour former une nation. C'est en vain qu'ils gémissent sous le poids du despotisme ou s'agitent dans les fureurs de l'anarchie; c'est en vain qu'ils s'élancent sur les traces des nations ennoblies par le culte de Dieu, ignorant qu'avant de faire des lois pour un peuple il faut former un peuple pour les lois. Le premier monument d'une société, c'est l'autel. Hors de sa sphère d'attraction, tous les efforts sont non-seulement vains, mais funestes. Les peuples sans religion ou avec des religions fausses, ce qui tôt ou tard revient au même, roulent, comme Ixion, un rocher qui sans cesse retombe sur leurs épaules. Ils irritent Dieu et n'embrassent que des nuages.

Pour appliquer le pouvoir aux sujets, il faut, entre ceux qui commandent et ceux qui obéissent, des ministres. Ces ministres sont de trois sortes : 1° des administrateurs qui régissent les provinces sous le contrôle du pouvoir central; 2° des magistrats qui défendent au dedans l'ordre social contre les atteintes des passions; 3° des soldats pour défendre cet ordre contre les agressions de l'étranger. Aux administrateurs, aux magistrats et aux soldats, il faut la religion.

Aux administrateurs d'abord, il faut une intégrité de mœurs qui rende l'autorité vénérable, un esprit de justice qui respecte tous les intérêts, et une appli-

cation à la bonté qui fasse accepter par la douceur les décisions souvent pénibles des ordonnances. La bonté, don précieux, vertu puissante qui ouvre les cœurs et opère des merveilles que ne saurait produire la grandeur avec toutes ses ressources. Mais la bonté ne s'acquiert que par la victoire sur soi-même, et la rage du commandement, qui dispense d'habileté administrative, veut savourer les jouissances de l'autorité. Sans la religion vous n'obtenez donc ni mœurs, ni bonté, ni justice. L'autorité est déshonorée par ceux qui l'exercent; la gestion des affaires est source de sévices; le maniement des deniers publics, matière à concussion; et les administrés ne sont plus qu'une vile plèbe qu'on foule d'un pied dédaigneux.

Aux magistrats, il faut, pour le sacerdoce de la justice, la religion de l'équité. Ce qui constitue cette vertu, que les anciens appellent la reine de toutes les vertus, sans doute parce qu'ils subordonnaient l'individu à la société, ce ne sont pas les formes judiciaires, mais l'esprit qui anime les tribunaux. Cet esprit est religieux ou non, et, suivant l'occurrence, les tribunaux sont justes ou injustes. Dès qu'ils tournent à l'irrégion, la justice est infâme. Voyez la révolution française; elle aussi avait des magistrats, des tribunaux, des procédures; mais, parce qu'elle était satanique dans son fond, elle réservait aux criminels le certificat de civisme, et suspectait, dit Victor Hugo, tous ceux qui possédaient un sou, une idée ou une vertu. N'est-ce pas la justice descendue au dernier degré de l'in-

famie? On verra les mêmes hontes souiller tous les triomphes de l'irréligion. On remarquera même une correspondance entre les côtés prédominants de l'irréligion et les côtés défailants de la justice. Quand les mœurs se corrompent, on punit à peine les crimes contre la pudeur. Si l'attachement à la propriété pouvait s'affaiblir, on aurait des délicatesses pour les escrocs.

Aux soldats, il faut la bravoure calme qui affronte froidement la mort. Croit-on que cet héroïsme puisse se concilier avec la religion du néant? Illusion! Qui n'a d'autre vie que la vie terrestre et d'autre Dieu que son ventre, est nécessairement lâche dans les combats. Une armée d'athées serait une armée ridicule, un bataillon de comédie, bon pour parader sur une place publique, inutile pour monter à l'assaut. Ce que nous disons des soldats s'applique aux généraux. On a rarement vu grand capitaine qui fût impie. L'impiété sied aux petits esprits et aux cœurs étroits. Quiconque porte la tête haut est plus près de Dieu, et quiconque approche de Dieu est naturellement religieux. Aussi a-t-on remarqué dans tous les temps l'alliance de la croix et de l'épée. Certes, ce n'est pas là seulement un thème à phrases sonores, mais un de ces rapports dont le genre humain a l'intuition. Car le genre humain sait beaucoup de choses qui ne se démontrent pas et dont il n'est pas moins certain : il les voit. L'union de la foi et du courage est une de ces vérités qu'il se révèle.

Enfin, dans une société, outre le pouvoir, les mi-

nistres et les sujets , éléments nécessaires de toute constitution politique , il est des unités naturelles , des puissances légitimes qu'on ne saurait dédaigner sans injustice. L'individu , la famille , la commune , la province , les différentes classes de citoyens , sont des entités politiques également nécessaires. A chacune de ces forces sa mission et son rôle. Or , sans la religion l'individu sera égoïste , la famille égoïste , la commune égoïste , la province égoïste , et les classes de citoyens , au lieu d'être des milices de dévouement , ne seront que des hiérarchies de cupidités. Votre monde moral n'aura d'autre lien que la force centrifuge. Si vous voulez sauver la société , il faudra , pour neutraliser ces éléments de dissolution , la compression de la force ; et la force n'est rien qu'une grande faiblesse ou un grand péril quand elle n'est pas le bras armé du droit.

II. Ce serait un grand et beau sujet que de rechercher , à la lumière de l'histoire , le développement donné par le catholicisme aux forces vives des nations occidentales. On verrait , dans cette étude , des peuples soumis sans lâcheté , fiers sans esprit de rébellion ; des administrations douces sans faiblesse , sévères sans dureté ; des magistratures graves comme des sacerdoces et pures comme la justice ; des armées de héros qui savaient mourir ; des familles illustrées par la pratique du dévouement ; des communes qui usaient noblement de l'indépendance ; des provinces que les délicatesses du gouvernement ne trouvaient jamais

au dépourvu ; et des classes de citoyens dans lesquels on ne sait ce qu'on doit plus admirer, de la simplicité dans la grandeur , de l'effusion de la charité , de la hauteur des vues et de l'énergie à l'action. Une telle étude nous mènerait trop loin ; nous ne parlons ici que de la condition morale du pouvoir dans le catholicisme.

Avant d'aborder ce sujet, notons que le Protée de l'hérésie a parcouru dans son entier le cercle de la contradiction. Après dix-huit siècles d'une existence qui ne fut pas sans gloire, le christianisme voit s'élever contre lui des adversaires dont le masque est emprunté à la défroque des premiers hérésiarques. La presse a des Celse et des Porphyre ; la tribune, des Symmaque et des Libanius ; le trône, des Julien. Sans songer seulement à se mettre d'accord avec soi-même, on accuse le catholicisme, avec une persistance ignare et emportée, d'encenser le despotisme, d'incliner vers l'anarchie, de nuire au développement du bien-être et de comprimer les généreuses aspirations du progrès. Ces accusations s'appuient, non sur la doctrine avouée de l'Église, mais sur des opinions particulières, des allégations gratuites, des inventions malveillantes. Par cette tactique déloyale, on a tellement égaré la raison européenne, qu'il est aujourd'hui plus nécessaire que jamais d'exposer la politique chrétienne et de dire l'influence sociale du catholicisme. Un moyen infailible de démasquer le sophisme et de mettre à néant de ridicules déclamations, c'est de distinguer les questions et de définir les vérités

suivant les données de la doctrine catholique. Cette méthode prête peu à l'intérêt, beaucoup à la justesse, et dût diminuer le charme de la lecture, il faut sauver les droits de la vérité.

La première question à poser est celle de *l'origine du pouvoir civil*. Saint Paul l'a résolue d'un mot: *Omnis potestas à Deo*. (Ad. Rom., XIII.) S'inscrire en faux contre cette grande parole serait professer l'athéisme. Mais qu'est-ce à dire? le pouvoir vient-il directement de Dieu aux rois et chaque prince, à son avènement, reçoit-il du ciel une bulle d'institution divine? Non; pas un docteur ne l'a enseigné, pas un catholique ne le pense. L'homme est un être social, comme dit Aristote, et la société ne saurait exister sans souverain. Eh bien, Dieu a créé cet être nécessaire qu'on appelle la souveraineté, il a institué le pouvoir de commander, il a délégué sa domination, et c'est là tout ce qu'a défini l'Église sur l'origine divine du pouvoir. Oserait-on assigner à la souveraineté une origine différente, et, l'osât-on, saurait-on l'établir? Jamais. Si le pouvoir ne vient pas de Dieu, il est de par l'homme et l'homme pourra modifier et même détruire son ouvrage. Cependant le genre humain tout entier ne saurait faire qu'un peuple existât sans autorité.

C'est là ce qu'on doit entendre par cette doctrine du *droit divin*, si amèrement reprochée aux théologiens catholiques et seule doctrine cependant que puisse avouer une philosophie sérieuse. Les récriminations ont eu des suites funestes. Écoutons là-

dessus un des héros de l'apologétique contemporaine. « Un grand nombre des hommes éminents qui gémissent le plus aujourd'hui des principes de dissolution qui pénètrent la société, ont employé tout ce qu'ils avaient de talent et d'influence pour discréditer cette croyance que la puissance publique prend sa racine dans la puissance de Dieu même. Peut-être souvent n'ont-ils voulu que combattre *l'application exclusive que, dans un autre parti, on prétendait faire de ce droit divin uniquement en faveur d'un système* (1); mais n'ont-ils pas trop souvent dépassé ce but? Dans ces déclamations furibondes et dans ces dérisions amères contre le droit divin, n'ont-ils pas laissé entrevoir que le droit, et surtout le droit politique, était une institution tout humaine, dans laquelle l'homme est le maître absolu de faire et de défaire, de construire et de renverser, sans qu'aucune loi supérieure le domine jamais dans ces œuvres arbitraires de révolution et de reconstitution sociale?— Nous ne savons et nous n'avons pas à chercher ce qu'ils ont voulu; mais nous sommes biens sûrs de ce qu'ils ont produit : en déclamant sans fin contre la théocratie, ils ont violemment ébranlé, sinon détruit, la foi en l'action de la Providence dans l'organisation et le maintien des sociétés (2). »

(1) Il est hors de doute que certains membres du parti légitimiste ont complètement faussé la doctrine reçue dans les écoles catholiques sur le droit divin.

(2) Mgr Parisis : *La Démocratie devant l'enseignement catholique*.

Le pouvoir vient de Dieu, c'est là un principe incontestable ; mais comment le pouvoir est-il *communiqué* et *transmis* à celui qui l'exerce dans la société ? — La révélation divine a laissé ces deux questions sans réponse , et l'Église, organe divin des définitions dogmatiques, est restée elle-même dans une majestueuse réserve. A défaut d'oracles, recueillons les opinions des docteurs ; écoutons saint Thomas, l'Ange de l'école, Bellarmin, le théologien en quelque sorte officiel de l'Église romaine, Suarez, en qui l'on entend tous les maîtres, et les théologiens, ces sages de la science, en qui toute vérité a trouvé un habile interprète, toute erreur un vigoureux antagoniste. Le pouvoir, disent-ils en chœur, *vient de Dieu au prince par l'élection du peuple*. Dieu a mis la multitude dans la nécessité d'être gouvernée et lui a donné par conséquent, dans le fait de cette nécessité, le droit de se choisir un gouvernement. Le gouvernement choisi reçoit, moyennant l'élection du peuple, le pouvoir et le devoir de régir la multitude, comme elle se régirait elle-même directement si elle en avait la possibilité.

Cette décision des docteurs prévient trois erreurs capitales en matière politique. On voit par là que le pouvoir de commander ne vient ni de l'individu, ni de la famille, ni de la société par un contrat. Aucun homme, aucune famille, ne possède naturellement le droit de commander aux autres familles et aux autres hommes. Nous disons *naturellement*, car il est des maisons que Dieu prédestine surnaturellement et

conserve, d'une manière non moins noble, au gouvernement des sociétés. Le développement de la famille a pu, au temps des patriarches, amener la transformation du pouvoir paternel en pouvoir politique; mais c'est une pure supposition qui ne préjudicie en rien à l'opinion des docteurs; c'est ensuite une théorie qu'on ne saurait démontrer, théorie inutile par conséquent pour le raffermissement des trônes. La théorie des pactes ne porte pas davantage préjudice à l'opinion des théologiens et n'explique d'ailleurs que très-imparfaitement l'origine et les facultés morales du pouvoir. On ne voit aucune société commencer de la sorte. On ne saurait dire non plus, dans cette hypothèse, comment le droit de vie et de mort par exemple, droit nécessaire à la société, aurait été concédé au pouvoir par les auteurs du pacte, qui n'avaient pas eux-mêmes les uns sur les autres un tel droit. Si l'on cherche la justification de ce droit en dehors d'une concession divine, dans les besoins d'une légitime défense ou dans quelque autre motif analogue, on ôte l'idée de justice attachée au châtiment et la mort d'un criminel ne laisse plus voir que la vengeance.

L'élection du peuple intervenant, comment le prince élu reçoit-il l'investiture du pouvoir? Il y a sur ce point deux opinions parmi les publicistes et théologiens catholiques. Balmès résume ainsi ces deux opinions : Parmi ceux qui affirment que la puissance civile vient de Dieu, les uns soutiennent qu'elle en vient d'une manière *médiate*, les autres d'une ma-

nière *immédiate*. Selon les premiers, au moment où se fait la désignation des personnes qui doivent exercer le pouvoir, la société non-seulement désigne, c'est-à-dire met la condition nécessaire pour que le pouvoir soit communiqué, mais *elle le communique elle-même réellement*, l'ayant auparavant reçu de Dieu. Dans l'opinion des seconds, la société ne fait autre chose que désigner; et, moyennant cet acte, *Dieu communique le pouvoir à la personne désignée*(1). Ces deux opinions ne diffèrent en théorie que pour se confondre en pratique. Que la société désigne le prince et lui communique le pouvoir qu'elle a reçu de Dieu, ou que Dieu communique immédiatement le pouvoir au prince désigné à cette fin par la société; que l'intervention du peuple soit une simple condition de la collation du pouvoir ou qu'elle soit le canal pour lequel il arrive; en fait, le résultat est le même. Le pouvoir vient toujours de Dieu moyennant l'élection du peuple. Les théologiens cependant, et Suarez entre autres, ont appuyé sur cette distinction parce qu'au XVII^e siècle, la secte anglicane, Jacques 1^{er} en tête, voulait attribuer à la communication immédiate du pouvoir un sens faux et abusif. Ce prince, qu'on appelait alors le premier bavard de son royaume et le plus sage fou de la chrétienté, soutenait que les rois recevaient leur pouvoir de Dieu directement, personnellement, sans l'intervention du peuple, à peu près comme le pape et les évêques;

(1) *Le Protestantisme et le Catholicisme dans leurs rapports avec la civilisation européenne*, t. III.

prétention absurde qui ouvrait la porte au despotisme et nuisait autant aux princes qu'aux sujets, autant à l'Eglise qu'à la société civile.

Le pouvoir constitué, quel en doit être l'exercice et *quelles sont les attributions* du prince ? Ses attributions se résument dans la faculté de promulguer et de faire exécuter les lois. Or la loi se définit, dans saint Thomas, un règlement dicté par la raison (par là sont exclus l'arbitraire et la force), ayant pour but le bien commun, fin dernière de tout pouvoir, et promulgué par celui qui a le soin (non la propriété) de la communauté sociale. Ainsi le prince catholique, dit le comte de Maistre, a toute la puissance qui ne suppose pas la tyrannie proprement dite, et le peuple toute la liberté qui n'exclut pas l'obéissance indispensable. Le pouvoir est immense sans être désordonné ; l'obéissance, parfaite, sans être vile. C'est le seul gouvernement qui convienne aux hommes de tous les temps et de tous les lieux ; les autres ne sont que des exceptions ou des énormités. Combien ce merveilleux équilibre nous éloigne de la théorie protestante de Hobbes et de Grotius qui font des sujets une matière exploitable sans merci ni miséricorde ! comme il nous éloigne de la théorie philosophique de Rousseau qui fait de la volonté générale la règle souveraine du bien et par conséquent la justification de tous les excès ! Là du moins l'ordre est stable et la liberté garantie ; ici, au contraire, liberté poussée jusqu'à l'extravagance, ordre exagéré jusqu'à l'abrutissement.

Toutes les fois que le pouvoir promulgue une loi juste les sujets doivent obéissance. Mais doivent-ils obéir en tout état de cause? Ne sauraient-ils refuser l'obéissance? Ne pourraient-ils recourir à l'insurrection? N'auraient-ils même pas quelquefois le droit de se défaire d'un tyran sans autre formalité que des coups de poignard, comme disait Saint-Just? Questions délicates qu'écarte la pusillanimité, qu'envenime la passion, mais que l'Église n'a point résolues. A son défaut nos docteurs les ont exposées avec cette lucidité sereine qui sert d'organe et de trait caractéristique aux arrêts du bon sens.

La résistance passive, autrement dit la désobéissance, est permise en conscience quand le pouvoir sort de ses attributions et quand il ne s'y renferme pas suivant les exigences de la justice. Ainsi une loi civile sur une matière religieuse, une loi promulguée par une autorité incompétente, une loi évidemment contraire au bien général, à la raison, à la loi naturelle, à la loi positive divine, n'obligent pas dans le for de la conscience. Quand des lois sont injustes pour quelque'un de ces motifs, mais qu'elles ne prescrivent rien de mauvais en soi, on peut s'y soumettre par des motifs de prudence, on est même quelquefois tenu de les observer, non en vertu de la loi qui est sans valeur, mais pour éviter le scandale, le trouble et le désordre. Au contraire, lorsque la loi commande des choses essentiellement opposées à la loi de Dieu et à la règle des mœurs, non-seulement elle n'oblige pas, mais on est tenu, sous peine de péché, au refus d'o-

béissance. La raison de ces décisions est qu'alors le pouvoir agit en dehors ou à l'encontre de ses attributions morales; en sortant de sa sphère il n'exerce plus qu'une puissance usurpée; la loi qu'il promulgue, en vertu d'une puissance qu'il n'a pas, n'est point loi; et par conséquent ses ordres n'entraînent aucune obligation.

Mais le point le plus délicat de la grave question que nous avons soulevée est de savoir si la *résistance active* peut jamais être permise, ou, en d'autres termes, si la morale n'autorise en aucun cas l'insurrection.

On distingue deux cas : ou il s'agit d'un usurpateur qui veut chasser, qui peut-être même a déjà chassé les princes légitimes; — ou il s'agit d'un prince légitime, accepté par la nation, mais qui méconnaît ses devoirs, viole les lois fondamentales de l'état et attente gravement aux droits des sujets; qu'est-il permis alors aux citoyens ?

Dans le premier cas l'insurrection est permise. La raison en est que le fait ne saurait constituer un droit en faveur de l'usurpateur. Affirmer le contraire serait nier la raison, détruire la justice et proclamer l'empire de la force brutale. Au moment où l'usurpateur attaque le légitime possesseur du trône, il n'est qu'un injuste agresseur qu'on doit repousser. En admettant qu'il obtienne un certain succès, il est encore permis, certaines conditions une fois posées, de prendre et d'employer les moyens de le renverser. Ainsi, les Espagnols en 1808 résistèrent aux armes

de Napoléon et certainement ils sont plus à louer qu'à blâmer pour le fait même de leur résistance.

Dans le second cas l'insurrection est encore permise. Le pouvoir, d'ailleurs légitime, qui abuse de sa puissance au point d'opprimer les sujets qu'il a mission de protéger, va directement contre le but de son institution; et, en manquant gravement à ses devoirs, il viole les droits des citoyens. Il est évident que ceux-ci peuvent maintenir leurs droits attaqués, et refuser de se soumettre aux iniques prétentions du pouvoir. Si le prince, malgré le refus d'obéissance, malgré les réclamations, les représentations et les protestations du pays, s'obstine à user de sa puissance pour attenter aux droits des citoyens, il est clair que ceux-ci, injustement attaqués, peuvent justement se défendre; et, comme il n'y a plus pour eux d'autre moyen de se défendre que le recours à la force, pourquoi ne pourraient-ils pas opposer la force à la force, déposer un prince qui les opprime, renverser un pouvoir qui les tyrannise?

En théorie, les principes sont clairs; en pratique, les conséquences ne se déduisent pas avec la même facilité. Combien de circonstances, de particularités, d'accidents, de passions, surviennent, se croisent, s'enveniment et compliquent la situation? C'est pourquoi, afin que les principes, mal interprétés, n'ouvrent pas la porte aux plus graves abus, il faut, avant de recourir à un tel moyen de salut, voir si les voies de conciliation ont été épuisées et s'assurer qu'au jugement des hommes graves le remède ne sera pas

pire que le mal. Or, pour que l'insurrection soit autorisée, il faut être moralement certain : 1° que, tout bien compensé, le pouvoir établi fait plus de mal que de bien et que, par cela même, il est vraiment tyrannique ; 2° que les inconvénients toujours très-graves d'une révolution seront notablement moindres que ceux de la situation déjà faite ; 3° qu'il n'y a pas d'autre moyen que l'insurrection pour sortir suffisamment de cet état de souffrance et de péril. A ces conditions posées communément par les théologiens, le grand évêque de Langres en ajoute une quatrième, à savoir : que telle soit la conviction des hommes les plus capables de bien juger la question, et de ceux surtout qui occupent dans l'État la place la plus rapprochée des pouvoirs suprêmes. Cette dernière condition, *salvâ tamen reverentiâ*, nous paraît moins nécessaire que les autres ; elle ne pourrait même guère se rencontrer, les ministres d'un tyran n'ayant pas l'habitude de pousser à la révolte contre sa tyrannie.

Telle est, sur ces questions délicates, l'opinion des théologiens. L'Eglise ne défend pas de l'enseigner, mais elle ne l'enseigne pas, et ses enfants, bien que libres en conscience dans les cas définis, ne suivent pas en pratique l'opinion des théologiens. Le chrétien est un homme qui sait souffrir : les injustices des hommes ne lui arrachent pas une plainte et les violences des tyrans ou les tentatives ambitieuses des usurpateurs ne lui mettent que difficilement le glaive à la main. De toutes les révolutions qui ont laissé

une trace dans l'histoire, il n'en est aucune qui ait eu pour promoteurs ou pour instruments des chrétiens sincères. Ceux qui mettent la main à de pareilles œuvres ne sortent pas des écoles de l'Eglise et portent d'autres armes que des textes de casuistes.

Quant à la fameuse question du tyrannicide, elle a été résolue par l'Eglise. Le concile de Constance a condamné comme hérétique la proposition suivante : « Un vassal ou sujet quelconque peut et doit, licitement et méritoirement, tuer quel tyran que ce soit; il peut même se servir, à cet effet, d'embûches secrètes, de caresses trompeuses ou d'adulations, nonobstant tout serment ou pacte quelconque fait avec le tyran et sans attendre la sentence ou l'ordre d'aucuns juges. » En proscrivant cette proposition, l'Eglise voulait fermer la porte à l'assassinat politique et sauvegarder les intérêts de l'ordre. Un simple individu ne représente point la nation et, hors le cas de légitime défense, nul homme n'a de droit sur la vie d'un autre homme. D'ailleurs le bien de la paix et la conservation de la société demandent qu'il ne soit pas permis au premier venu d'attenter aux jours de celui qui est revêtu du pouvoir suprême.

III. Le corps de la nation, formé par l'union du pouvoir et des sujets, constitue la patrie. Après avoir vu les rapports directs du pouvoir et des sujets et marqué les obligations réciproques qui en résultent, nous devons dire un mot des devoirs du citoyen envers la communauté dont il est membre.

La patrie est une mère ; elle porte dans ses bras les générations qui se succèdent sur son sol ; et la foule de ses enfants forme une association morale et matérielle qui ne subsiste que par le dévouement. A cette mère commune, à cette association, nous devons amour, respects et bons offices : amour et respect pour ses grandeurs, bons offices en retour de ses bienfaits. Ces bons offices peuvent se rendre de deux manières : en se consacrant particulièrement au service de la patrie dans un ministère public, ou en restant dans la vie privée pour y porter les charges générales de l'État, observer les lois et rendre à ses concitoyens des services d'affectueuse charité. La vertu qui résume tous ces devoirs envers l'État et la société s'appelle *patriotisme*. Le patriotisme exige du citoyen la préférence constante de l'intérêt public à l'intérêt privé : tout citoyen qui sacrifie son pays à ses intérêts n'est pas un patriote, c'est un lâche. Cette vertu, inconnue des anciens États qui absorbaient l'homme dans le citoyen et ne voyaient dans le citoyen qu'un rouage vivant du mécanisme social, a été révélée au monde par le christianisme. C'est lui qui a restitué à toutes les nations et à tous les sentiments leur vrai caractère. En formant des hommes dignes, il a fait de grands citoyens. Malheureusement, avec la foi qui s'en va, s'affaiblit le patriotisme. On entend dire tous les jours que nous périssons par l'égoïsme, qu'une société où chacun ne cherche que son intérêt ne peut subsister et que l'unique remède à la dissolution qui nous menace est dans le désintéressement. Où prendre

le motif de ce désintéressement et quelle base donner à cette vertu civique ? L'Évangile a osé dire à l'homme : Renonce à toi-même et prends la croix ; les apôtres l'ont prêché à toute la terre , et partout la croix a trouvé des adorateurs. L'abnégation de soi-même , de ses passions , de ses intérêts , de sa volonté propre , pour la justice et pour le bien des autres , s'identifie donc avec le vrai patriotisme. Faites des chrétiens , vous aurez des citoyens.

Tels sont en substance la doctrine de l'Église, l'enseignement des docteurs et les sentiments des chrétiens, sur l'organisation de la société et sur les devoirs qu'elle impose. En quoi trouve-t-on cette doctrine attaquable , cet enseignement faux et ces sentiments dignes de réprobation ? Comment introduirait-on , dans ce symbole politique et dans cette loi sociale , un article nouveau , une obligation nouvelle , et même un simple amendement , sous prétexte de nécessité constatée et sans préjudice pour l'ordre , sans danger pour la liberté ? On ne l'a point tenté , on ne le tentera point. En désespoir de cause , la malveillance recourt aux suppositions gratuites , aux insinuations perfides , aux allégations calomnieuses. L'apologétique chrétienne ne doit à ces déloyautés de l'ineptie méchante que la réprobation d'un silence vengeur.

CHAPITRE IX.

Institutions positives de Dieu pour la sanctification de l'homme ; 3^o l'Eglise.

La famille a rapproché ses membres par un lien fraternel ; l'État a rassemblé les individus et les familles, sur le sol national, par l'attraction des intérêts et la contrainte du pouvoir ; voici maintenant l'Eglise qui va réunir les individus , les familles et les Etats dans une société divine, qui attire ou embrasse dans son sein l'humanité.

La vraie doctrine sur l'Eglise a aujourd'hui , dans l'ordre des croyances , une importance égale à celle qu'il faut reconnaître à la doctrine de la conscience dans l'ordre des mœurs. A l'homme qui ne veut relever que de lui-même , il faut rappeler sans cesse que la conscience doit suivre la lumière de Dieu , et que la raison doit se développer à l'école de l'Eglise.

L'exposé de la vraie doctrine sur l'Eglise n'a pas

moins d'importance dans le plan de cet ouvrage. C'est dans l'Église et par la religion que s'accomplit l'incorporation de l'homme à Jésus-Christ, et que se reconstitue, autant que possible désormais, le royaume de Dieu sur la terre.

Notre discussion sur ce grave sujet se ramène à six chefs : 1° développements historiques de l'Église ; 2° notion générale de l'Église ; 3° sa constitution hiérarchique ; 4° ses caractères extérieurs ; 5° son esprit intérieur ; et 6° ses harmonies avec la raison et avec le cœur, et son influence sur le perfectionnement de l'homme. Ces détails sont justifiés d'avance par l'importance de la question.

I. L'Église, dans sa notion la plus générale, est la société de Dieu avec les anges et les hommes. Les anges furent les premiers tirés du néant pour en faire partie. Créés bons, mais libres, il convenait qu'ils fussent et ils furent réellement soumis à une épreuve. Plusieurs tombèrent. Leur chute a été irrévocable ; depuis lors ils éternisent leur crime en continuant , dans tous les siècles des siècles , leur guerre contre Dieu.

Pour remplir dans son Église la place des anges déchus, Dieu créa l'homme, le remplit de la science de l'intelligence, le fit héritier d'une loi de vie, et lui montra au terme de la carrière les merveilles de la gloire. L'homme, soumis à son tour à une épreuve, ne resta point debout dans la vérité, il tomba. Mais sa chute n'a pas été irrévocable, Dieu a voulu vivre en-

core en société avec lui , seulement il a proportionné les développements de cette Église à la condition de l'homme déchu , aux exigences de l'épreuve et aux desseins de sa miséricorde. Si bien qu'après avoir vu l'origine de l'Église dans la chute des anges rebelles et l'appel de l'homme à leur héritage, il nous faut considérer l'économie de ses progrès providentiels dans la suite des temps.

L'Église, d'abord, n'eut d'autres limites que celles de la famille ou de la tribu. Le plus ancien , le plus vénéré, le père ordinairement (car la paternité est une des sources du respect) réunissait dans sa main les deux puissances : il était roi et prêtre. Roi, ses attributions étaient de veiller au bonheur temporel, de maintenir la concorde et le respect du droit. Prêtre, il offrait au Seigneur les prémices, immolait les victimes de propitiation, veillait à l'accomplissement du devoir, et transmettait de vive voix à sa lignée les vérités traditionnelles que lui avaient enseignées ses aïeux. Et c'est là l'Église *patriarcale* : le père est pontife et souverain.

Après la destruction du genre humain dans les eaux du déluge, toute chair corrompit sa voix comme auparavant. Si Dieu eût laissé le dépôt de la vérité entre les mains de la famille, la vérité n'eût point survécu au naufrage des vertus antiques, et alors eussent pu être confondus les desseins miséricordieux de Dieu sur le monde. Que fit Dieu? Il choisit un peuple, le peuple juif; à ce peuple il donna un symbole de foi, des préceptes moraux, un culte, des ois

civiles et politiques. Pour assurer le maintien de ces institutions, il cloîtra le peuple prédestiné dans un territoire fermé de montagnes, lui donna des chefs de son choix, le sépara tout à fait de l'étranger par des observances légales et des préceptes cérémoniels, et établit dans son sein un sacerdoce, un temple des sacrifices. Et voilà l'Église *nationale* ; ses enfants sont du *seul peuple* juif ; son pontificat est dans une *seule tribu*, et il est distinct du pouvoir paternel et du pouvoir politique qu'il dirige. Quant aux attributions de ce sacerdoce national, elles sont les mêmes, au fond, que celles du sacerdoce patriarcal, sauf celles surajoutées à cause de la vocation particulière du peuple juif.

Dieu, en choisissant parmi toutes les familles une famille et parmi tous les peuples un peuple, n'exclut pas de son alliance les autres peuples et les autres familles. Aussi voit-on, à côté de la famille d'Abraham, subsister le sacerdoce patriarcal, et en dehors du peuple juif subsister des peuples gentils que n'abandonnent pas les bénédictions de la Providence. Dieu conserve l'alliance contractée par lui avec le genre humain dans la personne d'Adam relevé de son péché par la promesse et de Noé échappé par miracle aux eaux du déluge. A côté du peuple juif, représentant particulier de l'Église, nous devons donc mentionner les autres peuples restés en société avec Dieu et formant ce que nous appellerons les Églises *nationales* des Gentils, ou, d'un seul mot, précieux pour son exactitude, la Gentilité.

On doit entendre par gentilité tous les peuples existants en dehors du judaïsme avant l'avènement du Messie, et en dehors de l'Église jusqu'à la prédication de l'Évangile. Ces peuples étaient à l'origine, comme le peuple juif lui-même, héritiers des traditions primitives, sujets de la loi naturelle, possesseurs d'un culte public, de sacrements, de sacrifices et d'un sacerdoce. Dieu, dont les dons sont sans repentance parce qu'il peut toujours en punir l'abus et en tirer le bien, Dieu les laissa dépositaires de ce sacerdoce, de ces sacrifices et de tous les éléments de leur culte national. Les devoirs moraux des individus, les obligations de la famille et des Etats politiques, et la mission de l'Église patriarcale furent par conséquent conservés, bien que dans une autre forme; en sorte que la gentilité devait, et; si elle l'avait voulu, elle aurait pu avoir ses saints comme le judaïsme.

Malheureusement la gentilité laissa les ténèbres envahir progressivement le dépôt de ses traditions et tomba bientôt dans des désordres dont la peinture défie la plume de l'histoire. Mais Dieu ne voulait pas que la vérité et la vertu fussent le privilège d'un seul peuple; il voulait même, dernier trait de miséricorde, appeler à la lumière de la vérité et à la dignité de la vertu tous les peuples qui s'enfonçaient alors dans les ténèbres de l'erreur et les ignominies de la corruption. Il prépara donc, principalement par le ministère figuratif des patriarches et par les visions des prophètes, la transformation de l'Église nationale, de la Synagogue en Église catholique. Quand la

préparation fut achevée, que l'épreuve du genre humain fut suffisante, le Sauveur vint ; et d'une parole de sa bouche et d'une goutte de son sang naquit l'Église catholique du christianisme.

L'Église catholique n'est point renfermée sous le toit domestique ou dans les confins d'une nation ; elle succède à l'Église patriarcale et à l'Église mosaïque pour les perfectionner et les compléter. Elle est donc, comme l'indique son titre, universelle ; elle n'a dans l'espace d'autres bornes que celles de l'univers ; ses enfants sont dispersés aussi bien au milieu des glaces des deux pôles et sous les ardeurs des tropiques que dans les climats tempérés des moyennes régions. Et dans le temps elle n'a d'autres limites que celles de la durée du monde : elle remonte par la succession interrompue de ses pontifes jusqu'à Jésus-Christ qui fut de Dieu, et par les prophètes et les patriarches elle remonte jusqu'à Adam qui fut de Dieu. D'ailleurs les puissances de l'enfer, pas plus dans l'avenir que dans le passé, ne sauraient prévaloir contre elle : elle ne cessera donc ici-bas qu'à l'anéantissement de la création, et alors elle ira, avec ses enfants restés fidèles, s'unir à l'Église triomphante des cieux.

Ainsi Église primitive de l'Eden bouleversée par la chute originelle, Église patriarcale renfermée dans les étroites limites de la famille, Églises nationales du mosaïsme et de la gentilité étendues à des peuples formant société politique, Église catholique du christianisme embrassant l'humanité dans le temps, et Église triomphante du ciel recevant l'humanité sainte dans

la gloire de l'éternité : tels sont les noms qui marquent les développements de l'Église à travers les siècles.

II. Ces détails nous permettent d'arriver à avoir de l'Église terrestre une idée sommaire, et de déduire de cette notion les traits caractéristiques de l'Église chrétienne.

On définit communément l'Église : la société des fidèles unis par la croyance à une même doctrine, la soumission à une même loi, la pratique d'une même prière, la réception des mêmes sacrements et l'assistance au même sacrifice sous le gouvernement de chef légitimes réunissant dans leurs mains la puissance enseignante, législative et sacerdotale. Les Livres saints dans leur texte inspiré, les Pères dans ces immortels ouvrages où habite la plénitude de l'esprit catholique, et les théologiens dans leurs savants traités, ont donné de l'Église d'autres définitions : définitions très-diverses, les unes allégoriques, les autres descriptives, d'autres scientifiques, mais toutes justes et revenant toujours à l'idée d'une société surnaturelle instituée pour la déification de l'homme. A prendre l'Église dans sa notion la plus élevée, on pourrait donc la définir : le royaume de Dieu sur la terre, ou encore : la société de Dieu avec l'humanité pour ramener l'humanité à Dieu.

A ce titre l'Église doit embrasser tous les hommes, tous les peuples, toutes les institutions et tous les temps. En d'autres termes, l'Église catholique est ici-bas le commencement, le milieu et la fin de toutes

choses : le commencement, parce que c'est dans son sein que l'homme, la famille et la société civile sont élevées à la dignité surnaturelle ; le milieu, parce que c'est dans son sein que la société civile, la famille et l'individu trouvent, par Jésus-Christ, les éléments de leur restauration ; la fin, parce que l'Église terrestre, couronnement des œuvres de Dieu et province de son royaume, tend à incorporer ses membres à la société universelle dont Dieu est, dans le ciel, le suprême monarque.

Avant de développer ces propositions, rappelons brièvement les circonstances les plus importantes qui marquent les trois phases principales des révélations divines.

Quand Dieu eut créé l'homme, « il le remplit, dit l'Écriture, de la science, de l'intelligence, et le fit héritier d'une loi de vie. » Ces paroles nous découvrent le secret de l'action divine. Dieu crée, Dieu enseigne, Dieu donne à Adam le pouvoir d'enseigner, et promulgue, par son enseignement, la religion qui doit être l'objet de l'enseignement sacerdotal. Quand la chute de l'homme provoque une nouvelle intervention divine dans les destinées de l'humanité, Dieu descend sur le Sinaï, Dieu enseigne, Dieu communique à Moïse le pouvoir d'enseigner et révèle, par son enseignement, les dispositions qu'il a prises pour conserver, d'une part, la révélation primitive, et préparer, de l'autre, la révélation chrétienne. Quand arrive la plénitude des temps, Jésus-Christ enseigne, Jésus-Christ appelle les apôtres à l'honneur d'enseigner, et Jésus-Christ promulgue la révélation évan-

gélisque qui complète les révélations antécédentes et qui sera complétée elle-même par la révélation céleste.

Cette simplicité de l'action divine, dans la constitution de l'Église, nous conduit à d'importantes remarques : 1° l'Église est constituée dans la forme d'une société, cette forme étant plus en harmonie avec les amoureuses condescendances de Dieu, et l'association, du reste, étant le moyen le plus sûr d'obtenir une action constante et efficace ; 2° Dieu et l'homme, dans des rapports déterminés par Dieu, sont invariablement les deux membres essentiels de l'Église terrestre ; 3° Dieu est, dans tous les siècles, le chef souverain de l'Église, sa principauté étant la seule garantie possible de l'immutabilité qui convient à cette société : il la constitue donc, la modifie, change même les conditions extérieures de son existence, sans que l'homme ait jamais à prendre aucune initiative importante ; 4° Dieu cependant confie à l'homme le soin de le remplacer dans son commandement spirituel, cette délégation devant rendre plus faciles les communications réciproques du chef et des subordonnés ; mais alors l'homme n'a qu'à remplir un mandat confié par mission divine, point à faire acte de souveraineté humaine ; 5° enfin la religion révélée de Dieu à l'homme est l'objet de l'enseignement de l'Église, observation qui nous conduit à dire que, dans l'ordre de notre foi, l'Église préexiste à la religion et que la religion ne nous est connue que par l'Église.

Or, c'est dans cette société que l'homme est élevé à la dignité surnaturelle.

L'homme créé, mais n'ayant eu avec Dieu que des rapports d'effet à cause pour recevoir l'existence terrestre, n'aurait éternellement rien connu de l'ordre surnaturel. Les germes féconds, déposés au sein de sa nature par le fait seul de la création, se seraient sans doute développés avec le temps sous l'influence des rapports sociaux. Mais aussi cette activité spontanée n'aurait donné à l'intelligence que des notions, imposé à la volonté que les devoirs nécessaires à la vie naturelle. De merveilleux progrès auraient même pu s'accomplir dans cet ordre de choses, sans qu'aucun élément de vie surnaturelle vînt s'ajouter à la vie de la nature. Voici maintenant que le prêtre éternel exerce son ministère sacerdotal; après avoir créé il enseigne : c'est tout un ordre nouveau qui se surajoute à l'ordre de la création, c'est un ordre de grâce qui se superpose à l'ordre de la nature pour l'élever et le transformer. L'homme, séparé déjà de la brute par une incommensurable distance, est élevé, de tout un ciel, au-dessus de lui-même. Le voilà qui commence une vie supérieure, désormais obligatoire, par cette science de l'intelligence et sous cette loi de vie que lui communique ou lui impose la révélation primitive.

Cet acte divin, qui constituait dans l'homme, par l'infusion de la grâce, un ordre surnaturel, élevait à une égale dignité les institutions qui assurent ici-bas le développement complet de la vie humaine. La fa-

mille et l'État n'auraient été que des institutions ordonnées au bien naturel de l'homme, sans l'intervention de la grâce et si Dieu n'eût établi préalablement l'Église. Mais le don de la grâce à l'homme exigeait, pour que l'ordre fût complet, que la nature fût inféodée à la grâce et que la grâce trouvât au dehors de l'homme des institutions en harmonie avec ses puissances surnaturelles. Dieu, d'ailleurs, créant l'Église avant la famille et avant l'État, et constituant, par l'Église, un ordre surnaturel dont l'homme devenait membre, devait faire entrer la famille et l'État dans l'unité de son plan. C'est ainsi qu'il les éleva à l'ordre de grâce, les surnaturalisa comme l'homme, et leur imposa non-seulement l'obligation de pourvoir au bien naturel de l'homme, mais leur marqua encore le devoir de subordonner ce bien au bien supérieur de la grâce. La famille et l'État chrétiens commencent ainsi au sein de l'Église catholique.

Le péché d'origine bouleversa cet ordre. L'homme, dépouillé des privilèges de sa nature et privé de l'abondance des grâces, roula d'abîme en abîme, pendant quarante siècles, jusqu'aux dernières profondeurs du mal. La famille et l'État, séparés de l'Église dans la Gentilité, quelquefois même dans le Judaïsme, ne furent plus ordonnés par l'homme qu'à la satisfaction des sens. L'humanité, déchirée en tous sens, se vit emportée par des courants contraires. L'Église elle-même, un instant démembrée par la chute d'Adam, puis reprise sur un plan nouveau par la promesse du Rédempteur, attendit, dans de cruelles

angoisses, celui qui devait venir. Dieu prépara de longue main sa venue et l'accomplit dans la plénitude des temps en la personne de son fils, Jésus de Nazareth. L'Église, fondée par le Sauveur, fut l'organe de la Rédemption et le canal des grâces conquises par la croix. L'homme vint retrouver dans son sein la grâce perdue et les vertus oubliées. La famille et l'État reprirent également, par l'Église, leur mission dans le plan divin. Le genre humain se trouva ainsi reconstitué dans l'unité, et l'ordre catholique eut dans l'Église le moyen de l'universelle régénération.

Enfin l'Église est sur la terre la fin de toutes choses et le couronnement des œuvres de Dieu.

La terre n'est qu'une province du royaume de Dieu, et les hommes qui l'habitent ne forment qu'une partie des innombrables esprits soumis à la loi universelle du Tout-Puissant. Comme toute province non rebelle, la terre, avec ses habitants, doit entrer dans l'unité, essence de l'ordre et condition de la vie sociale. Or, cette unité ne subsiste qu'autant que chaque partie est ordonnée au tout : chaque individu ordonné à sa famille, chaque famille ordonnée à la société particulière dont elle est membre, chaque société particulière ordonnée à la société générale du genre humain dans l'Église ; dans l'Église enfin ordonnée à la société universelle des intelligences célestes. Cette subordination harmonique s'effectue, autant qu'elle peut s'effectuer ici-bas, dans l'Église. L'Église, par sa constitution divine, soutient avec la grande société des esprits bienheureux d'harmonieux rap-

ports ; par son but elle tend à ramener tout à Dieu ; par ses lois et ses institutions, sans les nouvelles révoltes de l'homme, elle rangerait en effet toutes choses sous la puissance de Dieu ; enfin, par sa force d'attraction, elle fait entrer une grande multitude d'âmes saintes dans le concert des esprits célestes.

L'Église est donc ici-bas le royaume de Dieu ; la société de Dieu avec l'humanité pour ramener l'humanité à Dieu.

III. Ces détails que fournit l'histoire et ces considérations qu'autorise la saine théologie nous permettent d'étudier maintenant la constitution particulière de l'Église chrétienne.

Jésus-Christ, prêchant en Judée et mourant à Jérusalem, voulait étendre à tous les peuples et appliquer aux générations futures les mérites de la Rédemption. Dès lors il devait, pour assurer la perpétuité de son œuvre, fonder une société d'hommes chargés de continuer son ministère. Cette société devait avoir une hiérarchie de ministres préposés à la garde de la doctrine, au maintien de la loi, au service des autels et à la propagation de l'Évangile. En choisissant ces hommes, Jésus ne faisait point du miracle une ressource vulgaire de gouvernement ; il voilait suffisamment pour la faible raison de l'homme le gouvernement divin de son Église ; laissait à la foi sa raison et au sophisme ses prétextes, à la vertu ses mérites et au vice tous ses subterfuges.

Jésus-Christ fonda l'Église chrétienne.

L'Eglise chrétienne, œuvre du Sauveur, société vivifiée de son souffle et chargée de continuer son ministère, est *l'incarnation permanente du Fils de Dieu*. Jésus-Christ est son type ; elle reproduit les traits de sa physionomie et le fait ainsi reparaître dans la forme d'une association. L'Eglise, en effet, représente Jésus-Christ docteur de l'humanité : elle enseigne les mêmes vérités, avec la même autorité et la même infailibilité ; — elle représente Jésus-Christ modèle de l'humanité : comme lui elle combat le vice, démasque l'hypocrisie, conserve la sainteté des mœurs et fait fleurir dans les masses ces vertus communes, dans les saints ces vertus héroïques qui reproduisent, en détail et autant que le permet l'humaine fragilité, les *inarrivables* exemples du Sauveur ; — enfin elle représente Jésus-Christ victime pour l'humanité, ayant à repousser les mêmes ennemis, à souffrir avec les mêmes dispositions et à triompher avec la même gloire. Mêmes ennemis : c'est Hérode, c'est-à-dire le pouvoir temporel ; ce sont les Pharisiens, c'est-à-dire les hérétiques et les faux philosophes ; ce sont les Sadducéens, c'est-à-dire cette lâche et indestructible secte d'Épicure qui ne sait d'autre dieu que le ventre et voit dans la mort la fin dernière de l'homme. Même manière de souffrir : même patience au milieu des tribulations, même refus de recourir à la force. Enfin même triomphe : l'Eglise, toujours persécutée et toujours résignée, trouve dans la résignation le secret d'infailibles victoires, et dans la souffrance un principe de vie qui la régénère.

Pour connaître à fond la constitution de l'Église chrétienne, nous devons rechercher l'idée qu'en donnent les Saintes Lettres, étudier la hiérarchie que Jésus établit pour la diriger, et indiquer les droits qu'il confère aux membres de cette hiérarchie.

L'idée générale de l'Église ressort des prophéties, du caractère de la révélation chrétienne, des pensées connues et des paroles de Jésus-Christ. Les prophéties concernant le Messie nous montrent dans l'humanité entière le vrai peuple du Christ, dont le royaume doit commencer parmi les Juifs et s'étendre de là parmi les gentils. La même vérité éclate dans le principe tout spirituel et dans le caractère de la nouvelle révélation : elle n'a rien de local, rien de borné, rien qui s'attache à telle montagne, à tel temple, à tel peuple. Du reste, si quelque pensée résume la vie du Sauveur et le but de sa mission, c'est bien celle-ci : réunir le genre humain dans une société religieuse au sein de laquelle chacun pourra, par la grâce de Jésus-Christ, être délivré du péché, réconcilié avec Dieu, sanctifié sur la terre et glorifié au ciel. Enfin les entretiens du Sauveur ne permettent aucun doute : il vient, ce sont ses expressions, fonder le royaume de Dieu, le royaume du ciel, le royaume du Christ, l'Église ; c'est un royaume qui est, à l'encontre des royaumes de la terre, spirituel et universel ; royaume commencé par la croix, conquis par la parole, et dont l'initiation doit se faire, non par la circoncision, mais par le baptême.

L'Église étant une société, il faut à l'Église comme à toute société une organisation hiérarchique : Jésus

l'établit. Cette société, qui forme la famille de Dieu sur la terre, comprend deux classes de membres, le clergé et les laïques, ceux qui commandent et ceux qui obéissent, ceux qui enseignent et ceux qui sont enseignés : car il n'a pas été dit à tous : allez, baptisez, enseignez, mais aux seuls apôtres et à leurs successeurs. Du reste, clercs et laïques ne doivent former qu'un seul corps de Jésus-Christ et rester *uns* en Dieu. Que l'Église donc s'accroisse et se perpétue, elle ne reste pas moins unie en Jésus-Christ son fondateur par l'Esprit saint qui habite en elle et y représente la nature divine.

Dans le plan de Jésus-Christ cette unité, qui doit relier entre elles toutes les parties de l'Église, doit éclater particulièrement dans l'ordre établi parmi ceux qui commandent, afin que la nature humaine du Christ soit représentée dans l'Église comme sa nature divine et que l'Esprit-Saint ait une action extérieure communiquée par des membres humains. Tel est le sens et l'effet de cette parole qui établit les apôtres représentants du Christ pour l'accomplissement de son œuvre. De sorte qu'il n'y a point de Christianisme sans l'Église et point d'Église hors du Christianisme.

Dans l'élection des apôtres, nous devons considérer la matière que Jésus-Christ choisit et la forme qu'il lui donne.

Que veut le Sauveur ? Porter par toute la terre le flambeau de la vérité, soumettre le genre humain à une loi sévère, confondre la vaine sagesse des philosophes, briser la force aveugle des conquérants, hu-

milier l'orgueil de l'opulence, régner sans limites et sans fin sur le monde. Choisira-t-il, pour cette gigantesque entreprise, des grands, des forts, des habiles? Non; des habiles, des forts, des grands s'attribueraient le mérite du succès et ne sauraient pas, dans le gouvernement des âmes, compatir à l'infirmité humaine. Jésus rejette tout ce qu'eût recherché un homme de la plus vulgaire prudence, et adopte tout ce qu'il eût rejeté. Jésus choisit de pauvres pêcheurs, hommes de peu, ignorants, grossiers, n'ayant pour toute fortune que des filets, pour toute science que l'art de s'en servir. A ces pêcheurs il ordonne de rester humainement faibles, de ne porter ni or, ni argent, ni sac, ni souliers, ni bâton, mais de s'en aller comme des agneaux au milieu des loups. La toute-puissance de cette extrême faiblesse manifestera la force du Christ et la victorieuse folie de la croix.

Jésus élève ces obscurs Galiléens, au nombre de douze, à la dignité d'apôtres. Ces apôtres forment un collège institué pour annoncer au monde le mystère de la Rédemption et gouverner l'Église. Tant que Jésus n'a point achevé son ouvrage, il ne doivent point quitter la Judée; Jésus est naturellement leur chef: du choix qu'il a fait d'eux dérive leur pouvoir et c'est sous sa suprématie qu'ils l'exercent. Mais Jésus doit retourner à son Père. Après son départ il continuera, jusqu'à la consommation des siècles, de prêter aux apôtres le secours de sa puissance. Cependant il veut se donner un vicaire dans le collège apostolique, un héritier dans sa primauté d'honneur et

de juridiction, qui assigne un jour leur mission aux successeurs des apôtres, et ramène le pouvoir, distribué aux douze, à l'unité d'un seul chef.

Jésus constitue saint Pierre chef suprême de l'Église, et institue le pontife romain comme successeur de saint Pierre, chef de l'épiscopat. Les faits vont se charger de l'établir.

Jésus appelle Pierre jusqu'à trois fois pour en faire un pêcheur d'hommes et lui donne, suivant l'usage des docteurs juifs, un nom qui figure le ministère qu'il lui réserve. Pendant la vie du Sauveur, Pierre est constamment le premier : les Évangélistes le citent en cet ordre; Jésus l'interpelle de préférence; c'est lui qu'il fait marcher sur les eaux; et, comme pour justifier cette prédilection, Pierre adresse au Sauveur ces paroles mémorables : « Vous avez les paroles de la vie éternelle » « et vous êtes le fils du Dieu vivant. » En retour, le Sauveur lui promet les clefs du royaume des cieux.

Au premier bruit de la résurrection, Pierre court avec Jean au tombeau, et se voit honoré de la première apparition. A la seconde apparition, le renoncement de Pierre rendant nécessaire une mission nouvelle, Pierre confesse humblement par trois fois son amour et reçoit de nouveau l'investiture du suprême pastorat.

Après l'ascension, Pierre préside constamment le collège apostolique. A la Pentecôte, c'est lui qui prêche le premier les Juifs et convertit trois mille hommes, lui qui fait le premier miracle, lui qui

revient prêcher les Juifs et convertir cinq mille hommes, lui qui guérit les malades de son ombre, lui qui établit saint Jacques évêque de Jérusalem, lui qui adresse au Grand-Prêtre cette parole qui fait rugir tous les tyrans : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, » lui enfin qui dirige la première communauté chrétienne.

Quand la persécution a disséminé les apôtres, Pierre a une vision sur la vocation des Gentils et baptise bientôt le centurion Corneille. Nous le voyons ensuite établir provisoirement son siège à Antioche, parcourir le Pont, la Galatie, la Bythinie, la Cappadoce, et enfin entrer dans la Babylone romaine où il fixe la chaire apostolique, siège central du catholicisme. C'est là cette chaire romaine tant célébrée par les Pères, où ils ont exalté comme à l'envi, dit Bossuet, « la principauté de la chaire apostolique, la principauté principale, la source de l'unité, et dans la place de Pierre l'éminent degré de la chaire sacerdotale; l'Église mère qui tient en sa main la conduite de toutes les autres Églises; le chef de l'épiscopat d'où part le rayon du gouvernement; la chaire principale, la chaire unique en laquelle seule tous gardent l'unité. Vous entendez dans ces mots saint Optat, saint Augustin, saint Cyprien, saint Irénée, saint Prosper, saint Avit, saint Théodoret, le concile de Chalcedoine et les autres; l'Afrique, les Gaules, l'Orient et l'Occident unis ensemble (1). »

(1) *Sermon sur l'unité de l'Église*, prononcé à l'assemblée de 1682.

La suprématie de l'évêque de Rome , comme successeur de saint Pierre , est si bien reconnue dès les premiers siècles, que nous voyons ce pontife exercer son autorité sur toutes les églises. C'est ainsi que « le pape Clément , dit le cardinal Wiseman , recherche et corrige les abus qui se sont glissés dans l'église de Corinthe ; le pape Victor exerce le même droit sur l'église d'Éphèse ; le pape Étienne n'en agit pas autrement vis-à-vis de l'Afrique ; saint Denis , dans le troisième siècle, cite son homonyme , patriarche d'Alexandrie , pour qu'il ait à comparaître devant lui afin de s'expliquer sur sa foi , accusée à Rome par les chrétiens de son église ; et le vénérable patriarche n'hésite pas un moment à se rendre à cet appel. Lorsque saint Athanase fut dépossédé de son siège par les Ariens , le pape Jules cita toutes les parties à comparaître devant son tribunal , et rencontra dans l'un et dans l'autre camp la même obéissance. Non-seulement il rétablit ce grand patriarche sur son siège, mais il prit connaissance de l'affaire de Paul , patriarche de Constantinople, et le rendit de la même manière à son église. Le grand saint Jean Chrysostome, patriarche de la même église, lorsqu'il fut injustement déposé, écrivit au pape Innocent pour lui annoncer qu'il porterait devant lui le procès qu'il allait intenter. Tous ces cas où les évêques de Rome exercèrent une juridiction incontestable et incontestée, non-seulement sur les prélats, mais sur les patriarches de l'Orient, sont tirés des quatre premiers siècles ; et, si leur autorité n'était aussi décisive, il

nous eût été facile de multiplier les exemples et les preuves (1). »

En effet, à dater de la paix de l'Eglise, la balance penche de plus en plus en faveur de la principauté pontificale. On la retrouve partout, dans les décisions du dogme, dans les décrétales de la discipline, dans les missions chez les barbares, dans les luttes avec les princes chrétiens, dans les conciles généraux qu'elle préside et confirme, au sommet enfin de la hiérarchie chrétienne et des principautés européennes. Même depuis la Réforme on remarque je ne sais quelle *présence réelle* du Souverain Pontife sur tous les points du monde chrétien. Il est partout, il se mêle de tout, il regarde tout, comme de tous côtés on le regarde.

L'Eglise catholique fondée sur la plénitude de puissance qui réside divinement dans la personne du Pontife romain, comme source intarissable de vérité, de grâce et de juridiction, est, dans toutes ses provinces, présente, enseignante, agissante par le moyen de l'évêque donné à chaque église particulière comme l'ange de Dieu pour la régir dans la paix et la charité de Jésus-Christ. Ainsi le successeur de saint Pierre est la tête du corps épiscopal et le chef suprême de la hiérarchie : il a juridiction par toute la terre, étend son autorité sur tous les membres de l'Eglise, peut seul instituer les évêques, leur assigner un territoire

(1) *Conférences sur les doctrines et les pratiques les plus importantes de l'Eglise catholique*, VIII^e conférence.

et un troupeau. Les évêques ont juridiction dans leurs diocèses respectifs et assignent à leurs prêtres un troupeau et un territoire. Les prêtres communiquent directement et habituellement avec les simples fidèles; ils offrent pour eux le saint sacrifice, administrent les sacrements, sauf ceux de la confirmation et de l'ordre, annoncent la parole de Dieu, guident les âmes dans la voie des commandements et dans les pratiques de la piété. Les décisions de la foi, les règlements de discipline générale, le gouvernement de l'Eglise n'appartiennent qu'au souverain pontife et aux évêques. Dans l'exercice de ces droits ils jouissent du bénéfice attaché à leur souveraineté spirituelle : ils sont infaillibles; car Jésus-Christ, par l'Esprit-Saint, est avec eux dans tous les siècles; et il a prié particulièrement pour Pierre afin que sa foi ne défaille point et serve à confirmer les autres. « L'Eglise ainsi constituée, » dit le P. Lacordaire, « a l'unité d'une monarchie, l'action expansive d'une démocratie et, entre deux, le tempérament d'une forte aristocratie, unissant de la sorte, dans son sein, tous les éléments de la puissance : l'unité qui coordonne, l'action qui étend, la modération qui empêche l'unité d'être absolue et l'action d'être indépendante; économie parfaite qu'aucun gouvernement n'a jamais possédée, parce que, dans tous les gouvernements humains *les trois éléments de la puissance* ont toujours cherché à se détruire. Dieu seul, par son Fils, a fait ce chef-d'œuvre (1). »

(1) *Conférences de Notre-Dame de Paris*, 11^e conférence.

IV. La connaissance que nous avons maintenant de la constitution de l'Eglise chrétienne en général et de son organisation hiérarchique en particulier, nous permet de relever *les caractères* qui la distinguent.

Dans le symbole de Constantinople nous déclarons croire à l'Eglise *une, sainte, catholique et apostolique*. Nous professons donc que l'unité, la sainteté, la catholicité et l'apostolicité sont des propriétés exclusives ou, comme dit l'école, des *Notes* caractéristiques de la véritable Eglise de Jésus-Christ. Expliquons brièvement chacune de ces notes.

D'abord on ne doit point entendre ces notes d'une manière abstraite, ni les considérer en elles-mêmes, à part et indépendamment du principe dont elles émanent; ce sont des notes de la société fondée par Jésus-Christ, et qui par conséquent supposent l'existence de cette société et dérivent de son action. C'est donc de ce point de vue tout pratique et de ce point de vue seul qu'il est réellement permis de les considérer.

C'est un article de notre foi qu'il n'y a, sur la terre, qu'une seule société qui soit l'organe et le véritable représentant de Jésus-Christ. L'unité de l'Eglise résulte de l'unité de Dieu, de la nature de Jésus-Christ, de l'action du Saint-Esprit dans les âmes, de l'unité de l'espèce humaine, de l'unité de foi, de l'unité de loi, de l'unité de pratiques liturgiques, et de l'unité de chef. Il n'y a qu'un Dieu, il ne peut y avoir qu'une seule famille de Dieu; il n'y a qu'une seule personne

en Jésus-Christ, il ne peut y avoir qu'une seule Eglise qui la représente ; il n'y a qu'une même action de l'Esprit-Saint dans les âmes, il ne peut en résulter qu'une seule espèce d'union ; il n'y a qu'une espèce humaine, par conséquent qu'une religion et qu'une société spirituelle pour donner corps à la religion ; il n'y a qu'une foi, il ne peut y avoir qu'un lien pour les esprits ; il n'y a qu'une loi, il ne peut y avoir qu'un frein pour les volontés ; il n'y a qu'un autel, il ne peut y avoir qu'une espèce de fidèles ; il n'y a qu'un chef, le pontife romain, il ne peut y avoir qu'une classe de sujets. Tous les membres de l'Eglise sont donc unis en Dieu, en Jésus-Christ, en l'Esprit saint, par la foi, par la vertu, par les pratiques du culte et particulièrement par l'obéissance au souverain pontife. Quiconque n'est pas un fils soumis de l'Eglise n'est ni enfant de Dieu, ni disciple de Jésus-Christ, ni temple du Saint-Esprit, ni membre vivant de l'humanité régénérée ; c'est, suivant la parole de saint Cyprien, un étranger, un profane, un ennemi.

L'unité de l'Eglise est rompue par l'hérésie et par le schisme. L'hérésie viole l'unité de doctrine, le schisme brise l'unité de confession. Il y a hérésie lorsqu'on professe avec opiniâtreté une erreur contraire à la foi de l'Eglise ; schisme, lorsqu'on se sépare volontairement de sa communion extérieure. Il ne suffit pas, pour être hérétique, de suivre une opinion contraire à la doctrine de l'Eglise ; et, pour être schismatique, il ne suffit pas simplement de se séparer. Ce qui constitue l'hérésie, ce n'est pas l'erreur, mais

l'obstination dans l'erreur et la révolte réfléchie contre l'autorité enseignante ; et ce qui constitue le schisme, c'est la révolte contre le gouvernement ecclésiastique et l'entrée dans une communion rivale de l'Eglise.

L'Eglise de Jésus-Christ est catholique, c'est-à-dire qu'elle embrasse tous les temps et tous les lieux. Saint Cyprien la compare au soleil, et certes la comparaison est saisissante. Le soleil, qui éclairait le premier jour du monde, couronnera de ses splendeurs le dernier jour, et, dans sa course quotidienne, il verse ses feux sur toutes les latitudes du globe. De même l'Eglise resplendit sur tous les horizons du temps et dans toutes les limites de l'espace. Son soleil rayonne dans l'Eden ; sa clarté, diminuée par le péché, embellit la tente du patriarche, jette quelques lueurs indécises dans les temples des gentils, brille dans les sanctuaires de Sion, et ranime ses ardeurs sur le Golgotha pour illuminer l'univers jusqu'à la fin des temps. L'Eglise a donc *en droit* une double catholicité : catholicité du temps, puisqu'elle va d'une éternité à l'autre ; catholicité de l'espace, puisqu'elle embrasse tous les lieux. En fait, sa diffusion réelle ne répond pas absolument au droit. Dieu respecte la liberté de l'homme, et il ne convient pas toujours à sa Providence de briser les mille obstacles qui s'opposent à la propagation de la vérité. Avant Jésus-Christ, Dieu permit que les gentils quittassent son Eglise pour tomber dans le paganisme ; après Jésus-Christ, il permet que des fidèles quittent cette même Eglise et que des infidèles n'entrent pas dans

son giron. C'est pourquoi l'universalité réelle de l'Eglise n'est point et ne saurait point être absolue, mais demeure toujours une universalité relative. Cette universalité, qui comporte bien des degrés, consiste en ce que l'Eglise est établie dans une foule de nations et compte des enfants dans toutes les contrées de la terre, de manière à l'emporter, même numériquement, sur les hérésies et sur les schismes.

L'Eglise est de plus apostolique, c'est-à-dire qu'elle tient de Jésus-Christ par les apôtres tout ce qu'elle a reçu pour la sanctification des hommes et le gouvernement spirituel de l'humanité. Cette note de l'apostolicité comprend deux points généraux : l'apostolicité du ministère et l'apostolicité de la doctrine. L'apostolicité de la doctrine emporte que l'Eglise enseigne pure et entière la doctrine traditionnelle des apôtres ; l'apostolicité du ministère signifie que les évêques catholiques sont les successeurs légitimes des apôtres. L'apostolicité du ministère est le fondement, la garantie et le signe de l'apostolicité de la doctrine. Or l'apostolicité du ministère ne peut être constatée que par l'évidence d'une succession ininterrompue d'évêques remontant jusqu'aux membres du collège apostolique, ou par la légitimité d'une mission donnée par le successeur de saint Pierre, le prince des apôtres. A ce titre la chaire apostolique des pontifes romains peut seule, dans le monde, garantir l'apostolicité du ministère pastoral. La succession de ses évêques, recueillie d'abord par saint Irénée, Hégésippe, l'anonyme du troisième siècle, a formé ensuite la chroni-

que des pontifes romains connue sous le nom de Catalogue de Libère ; a reparu dans les écrits de saint Optat, de saint Augustin et de saint Épiphane ; s'est reproduite dans les peintures murales faites par saint Léon le Grand dans la basilique de Saint-Paul ; est entrée enfin dans le catalogue de Félix IV et dans le *Liber pontificalis* pour se conserver jusqu'à nous dans les archives de l'Eglise romaine (1). Quelle Eglise séparée peut produire de pareils témoignages ? Pierre parlant par la bouche de Pie IX peut donc seul paître de la doctrine apostolique les brebis et les agneaux en donnant aux troupeaux de légitimes pasteurs.

Enfin l'Eglise est sainte : sainte dans son chef qui est Jésus-Christ, sainte dans son but qui est la régénération de l'homme ; sainte dans ses moyens qui sont la vérité et la grâce ; sainte dans son esprit qui est l'esprit de Dieu ; sainte même dans ses membres qui reçoivent tous au baptême le germe de la sainteté et s'élèvent toujours en certain nombre, même dans les siècles les plus dépravés, jusqu'à l'héroïsme des vertus , jusqu'à l'éclat des miracles. Au-dessous de ces nobles âmes s'échelonne, à des degrés divers, la foule des chrétiens fidèles. Mais nous sommes ici sur le terrain de la liberté, par conséquent dans le domaine du variable. L'Evangile d'ailleurs nous a dit que l'ivraie croît avec le bon grain dans le champ du père

(1) Cf *Les Origines de l'Eglise romaine* par les membres de la communauté de Sclesmes. Cet ouvrage est un chef-d'œuvre d'érudition, de critique et de littérature ; il n'y manque qu'une continuation.

de famille, que la paille est mêlée au froment sur l'aire et que le filet, jeté dans la mer du siècle, renferme des poissons de toute espèce. Il y a donc, au milieu des chrétiens fidèles, des prévaricateurs. L'Eglise n'en est pas moins sainte, parce qu'elle déteste le péché et ne cesse d'exhorter ses membres à se rendre plus dignes de leur vocation.

Tels sont les caractères de l'Eglise de Jésus-Christ, et telle est, à bien considérer ces caractères, l'économie de sa constitution. L'unité fait de l'Eglise un corps vivant; la catholicité recrute les membres de ce corps sur toutes les plages de l'univers; l'apostolicité donne à ce corps les chefs qui le dirigent et la doctrine qui fait sa vie; enfin la sainteté, efflorescence de la doctrine et fruit de la direction des chefs légitimes, enveloppe du parfum de ses vertus et couronne de l'éclat de ses mérites la chaste épouse du Rédempteur.

V. Nous comprendrons mieux ces mystères en cherchant à découvrir l'esprit intérieur qui anime l'Eglise.

Toute société a un caractère distinctif. Ce caractère, empreint dans la vie publique comme dans la vie privée, dans les lois comme dans le langage, dans les sciences comme dans les arts, sépare un peuple de tout autre peuple. C'est l'esprit régulateur qui fut légué des pères aux enfants, c'est le souffle vivifiant de tout le corps, que les anciens personnifiaient dans le génie tutélaire et vénéraient comme la divinité de

la patrie. Que l'égoïsme de l'intérêt, que les fureurs des partis dérangent les ressorts de l'ordre politique, c'en est fait : Pan se meurt, Pan est mort. Les bases de la société s'ébranlent, les liens qui unissaient le présent au passé se rompent et le vaisseau qui portait la fortune de ce peuple va se briser sur les écueils.

La loi que nous constatons ne s'observe pas moins dans les sociétés religieuses que dans les sociétés politiques. Le culte philosophique des lettrés a marqué la Chine de son empreinte ; le panthéisme indou s'est incarné dans les castes ; le dualisme manichéen avait pénétré de son souffle les sujets du grand roi ; le polythéisme grec avivait les luttes des républiques ; le druidisme entait sur la notion du dieu-nature tous les phénomènes religieux ; l'islam porte le cachet du fatalisme ; et l'établissement luthérien, dans sa perpétuelle mobilité, garde encore des traits de son fondateur. Que la parole catholique vienne à retentir au milieu de ces systèmes étonnés de l'entendre, aussitôt le vin nouveau brise les vieilles outres, l'édifice de la confusion craque dans ses ais vermoulus, et la corruption, qui s'en va, laisse voir sur les lèvres de toutes les plaies le consolant vermeil de la guérison prochaine. Au contraire, que l'impiété moderne vienne dissoudre ces erreurs et mettre à nu la fragilité de leurs bases, vous entendez aussitôt passer comme un vent desséchant, vous voyez tomber des chairs dévorées par une pourriture infâme, enfin se réalisé sous vos yeux la vision des ossements rap-

portée dans Ézéchiél. — Mais voici venir l'Envoyé de Dieu qui va prophétiser sur ces ossements.

Jésus-Christ ayant reçu de son Père mission de ramener les hommes à Dieu, que voyons-nous? D'abord une impulsion supérieure qui descend des cieux, puis d'éclatants phénomènes qui viennent frapper la Judée. Les faits de la vie du Sauveur, ses paroles, ses exemples, ses miracles, sa passion, sa mort, sa résurrection, son ascension, sont divins, parce qu'ils sont les oscillations d'un mouvement imprimé d'En-Haut et qu'ils sont d'ailleurs les œuvres de l'homme-Dieu. A ce double titre, ils doivent avoir dans l'humanité un retentissement inouï ; ils régleront toutes les fonctions de mécanisme ecclésiastique, ils animeront de leur influence intime le corps de l'Église, ils dirigeront les âmes de tous ses membres, ils seront comme l'impulsion du fondateur, comme le souffle et l'esprit de ses institutions.

Mais la société instituée par le Christ n'est pas une société ordinaire ; c'est son incarnation mise en permanence dans l'humanité. L'Église est donc Jésus-Christ se renouvelant sans cesse et reparaissant continuellement sous une forme humaine.

« Il suit de là, dit Moehler, que l'Église, pour être composée d'hommes, n'est pas une institution purement humaine. Comme, en Jésus-Christ, la divinité et l'humanité, bien que distinctes entre elles, n'en sont pas moins étroitement unies ; de même, dans son Église, *le Sauveur est continué selon tout ce qu'il*

est. L'Église, sa manifestation permanente, est divine et humaine tout à la fois; elle est l'unité de ces deux attributs. C'est le médiateur qui, caché sous des formes humaines, continue d'agir en elle; donc elle a nécessairement un côté divin et un côté humain. Unies par des liens intimes, ces deux natures, si ce mot peut nous être permis, se pénètrent l'une l'autre et se communiquent respectivement leurs prérogatives (1). »

La première conséquence à tirer de là est que l'Église enseignante est infaillible. L'homme n'est pas infaillible par lui-même, il l'est seulement comme ministre de Dieu, comme organe destiné à la manifestation de la vérité. Les apôtres et leurs successeurs, faillibles de leur nature, sont donc infaillibles par l'assistance du Christ. Sans doute en eux c'est l'élément divin qui est la vérité éternelle; mais l'homme aussi est la vérité, car ici le divin n'existe point séparé de l'humain. Or, cette infaillibilité, d'où découlent des flots de lumière et des torrents de grâce, n'est-elle pas la divinité de l'Église resplendissant d'un invincible éclat? Ce pêcheur de Galilée qui, avec sa barque agitée des flots, porte le phare de la vérité sur tous les rivages, entretient dans tous les siècles ses virginales clartés, défend ses inextinguibles flammes contre les miasmes qui voudraient les voiler

(1) *La Symbolique* ou exposition des contrariétés dogmatiques entre les Catholiques et les Protestants, t. II.

et contre les tempêtes qui voudraient les éteindre, ce vieux nautonier n'est-il pas, si j'ose ainsi dire, l'incarnation du Christ et le céleste dépositaire des paroles de la vérité?

Cette infaillibilité des pasteurs des âmes a pour corrélatif ordinaire une vertu sanctifiante qui frappe et qui pénètre. Le prêtre sans doute n'est point soustrait à la loi du péché, mais il sait s'élever au-dessus des atteintes de la corruption ; il joue avec les poisons et les poisons ne le blessent point. C'est un autre Christ qui possède, comme le premier, le don du commandement sans dureté et le don de la componction sans faiblesse. Son regard émeut ; sa parole sait le chemin des cœurs ; et sa main, d'un signe, abaisse tous les fronts. C'est un thaumaturge cosmopolite. Vous l'admirez dans la chaire savante des grandes cités ; vous le trouvez dans la chaumière de l'humble village ; vous le rencontrez sans étonnement sous la tente du nègre et sous le wigwam du peau-rouge. Partout il opère des œuvres que l'homme seul ne peut produire. Une vertu sort de lui qui éclate dans ces merveilles. A lui le secret d'élever l'enfance, d'instruire l'adolescence, de diriger l'âge mur et de consoler la vieillesse ; à lui la vertu de se dévouer pour le pauvre, de se sacrifier pour la veuve, et de s'immoler pour l'orphelin ; à lui la force de dompter les barbares, de civiliser les sauvages, de pousser les peuples dans la voie du progrès et de soutenir les sociétés sur le penchant de la décadence ; à lui enfin l'incommunicable puissance des œuvres divines.

Jésus-Christ, visible dans les chefs de l'Église, s'incarne aussi dans ses fidèles enfants ; car, s'il est le pasteur qui anime les pasteurs, il est aussi, comme dit très-bien Synésius, le pâturage qui engraisse le troupeau.

Notre-Seigneur est l'aliment des fidèles d'abord par le ministère de la parole. Enseigner, c'est donner son esprit. Qu'un homme enseigne un autre homme, il communique à son disciple ses vues, ses connaissances, ses sentiments, ses impressions ; mais que le Créateur enseigne la créature, il lui donne la science même de Dieu. Or, Jésus était le Verbe fait chair, et, en même temps qu'il exprimait par la parole ce qu'il avait appris de son Père, il versait dans les âmes une grâce qui correspondait à sa parole et rendait sa prédication efficace. La perpétuité de ce double don de la parole et de la grâce du Verbe ouvre donc dans l'humanité une source d'où s'échappent deux fleuves, le fleuve de la doctrine et le fleuve de la vie, fleuves dont les eaux, coulant sans cesse dans les âmes, déposent un limon divin de grâce et de vérité qui pénètre, transforme et divinise les intelligences.

Enseigner, c'est donner son esprit ; aimer, c'est donner son cœur. Or, dit saint Jean, « comme il avait aimé les siens, il les aima jusqu'à la fin. » La nuit même durant laquelle il fut livré, répondant à des prodiges de scélératesse par des prodiges d'amour, il créa un aliment céleste, il institua la sainte Eucharistie, voulant jusqu'à la fin des temps se donner en nourriture et en breuvage à tous les peuples de la

terre. Quel spectacle ! L'autel debout sur tous les rivages, la victime sainte descendue sur l'autel, le genre humain à genoux recevant sur ses lèvres émues le pain des anges, la chair et le sang d'un Dieu mêlés au sang et à la chair de l'homme, l'âme du Sauveur collée à notre âme, sa divinité incorporée dans notre humanité, non pas, dit un Père, pour que Dieu subisse les imperfections de l'homme, mais pour que l'homme s'élève jusqu'à la perfection de Dieu, n'est-ce pas ? l'incarnation du Christ se consommant dans l'âme du chrétien ?

Ainsi Jésus-Christ est la lumière et la vertu des Pontifes, l'aliment de nos esprits, la nourriture de nos cœurs, et sous ce double rapport on peut dire qu'il perpétue dans l'Église le mystère de son incarnation. De plus, Notre-Seigneur est toujours présent à son Église par le Saint-Esprit. En étudiant l'action du Saint-Esprit sur les âmes et sur la hiérarchie, nous connaissons mieux encore l'esprit intérieur de l'Église.

Avant l'avènement du Sauveur, l'Esprit qui forme et anime la communauté des fidèles ne descendait que rarement et sur un petit nombre de personnes. Depuis sa grande et miraculeuse descente sur les apôtres, il réside toujours parmi les hommes. Les apôtres, après l'avoir reçu, ont été pénétrés de sa vie et l'ont communiqué, comme principe de régénération, à ceux qui étaient susceptibles de le recevoir, afin que personne ne pût plus, comme eux, le recevoir immédiatement. Car, de même que la vie natu-

relle de l'homme ne sortit qu'une fois immédiatement du Créateur, ainsi la vie divine devait s'écouler de ceux qui en étaient déjà animés et se multiplier dans d'autres. Cette vie, passant des apôtres aux fidèles, les anima d'un seul et même esprit, les pénétra d'un seul et même sentiment, les porta à former une seule et même communauté, réunit cette communauté autour d'un même évêque, rattacha plusieurs communautés à un même métropolitain, plusieurs métropoles à une primatie, les primaties à la chaire apostolique. Ainsi, grâce à la communication et à la circulation de l'Esprit-Saint dans l'Église, il y a union intelligente de tous les esprits, union mystique de tous les cœurs, et partant unité d'âme; ensuite, cet esprit des fidèles affectant une forme extérieure, il y a unité de communauté chrétienne dans l'évêque, dans le métropolitain, dans le primat et dans le souverain pontife. En sorte que l'Église n'a qu'un corps et qu'une âme dans le Saint-Esprit.

Telle est la doctrine insinuée dans l'Évangile, développée dans saint Paul et exposée par les Pères apostoliques. L'Église est un corps mystique, l'Esprit-Saint anime ses membres; l'Église est une épouse, l'Esprit-Saint la couvre de son ombre comme il couvrit la vierge de Nazareth; l'Église est une mère, ceux qui boivent à sa mamelle participent à l'Esprit; l'Église est une source, l'Esprit donne son eau; l'Église est un grand arbre, l'Esprit lui donne la sève; l'Église est une tour, l'Esprit est le ciment qui relie ses assises; l'Église est une société qui embrasse le monde, l'Es-

prit est le levain qui fait fermenter l'humanité; enfin l'Esprit-Saint est le lien des intelligences, le foyer d'attraction des cœurs, le parfum qui embaume les corps et la force de cohésion de la hiérarchie. Vous entendez, dans ces déclarations, l'apôtre des gentils, saint Clément de Rome, saint Ignace, saint Irénée, Hermas, saint Cyprien, Origène, Tertullien et saint Augustin.

« Mais, s'écrie Moehler, j'entends l'hérétique me dire : « Votre doctrine n'existe que dans l'imagina-
« tion. Qu'on me montre la communauté que vous
« venez de dépeindre ! où est l'Église dans laquelle
« s'est réalisé cet idéal ? » Et moi je dis : Qu'on me
montre la société dans laquelle l'Évangile s'est réalisé
avec tous ses conseils, où il a porté tous ses fruits de
grâce et de bénédiction. Si vous rejetez la doctrine
relative à l'Église sous le prétexte qu'elle n'est pas
devenue vivante dans tous les cœurs, vous devez
aussi, pour être conséquent, rejeter l'Évangile. Certes,
nous savons que l'idée n'est pas la réalité ni récipro-
quement ; mais nous savons aussi que là où la réalité
ne repose pas sur l'idée, il n'y a pas plus de vérité que
là où rien de réel ne correspond à l'idéal. Ces paroles
du divin Maître : « Soyez parfaits comme votre Père
« céleste est parfait, » ne sont point fausses par la
raison que nul n'est semblable à Dieu, et malheur à
qui rejetterait l'idéal parce qu'il ne le voit point com-
plètement réalisé parmi les hommes ! Nous devons
tous nous efforcer d'atteindre à la perfection ; les

âmes basses et rampantes sont seules incapables d'une si noble ardeur (1). »

VI. Ces considérations sur l'Église nous paraissent propres à satisfaire la raison, à réjouir le cœur et à donner de la communauté chrétienne une idée qui réponde au caractère moral de l'homme.

La notion catholique de l'Église satisfait la raison ; car elle répond à l'idée de la société chrétienne et au but de la révélation.

D'abord elle répond à l'idée de la société chrétienne. Dieu est un, éternel, immuable. Le Fils de Dieu, notre Sauveur, est un et demeure éternellement semblable à lui-même. La vérité, qui est Dieu manifesté par Jésus-Christ, ne varie point par conséquent dans son essence. Enfin l'esprit humain est partout le même ; dans tous les temps, dans tous les lieux, malgré les différences d'éducation, l'intelligence éprouve les mêmes besoins essentiels. Donc comme Dieu est un, comme Jésus-Christ est un, comme la vérité est une, et comme l'homme est partout le même, il n'y a qu'une seule et même Église qui réponde aux exigences de la société de Dieu avec l'homme, qui soit l'œuvre de Jésus-Christ, la dépositaire infailible de la vérité éternelle, la mère et la maîtresse de l'humanité. En admettant deux Églises, ou même une seule Église, mais

(1) *Symbolique*, t. II. Cf., du même auteur, *de l'Unité de l'Église ou du principe du Catholicisme*, ouvrage profond, mais qui demande une lecture attentive et une étude sérieuse ; — et Hirscher : *Considérations sur les principales questions religieuses du temps présent*.

existant dans d'autres conditions, vous n'aurez plus qu'un dieu incertain, un Christ voilé ou divisé, une vérité insaisissable, et une humanité errant à l'aventure.

Ensuite le but intime de la révélation chrétienne exige une Église telle que la conçoit le catholique, c'est-à-dire une, visible, apostolique, universelle, perpétuelle. Comme l'homme, après une expérience de quatre mille ans, ne pouvait atteindre à la connaissance certaine ni de Dieu, ni de lui-même; comme d'ailleurs il avait laissé s'obscurcir et s'altérer les traditions primitives; qu'il était même tombé aux dernières limites de la dégradation, la révélation évangélique avait pour but de relever l'homme, de rallumer le flambeau des traditions et d'apporter la certitude sur la terre. Pour atteindre ce but il fallait que la vérité s'incarnât en Jésus-Christ, qu'elle parût sous une forme extérieure et vivante, qu'elle éclairât par l'éclat de son rayonnement, qu'elle attirât par l'autorité de la vertu, subjuguât par l'ascendant des miracles et devînt enfin une autorité décisive, capable de saisir profondément tout l'homme. Ces conditions n'eussent point été remplies, ou du moins ne l'eussent été que d'une manière imparfaite, si l'incarnation du Verbe n'eût duré qu'un moment. La manifestation du Verbe devait être assez forte pour assurer la toute-puissance à sa parole et la perpétuité à ses œuvres. Autrement le but de la révélation évangélique était manqué, les fidèles devenaient esclaves de la superstition ou de l'incrédulité. Et c'est ainsi qu'une société surnaturelle

était nécessaire pour représenter l'autorité du Christ, lui rendre témoignage, le rapprocher de l'humanité dans tous les siècles, saisir l'homme et le fixer dans le bien comme sur une ancre inébranlable.

Cette notion de l'Église, satisfaisante pour la raison, est en outre réjouissante pour le cœur. Certes, dit l'auteur de la *Symbolique*, rien ne sourit à l'imagination, rien n'attire les sympathies, comme l'idée de mouvements harmoniques d'intelligences sans nombre qui, par toute la terre, et dans tous les siècles, libres de prendre des directions opposées et tout en conservant leur individualité propre, forment une grande société de frères pour s'édifier réciproquement. Et cette société représente une idée d'amour, l'idée de la rédemption ; car si les hommes sont unis entre eux, c'est qu'ils sont réconciliés avec Dieu. Si l'État est déjà une institution si sainte que nous frémissons à la pensée des forfaits qui peuvent en ébranler la base ou en troubler les rapports, quel objet d'admiration ne doit pas être l'Église qui, par les seuls liens de la conviction et de l'amour, réunit en un seul corps et en une seule âme des éléments si opposés ! Franchissant les fleuves, les montagnes, les déserts, les mers, elle embrasse les peuples les plus divergents de langage, de mœurs et de préjugés. La paix qu'elle apporte du ciel pénètre tous les cœurs : d'éléments si contraires elle édifie le temple de Dieu, dans lequel toutes les nations s'assemblent pour chanter les mêmes cantiques, comme, dans l'humble église du hameau, amis et ennemis se réunissent au pied du même sanctuaire.

Qui donc s'étonnera que le catholique tressaille de joie à la vue de cette merveilleuse association dont il est membre? Les philosophes nous disent que le beau est la splendeur du vrai et comme l'atmosphère lumineuse qui irradie de son essence. Eh bien, c'est le Fils de Dieu qui a construit l'Église : transformée en amour infini, la vérité absolue a pris chair et demeure vivante dans la société des fidèles. A une société ainsi constituée, la beauté de premier ordre peut-elle donc manquer?

Enfin la notion catholique de l'Église, qui ravit le cœur et satisfait la raison, ennoblit l'homme, élève et perfectionne toutes ses facultés.

L'expérience de tous les âges atteste que l'homme, vivant hors de l'Église, tombe dans l'oubli de Dieu et de sa loi sainte, dans les désordres de la superstition ou dans les excès du fanatisme. Mais quand la société religieuse qui l'attache à ses semblables est fortement constituée, quand elle embrasse son intelligence, pénètre son cœur et dirige toutes ses facultés spirituelles, le joug qui le tenait sous la puissance du mal est brisé, la vertu et même la piété poussent en lui de profondes racines. L'Église catholique, qui unit tous ses membres dans un même corps, doit donc élever le chrétien au sommet de la perfection. Ce n'est point un vain rêve, un léger fantôme qu'embrasse son enfant; c'est une réalité forte, vivante, sainte, dans laquelle l'amour et la foi, le dévouement et l'humilité se développent au suprême degré.

L'homme n'est pas un être solitaire; il doit entre-

tenir avec les membres de sa famille et avec ses concitoyens des relations fraternelles. L'Eglise, en le rendant vertueux, le dispose au parfait accomplissement des devoirs de la fraternité. En effet, plus un peuple est chrétien, plus il est étroitement lié par de saintes lois, par de sages institutions, par des coutumes et des usages vénérables qui assurent le respect du droit. Au contraire, dès que l'action de l'Eglise est neutralisée, les liens intérieurs vont se relâchant, la probité diminue, la charité s'éteint, la dureté des mœurs paraît et la barbarie fait de rapides progrès.

Les États ne doivent pas plus s'isoler que les hommes. L'humanité est une grande famille, et chaque portion de la grande famille, chaque société politique doit contribuer au bien du grand tout dont elle est un démembrement. Le commerce, par les liens qu'il forme et les rapports de dépendance qu'il suppose, est un des moyens d'accomplir ce devoir, par conséquent un des véhicules de la civilisation. Plus le commerce s'agrandit, plus l'idée d'étranger disparaît, et plus le genre humain s'avance vers ses destinées d'ordre et ses promesses de perfection. Les produits, empreints de l'intelligence de leurs auteurs, propagent dans tous les lieux qu'ils visitent le génie du pays qui les a vus naître. Perse dit que la sagesse a passé chez les Romains avec le poivre d'Orient : *SAPIENTIA cum SAPORIS mercibus invecta* ; cette ironie cache une vérité. Chateaubriand, moins profond que le satirique latin, établit un parallélisme entre les progrès de l'industrie et les progrès de la corruption.

Mais une autorité plus grave, Tertullien, observe justement que c'est ici un abus de la liberté humaine, point une conséquence de la nécessité des choses. « Il faut donc conclure, dit le fondateur de nos missions étrangères, que le commerce est la chose la plus nécessaire qui soit au monde ; aussi porte-t-il en soi tout ce qu'il y a de plus beau, de meilleur et de plus utile parmi les hommes (1). »

Qui ne voit maintenant l'influence de l'Église sur le commerce ? Le temple sans doute n'est pas une boutique et le prêtre n'est pas un commis-voyageur. Il n'en est pas moins vrai que l'Église interdit les commerces coupables et les industries criminelles, et que, par son influence sur l'esprit public, elle fait des produits l'expression des idées les plus généreuses. Ensuite le missionnaire, des contrées qu'il évangélise, envoie à la mère-patrie des produits nouveaux pendant qu'il porte avec lui les produits de son pays, et prépare ainsi la voie aux vaisseaux des armateurs et aux courtiers des entrepôts. Quelquefois l'aventureux trafiquant est le premier à se mettre en marche ; il pénètre chez les peuples sauvages, mais il n'y reste que le temps d'effectuer ses opérations commerciales, si tant est qu'il puisse en venir à bout. Le prêtre, au contraire, y fixe sa demeure, y réunit chaque dimanche ses prosélytes, et de chaque fête fait un jour de marché, quand il n'est pas réduit à déguiser l'apôtre sous

(1) *Mémoire à Colbert* pour la fondation de la Compagnie des Indes, par Mgr Pallu.

la balle du marchand pour éviter les pièges de la persécution. Le commerçant revient alors et va remercier l'homme de Dieu d'avoir trouvé le moyen de faciliter l'échange. Ainsi s'allient l'âme et le corps de la civilisation chez tout peuple nouveau, et c'est à l'Église que revient l'honneur d'une alliance dont le genre humain recueille les bénéfices.

En somme, l'Église est vérité, beauté et bonté : vérité pour la raison, beauté pour le cœur, bonté par son influence directe de sanctification sur les hommes, et par son influence éloignée de perfectionnement sur les peuples.

Au moment où nous mettons une dernière main à ce chapitre, le patriarche de l'athéisme, le prophète de l'anarchie, le titan de la révolution sociale, Proudhon enfin, puisqu'il faut le nommer, jette au vent de la publicité son livre : *De la justice dans la révolution et dans l'Église*. Nous n'avons point lu ce livre et nous ne le lisons point, son titre nous suffit. Avec de légères variantes, qui expriment du reste la pensée intime du fameux définisseur de la propriété, ce titre découvre l'issue probable du problème européen : la miséricordieuse justice de Dieu dans l'Église, ou l'impitoyable justice des hommes par la révolution. Veuille le ciel que les peuples sachent se soustraire à cette dernière alternative ! Il n'y a qu'un pas du Capitole à la roche Tarpéienne.

CHAPITRE X.

Institutions positives de Dieu pour la sanctification de l'homme; 4^o la religion

Les auteurs ne sont point d'accord entre eux sur le sens étymologique du mot religion. Quelle que soit l'étymologie du mot, on entend par religion le *culte de Dieu*, qui en est le principal objet; *la raison des devoirs que nous avons à remplir envers Dieu*. Mais, pour donner de la religion une notion plus étendue, nous la définirons, avec le cardinal Gousset, « une institution divine, naturelle et positive, qui nous oblige, sous la sanction des peines et des récompenses, d'honorer Dieu par la foi, l'espérance et l'amour, par l'adoration, l'esprit de sacrifice, la reconnaissance, la prière et l'observation de ses lois(1). »

(1) *Théologie dogmatique*, t. I. L'auteur de cet ouvrage, qui serait un grand homme quand il ne serait pas un grand évêque, présente, en son *Traité de la Religion*, des considérations que devraient méditer souvent les hommes politiques dignes du nom qu'ils portent et des fonctions qu'ils remplissent.

La religion est une institution *divine* : elle a Dieu pour auteur ; si elle était l'ouvrage des hommes, elle tomberait avec l'imposture qui lui aurait donné le jour. C'est une institution *naturelle*, c'est-à-dire fondée sur des rapports essentiels et nécessaires, rapports de dépendance dans l'homme, rapports de souveraineté en Dieu. La religion n'est pas seulement naturelle, elle est encore *positive*, en ce sens que Dieu en a déterminé les principaux actes et a fait connaître à l'homme la manière dont il veut être honoré. La religion *nous oblige sous la sanction des peines et des récompenses* : sans cette sanction, elle ne serait qu'une loi impuissante, une simple manifestation d'une volonté stérile. Enfin, elle nous oblige d'honorer Dieu par des actes intérieurs et extérieurs de culte. Nous l'honorons par la *foi* ; en croyant à sa parole nous reconnaissons qu'il est la vérité même. Nous l'honorons par l'*espérance* ; en espérant en lui, nous glorifions sa toute-puissance et son infinie bonté. Nous l'honorons par l'*amour* ; en l'aimant par-dessus toutes choses, nous confessons sa souveraine perfection. Nous l'honorons par l'*adoration* ; en nous prosternant à ses pieds, nous attestons qu'il est seul grand et qu'à lui seul sont dus l'honneur et la gloire. Nous l'honorons par l'*esprit de sacrifice* ; rendant, par nos oblations, témoignage au haut domaine qu'il a sur toutes les créatures. Nous l'honorons par la *reconnaissance*, célébrant en lui, dans nos cantiques, l'auteur de tout don, la source de tout bien. Nous l'honorons par la *prière* ; reconnaissant ainsi notre dépen-

dance, glorieuse d'ailleurs, dans les choses de ce monde. Enfin, nous l'honorons par l'*observation de ses lois* ; professant, par notre obéissance, qu'il est notre maître, le législateur suprême, le souverain arbitre de toutes choses.

Ainsi la religion est, dans l'ordre des pensées, des volontés, des sentiments et des aspirations, ce qu'est, dans l'ordre des institutions, l'Eglise catholique. La religion est le fond, l'Eglise est la forme ; la religion est le principe, l'Eglise est l'application ; la religion est la puissance, l'Eglise est l'organe ; toutes les deux sont des manifestations de Dieu qui s'incarne ici dans l'établissement d'une société, qui se donne là en aliment aux âmes, ici et là se communiquant comme vérité, beauté et bonté souveraines.

Les considérations théologiques et les détails historiques que nous avons présentés plus haut s'appliquent donc aussi bien à la religion qu'à l'Eglise. La religion suit ou précède l'Eglise dans tous ses développements, l'accompagne dans toutes ses démarches, l'inspire dans toutes ses fonctions et couronne toutes ses entreprises. Ainsi, il y a une révélation primitive, une révélation mosaïque, une révélation évangélique, trois révélations qui se complètent l'une par l'autre et forment, dans son ensemble, la religion catholique. La religion est le premier élément de toute grandeur, le premier principe de toute régénération, le dernier achèvement de toute institution et l'indispensable complément de toute dignité. En étudiant ici l'économie de ses rapports avec l'homme et avec

la société politique, nous achèverons de décrire la constitution du royaume de Dieu sur la terre.

I. La religion est la règle de nos pensées, la loi de nos volontés, l'objet de nos sentiments et le but de nos aspirations. La religion est le tout de l'homme.

Le premier devoir qu'elle doit remplir c'est de mettre dans notre intelligence un ordre divin et de donner à notre raison la solution de tous les problèmes qui dominent la destinée humaine. L'ordre divin des intelligences ne peut subsister qu'autant que notre esprit se développe suivant les lois constitutionnelles de sa nature et le respect que commandent les grands faits de l'histoire. Ces deux conditions se remplissent : 1° en laissant à l'intelligence humaine une liberté complète d'investigation dans les matières qui n'excèdent pas sa compétence naturelle ; 2° en lui imposant la foi à toutes les vérités restées hors de sa sphère ou soustraites à ses investigations. Dieu y a pourvu en livrant le monde aux disputes des hommes et en les instruisant lui-même des vérités du salut. Mais, et la remarque n'est pas inutile, même pour les vérités non nécessaires au salut et abandonnées à nos disputes, l'homme n'a ni à poser les questions ni à les résoudre : poser et résoudre les questions n'appartient qu'à Dieu ; l'homme n'a qu'à saisir les termes des problèmes et à découvrir le secret de leur conciliation. Quant au problème de la destinée humaine, Dieu l'a résolu et en a notifié aux hommes la solution. L'acceptation, par la foi, de cette solution divine,

miet l'ordre dans l'intelligence et la constitue dans l'état de sainteté qui lui est propre.

Voici dans son ensemble cette révélation dont le flambeau éclaire nos âmes et dont l'absence ferait le tourment de notre vie.

De toute éternité Dieu est. Dieu est l'être des êtres, l'union infinie de toutes les perfections infinies. A lui la spiritualité pure; à lui la science qui voit tout, la volonté qui embrasse tout, la puissance qui peut tout, la providence qui gouverne tout; à lui la justice et la miséricorde; à lui la sagesse, la bonté et l'amour. Dieu, un dans sa nature, est trois dans ses personnes, Père, Fils et Saint-Esprit. Le Fils est engendré du Père, le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. Les trois personnes se distinguent sans se séparer et se communiquent sans se confondre. En sorte que Dieu est un et trois, sans qu'il y ait contradiction, mais seulement mystère, en présence duquel ma raison se prosterne dans le silence de la foi.

A ce mot de mystère, disons que pour l'intelligence humaine l'alternative n'est pas d'avoir ou de n'avoir pas à s'incliner devant des mystères. N'avoir pas de mystères à croire est la récompense de la béatitude céleste. Ici-bas notre condition est de vivre dans une atmosphère imprégnée de mystères. Seulement notre intelligence a le choix entre les mystères des révélations divines et les mystères de l'enseignement humain, entre des mystères dont les ténèbres mêmes sont lumineuses et des mystères dont les clartés mêmes sont obscures, dont les obscurités

d'ailleurs sont telles qu'on ne saurait même leur reconnaître la grotesque majesté de l'absurde.

Au commencement Dieu créa toutes choses et puis fit l'homme à son image. A l'homme il donna un corps formé de terre et une âme inspirée d'En-Haut, unissant, dans sa personne, la matière et l'esprit. Après avoir donné l'homme à lui-même par la création, Dieu se donna lui-même à l'homme par la grâce. Dès lors il y eut dans l'homme trois éléments constitutionnels : la nature, c'est-à-dire l'union du corps et de l'âme dans l'unité substantielle d'une même personne;—les privilèges de la nature, qui venaient de la grâce pour donner au corps exemption de souffrance et de mort, à l'âme exemption d'ignorance, d'erreur et de faiblesses; — et la grâce, don de Dieu, qui se superpose à la nature humaine pour l'élever jusqu'à la participation de la nature divine.

L'homme restant fidèle eût été élevé par Dieu à la vision intuitive sans avoir à passer par l'épreuve de la souffrance et par les angoisses du trépas. L'homme pécha. Aussitôt il perdit la grâce et les privilèges de sa nature. L'intelligence s'obscurcit, la volonté s'affaiblit, la chair se révolta, la mort ouvrit ses abîmes, et à l'harmonie universelle succéda l'universel désordre.

L'homme s'étant éloigné de Dieu par le péché ne rentre en grâce que par un médiateur qui, réunissant dans sa personne la nature divine et la nature humaine, les rapproche l'une de l'autre et réconcilie la créature avec le créateur. Le verbe de Dieu descend

donc dans la chair et *se fait semblable à l'homme*, parce que l'homme n'a pas voulu rester semblable à Dieu. Dans le mystère de l'Incarnation vous voyez éclater la justice et la miséricorde, la justice qui demande satisfaction pour le péché; la miséricorde qui nous offre, dans les humiliations et la mort de l'Homme-Dieu, le moyen de satisfaire à la justice.

L'homme pécheur, mais racheté, doit participer désormais aux bénéfices de la Rédemption par l'intermédiaire de l'Esprit-Saint. A sa mort il comparaitra au tribunal du souverain Juge et là, après avoir rendu compte de ses œuvres, il sera soumis aux épreuves passagères du Purgatoire, condamné aux flammes éternelles de l'Enfer, ou appelé aux joies également éternelles du Paradis. En sorte que la religion catholique réduit la vie de l'homme fidèle à ces termes : uni à Dieu dans l'état d'innocence, uni à Jésus-Christ après la chute, pour être uni, par Jésus-Christ, à Dieu, dans les splendeurs de la gloire.

A cet enseignement qui règle l'exercice de nos facultés intellectuelles et nous donne, de la part de Dieu, la solution simple et pourtant mystérieuse des plus graves problèmes, le catholicisme ajoute une loi qui dirige et réfrène nos volontés. « Tu dois, dit-il à l'homme, adorer Dieu, le respecter dans ton langage, et célébrer ses sabbats; tu dois honorer ton père, ta mère, tes frères, tes sœurs, tes enfants, tes domestiques, en un mot tous les hommes; tu dois par conséquent respecter le corps, l'âme, les biens et

la réputation de ton frère ; tu dois te présenter au prêtre pour accuser tes péchés, te présenter à l'autel pour participer au sacrifice et mortifier ton corps par les austérités de la pénitence. Telle est la loi de Dieu et de Jésus-Christ son fils, loi qui sert de frein à toutes les passions, de guide vers toutes les vertus, de lumière dans toutes les perplexités, loi obligatoire sous les peines les plus graves et dont l'observation assure les plus brillantes récompenses. » A ces mots le devoir m'est connu ; le Dieu, qui le prescrit, a parlé ; les châtimens qui puniraient mes fautes sont épouvantables ; et les récompenses qui attendent ma fidélité sont telles que le cœur de l'homme, le cœur si habile à découvrir, ne saurait même les soupçonner.

Jusqu'ici la religion nous a découvert le secret de notre origine, les éléments de notre nature, l'étendue de nos devoirs et la trame de nos destinées : en donnant à notre intelligence un symbole, à notre volonté une loi, elle nous a donné la paix. L'homme cependant a encore pour l'homme des mystères. Qui expliquera mes sentimens ? qui analysera mes aspirations ? L'homme a le sentiment de l'agréable, le sentiment de l'utile, le sentiment du vrai, le sentiment du juste, le sentiment du beau, le sentiment du bien, le sentiment du grand, le sentiment de l'infini ; il aspire à la possession sans bornes, à la jouissance éternelle, à la connaissance sans limites, à l'amour sans tache, au bonheur parfait ; il veut s'élever et grandir sans cesse, et, s'il ne lui est donné de grandir et de s'élever, le

voilà triste, abat tu. Où trouver maintenant une terre assez vaste pour son ambition, un trône assez élevé pour son orgueil ? Le monde est trop étroit pour mon séjour, et quand le genre humain se ferait mon valet, il ne parviendrait pas à me servir. Lamentable créature ! que deviendrai-je ? Entraîné par des sentiments qui aboutissent à des déceptions, aspirant à des conquêtes impossibles, faudra-t-il donc me consumer dans un long désespoir et m'éteindre dans la rage secrète de l'impuissance ? « Non, répond la religion, tu trouves déjà dans mes doctrines, dans mes préceptes et dans mes pratiques quelques gouttes d'un breuvage céleste pour étancher ta soif. Et puis, la patrie n'est point ici-bas : ici-bas c'est la vallée des larmes et le temps de l'épreuve. Mais Dieu t'a donné un front sublime et un noble cœur ; regarde le ciel. Le ciel est le rêve de tes aspirations, l'objet qui se dérobe à tes désirs. Encore quelques moments d'attente et tous les sentiments de ton cœur et toutes les aspirations de ton âme s'enivreront de délices au torrent des chastes voluptés. »

Malheureusement l'homme est faible d'une faiblesse qui nous étonne plus encore que sa grandeur ne nous touche. Quelle nouveauté, quel chaos, quel sujet de contradiction ! Juge de toutes choses et imbécile ver de terre ; dépositaire du vrai et amas d'incertitudes ; prosélyte de sainteté et foyer de corruption ; gloire et rebut de l'univers ; ange attaché à un cadavre comme les malheureuses victimes des brigands

d'Etrurie (1). Cependant la religion nous a parlé. Comment élever notre intelligence jusqu'à ces lumières et notre volonté jusqu'à ces vertus? comment discipliner mes sentiments et maîtriser mes aspirations? comment m'inspirer le courage de l'humilité, la générosité du sacrifice et l'héroïsme de l'espérance? — Écoutez la religion: « Tu es déchu, dit-elle à l'homme, déchu dans toutes tes facultés, corrompu dans tous tes membres: c'est l'effet du crime et le châtiment de l'humanité. Mais le sacrifice du Calvaire a rouvert les sources de grâces taries par la prévarication de l'Eden. La prière fait descendre cette grâce dans ton cœur, les sacrements la répandent sur tes membres, et le sacrifice de la croix, renouvelé sur les autels, la verse à flots dans ton âme. Cette grâce pénètre ta nature pour la guérir, s'ajoute à ton être pour le transformer. Désormais il y a entre tes devoirs et tes forces, entre le ciel et tes actes, une proportion rigoureuse. »

Qui enseignera à l'homme cette doctrine? qui lui expliquera cette loi? qui lui ouvrira ces horizons? qui lui donnera des eaux puisées aux sources de la grâce? l'Église, société surnaturelle, divinement instituée pour semer la parole, prêcher la loi, administrer les sacrements, offrir le sacrifice et célébrer la prière. Le chrétien fidèle appartient à cette grande communauté de frères; c'est le navire, sur lequel il est embarqué,

(1) Aristote parle de ces brigands qui attachaient, avec un cercle de fer, un cadavre au corps de ceux qu'ils avaient détroussés, et les laissaient aller, traînant cette pourriture

au milieu des tempêtes, pour arriver sauf au port de l'éternité.

Ainsi s'explique, dans la religion, la destinée de l'homme : sa fin au delà du tombeau est la claire vue et l'entière possession de Dieu ; sa fin ici-bas est de commencer cette claire vue par la foi aux mystères, et d'anticiper cette possession par l'observance des commandements ; son esprit trouve dans la foi de réjouissantes lumières, son cœur puise dans les commandements de sublimes vertus ; enfin, pour proportionner les forces de l'homme à l'étendue de ses devoirs, la religion lui ouvre les sources de la grâce dans la prière, les sacrements et le sacrifice. L'homme sait désormais d'où il vient, ce qu'il est, ce qu'il peut, et où il va. Le passé sans doute a encore pour lui des ombres et l'avenir des incertitudes, mais le présent n'a plus de problèmes : l'esprit est sans trouble, le cœur sans agitation.

II. Ce n'est pas assez d'enseigner l'homme, il faut encore l'élever ; autrement il pourrait ne voir dans le catholicisme qu'un beau système. Or, à côté de la révélation de sa destinée, l'homme trouve dans la religion une éducation forte qui le prépare à en porter les charges. La religion éclaire la conscience, défend la liberté, inspire le respect de la loi, développe la vie morale, crée la sphère d'activité individuelle et donne à l'homme, avec une profonde connaissance de ses misères, un vif sentiment de sa dignité.

L'homme a le sentiment naturel de la conscience ;

cette lumière pratique qui le dirige dans toutes ses démarches. La religion lui en découvre l'origine, en forme l'éducation et en marque l'autorité. C'est une loi intérieure et générale dont la voix doit toujours être entendue, dont les arrêts doivent toujours être respectés. Le chrétien, docile à ces arrêts et fidèle à cette voix, affronte la mort plutôt que de contredire sa conscience. Ainsi, aux premiers siècles de l'Eglise, on vit de jeunes vierges, des enfants même braver les menaces du pouvoir et les colères de la foule, plutôt que de prononcer une parole contraire à leur foi, et cela, non pas les armes à la main, dans l'impassibilité stoïque du fanatisme ou sous le poids d'émotions qui inspirent à l'âme une énergie passagère, mais au milieu de froids interrogatoires et dans l'obscurité des cachots, c'est-à-dire dans une situation où l'homme isolé ne peut déployer de la force sans révéler la fermeté de sa conscience.

Cette lumière de la conscience il m'est loisible de la suivre ou de la méconnaître. L'homme jouit du libre arbitre. L'Eglise l'enseigne à l'encontre des écoles du philosophisme et des mille sectes de l'hérésie. Un destin fatal n'a donc point fait de cet être un rouage nécessaire, une fonction obligée dans la grande machine de l'univers. Je suis l'artisan de ma destinée et l'homme de mes œuvres. A ces mots, l'ordre moral m'apparaît; le bien m'attire, le mal me repousse; la crainte me stimule, la récompense m'attire; mon activité s'exerce, mon énergie se confirme. Jusque dans mes prévarications, je garderai à mon front le

signe de la grandeur , et , quand la foudre aura sillonné ma face , vous trouverez encore en moi le roi déchu des êtres vivants et le dominateur de la terre.

Ma liberté s'exerce , sous la direction de la conscience , par l'observance des préceptes de la loi. C'est encore la religion qui me l'enseigne. C'est de la bouche d'un apôtre qu'est sortie cette parole , limite austère apportée à l'exercice du pouvoir politique : Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.» En présence de la loi se forme de plus en plus le sentiment du devoir. Ce sentiment sublime , combiné avec les autres inspirations du Christianisme , toutes remplies de dignité et de grandeur , redresse l'âme humaine et l'attache à ses obligations , dût-elle braver le monde entier.

Cette direction de la conscience , cet exercice de la liberté , ce respect de la loi , développent , dans l'homme , la vie morale , la vie intérieure , cette vie dans laquelle l'homme , se repliant sur lui-même , se rend compte de ses actions , scrute les motifs qui le dirigent , apprécie la bonté morale de ses actes et discerne le but qu'ils doivent atteindre. Cette application de l'âme à l'âme , ces luttes intérieures , ce progrès de la vie dans ce qu'elle a de plus intime , de plus précieux , de plus consolant , me donne le sentiment de ma dignité et m'élève à mes propres yeux sans me jeter dans les vaines complaisances de l'orgueil. Ainsi se forme l'accord des facultés humaines dans les rapports les plus délicats , ainsi se crée cette sphère d'activité individuelle , dans laquelle l'homme ,

sans rompre les liens qui l'unissent à la société , féconde les germes déposés au sein de son être , s'attache à la carrière qu'il doit fournir , et en fait son affaire propre , personnelle , sous la sanction de sa responsabilité.

En donnant à l'homme cette forte éducation, le catholicisme (on doit désormais, dans la polémique, substituer ce mot à celui de christianisme) lui inspire un vif sentiment de sa personnalité sans exalter aucunement l'égoïsme. C'est là le secret d'un difficile problème. Que vous fassiez descendre l'homme quelques degrés trop bas ou que vous le fassiez monter quelque degrés trop haut, vous le pervertissez infailliblement. Les sociétés antiques, exagérant la misère humaine, absorbèrent l'individu dans la société; les tribus barbares, exagérant la noblesse de l'homme, rendirent la société impossible. L'homme annihilé ou la société anéantie, le résultat est également désastreux : l'ordre divin est méconnu dans l'homme et dans les institutions, l'individu tombe sous le joug des passions et la société est livrée aux caprices du despotisme. Le catholicisme, plus sage, donne à l'homme une idée claire de ses faiblesses et de ses grandeurs, et trace à l'indépendance des limites qui, sans nuire à l'ordre social, assurent le bien-être et la dignité de l'homme. Le mystère de sa sagesse est dans l'union des contraires. La religion n'élève que par les abaissements et n'enrichit que par le sacrifice. Le dévouement est le résumé de tous ses discours; la croix, le drapeau de tous ses enfants. Du reste, elle

taille toutes les institutions sur le même modèle. Si l'enfant doit être dévoué à la famille; le citoyen, à l'État; le chrétien, à l'Église; l'Église, la famille et l'État doivent remplir les devoirs d'une légitime réciprocité. Ainsi s'obtient dans le catholicisme, par l'échange de dévouement et la pratique mutuelle du sacrifice, la perfection simultanée de l'individu et de la société.

Telle est, dans son ensemble, la religion catholique, embrassant toutes choses dans une synthèse divine. En dehors de cette religion il n'y a plus que le néant. L'hérésie et le philosophisme, qui l'attaquent, ne sont donc point, comme le répètent les organes de la libre pensée et les hérauts du progrès, des antithèses qui puissent remplacer la thèse catholique; ce ne sont que des contrefaçons du catholicisme, et les docteurs qui les préconisent ne sont que de mauvais chrétiens. L'ange de ténèbres, enfermé dans le puits de l'abîme, et le puits de l'abîme, prison de l'ange de ténèbres, ne sont pas eux-mêmes en dehors du catholicisme; ils s'attachent à ses flancs comme le ver qui ronge le fruit et s'engraisse de sa substance. Sans le catholicisme, ni le philosophisme, ni l'hérésie, ni rien ne serait possible. Il n'y aurait dans l'intelligence que l'abîme du vide, et dans le monde que le silence du néant.

III. Jusqu'ici la religion a constitué dans l'ordre divin les puissances spéculatives et les puissances pratiques de l'homme; elle nous a donné l'instruc-

tion et l'éducation convenables pour faire de nous des membres du royaume de Dieu. Après avoir exercé sur l'individu son influence directe et immédiate de sanctification, elle va exercer maintenant, comme l'Église, son influence éloignée de perfectionnement sur la société.

On trouvera peut-être étrange que nous parlions, après tant d'autres, de la nécessité *politique et civile* de la religion. C'est en effet un procédé surprenant que d'insister sur des vérités tellement évidentes, après dix-huit siècles de christianisme, trois siècles de révolution et soixante ans de bouleversements politiques. Rien ne prouve mieux l'infirmité de l'esprit humain. Mais puisque la nécessité sociale de la religion est méconnue aujourd'hui, comme aux premiers siècles de l'Église, il faut se résigner à la démontrer encore. Le mérite n'est pas de dire des choses nouvelles, mais de rappeler à propos les anciennes.

Indiquons en deux mots les principes qui dominent la matière.

La religion est une loi distincte de la raison par laquelle Dieu a instruit les hommes de leur origine, de leur destinée et de leurs rapports légitimes avec l'universalité des êtres.

La société, telle que nous devons l'entendre ici, à la juger seulement sur les apparences, est une aggrégation d'hommes, unis entre eux par des rapports nécessaires, en vue d'atteindre, par des moyens convenables, leur fin temporelle.

Il suit de là que la société *est un corps dont la religion est l'âme*. Cette conséquence est un fait prouvé par le témoignage des sages de l'antiquité, par l'autorité des législateurs, l'aveu des incrédules et l'expérience des peuples. Ce fait s'explique d'ailleurs par des raisons aussi nombreuses que profondes. Pour les découvrir nous pourrions étudier minutieusement les éléments qui entrent dans la constitution de la société; nos précédentes études nous dispensent de cette tâche. Nous résumerons les considérations que nous avons présentées en étudiant ici la société à un point de vue plus général.

Trois choses sont nécessaires pour fonder une société : une constitution, des lois et des mœurs; une constitution qui règle les rapports politiques des pouvoirs et des sujets; des lois qui fixent, d'après les principes de l'équité, les relations de cité et de famille; des mœurs, qui conservent les vertus sociales que ne saurait commander la loi civile.

Or la constitution, les lois, les mœurs, qui n'auraient d'autre appui que la volonté des hommes, ne pourraient assurer la prospérité ni sauvegarder l'existence de la société. Otez la religion du serment, détruisez l'idée d'un Dieu vengeur, aussitôt la constitution manque de base, elle est impuissante contre la tyrannie des souverains et l'insubordination des sujets. On ne peut plus donner raison des droits et des devoirs. Les rois et les peuples n'examinent pas ce qu'ils se doivent réciproquement, mais ce qu'ils peuvent s'enlever : c'est la loi du plus fort. « Un prince,

dit Montesquieu, qui craint la religion et qui la hait, est comme les bêtes sauvages qui mordent la chaîne qui les empêche de se jeter sur ceux qui passent. Celui qui n'a point de religion est un animal terrible, qui ne sent sa liberté que lorsqu'il déchire ou qu'il dévore (1). » « Si ce monde était gouverné par des athées, dit à son tour Voltaire, il vaudrait autant être sous l'empire immédiat de ces êtres infernaux qu'on nous peint acharnés contre leurs victimes (2). » Que deviendraient les princes les plus sages et les plus dévoués, s'ils n'avaient à gouverner que des peuples égarés par des systèmes extravagants et emportés par des passions brutales? Ne devraient-ils pas se tenir sans cesse, comme des gardiens de bêtes fauves, sur la défensive? et n'auraient-ils pas à craindre, à la première surprise, le couperet de la guillotine? Non, sans religion les devoirs de commandement et d'obéissance ne seront jamais remplis, et toute constitution sera éternellement impossible.

Invoquerez-vous le serment? Mais le serment est un acte de religion par lequel on prend à témoin Dieu lui-même comme vengeur du parjure : l'invoquer serait une contradiction. Aurez-vous recours au contrat social qui lie les citoyens et le chef de l'État? mais ce pacte n'a de force que par la religion, et n'obtiendra le respect qu'autant qu'il ne blessera point les intérêts. Ferez-vous valoir la considération du bien général? mais c'est au nom du bien général que

(1) *Esprit des Lois.*

(2) *Homélie sur l'athéisme.*

les despotes asservissent les peuples, que les sujets rebelles renversent les rois et que les citoyens s'entre-tuent. En appellerez-vous au suffrage de la nation ? mais les suffrages divisés comme les intérêts, comme les partis, comme les passions, au lieu d'établir la concorde, allumeront la guerre civile. Il faut donc faire intervenir la religion comme sanction de toute constitution politique, sous peine de compromettre la sécurité des princes et le bonheur des peuples.

Il en est des lois comme de la constitution : elles ne sont obligatoires que par l'autorité de Dieu que représentent les pouvoirs et par sa volonté qu'ils promulguent en s'inspirant des lumières de la droite raison, et en prenant conseil du bien général. Otez Dieu, écartez la religion, les princes pourront porter de belles lois, mais ceux qui devaient les observer, ne voyant plus dans le prince le vicaire de Dieu, ne verront dans sa loi qu'un papier noirci par l'écriture. De là défiance des peuples contre les législateurs qu'ils croiront uniquement occupés de leur intérêt personnel ; défiance des législateurs contre les peuples qu'ils sauront ne plier que devant la force. Voilà la société transformée en champ de bataille. Que le peuple triomphe, la société est livrée aux convulsions de l'anarchie ; que le pouvoir reste vainqueur, il ne donnera au peuple que la paix du despotisme, c'est-à-dire la tranquillité de la mort, comme parle Rousseau.

« D'ailleurs, dit très-excellemment le cardinal

Gousset, n'y a-t-il pas des crimes de plus d'une sorte qui échappent à la police et à l'animadversion des lois? Que peut le Code pénal contre les crimes et les délits secrets? Que peut-il, par exemple, contre ceux qui se rendent coupables d'homicide en empêchant l'homme de naître, ou en lui refusant après sa naissance les soins et les choses nécessaires à la vie? Que peuvent les tribunaux à l'égard de ceux qui se rendent coupables d'adultère, sans qu'on puisse même les soupçonner d'avoir eu la pensée du crime? Que peuvent-ils contre ceux qui réduisent en cendre un hameau, un village, une ville entière, si, comme il arrive souvent, on ne peut prouver juridiquement qu'ils sont incendiaires? Que feront les magistrats au cadavre de celui qui, pour se soustraire à une mort ignominieuse, a retourné contre lui-même ses armes meurtrières, après s'en être servi pour assassiner son voisin, son maître, son père ou son roi? Grâce au progrès, en ôtant aux hommes la croyance et la crainte de l'enfer, la philosophie leur ôte en même temps la crainte de la justice humaine; elle leur offre l'impunité des plus grands crimes en leur donnant, dans le suicide, le moyen de désarmer le bourreau. Non, encore une fois, les lois qui n'ont pas d'autre sanction que la prison, le bagne ou l'échafaud, ne sauraient rendre une société heureuse ni assurer la prospérité d'une nation. A quoi servent les lois sans mœurs, disait un païen : *Quid leges sine moribus vanæ proficiunt?* » (Théol. dog.)

Maintenant la société, sans le secours de la reli-

gion, saura-t-elle inspirer à ses membres ces vertus obscures et austères dont l'efflorescence constitue les mœurs nationales, condition nécessaire de l'ordre public? Elle ne le pourrait qu'en imposant à l'intelligence un symbole, à la volonté une règle, à l'imagination un frein, à l'activité morale des devoirs. Mais tout ceci c'est la religion, et la société dont nous discutons la possibilité est supposée avoir rejeté toute religion : elle n'aurait donc rejeté la religion que pour lui substituer une religion nouvelle ; elle reconnaîtrait par son fait ce qu'elle aurait nié en principe. D'ailleurs ce symbole, cette règle, ce frein, ces lois nécessaires à la moralisation de l'homme, ne sont point de la compétence de l'autorité politique ; et, voudrait-elle les imposer aux citoyens, qu'elle n'y réussirait pas. La conscience lui échappe, les passions se rient des lois, et les mauvais penchants seront toujours industrieux pour se satisfaire.

Mais, dira-t-on, si la société ne peut convertir les âmes, elle peut faire appel à l'intérêt, à l'amour des plaisirs, à l'honneur. — J'entends. Si la société ne peut moraliser ses membres, elle les démoralisera pour faire reposer l'ordre sur l'essor des passions. Tout à l'heure on voulait asseoir cet ordre sur de mâles vertus, maintenant on veut l'assurer par l'antagonisme des appétits. C'est vouloir *faire de l'ordre avec du désordre*, comme disait Caussidière.

A cette contradiction dans les principes se joint en pratique une impossibilité flagrante. Comment donner à tous la gloire, l'opulence et la volupté? *Humanum*

paucis vivit genus, dit le César de la Pharsale ; au banquet de la jouissance il n'y a place que pour le petit nombre ; la foule doit se contenter des miettes, et c'est précisément cette foule qui tient, dans les plis de son manteau, l'avenir de la société. Ah ! vous lui avez promis l'aisance et vous ne sauriez tenir vos promesses ! Désormais elle ne verra plus en vous que des imposteurs et c'est à vous renverser que les passions, fascinées par des chimères et navrées par des mécomptes, déploieront toute l'âpreté de la haine.

Admettons, si l'on veut, que la société, sans religion, saura tenir ses promesses. D'abord elle fera jouer habilement tous les ressorts de l'intérêt privé. Mais quel intérêt peut avoir le citoyen à pratiquer la vertu, si, pour la pratiquer, il faut sacrifier ses intérêts ? Écoutons l'abbé de Lamennais, avec son accablante logique : « L'intérêt du chrétien, » dit-il, « est de gagner le ciel, quoi qu'il lui en coûte de travaux et de souffrances en cette vie : mais qui n'en attend point d'autre n'a qu'un intérêt, c'est de se rendre, n'importe à quel prix, heureux dans celle-ci. Or, quel étrange bonheur à proposer à l'homme que de combattre incessamment ses désirs, ses inclinations, les besoins mêmes de la nature ; que de se sacrifier en toute occasion, sans espoir de récompense, à la félicité d'autrui ? Quoi ! l'intérêt du pauvre est de manquer du nécessaire, lorsqu'il peut s'emparer d'une portion du superflu du riche ? On le pendra s'il vole. J'entends : l'intérêt de vivre doit l'emporter sur l'intérêt d'apaiser sa faim. Donc s'il était sûr d'éviter le

supplice, le second intérêt, demeurant seul, déterminerait un devoir contraire. Otez le bourreau, la morale change : il est le père de toutes les vertus. Cependant, quoi qu'on fasse, ce puissant moraliste ne saurait suffire à tout. La plupart des vices qui minent sourdement la société, ou qui en troublent l'harmonie, l'avarice, la cupidité, l'égoïsme, l'ingratitude, la dureté de cœur, l'envie, la haine, la calomnie, le libertinage, ne sont point dans son domaine. Il ne garantira pas votre fille, votre femme, de la séduction. Or, que, dans l'ardeur d'une violente passion, je sois maître de la satisfaire en secret, avec la certitude de n'être jamais découvert, direz-vous que mon intérêt me commande de repousser obstinément le plaisir qui s'offre à moi ? Sera-ce encore mon intérêt qui me fera renoncer à mes habitudes, à mes commodités, à mes biens, à ma patrie, à ma famille, à tout ce que j'ai de plus cher, pour l'utilité de mes semblables, ou de l'État à qui j'appartiens ? On n'a pas, que je sache, observé jusqu'ici que, dans ces divers cas, les vertus des incrédules, comparées à celles des chrétiens, eussent un caractère de supériorité assez frappant pour accréditer beaucoup le principe de l'intérêt personnel. Comment trouver, dans cet intérêt, la raison du plus grand sacrifice que la société puisse demander à ses membres et que l'homme puisse faire à l'homme, le sacrifice de l'existence même ? Tous nos intérêts présents sont renfermés dans le suprême intérêt de la vie. Qui la donne ne se réserve rien, pas même l'espérance. Avant de prétendre à la vertu, dont le sacrifice

est le dernier degré, que la philosophie aille donc chercher dans le sein du néant un intérêt qui balance

lui seul tous les autres ; qu'elle nous montre au fond du sépulcre, au milieu de cette froide poussière et de ces stériles ossements qui ne se ranimeront jamais, le prix qui doit payer le plus sublime des dévouements !

« Des sophismes ne détruisent point la réalité des choses. On aura beau vouloir confondre l'intérêt particulier avec l'intérêt commun, il existera toujours entre eux une opposition invincible à tous les raisonnements. En mille circonstances l'intérêt commun exigera que je languisse dans l'indigence, que j'use mes forces et ma santé dans des travaux pénibles, dont d'autres recueilleront le fruit ; que j'étouffe mes désirs, mes penchants, mes affections ; que je souffre enfin, et que je meure : et jusqu'à ce qu'on ait prouvé que la misère, la souffrance, la mort sont en elles-mêmes des biens préférables aux richesses, aux plaisirs, à la vie, il sera faux, évidemment faux que l'intérêt particulier, séparé de la crainte des châtimens et de l'espoir des récompenses futures, soit la règle du devoir et le fondement de la morale (1). » Dans le système de l'impie, l'intérêt particulier l'emporte nécessairement sur toutes choses : « Que tous les autres hommes fassent mon bien aux dépens du leur ; que tout se rapporte à moi seul ; que tout le

(1) *Essai sur l'Indifférence en matière de religion*, t. 1, c. 9.

genre humain meure, s'il le faut, dans la peine et la misère pour m'épargner un moment de douleur ou de faim : tel est le langage intérieur de tout incrédule qui raisonne (1). »

La société fera-t-elle, avec plus de succès, appel au sentiment d'honneur ? Mais, dit Leibnitz, la marque de l'honneur chez ceux qui n'ont pas de religion est seulement de ne faire aucune bassesse, comme ils la prennent. Et si, par grandeur ou par caprice, quelqu'un versait un déluge de sang, s'il renversait tout sens dessus dessous, on compterait cela pour rien, et un Érostrate des anciens temps, ou un *don Juan* dans le *Festin de Pierre*, passerait pour un héros. On se moque hautement de l'amour de la patrie, on tourne en ridicule ceux qui ont soin du public ; et, quand quelque homme bien intentionné parle de ce que deviendra la postérité, on répond : Alors comme alors (2).

Enfin on invoquera la volupté, on attisera la concupiscence, on prônera l'usage discret de la médecine et les charmes de la mélodie. « Mais, dit encore Leibnitz, les disciples d'Épicure, se croyant déchargés de la crainte importune d'une Providence surveillante et d'un avenir menaçant, lâchent la bride à leurs passions brutales et tournent leur esprit à séduire et à corrompre les autres ; et s'ils sont ambitieux et d'un

(1) J.-J. Rousseau : *Emile*.

(2) *Nouvel Essai sur l'entendement humain*.

naturel un peu dur, ils seront capables, pour leurs plaisirs ou leur avancement, de mettre le feu aux quatre coins du monde. » (Op. cit.)

Que signifient d'ailleurs ces ridicules promesses? Sans doute la rhubarbe nous purgerait de nos vices, la mélodie nous inspirerait l'amour de la vertu et les courtisanes seraient les maîtresses des mœurs. La société, sous le palladium de l'athéisme, coulerait des jours tranquilles dans une mollesse enivrante. Et de prétendus philosophes ont osé publier de semblables imaginations! De deux choses l'une, philosophes : ou vous voulez abrutir vos concitoyens, ou vous croyez par là les élever : dans les deux cas, je ne dois à vos procédés politiques que la générosité de mes dédains.

C'est donc en vain que l'on voudrait donner à la société un autre fondement que la religion. La religion une fois reconnue comme institution divine l'harmonie la plus parfaite se rétablit entre le chef et les membres du corps social ; l'ordre succède à l'arbitraire, la liberté à l'oppression, la justice à la fraude, la charité à l'égoïsme, l'intérêt général à l'intérêt privé, la vertu à la corruption. Les princes, se considérant comme *des ministres de Dieu pour le bien*, comprennent qu'ils sont établis, non pour eux-mêmes, mais pour les peuples. Les sujets, en *rendant à Dieu ce qui est à Dieu*, apprennent à *rendre à César ce qui est à César*. La religion d'ailleurs prescrit aux hommes toutes les vertus privées, domestiques et civiles ; elle commande l'amour de son semblable,

l'amour de la famille, l'amour de la patrie et l'amour de l'humanité. Alors l'autorité est justifiée, l'obéissance ennoblie ; la vie circule dans le corps social ; les froissements, d'ailleurs inévitables, sont moins un accident qu'un bienfait ; et toutes les institutions bravent les vicissitudes du temps, appuyées qu'elles sont sur le granit de convictions fortes et d'austères vertus.

Comment oser dire désormais que la religion n'est bonne que pour le peuple ? Les grands voudraient-ils donc concilier les avantages d'un ordre social, en apparence inébranlable, avec le bénéfice des passions satisfaites ? et la foule doit-elle rester sans garantie contre le despotisme des princes, l'arbitraire des magistrats, la dureté des maîtres et la cupidité des riches ? « Je ne voudrais pas, dit Voltaire, avoir affaire à un prince athée qui trouverait son intérêt à me faire piler dans un mortier ; je suis bien sûr que je serais pilé. Je ne voudrais pas, si j'étais souverain, avoir affaire à des courtisans athées dont l'intérêt serait de m'empoisonner ; il me faudrait prendre au hasard du contre-poison tous les jours. » — « Quand il serait inutile, reprend Montesquieu, que les sujets eussent une religion, il ne le serait pas que les princes en eussent et qu'ils blanchissent d'écume le seul frein que puissent avoir ceux qui ne craignent point les lois humaines (1). » Et ce que dit ce célèbre publiciste s'appli-

(1) *Dictionnaire philosophique*, art. *Athéisme* ; — et *Esprit des Loix*, liv. XXIV.

que, proportion gardée, à tous les dépositaires du pouvoir et aux premières classes de la société.

Nous dirons donc aux magistrats : « Ce n'est pas pour vous que vous êtes élevés au-dessus du peuple, c'est pour lui ; toutes les charges, dans l'ordre politique comme dans l'ordre religieux, ne sont que d'honorables servitudes. Si vous croyez la religion nécessaire au bonheur du peuple, votre premier devoir est de la respecter pour qu'il la respecte lui-même d'avantage : et d'ailleurs si le magistrat aime à trouver dans la religion des peuples le garant de leur soumission, les peuples à leur tour aiment à trouver dans la religion du magistrat le garant de sa justice et de son dévouement à la chose publique. Nous dirons à tous, aux riches, aux puissants du siècle, à l'homme de lettres, au savant : N'est-ce pas au sein des conditions les plus élevées que la volupté est plus raffinée, l'ambition plus ardente, la vengeance plus implacable, toutes les passions plus impérieuses par les moyens mêmes qu'elles ont de se satisfaire ? Et vous voulez briser, pour ces classes de la société, le frein salutaire de la religion ! C'est-à-dire que vous voulez rompre la digue du côté où les eaux se portent avec le plus de violence, écarter le remède des lieux où la contagion fait le plus de ravages ; c'est-à-dire que vous voudriez enlever les sentiments religieux précisément à ceux à qui ils sont le plus nécessaires. Avant tout commencez par arracher l'orgueil de l'homme instruit, l'égoïsme du cœur du riche, la pusillanimité du cœur du magistrat, l'ambition du cœur des grands ; en un mot, arrachez

les passions du cœur de tout ce qui n'est pas peuple... La religion n'est bonne que pour le peuple! Juste ciel! que deviendrait la France, que deviendrait l'Europe, si cette funeste maxime venait à prévaloir? Oui, si le peuple seul a de la religion, bientôt il n'en aura plus; et l'on saura ce que c'est qu'un peuple sans religion. Le peuple a son orgueil et sa dignité à sa manière : s'il s'aperçoit qu'on lui renvoie la religion comme une chose méprisable, il la méprisera. La religion n'est rien pour celui qui n'y croit pas; elle n'a d'empire sur le cœur que par la croyance de l'esprit. Qu'importent en effet ses promesses et ses menaces à ceux qui n'y voient que les chimères d'une imagination abusée? Et comment voulez-vous que le peuple ne cesse pas d'y croire s'il remarque qu'elle est un objet de dérision pour ceux que leur naissance, leurs lumières, leurs emplois, élèvent au-dessus de lui? Le peuple est naturellement imitateur. L'impiété descendra du riche au pauvre, du savant à l'ignorant, du magistrat au villageois; elle deviendra populaire : et un peuple sans religion sera un peuple toujours tenté de briser le joug des lois, de renverser toutes les institutions sociales, de s'égaliser à ceux qui sont placés sur sa tête; et toujours, au premier signal des factieux, on le verra se porter à tous les excès, abuser de sa force pour tout détruire, dévorer les puissances avec leurs titres, les riches avec leurs domaines, jusqu'à ce qu'enfin il se dévore lui-même dans ses propres fureurs; car voilà, tôt ou tard, l'inévitable effet du mépris des premières classes de la société

pour la religion. Et puis, qu'elles viennent nous dire qu'il faut laisser la religion au peuple (1) ! »

La religion est bonne, elle est même nécessaire au peuple, dites-vous. Pourquoi donc, demande le cardinal Gousset, pourquoi travaillez-vous par vos écrits à discréditer la religion et à propager l'incrédulité jusque dans les dernières classes du peuple ? Si la religion est nécessaire à ceux qui portent le poids du jour et de la chaleur pour vous procurer les jouissances de la vie et satisfaire votre luxe, pourquoi donc les scandalisez-vous par vos discours et surtout par vos exemples ? Si la religion est nécessaire à ceux qui sont à votre service, pourquoi les éloignez-vous de ses pratiques et des cérémonies saintes ? Pourquoi leur faites-vous profaner les jours consacrés au culte de Dieu ? Soyez conséquents avec vous-mêmes, et reconnaissez, ou que vous devez respecter et pratiquer la religion du peuple, ou que le peuple n'a pas d'autres obligations envers vous que celles que lui impose pour le moment la loi du plus fort.

« D'après ce qui vient d'être dit, conçoit-on, conclut le digne successeur de saint Remy, d'Hincmar et de Gerbert (2), conçoit-on qu'il y ait des législateurs qui

(1) Frayssinous : *Défense du Christianisme*.

(2) Ces lignes, que nous reproduisons avec l'agrément de l'éminent cardinal-archevêque de Reims, étaient écrites à la fin de 1847. Quelques mois plus tard le présent instruisait les hommes d'État de la fragilité des trônes qui ne s'appuient pas contre l'autel et de l'inanité des institutions qui n'ont pas la religion pour base.

tolèrent l'athéisme et d'autres *systèmes philosophiques* également funestes à la société, tandis qu'ils tolèrent à peine *le libre exercice de la religion du pays*, comme s'ils craignaient que le peuple ne devînt trop religieux? Conçoit-on qu'il y ait des magistrats qui désertent les temples, comme si les temples n'étaient qu'à l'usage de leurs justiciables ou de leurs administrés, et qu'étant, suivant l'expression d'un auteur sacré, *les dieux de la terre*, ils se croient dispensés pour cela de tout devoir envers la Divinité? On espère, sans doute, que le peuple sera plus docile, plus ami de l'ordre, plus moral et plus vertueux, lorsque, la subordination, la justice et la vertu n'ayant plus d'autre sanction que le Code pénal, il n'aura plus à craindre que les gendarmes et le bourreau? Quoi qu'il en soit, à défaut du passé, *l'avenir instruira les hommes d'État*, et l'on pourra peut-être un jour répéter plus utilement cet avertissement du Roi-prophète : *Et nunc, reges, intelligite; erudimini qui judicatis terram.* (Psal. II.)

CHAPITRE XI.

De la liberté de l'homme comme puissance perturbatrice dans le royaume de Dieu.

La constitution du royaume de Dieu s'est déroulée sous nos yeux. L'homme, citoyen de ce royaume, s'est révolté contre son Seigneur, et le Rédempteur, Jésus-Christ, est venu rétablir la dépendance en étouffant la révolte dans son germe. L'homme n'en reste pas moins libre et, de plus, pécheur. Il nous faut donc maintenant voir plus en détail (1) comment les bénéfices de la Rédemption passent de Jésus à l'homme pécheur, et comment la liberté de l'homme se concilie, même dans ses écarts, avec le souverain domaine de Dieu. C'est l'objet des deux chapitres suivants.

Aujourd'hui, la liberté est, comme la raison, atta-

(1) *Vid. sup. cap. III.*

quée de toutes parts. Les sectes du protestantisme, divisées sous tant de rapports, s'accordent pour nier la liberté ; le baïanisme et le jansénisme, enfants dissimulés du protestantisme, la niaient également ; les philosophes séparés du transcendentalisme allemand et de l'électisme français ne lui adjugent qu'une reconnaissance illusoire ; puis, par une contradiction qui n'est qu'apparente, ces adversaires de la liberté intérieure des âmes réclament en politique des libertés inconciliables avec les exigences de l'ordre social. Il n'y a pas de plus grands parleurs de liberté que les ennemis de la liberté. Aussi l'usage, arbitre ordinaire du langage, a trouvé le nom qui leur convient en les appelant libéraux, c'est-à-dire libérâtres ; à peu près comme Rome décernait le surnom d'Africain au vainqueur de l'Afrique carthaginoise. L'existence de la liberté humaine est du reste, sinon un principe hors de conteste, du moins un fait victorieux des paralogismes de l'hérésie et des sophismes des écoles philosophiques. La conscience repousse instinctivement leurs argumentations et méprise même, avec une sorte de fierté, les difficultés les plus embarrassantes : elle croit à la liberté. On ne peut d'ailleurs nier la liberté qu'en supposant son exercice. Enfin, l'exagération de ses droits ne résiste pas à l'épreuve toujours décisive de la vie sociale.

Le libre arbitre de l'homme est le chef-d'œuvre de la création. Toutes choses s'ordonnent par rapport à lui ; de telle manière que la création serait inexplicable sans l'homme et l'homme inexplicable sans la

liberté. La liberté explique l'homme et en même temps toutes choses. Mais, s'écrie Donoso Cortès, qui expliquera cette liberté sublime, inviolable, sainte, si sainte, si sublime et si inviolable, que celui qui l'a donnée ne peut l'ôter, avec laquelle l'homme peut résister invinciblement à Dieu, et, épouvantable victoire, vaincre Dieu ? Qui expliquera comment il se fait qu'avec cette victoire de l'homme sur Dieu, Dieu se trouve le vainqueur et l'homme le vaincu, la victoire de l'homme étant néanmoins une vraie victoire et la défaite de Dieu une vraie défaite ? Qu'est-ce que cette victoire nécessairement suivie de la perte du vainqueur ? Qu'est-ce que cette défaite qui aboutit à la glorification du vaincu ? Que signifie le paradis, récompense de ma défaite, et l'enfer, châtiment de ma victoire ? Si mon salut est dans ma défaite, pourquoi repoussé-je naturellement ce qui me sauve ? et si ma condamnation est dans ma victoire, pourquoi désiré-je cela même qui me perd (1) ? »

L'impudence des sophistes modernes dédaigne ces grandes questions, comme si l'homme pouvait rien savoir sans entendre quelque chose à ces mystères. A notre tour, dédaignons ce dédain, et soulevons avec humilité le voile qui cache les secrets de Dieu. Notre foi *cherchant l'intelligence*, comme dit saint Anselme, découvrira des aperçus immenses et de lumineuses solutions.

L'idée qu'on a généralement de la liberté est fausse.

(1) *Essai sur le Catholicisme*, etc., liv. II.

Le libre arbitre consiste, pense-t-on, dans la faculté de choisir entre le bien et le mal qui nous sollicitent en sens opposés. Si une telle alternative était l'essence de la liberté, il s'ensuivrait deux conséquences d'une évidente absurdité : la première, c'est que l'homme serait d'autant moins libre qu'il serait plus parfait, puisqu'il ne peut grandir qu'en s'assujettissant à l'empire du bien ; en sorte qu'il y aurait incompatibilité entre l'essence de l'homme et sa perfection ; la seconde, c'est que Dieu ne serait pas libre, car il n'y a point en Dieu de sollicitations contraires ni d'aptitude au mal. Ce préjugé sur la vraie notion de la liberté s'évanouit à la lumière des principes. Tout être doué d'entendement et de volonté est libre, et sa liberté n'est pas une chose distincte de sa volonté et de son entendement : c'est l'acte de ces deux facultés. Dieu, possédant la plénitude de l'intelligence et de la volonté, possède par là même la liberté dans sa plénitude. L'homme est libre à son tour parce qu'il est doué de volonté et d'intelligence ; mais il n'est parfaitement libre, parce qu'il n'est doué ni d'une volonté infinie ni d'une intelligence parfaite.

Ainsi, la faculté de choisir ne constitue pas la perfection, mais le danger de la liberté. Être libre, pour l'homme, c'est être le serviteur de Dieu. Voilà cependant que la liberté a été la source de nos prévarications et l'instrument de nos chutes. Comment, demande le génie du blasphème, ce don funeste, plein de malheurs et gros de catastrophes, s'accorde-t-il avec la bonté d'un Dieu miséricordieux ?

Comment? — Que la créature adresse au Créateur une semblable demande, c'est un insupportable orgueil. Mais, peut répondre le sublime questionneur qui confondait Job, comment l'homme aurait-il pu passer sans transition du néant à l'éternité? Et, en admettant qu'il dût être mis à l'épreuve pour mériter les gloires du triomphe, comment concilier le droit à la couronne avec l'impossibilité de recevoir des blessures? Effectivement, si l'homme avait vécu d'une vie glorieuse dès l'instant de sa naissance, le temps, l'espace, la création devaient disparaître. Et en admettant, comme de tout point nécessaire, la condition de l'épreuve, l'homme pouvait-il, restant homme, recevoir dans l'impeccabilité le privilège de Dieu?

L'orgueil humain ne s'arrête pas à ces présomptueuses recherches. Après avoir élevé contre Dieu l'insolence de ses blasphèmes, il veut ériger ses blasphèmes en sciences et les environner des apparences, souvent trompeuses, de la théorie. Voyant la terre en lutte avec le ciel et l'homme armé contre Dieu, le philosophisme a cru découvrir l'antagonisme de deux puissances personnifiant l'une le bien, l'autre le mal. De là sont nés les systèmes qui expliquent par le dualisme la lutte gigantesque du mal et du bien. Or, la difficulté n'est pas d'expliquer la lutte. Un fait, pour important qu'il soit et mystérieux qu'il puisse être, s'explique toujours par une foule d'hypothèses. La difficulté est de répondre aux exigences métaphysiques de toute explication, d'expliquer le fait sans doute, mais de le concilier aussi avec d'autres faits

notoires et avec des principes également incontestables. L'habileté de l'homme, en pareille circonstance, consiste d'ordinaire à éluder la difficulté en supprimant l'un des termes du problème, et par conséquent à épaissir les ténèbres en s'imaginant faire la lumière.

L'attribut distinctif de Dieu est au contraire de donner l'évidence, tout en laissant subsister dans les choses une obscurité que ne peut éviter ici-bas l'intelligence humaine. La parole divine semée dans le monde est comme ces globes lumineux et opaques jetés par la main de Dieu dans l'espace : globes opaques et lumineux de telle sorte que, perpétuellement obscurs et perpétuellement lumineux, jamais leurs ombres ne peuvent être éclaircies par leur lumière, et leur lumière jamais obscurcie par leurs ombres. Le sage doit donc fuir l'inextricable labyrinthe des solutions humaines, pour trouver dans les mystères chrétiens l'universalité d'explication, attribut incommunicable des solutions divines.

D'après la notion catholique de la liberté, le mal n'est pas dans l'essence des choses, mais dans leur mauvaise disposition. Au commencement Dieu avait mis toutes choses en ordre; l'homme, séparant sa pensée et sa volonté de la volonté et de la pensée divines, a mis le désordre à la place de l'ordre. Ainsi considéré, le mal est synonyme de désordre, parce que, à y bien voir, il n'est pas une chose, mais la manière désordonnée où sont les choses qui n'ont pas cessé d'être bonnes, tout en cessant d'être bien ordonnées. L'anarchique

intervention de l'initiative humaine explique la présence du mal et initie déjà au secret de sa nature.

La liberté imparfaite donnée à la créature confère donc à l'homme le pouvoir d'altérer la beauté du monde. Comme cette beauté est le signe de l'harmonie et l'épanouissement de l'ordre, octroyer à l'homme la faculté de l'altérer, c'est lui donner les moyens de substituer le désordre à l'ordre, la dissonance à l'harmonie, et de faire ainsi du monde la caricature de l'œuvre de Dieu.

Ce pouvoir est si exorbitant, et cette faculté si monstrueuse, que Dieu lui-même n'aurait pu les reconnaître, s'il n'eût été sûr de ramener à ses fins leurs écarts et d'arrêter leurs ravages par sa puissance infinie.

Le problème se réduit donc à ces termes : Dieu veut trouver sa gloire extérieure et placer le bonheur suprême des êtres intelligents dans leur union avec ses pensées et ses volontés; et il accorde à ces êtres la faculté de la séparation. D'une part les desseins de Dieu cesseraient de se réaliser par la séparation volontaire des êtres intelligents; et de l'autre la liberté de la créature, et partant ses mérites, ne peuvent se concevoir sans la possibilité de cette séparation volontaire. La difficulté est donc de concilier ces choses jusqu'à un certain point contraires, de sorte que la liberté de la créature ne cesse de subsister, et que la volonté de Dieu ne cesse de réaliser.*

Dieu y a pourvu. La création est comme un cercle dont Dieu est le centre et la circonférence. Comme

centre il attire, comme circonférence il contient. Le bon usage et l'abus de la liberté se ramènent donc à ces alternatives : ou graviter vers Dieu, soleil des intelligences et foyer d'attraction des cœurs, ou retomber en Dieu, puissance infinie qui embrasse la capricieuse irrégularité de nos désordres dans les limites inflexibles de la répression. La séparation et l'union qui, de prime abord, paraissaient incompatibles, sont maintenant conciliables en ce sens que toute séparation se résout en une manière spéciale d'union, et toute union en une manière spéciale de séparation. Dieu est donc glorifié par notre soumission ou par nos révoltes ; là où il ne règne pas par la rosée de sa grâce, il règne par les coups de son tonnerre. Que l'homme se réjouisse devant une main bénissante ou qu'il tremble devant un bras étendu, il reconnaît toujours sa dépendance. L'ordre divin consistant non en ce que les choses créées soient unies à Dieu de telle manière, *mais soient unies à Dieu*, il est évident que l'ordre est sauvegardé, et que la gloire du Créateur n'est mise en péril ni par la révolte de l'ange, ni par la prévarication de l'homme. Bien plus, cette gloire est agrandie, parce qu'alors, comme dit le Psalmiste, la justice donne la main à la miséricorde pour aller au-devant de la paix.

Au commencement donc Dieu était glorifié en toutes ses œuvres. Quand les anges et les hommes eurent prévariqué, Dieu brilla de nouvelles splendeurs au milieu de la création. L'univers fut le reflet de sa toute-puissance ; le paradis terrestre, le reflet

de sa grâce ; le ciel, spécialement celui de sa miséricorde ; l'enfer, uniquement celui de sa justice. La terre, placée entre ces deux pôles, refléta la justice et la miséricorde. Quand, par les égarements de l'idolâtrie et les progrès de la corruption, il n'y eut plus en Dieu de perfection qui n'eût été manifestée, excepté cependant celles qui devaient éclater sur le mont du Calvaire et dans la vallée du jugement, les choses furent en ordre.

En pénétrant ces dogmes dans leur concordance idéale et dans leurs développements historiques, on voit resplendir la parfaite connexion des mystères chrétiens. L'assentiment aux obscurités de la foi est le premier acheminement vers la science de toutes les solutions.

te:
qu
so
vi
ch
pr
ell
Th
Th
sac
la
tion
lou

CHAPITRE XII.

De la souffrance en général, et en particulier du châtement comme réparation
des désordres introduits dans le monde par la liberté de l'homme.

Les prévarications de l'homme ne portent pas atteinte à la gloire de Dieu ; au contraire les désordres que produit sur la terre le péché se résolvent en consonnances dans la grande harmonie des œuvres divines. On le comprend sans peine en suivant la chaîne des déductions métaphysiques ; on le comprend mieux encore en étudiant dans l'homme les effets que Dieu attache au péché.

Le péché amène à sa suite trois choses : dans l'homme pécheur en Adam, il produit la peine ; à l'homme racheté par Jésus-Christ, il commande le sacrifice ; et à l'homme pécheur en Adam, qui refuse la douleur en Jésus-Christ, il impose comme réparation le châtement. C'est là tout le mystère de la vie et toute la science du christianisme.

Dans l'homme pécheur par sa descendance d'Adam le péché produit la peine.

Avant le péché, l'ordre consistait dans le parfait équilibre des choses créées et dans leur subordination absolue au Créateur. Après le péché, l'équilibre fut rompu parce que l'obéissance avait été refusée à Dieu. Le ciel se voila, et la terre se couvrit de ronces. L'homme, placé entre un ciel d'airain et une terre frappée d'anathèmes, se trouva, à cause de l'énormité de son crime, plus agité que toute créature, si nous exceptons les anges. En lui se rencontrèrent, comme en un confluent fatal, toutes les douleurs physiques et toutes les angoisses morales. Le corps fut assujéti aux servitudes de la vie animale, brisé par le travail, dévoré par les passions, déchiré par la maladie et rempli des épouvantements de la mort. L'esprit se sentit enseveli dans l'ignorance, faible dans la recherche de la vérité, impuissant à en découvrir les bases et à en parcourir les domaines, et rempli d'horreurs par ce monde d'infinis qui l'environna. La mémoire se fit bourreau ; la prévision n'eut que des tortures ; et l'imagination, si féconde en rêves d'or, refusa même de jeter ses lambeaux de pourpre sur notre nudité. Le cœur, épuisé en projets de bonheur, en essais de jouissance et en recherches d'amour, brûla comme une lampe sépulcrale, éclairant de ses pâles reflets le jour décoloré de la vie. L'amertume se répandit sur les relations de famille et de cité. L'homme providentiel ne s'éleva au-dessus de la foule que pour recevoir sur sa tête une plus lourde

couronne de tribulations. Nulle part l'homme ne fut soustrait aux atteintes de la souffrance ; et si haut que nous le placions, si bas que nous puissions le supposer, nous le voyons subir partout les conséquences d'un crime d'origine. Dans la naissance , dans la vie, dans la mort, nous sommes tous uns, parce que nous portons tous en nous un héritage de peines.

A l'homme racheté en Jésus-Christ la Rédemption commande le sacrifice.

Jésus-Christ est mort pour tous les hommes. A sa passion prise en elle-même, il ne manque rien quant à la suffisance de son prix ; satisfaction complète est donnée à Dieu. En ce qui nous concerne, si nous avons été unis assez intimement au sacrifice de la croix pour que les mérites du Crucifié nous soient applicables, nous n'avons pas été assez unis pour que ces mérites nous soient nécessairement appliqués. Nous devons, comme dit saint Paul, *accomplir ce qui manque à la passion du Sauveur*. Notre union avec Jésus-Christ doit donc devenir plus intime : il doit s'effectuer de nous à lui une véritable incorporation. Dès lors il faut qu'entre Jésus rédempteur et l'homme racheté s'interpose une condition finie, à la fois signe et moyen de l'incorporation de l'homme à Dieu. Cette condition Jésus-Christ l'a posée dans la prière, les sacrements, le sacrifice, et il l'a acceptée dans la douleur. Souffrir, mais souffrir avec les dispositions morales qui rendent nos actes méritoires, c'est s'appliquer, nous dit excellemment la liturgie de l'É-

glise catholique, c'est s'appliquer les sacrements de la Passion : *Passionis sacramenta peragere*. Être victime avec l'Agneau, répètent à l'envi les saints Pères, c'est être rédempteur avec le Rédempteur. Ainsi, au sommet du Calvaire s'élève la croix du Sauveur ; mais elle n'est pas là solitaire. Sur les flancs de la montagne sainte se dressent, pour la multitude des chrétiens, des multitudes de croix ; elles sont placées à des degrés divers suivant l'étendue de nos sacrifices ; mais elles sont toutes debout portant chacune sa victime ; et ces victimes clouées à la croix au-dessous du Sauveur se rachètent en lui et rachètent par lui ceux que les liens du sang et la parenté de la foi leur ont donné pour frères.

La souffrance peut donc être pour nous un canal de grâce ; elle est de plus une condition essentielle de notre incorporation à Jésus-Christ.

Le péché a désorganisé tout l'homme ; il a séparé l'âme du corps ; il a fait des sens du corps et des facultés de l'âme autant de puissances isolées dans leur égoïsme. Ainsi bouleversé, l'homme ne conserve plus qu'une nature de désordre, et, comble de désolation, il trouve une incompréhensible jouissance à s'ensevelir sous les débris de son antique splendeur. Maintenant il faut, avec l'aide de Dieu, détruire cette nature désordonnée, tuer ce vieil Adam, et, pour y parvenir, il faut promener le glaive de l'esprit jusqu'à la séparation de l'âme et du corps. Cet œuvre de purification commande la douleur, douleur bienfaisante sans doute, mais dont les bienfaits ne font pas

disparaître l'amertume. On le comprend par la comparaison d'un membre fracturé que remet un praticien. L'opération de l'homme d'art est un bienfait pour le malade, ce n'en est pas moins une source de vives douleurs. De même la mortification qui donne aux âmes la vie spirituelle a des douleurs nécessaires. Son nom le déclare et l'expérience le fait encore mieux sentir. Mille sacrifices sont à faire pour l'efflorescence d'une vertu. L'homme est un être souffrant; le chrétien, un être immolé.

Ainsi, nous sommes tous des condamnés de l'Éden et des blessés du Golgotha. Ici-bas, nous ne tenons à Jésus que par la souffrance, comme Jésus ne tenait à la croix que par les clous. Mais nous ne devons pas seulement souffrir, nous devons agir; nous ne sommes pas seulement victimes, nous sommes soldats. Deux étendards sont déployés dans l'humanité et des multitudes se pressent à leur suite. A nous, soldats du Christ, les combats du Seigneur; aux enfants des croisés le poids des travaux, les fatigues des expéditions lointaines, les périls du naufrage, les angoisses de l'exil, l'obscurité des prisons et la hache des bourreaux. (II ad Cor., xi.)

Quand l'homme répudie l'héritage de peine que lui lègue Adam et l'héritage de douleur que lui impose Jésus-Christ, il ajoute à la faute du premier Adam de nouvelles fautes, aux crucifiements du nouvel Adam de nouvelles tortures, et dès lors il n'y a plus, dans le gouvernement de Dieu, pour faire rentrer dans l'ordre celui qui s'obstine à en sortir, que le châtiment. Du

moment qu'une loi a été violée par une créature libre et partant responsable, on chercherait en vain d'autre moyen de réparation. Dieu, *dont le propre est d'avoir pitié et de pardonner toujours* (*Off. defunct. in Missal.*), Dieu ne pardonne pas sans attacher à la faute l'adjonction d'un châtiment. L'homme, dans ses idées de justice, ne comprendrait pas qu'il en fût autrement, et, dans la pratique de la vie, il ne s'inspire pas d'autres maximes. En sorte que, même après la remise du péché, qui est le fait de la miséricorde, vient la réparation du péché, légitime exigence de la justice. D'où il suit que la Providence accorde, en ce monde, non à l'homme vertueux, mais à la vertu, la plus grande somme de bonheur, même temporel. La vertu est récompensée, le vice puni, non toujours ni sur-le-champ, mais à la longue et pour la généralité des hommes. Les individus ne sont sûrs de rien, et cependant cette loi s'exécute avec une magnifique sévérité, dût Dieu rechercher dans les enfants les crimes des pères et poursuivre l'iniquité jusqu'à la quatrième génération.

On objecte vulgairement les infortunes des justes et la félicité des méchants. Plainte vieille comme le monde, qui s'échappait déjà de la poitrine de Job et ébranlait presque les pas du Prophète-Roi. Mais, répond péremptoirement le comte de Maistre, il n'y a pas de justes ici-bas, et il n'y a pas davantage de bonheur. Enfants conçus d'un sang criminel, nous subissons tous les suites de notre conception, et, voyageurs errants dans les sentiers de l'exil, nous ne sau-

riens nous empêcher de soupirer après la patrie (1).

La justification des lois de la justice divine présente ici-bas d'insolubles difficultés quand il s'agit des individus : le drame inachevé de la vie couvre de l'obscurité de son dénouement la juste répartition des peines du péché. Le dernier jugement lèvera ces voiles et mettra en évidence l'inflexible équité d'En-Haut. Mais quand il s'agit des personnes morales, familles, états, confédérations, on ne peut plus douter de l'existence des châtiments qui poursuivent ici-bas leurs forfaits. Leur culpabilité constatée, le châtiment suit d'un pied non boiteux, comme dit le poète latin. Des œuvres expiatoires peuvent en diminuer les rigueurs, non en rendre la nécessité contestable, puisqu'elles ne sont elles-mêmes qu'une des formes du châtiment.

Donnons les raisons de cette fatalité.

D'abord, les membres de ces sociétés tiennent de Dieu une vocation spéciale et ont à remplir des devoirs communs. Sont-ils fidèles à ces devoirs, se placent-ils à la hauteur de leur vocation, ils appellent sur leur front une couronne et répandent sur la tête de leurs proches les reflets de leur gloire. Trahissent-ils cette vocation, violent-ils ces devoirs, ils encourent aussitôt devant Dieu une double peine : peine spirituelle, peine temporelle ; peine spirituelle qui retombe infailliblement sur le coupable ; peine temporelle qui ne retombe pas sur le coupable tout en-

(1) Cf. Tournely : *de Deo*. On trouve là des considérations vraiment remarquables.

tière, mais se répand, d'après les lois d'une mystérieuse solidarité, sur sa famille, sa cité, quelquefois même jusque sur sa patrie.

Cette communion de mérites et de peines charge la responsabilité des nations de tous les crimes que commettent leurs membres et attire sur elles une part de châtiments. Ensuite, chaque peuple a, en tant que peuple, sa mission dans le plan de la Providence et ses devoirs ordinaires de justice et de charité sociales. Ayant une mission et des devoirs à remplir, ce peuple peut être fidèle ou infidèle, mériter par conséquent ou démériter. Comme il n'est pas pour les peuples d'enfer au delà du tombeau, ils doivent trouver dans le temps une justice que l'éternité leur refuse. L'existence historique des nations n'est donc qu'une chaîne ininterrompue de récompenses et de châtiments divins. Leur destinée s'explique ainsi par l'intervention de Dieu, et, indépendamment des grands coups où brille la majesté de sa droite, il n'est pas d'événement tant soit peu considérable qui ne projette sa lumière sur l'histoire.

Ces châtiments ont pour trait ordinaire de frapper également l'homme et les nations par le côté matériel. Ce caractère habituel vient premièrement de la subordination des choses physiques aux choses morales. Les choses physiques n'existent point par elles-mêmes et pour elles-mêmes, elles existent de Dieu et pour Dieu. C'est l'homme qui les rapporte à leur divin auteur. Mais quand dans l'âme de l'homme s'accomplissent des apostasies, le trouble des régions spiri-

tuelles fait éclater dans les régions corporelles des perturbations analogues. Le crime de l'homme a provoqué ces bouleversements ; Dieu les opère pour faire éclater sa gloire là où l'homme ne poursuivait que d'égoïstes jouissances.

D'ailleurs , les sociétés civiles , bien que fondées sur des rapports moraux , n'en ont pas moins pour but premier le bien-être matériel. Dieu les frappe donc par où elles sont saisissables. Un peuple avait voulu se borner à la terre sans songer au royaume du ciel ; il est privé des biens de la terre et ramené à l'ordre par la voie austère de la pénitence. Une société avait voulu une liberté sans frein ou un pouvoir sans limites : le trône vole en éclats , la liberté disparaît , et cette société , esclave d'un seul ou de plusieurs , apprend dans les chaînes les suites de la lâcheté et les périls de l'indépendance.

Telle est ici-bas l'économie des justices divines.

CHAPITRE XIII.

Des châtimens particuliers dont se sert la Providence pour punir ici-bas
les individus.

Dieu, dans ses miséricordieuses justices, ayant choisi le châtimement comme sanction de l'ordre qu'il avait établi, a dû compléter ses institutions par une série de châtimens : c'est le code pénal de sa providence. Ces châtimens se reconnaissent à deux traits distinctifs : tantôt ils arrivent comme conséquence de désordres antérieurs, tantôt ils apparaissent comme effets d'une intervention positive de Dieu. Conséquence de désordres antérieurs, ils provoquent la réparation de ces désordres par l'excès des maux qu'ils entraînent; effets d'une intervention positive de Dieu, ils se reconnaissent à des caractères frappants. La sagesse éternelle l'a toujours proclamé : on est puni par où l'on a péché, de manière cependant

que le doigt de Dieu éclate : *per quæ peccat quis per hæc et torquetur ; digitus autem Dei est hic.*

Dans la présente étude , nous reconnâtrons à ces deux caractères les châtiments dont se sert la Providence pour punir dès ici-bas les individus et les sociétés. Si ces châtiments tombent sur des individus isolés , ces individus , nous l'avons dit , sont châtiés pour leurs fautes personnelles ou pour les fautes de leurs frères ; s'ils tombent sur des agrégations d'hommes, ils servent à l'expiation des crimes sociaux ; dans les deux cas , ils gardent toujours quelque chose de mystérieux. Ne savoir le tout de rien est sur la terre la condition de l'homme. Son ignorance est visible, surtout quand il s'agit des malheurs, peine ou épreuve, qui s'accumulent sur la tête d'un individu, parce que nous ne connaissons point ni le mal qui les provoque, ni la récompense qui les couronne. Quoi qu'il en soit, il y a place ici pour d'importantes considérations.

I. Un des châtiments les plus ordinaires , c'est la maladie. La maladie est, dans son essence et dans ses espèces, dans ses causes et dans ses effets, un mystère. En convenir est le premier devoir de la science médicale. Cependant, si mystérieuse que soit la maladie, on peut soulever les voiles qui couvrent ses obscurités et discerner , dans ses ravages , l'œuvre de la justice divine.

Un premier fait à constater c'est la connexion, j'allais dire l'identité du vice et de la maladie. Bossuet, Bourdaloue, J. de Maistre et Donoso Cortès, pour ne

parler que des modernes, font observer que Notre-Seigneur, pour guérir la maladie, remettait le péché, ou, pour remettre le péché, guérissait la maladie, attaquant indifféremment le mal dans ses causes et dans ses effets. Assurément il était bien le maître d'autoriser sa divine mission par les feux de volcans improvisés ou par l'éclat de foudres insolites ; il ne le voulut pas ; il ne consentit à déroger aux lois de la nature que pour faire le bien, et, encore qu'il n'eût en vue que le bien moral, il n'y arrivait le plus souvent que par un bien physique, réparant ainsi les ravages du mal pour remonter à son principe.

Un autre fait non moins significatif, c'est ce grand nombre de saints que Dieu a favorisés d'une longue vie, et, par une correspondance facile à saisir, le grand nombre d'hommes vicieux qui arrivent de bonne heure à la vieillesse. Ce fait se reproduit sur une plus grande échelle sans rien perdre de sa force probante. En comparant divers états de civilisation, on voit la moyenne de la vie s'élever aux époques de prospérité morale, et baisser, d'une chute rapide, aux époques de décadence. Un apologiste moderne a donc eu raison de soutenir que toutes les maladies avaient leur source dans quelque vice proscrit par l'Évangile. Notre loi sainte contient la vraie médecine du corps, parce qu'elle est la médecine de l'âme. Dans une société de justes, le nombre des maladies diminuerait à la longue dans des proportions qu'il n'est pas possible d'assigner, et la mort ne serait plus que l'inévitable terme d'une robuste vieillesse.

Au surplus, notre état présent s'explique par un état primitif dont la foi ne nous a pas laissé ignorer tous les secrets. Dans l'état de primitive innocence, l'homme ne devait connaître ni la maladie ni la mort. Après un temps suffisant d'épreuve, il devait entrer dans la gloire avec son corps transfiguré sans délai. Le péché a détruit cet ordre. En cessant d'être innocent, l'homme a cessé d'être sain de corps. Le péché est ainsi la source des maux corporels comme des maux spirituels, et, de même que la faute du premier homme a détruit l'équilibre entre les forces du corps, de même, mais dans une moindre proportion, nos propres fautes doivent, en aggravant la perturbation de cet équilibre, multiplier nos maladies.

Ces faits, établis par l'histoire, trouvent leur justification dans la notion philosophique du monde. Suivant l'expression du grand apôtre, le monde n'est qu'un système de choses invisibles manifestées visiblement. Les choses matérielles, et notre corps comme toutes les autres, n'ont ni leur principe ni leur fin dans la matière. On arrive ainsi à cette conclusion évidente par elle-même : que toute maladie ne saurait avoir une cause matérielle ; j'entends une cause *première*, car quand on recherche la cause d'un phénomène, c'est de sa cause première qu'il s'agit, autrement il serait inutile de raisonner.

En étudiant par leur côté saisissable les principaux désordres auxquels se peut livrer l'homme, on trouve la confirmation des principes et la justification des faits. Dans notre état actuel de déchéance, nous res-

tons, même après la régénération chrétienne, enclins à trois concupiscences désordonnées : la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux et l'orgueil de la vie. Ces trois concupiscences, se multipliant en désirs, se portent à certains genres de crimes qui se subdivisent en espèces, lesquelles se résolvent en crimes individuels. Entre les maux et les crimes on observe une simultanéité de développement qui attire la réflexion. Il y a des maux comme il y a des crimes, actuels et originels, accidentels et habituels, mortels et véniels; il y a des genres de maladies comme il y a des genres de crimes, ce sont des maux, des incommodités, des douleurs, des fièvres innomées; il y a des espèces de maladies comme il y a des espèces de crimes : ainsi la fièvre, à quelques exceptions près, a ses espèces parfaitement définies; enfin, il y a des maladies caractérisées avec la même précision que certains crimes : par exemple, l'hydroisie, la phthisie, l'apoplexie. Or, plus l'homme est vertueux, plus il est à l'abri des maladies qui ont des noms.

On s'exposerait cependant à des applications dont la justice n'aurait pas moins à se plaindre que la charité n'aurait à en souffrir, si l'on induisait les crimes d'une personne de son état habituel de santé. Les maladies, une fois enracinées, se propagent, se croissent, s'amalgament suivant les lois d'une affinité funeste et d'une solidarité mystérieuse; en sorte que nous pouvons porter aujourd'hui la peine physique d'un excès commis il y a plus d'un siècle. Au coupable,

les joies empoisonnées du crime ; aux innocents, ses suites malheureuses.

Cette restriction faite au bénéfice de la charité, le principe de la liaison nécessaire entre le mal moral et le mal physique doit être maintenu. On en trouve particulièrement la preuve dans les excès que l'homme commet contre son corps (1). Pour n'être pas infini, citons en preuve la gourmandise et la luxure.

Sénèque disait : « Seriez-vous étonné de l'innombrable quantité de maladies, *comptez les cuisiniers*. » Ce mot, qui trouve son équivalent dans nos saints livres, est devenu un proverbe poétique sous la plume d'un copiste d'Érasme :

Plures quam gladius gula non moderata peremit.
Nul proverbe malheureusement n'est mieux démontré par l'expérience. « Si chacun veut s'examiner sévèrement, dit notre auteur favori, le noble comte de Maistre, il demeurera convaincu qu'il mange peut-être la moitié plus qu'il ne doit. De l'excès sur la quantité, passons aux abus sur la qualité : examinez dans tous ses détails cet art perfide d'exciter un appétit menteur qui nous tue ; songez aux innombrables caprices de l'intempérance, à ces compositions séductrices qui sont précisément pour notre corps ce que les mauvais livres sont pour notre esprit, qui en est tout à la fois surchargé et corrompu ; et vous verrez clairement comment la nature, continuellement

(1) On consultera avec fruit, sur cette importante question, la *Médecine des passions* du docteur Descuret et l'*Hygiène des familles* du docteur Francis Devay.

attaquée par ces vils excès, se débat vainement contre nos attentats de toutes les heures ; et comment il faut, malgré ces merveilleuses ressources, qu'elle succombe enfin et qu'elle reçoive en nous les germes de mille maux. »

« Mais la passion la plus effrénée et la plus chère à la nature humaine est aussi celle qui doit le plus attirer notre attention, puisqu'elle verse seule plus de maux sur la terre que tous les autres vices ensemble. Nous avons horreur du meurtre, mais que sont tous les meurtres réunis, et la guerre même, comparés au vice, qui est comme le mauvais principe, homicide dès le commencement, qui agit sur le possible, tue ce qui n'existe point encore, et ne cesse de veiller sur les sources de la vie pour les appauvrir ou les souiller ? Comme il doit toujours y avoir dans le monde, en vertu de sa constitution actuelle, une conspiration immense pour justifier, pour embellir, j'ai presque dit pour consacrer ce vice, il n'y en a pas sur lequel les saintes pages aient accumulé plus d'anathèmes temporels. Le sage nous dénonce avec un redoublement de sagesse les suites funestes des nuits coupables ; et si nous regardons autour de nous avec des yeux purs et bien dirigés, rien ne nous empêche d'observer l'incontestable accomplissement de ces anathèmes. La reproduction de l'homme qui, d'un côté, le rapproche de la brute, l'élève de l'autre jusqu'à la pure intelligence par les lois qui environnent ce grand mystère de la nature, et par la sublime par-

tipication accordée à celui qui s'en est rendu digne. Mais que la sanction de ces lois est terrible ! Si nous pouvions apercevoir clairement tous les maux qui résultent des générations désordonnées et des innombrables profanations de la première loi du monde, nous reculerions d'horreur. Voilà pourquoi la seule religion vraie est aussi la seule qui, sans pouvoir tout dire à l'homme, se soit néanmoins emparée du mariage et l'ait soumis à de saintes ordonnances. Je crois même que sa législation sur ce point doit être mise au rang des preuves les plus sensibles de sa divinité (1). »

Que serait-ce si, descendant aux détails, nous venions à étudier les maladies des âges et des sexes suivant les conditions sociales ? L'œil se détourne avec effroi s'il cherche à sonder ces abîmes. Parcourez, pour vous en convaincre, ce qu'ont écrit Tissot sur les maladies des gens de lettres, Ramazzini sur les maladies des princes et des artisans, Plempius sur les maladies des magistrats, Pringle sur les maladies des armées, et Furstenau sur les maladies des médecins. Haller a même une dissertation intitulée : *La vie de l'homme est une maladie continue*. Saint Grégoire, plus explicite, appelle la vie *une mort* ; « car, dit-il, la déperdition continue de nos forces n'est qu'une mort prolongée (2). » Hélas ! oui, notre

(1) *Soirées de Saint-Petersbourg*, 1^{er} entretien.

(2) Rom. xxxvii in *Evangelia*.

vie est une mort ; chacun de nous apporte à sa naissance le germe de la maladie ; ce germe remplit de ses développements l'amertume de nos années, et sa fleur s'épanouit à notre dernier soupir. Le commencement de la vie, c'est l'instant de la mort.

Le corps humain est sujet à d'autres souffrances qu'aux souffrances de la maladie. Les servitudes de la vie animale, les fureurs des passions sensuelles, l'obligation du travail sont la source de nouvelles tortures. Mais le soin de tout dire n'étant pas un spécifique contre l'ennui, nous laissons ces trois points aux méditations du lecteur.

II. L'âme a ses souffrances comme le corps, et ces souffrances sont le châtiment de nos fautes personnelles ou la suite de notre chute commune en Adam. Nous étudierons ici ces souffrances en tant qu'effets du péché originel. Cette étude ressort tant soit peu de notre plan, mais l'importance de la question doit faire oublier les exigences de la méthode. Aussi bien le mystère de la souffrance est le mystère de la vie et le secret du christianisme. Nous aurions toute science si nous pouvions en pénétrer les profondeurs, toute vertu si nous savions en savourer les précieuses amertumes.

Commençons par les souffrances de l'esprit.

L'esprit humain est créé pour la connaissance de la vérité. Or, l'homme à sa naissance n'apporte aucune espèce de savoir, mais seulement l'aptitude à en

acquérir. Pour sortir de l'ignorance, il vous faut des talents, de la fortune et des forces physiques : talents, sans quoi vous ne sortirez jamais de l'ornière où se traîne la médiocrité ; fortune, autrement les loisirs vous manqueraient ; forces physiques, car des infirmités notables ou une faiblesse habituelle mettraient à vos études un obstacle insurmontable. Voilà donc, par l'évidente nécessité de ce triple don, la majeure partie du genre humain déshéritée du savoir, privée même des connaissances nécessaires si l'Église ne l'enseigne, et condamnée, en tout état de cause, à l'ignorance sur une foule de questions accessoires. C'est, conclut Labruyère, la souffrance de l'esprit par l'absence de la vérité.

Les heureux privilégiés devant qui s'ouvre le temple du savoir doivent, pour entrer sous ses portiques, s'astreindre à un travail pénible, à ce *labor improbus* dont parlent les anciens ; autrement dit à la souffrance, car le mot *labor* signifie également souffrance et travail.

D'ailleurs l'esprit humain est toujours faible par quelque endroit. S'il est doué d'une certaine aptitude pour telle science, il manque de capacité pour telle autre science ; si son talent le porte à la spéculation, il le rebute par là même du terre-à-terre et des lenteurs prudentes de la pratique. Cependant l'ambition de l'homme voudrait concilier ces extrêmes, parce que leur conciliation est le trait de la sagesse. Du reste, à mesure qu'on avance dans le vaste domaine de la vérité, les horizons grandissent, le regard découvre des plages inexplorées. A l'ouverture

de ces perspectives, toute âme amoureuse de la vérité se sent embrasée d'un vif désir de parcourir ces horizons et de pénétrer ces nouveaux cieux. Ici l'arrête l'impuissance humaine, et après le travail douloureux qui fait violence au savoir, vient la souffrance mille fois plus douloureuse de ne pouvoir proportionner sa science à l'ambition qu'on a de l'acquérir.

A l'impuissance où nous sommes de parcourir le domaine de la vérité se joint l'impossibilité d'avoir jamais la raison des premiers principes. Notre science, a-t-on dit, ne consiste guère qu'à faire remonter un peu plus haut notre ignorance. En effet, toutes nos connaissances commencent et aboutissent à des mystères. Cette ignorance fatale est une nouvelle source de souffrances pour les génies les plus vigoureux, car tous, tant que nous sommes, la passion de la vision intuitive nous tourmente.

L'esprit humain ne saurait donc s'élever à la hauteur de la science ni parcourir l'étendue de ses domaines. Il ne saurait même accomplir sans angoisses les pèlerinages qu'il se commande au pays des idées. Veut-il partir de principes connus pour arriver à des conséquences certaines, le voilà assailli par la crainte de tomber dans de grossiers paralogismes, arrêté qu'il serait par sa faiblesse ou égaré par ses préjugés. Veut-il, plus modeste, se borner à la connaissance des grands événements de l'histoire, il trouve en lui-même une mémoire bornée, un invincible penchant au doute, et il rencontre au dehors mille obstacles désespérants. Nouvelles souffrances.

Enfin, après tant d'efforts, l'esprit humain finit par voir leur inutilité. Un jour, c'était dans les dernières années de sa vie, l'abbé Maury alla se promener du côté du Colisée avec le maître du sacré palais et le provincial des cordeliers. — La vue du célèbre monument et la pensée d'une tombe prochaine établirent bientôt entre le cœur du cardinal et les ruines qui l'environnaient un commerce de mélancolie. « Voyez, messieurs, se prit-il à dire, combien il faut de temps pour former un homme! Notre vie n'est qu'une enfance prolongée, et dès que notre éducation se termine, quand nous pourrions être quelque chose, la mort arrive tout d'un coup. » Que de tristesse dans ces paroles! mais aussi quelle saisissante vérité dans cette observation! La journée de la vie se passe à apprendre; ce n'est que bien tard que nous savons un peu, et le temps nous manque pour mettre à profit ce que nous avons conquis sur l'ignorance. Avec cette laborieuse et médiocre part qui nous est faite, le matin et le soir se touchent: notre vie est comme un passage dans la nuit; elle finit quand les clartés commencent.

Encore avons-nous supposé que l'esprit humain fera de toutes ses puissances un légitime usage. Que serait-ce si, demandant à l'histoire quelles erreurs abusèrent toutes les générations, je dressais le long catalogue des hérésies religieuses, des systèmes philosophiques, et des utopies sociales? Les soixante siècles du passé ne se lèveraient-ils pas pour nous dire que l'esprit humain a trouvé dans ses égarements plus

de douleurs qu'il n'en trouve dans sa faiblesse et dans son ignorance?

Telle est donc ici-bas la condition de l'intelligence humaine : souffrir de son ignorance native, souffrir dans la recherche et la conservation de la vérité, souffrir dans l'impuissance de sonder les bases de la science et de parcourir ses domaines, souffrir enfin pour avoir travaillé en vain ou s'être égaré dans ses recherches. Et l'on viendra nous dire, avec un orgueil plus sarcastique qu'enthousiaste, que la raison est la lumière des lumières! Qu'est-elle, au contraire, qu'une ruine et une source d'angoisses? Et n'est-ce point la preuve qu'on doit mourir pour savoir? que notre horizon d'ici-bas n'est que blanchi par une aube mêlée de bien des vapeurs? qu'enfin la lumière du jour doit resplendir à d'autres horizons?

III. Après les souffrances de l'esprit les souffrances du cœur.

S'il est un objet digne de fixer l'attention de l'homme, assurément c'est l'homme lui-même. Un observateur intelligent y découvre à première vue un mélange incompréhensible de petitesse et de grandeur, un composé monstrueux d'éléments contraires, qui ne cessent de se combattre pour s'absorber et se détruire. Puis, au-dessous de ce chaos tumultueux, l'œil aperçoit une machine formée d'un nombre comme infini de roues diverses marchant dans un désordre à peu près absolu : cette machine si compliquée, c'est le cœur de l'homme.

Qui nous dira le secret de sa désorganisation et la profondeur de ses angoisses ? La science ? Ah ! la science, ce débile flambeau, ne jette plus qu'un faible éclat quand on vient à le plonger dans cette ténébreuse atmosphère ; ou bien ses pâles et vacillants reflets ne servent qu'à nous faire entrevoir les ténèbres que nous portons en nous. L'étude ? mais l'étude du cœur humain nous est insupportable, nous y découvrons des choses que nous n'aimons pas à connaître, nous y recueillons des oracles trop pénibles à la nature, et nous nous éloignons épouvantés de ces régions mystérieuses, semblables à ces peuples qui n'approchent jamais des gouffres maudits d'où ne sortent, dit la voix publique, que des cris sinistres et de lamentables apparitions. L'expérience ? mais l'expérience, qui pourrait ici éclairer tant d'obscurités, ne conserve qu'un léger souvenir des désirs, des mouvements et des aspirations du cœur ; et, pour trouver par de nouvelles recherches un peu de paix dans une quiétude jusque-là vainement espérée, elle s'efforce d'oublier, elle voudrait dire au passé : Je ne t'ai point connu.

Dans cet embarras, esquissons les épreuves du cœur aux différents âges de la vie.

Enfants, nous voyons le monde sous les plus brillantes couleurs : il nous apparaît comme les rêves d'or qui peuplent l'esprit des nations orientales ; et pourtant des tristesses fréquentes sur un front qui ne devrait connaître que la sérénité, des murmures, des cris, des larmes accusent à chaque instant des souff-

frances de cœur. Durant notre jeunesse, le monde rayonne à nos yeux de toutes les clartés que répand à l'horizon l'aurore d'un beau jour ; il s'embellit de toutes les espérances que peut autoriser un magnifique printemps ; malheureusement notre puissance ne répond pas à nos désirs, et, comme nos peines sont souvent des désirs qui surpassent nos forces, nos vœux restent sans réalisation, et chaque jour notre cœur s'épuise en souhaits nouveaux suivis de douleurs nouvelles. L'âge mûr ne rêve plus d'un ciel serein ; il a traversé déjà des orages, il en prévoit tant d'autres ; le cœur alors trouve dans l'amertume des souvenirs, dans la défaveur de ses perspectives et trop souvent dans les mécomptes du présent, un glaive acéré qui le transperce. Le jour froid et sans vie des tristes régions du Nord ne pèse pas à l'âme du voyageur avec autant d'angoisses que pèse au vieillard le fardeau de l'existence ; ah ! c'est alors que le cœur s'ouvre à la souffrance, ou plutôt il en a éprouvé tant de fois les rigueurs qu'il est comme mort à la sensibilité avant de se briser dans les angoisses du trépas.

Où trouvons-nous le secret de ces douleurs ? qui nous dira la cause de ces déceptions et la raison de ces obscurités ? La claire vue des jugements de Dieu pourra seule sans doute dissiper ces ombres. Ici-bas cependant nous pouvons bégayer quelques mots en cherchant dans les principales aspirations du cœur l'explication de ses mécomptes.

Le cœur humain est créé pour le bonheur et il ne doit trouver le bonheur que dans la jouissance pai-

sible d'un objet aimé. Mais ce bonheur que nous recherchons avec une ardeur infatigable, où est-il? Objet mystérieux et caché, il se dérobe à nos regards, bien plus encore à notre main. Semblables aux voyageurs qui parcourent le désert et ne rencontrent qu'à de rares intervalles le frais ombrage des oasis, c'est à peine si nous voyons poindre çà et là dans la vie quelques lueurs de vraie félicité : c'est une fête de famille, c'est une rencontre d'amis, ce sont les joies pures de l'étude et de la conscience, rêves de bonheur aussitôt évanouis que conçus, et voilà le cœur redevenu la proie de cet inexorable ennui qui fait, dit Bossuet, *le fond* de la vie humaine.

Peu ou point de bonheur donc, et cependant la soif du bonheur, soif que je ne puis ni prévenir ni étancher, me dévore sans relâche. Mais, à défaut d'autres lumières, mon instinct m'a dit que le bonheur consiste dans la jouissance, essayons de la jouissance. Malheureux que je suis ! mon cœur, doué d'une aptitude immense pour souffrir, n'a pour jouir qu'une aptitude bornée. Au milieu même de mes joies je retrouve toujours une impression horrible de tristesse et d'épouvante. La jouissance me tue si je m'abandonne à ses douceurs ; si j'en essaye, je les repousserai bientôt avec dégoût, d'autant que les objets d'une noble jouissance font presque défaut, et le peu qu'il en est ne tarde pas à s'affadir.

Enfin, je demanderai la jouissance à l'amour. L'amour, dit Bossuet, est le dieu de mon cœur, la source de mes inspirations, le secret de mes mouvements,

et, sans l'amour, mon cœur serait inquiet, agité, malheureux. Puis donc, ô mon cœur, qu'une affection divine ou humaine t'est nécessaire, épanche-toi en soupirs d'amour avec l'empressement de la fleur qui ouvre sa corolle aux doux rayons du soleil naissant. Mais à qui donneras-tu ton amour ? Vas-tu le répandre au hasard, comme ce voyageur, dévoré par la soif, qui se jette indifféremment sur la flaque d'eau bourbeuse et sur la source d'eau limpide ? Non, sans doute ; cet amour irréfléchi ne répondrait pas aux nobles élans de tes sympathies. Tu vas donc t'élever vers Dieu, l'embrasser, l'étreindre, t'anéantir en son sein et trouver dans ton anéantissement le rêve de tes affections. Mais Dieu échappe à tes désirs. S'il ne se dérobaît aux vœux de ton cœur, il te faudrait mourir d'amour et tu dois rester sur la terre de l'épreuve. Dieu versera donc dans ton âme quelques douceurs ; mais il ne t'en assurera la possession, d'ailleurs passagère et entremêlée de pénibles délaissements, que par le sacrifice. A ceux qui l'aiment par-dessus tout, Jésus ne donne ici-bas, en retour de sa tendresse, que les épines de sa couronne, l'amertume de son calice et les stygmates de sa Passion.

Que si, retombant sur la terre pour n'élever désormais vers Dieu que des soupirs languissants, tu donnes ton cœur aux créatures qui présentent quelque reflet plus séduisant des beautés du Créateur, oh ! alors verse en larmes le sang de ton cœur sur un tel aveuglement ! Tu vas, comme le papillon, voltiger de fleurs en fleurs ; tu vas parcourir les mondes, deman-

der aux terres, aux mers, à l'infini des cieux, un objet d'amour. Sois en paix, tes affections vagabondes trouveront de quoi s'attacher. Mais, il faut te le dire, à chaque essai nouveau, tu verras s'ouvrir dans ton cœur, après d'éphémères ivresses, de nouveaux abîmes de souffrance.

Refoulant alors ces vingt amours qui t'accablent d'amers souvenirs et te torturent dans des épreuves déchirantes, tu diras à t^{on} cœur : Je veux te fuir.— Le cœur te répondra : Tu peux fuir, mais tu m'emporteras avec toi ; tu auras beau redoubler de vitesse, la rapidité de ta course ravivera mon ardeur et accroîtra mes ravages.

Voilà le cœur de l'homme, le voilà dans ses recherches de bonheur, dans ses essais de jouissance et dans ses rêves d'amour.' « Si l'on écoute ses inspirations, il trouble, il tourmente, il tue ; si l'on repousse ses désirs, s'il est séparé de toutes choses, si, dépouillé de tout ce qui l'entourait, il brûle, dans l'isolement, comme une lampe sépulcrale, c'est alors que ses pâles reflets enveloppent la vie d'un voile de deuil et jettent dans l'âme une tristesse profonde. L'existence s'écoule comme ces ruisseaux ensevelis dans les entrailles de la terre, dont les eaux ne reflètent pas les rayons du soleil, qui murmurent dans leur lit profond sans que leur murmure soit entendu, et qui vont se perdre avec un sourd gémissement dans un abîme sans fond (1). »

(1) Balmès : *Mélanges*, t. II.

IV. Au-dessus de l'homme vulgaire qui traîne du berceau à la tombe la lourde chaîne de ses souffrances, il faut voir l'homme providentiel traînant lui-même une chaîne plus pesante encore, en vertu de cette loi mystérieuse qui attache à l'exercice de la plus haute puissance les peines les plus amères. Car si l'homme du commun est un apprenti dont la douleur est le maître, le grand homme est un être prédestiné au supplice, parce qu'il est appelé à une plus grande gloire.

Sans doute, dans son gouvernement, Dieu est l'immuable moteur et l'invariable fin de tout ce qui s'opère. Dieu cependant, pour relever l'homme, l'a pris à son service et lui a délégué une portion de sa puissance. Ses coopérateurs sont : les uns, ordinaires ; les autres, extraordinaires. Les coopérateurs ordinaires de Dieu sont : dans la famille, les parents ; dans la société politique, les princes ; dans la société religieuse, le pape et les évêques. Ces coadjuteurs de la Providence suffisent à la direction de l'humanité. Dieu néanmoins, sans vouloir du reste déroger à l'autorité de ses ministres ordinaires, se platt à tirer de ses trésors des ministres extraordinaires, quelque chose comme des plénipotentiaires, qu'il envoie à de rares intervalles : c'est là ce que nous entendons par homme providentiel.

L'homme providentiel, n'étant qu'un grand serviteur de Dieu, doit reproduire, sur le théâtre où il agit, l'action souveraine de son divin maître. Or, les caractères du gouvernement de la Providence sont

l'unité de vue, l'étendue d'action et la puissance qui ramène à un même but toutes les forces divergentes. Tels sont aussi les caractères de l'homme providentiel : sa venue est à propos, son plan unique, son dessein admirablement suivi, son influence étendue et sa disparition soudaine.

Considérez maintenant les ministres ordinaires de Dieu dans l'exercice de leur autorité ; cherchez , à l'aide de ce diagnostic, les grands hommes disséminés le long des siècles ; et vous verrez que la souffrance est leur apanage nécessaire. Il y a entre le pouvoir des uns, la mission des autres et la souffrance, une affinité merveilleuse, une union intime, qui fait que l'une appelle constamment les autres, sans pouvoir jamais s'en séparer.

La charge de gouverner est le plus noble emploi de la vertu ; car il faut n'être presque plus homme pour savoir commander aux hommes. Malheureusement, la vertu, ce modeste synonyme de l'héroïsme, est rare même dans ceux qui commandent. La faiblesse humaine prépare donc à tous les ministres ordinaires de Dieu des mécomptes sans nombre et des souffrances sans mesure. En reconnaissant d'ailleurs que le pouvoir a le secret de rendre meilleur celui qui l'exerce dignement, en admettant même que tous les dépositaires de l'autorité soient ornés d'éclatantes vertus, nous ne saurions oublier que les ministres ordinaires de Dieu sont soumis, quant à la douleur, aux mêmes conditions que les plénipotentiaires de la Providence.

Or, trois choses rendent nécessaires les souffrances de l'homme providentiel : les épreuves de son noviciat, l'accomplissement de sa tâche et l'ingratitude des hommes.

Les épreuves de son noviciat d'abord. Quand Dieu prédestine quelque homme à une vocation particulière, il lui fournit les moyens de la remplir. Ensuite, pour assurer à ces moyens toute leur puissance, il se plaît à expérimenter celui qui les a reçus : il lui suscite des obstacles, lui ménage des souffrances, le tire d'une famille malheureuse, le place dans une condition pénible, le promène en différents pays, le fait passer par différentes charges, le soumet à des maîtres durs, lui confie d'abord des œuvres moins importantes et ne l'appelle à l'œuvre principale que quand il est à la hauteur de sa mission. L'antiquité avait symbolisé cette vérité dans les douze travaux d'Hercule, et l'histoire confirme les données de la fable de faits tellement nombreux, qu'il est impossible même de les rappeler.

Aux souffrances de l'épreuve se joignent les difficultés de la tâche à remplir. Dieu ne prodigue pas les grands hommes ; il les échelonne le long des âges, au fur et à mesure que l'exigent d'impérieux besoins. Quand ces hommes arrivent sur la scène de l'histoire, ils trouvent sous leurs pas de grandes ruines et voient rayonner devant eux de brillantes espérances. C'est un peuple à tirer de son laborieux berceau ; une nation à arrêter au sommet de la gloire ; l'Église à soutenir au milieu de tribus qui s'entre-choquent, à défendre contre des sophistes qui la harcèlent, ou à

environner de l'éclat d'une périlleuse victoire. L'auteur de ces merveilles ne peut être que le dévouement. Le sacrifice de soi durant de longues années est la seule puissance qui sache mener à bonne fin les grandes entreprises. Sans le sacrifice de vous-même, vous ne surmonterez point des obstacles que l'égoïsme a le secret de faire grandir, et vous descendrez dans la tombe laissant une œuvre inachevée, faute de victime.

Enfin, nous dit le poète :

Le bien a pour tombeau l'ingratitude humaine.

La malice de l'homme a toujours conspiré contre la Providence. Dès que paraît l'homme providentiel, les passions s'ameutent pour détruire en lui l'œuvre de Dieu. Si élevé soit-il par son génie, il ne saurait guère se soustraire au désir de voir prospérer ses entreprises; comme si, pour remplir sa tâche, l'essentiel n'était pas de souffrir et non de triompher sans retard. De ce déchaînement des méchants et de cette glorieuse faiblesse de l'homme providentiel résultent, pour ce dernier, de douloureuses tortures. Aussi, remarque spirituellement Fontenelle, faudrait-il un gros livre pour dire tous les malheurs de ces deux étrangères qu'on appelle... la vérité et la vertu.

Dans l'impossibilité de faire ce gros livre, nous empruntons à un artiste français une conception qui en présente un résumé saisissant. Imaginez que devant vous se développe un théâtre immense. Au-dessous de ce théâtre, vous distinguez les figures grimaçantes

de la misère , de l'ignorance , de l'hypocrisie , de la jalousie et de la violence. Au-dessus s'allonge une longue file de poteaux avec leur pancarte se détachant sur une muraille blanche. Approchez maintenant de ce théâtre et lisez ces inscriptions.

Si vous commencez à gauche pour voir d'abord les anciens, voici les patriarches errant sur la terre durant des jours mauvais; voici Joseph en prison, Moïse au désert, Samson tournant la meule, David en fuite devant Saül et les prophètes égorgés par le glaive qui veut étouffer leurs malédictions. A côté des saints du judaïsme, vous voyez les héros de la gentilité qui travaillèrent en ouvriers de Dieu et furent, à ce titre, les privilégiés de la peine. Quelle foule d'illustres victimes ! Mais, pour ne pas être infini, voyez seulement les sages de la Grèce polie et les guerriers de Rome aux cent bras qui asservit tous les peuples. Vous voyez Miltiade qui meurt en prison, Thémistocle qui va mendier le pain de l'exil, Aristide dont l'importune vertu provoque le bannissement, Socrate qui boit la ciguë comme la boira Phocion, Démosthène qui n'échappe que par le suicide à une mort violente; vous apercevez Curtius au fond du gouffre, Régulus dans une cage de fer; voici encore d'illustres généraux qui ne laissent pas même leurs os à une ingrate patrie, voici des triumvirs qui s'entretuent et cet élégant Cicéron qu'égorgent des sicaires sur la terre qu'il a sauvée des fureurs de Catilina.

Nous arrivons à la plénitude des temps. Le point de jonction des siècles porte une croix qui nous lègue

un Sauveur. Vous poursuivez, je suppose, votre douloureux pèlerinage. Ceux-ci sont douze pêcheurs d'hommes que le glaive de la persécution a ensevelis dans les triomphes de l'apostolat ; ceux-ci sont des témoins, égorgés par millions, pour la cause de Dieu ; ceux-ci sont des docteurs qui ont défendu la même cause avec la plume et la parole : vous voyez Cyprien qui mourut martyr ; Athanase, Ambroise, Hilaire, Chrysostome, qui savourèrent les angoisses du bannissement. Augustin, qui mourut dans Hippone assiégée par les Vandales ; Jérôme que flagella un ange et qui lui-même se meurtrit la poitrine avec un caillou ; Léon, qui vit Rome saccagée par les soldats de Genséric ; Grégoire le Grand, dont le cœur ressentit tous les déchirements des invasions ; Boèce, qui fut décapité dans les prisons de Théodoric ; Grégoire VII, qui mourut en exil pour avoir haï l'iniquité ; Thomas Becket, qui arrosa de son sang les marches de l'autel ; Savonarole, qui monta sur le bûcher dans sa chère Florence. Si ce pénible voyage vous laisse assez de force pour pleurer d'autres infortunes, suivez, suivez cette interminable avenue, encombrée de piloris. Vous voyez Bélisaire, aveugle, recevant le denier de l'aumône dans un casque illustré par vingt victoires ; Roger Bacon, le docteur admirable, qui fut enfermé comme dangereux ; Keppler, le précurseur de Newton et le maître de Descartes, qui éprouva les duretés de l'ingratitude ; Bernard de Palissy brûlant ses meubles faute de bois ; Cervantes, l'illustre manchot de Lépante, méconnu de ses compatriotes ; Jeanne d'Arc,

que le bûcher de Rouen récompensa d'avoir sauvé la France; Christophe Colomb, recevant des fers pour prix d'un monde; Salomon de Caus, enfermé à Bicêtre et montrant, avec une grimace de fou, les premiers linéaments de la machine à vapeur; Papin, brisant dans un moment de désespoir le bateau à roues qu'il avait inventé. Mais c'est assez, car il faudrait citer cent autres noms et donner ici un résumé de l'histoire, Vous avez vu les grands hommes... au carcan !

V. Enfin les souffrances de la vie humaine ont pour inévitable couronnement la mort.

Holbein a peint les *Simulacres de la mort*. Dans cette composition, l'artiste fait comparaître les pontifes, les souverains, les moines, les nonnes, les guerriers, les magistrats, les juifs, les pauvres, les voyageurs, tout le monde de son temps et du nôtre. La mort est le lien et la pensée dominante de ces sujets philosophiques et religieux; partout elle raille, menace et triomphe. D'un seul tableau elle est absente; c'est celui où le pauvre Lazare, couché sur un fumier, à la porte du riche, déclare qu'il ne la craint pas, sans doute parce qu'il n'a rien à perdre et que sa vie est une mort anticipée. En faisant cette exception, le peintre de Henri VIII n'a vu que les apparences; il a plutôt consulté son goût pour la satire que demandé à la méditation l'intelligence des choses. Malherbe était plus sage quand il disait :

Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre
Est sujet à ses lois,

Et la garde, qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend pas nos rois.

La Fontaine était meilleur interprète des sentiments humains lorsqu'il donnait pour sens moral à *la Mort et le Bûcheron* ce proverbe :

Plutôt souffrir que mourir :
C'est la devise des hommes.

En effet, nous ne sommes pas nés pour mourir ; nous devons arriver à l'immortalité sans traverser les angoisses du trépas ; et si notre crime nous a séparés des sources de la vie immortelle, il n'a pas tellement rompu les canaux par lesquels elle coulait avec abondance, qu'il n'en soit tombé sur nous quelque goutte, qui, nourrissant en nos cœurs cet amour de notre première immortalité, fait que nous haïssons d'autant plus la mort qu'elle est plus contraire à notre nature. Mais il faut mourir, l'arrêt est irrévocable, et la mort, terme fatal des souffrances humaines, est, disons-nous, la dernière peine que Dieu ait chargée de pourvoir ici-bas à l'expiation de nos crimes.

On en a la preuve, rien qu'à voir l'épouvante que nous inspire la mort. Conséquence naturelle de notre condition et suite nécessaire de notre existence terrestre, la mort n'eût rien eu que de réjouissant ; châtement infligé à la nature déchue, elle est redoutable comme sont tous les châtimens. Ce seul mot : mourir, fait courir sur nos membres le frisson de l'effroi. La vue de la fosse fraîchement creusée pour notre

dernière demeure, la vue du cercueil de sapin blanc dans lequel il faudra nous coucher, le linceul noir qui doit nous couvrir un instant, les pelletées de terre qui nous cacheront pour des siècles, tout cela nous effraye. La seule représentation de ses prochaines funérailles ouvrit la tombe de Charles-Quint. Ce corps de boue, ce sac de vers, comme parle saint Bernard, nous l'aimons d'un violent amour, nous voudrions le conserver, le voir transformé à l'heure dernière et recevoir par-dessus le vêtement d'immortalité : *Nolumus expoliari, sed supervestiri*, dit saint Paul. Vain espoir. Dieu était l'âme de notre âme, et notre âme, en se séparant de Dieu, a mérité d'être séparée de son corps. Ce corps, qui est cendre et poussière, retournera donc en poussière; le nom même de cadavre ne pourra lui être conservé longtemps; il deviendra quelque chose qui n'a de nom dans aucune langue, pour perdre, dans cette consommation radicale, les derniers germes du péché.

Ces épouvantelements de la mort montrent bien que la mort est un châtiment; si la perspective de son approche a de pareilles frayeurs, que dire de la mort elle-même? Cette mort que nous redoutons si fort, il faut l'acheter par de cruelles tortures, à tel point que la mort nous apparaît d'ordinaire, à l'heure suprême, comme une fatalité bienfaisante. Personne ne meurt à regret; il en est même qui se précipitent avec joie du lit de douleur dans l'épouvantable gouffre du trépas. Ah! c'est que la mort avec ses mystères leur paraît préférable à l'agonie avec ses déchirements!

Le corps est donc broyé avant d'être mis au tombeau ; l'âme ne le quitte que quand il n'est plus apte aux fonctions de la vie. La maladie l'use, le détruit, quelquefois lentement, le plus souvent par de violentes crises. A la vue de ces combats entre la nature qui défaille et la mort qui va remporter un nouveau triomphe, on se dit, par une sorte d'instinct, qu'il y a là une expiation, que le grabat des dernières douleurs est un autel et le patient une victime.

Ces souffrances prennent, dans les grands coupables, des proportions effrayantes. L'outrage auquel l'homme est le plus sensible, c'est un coup de sifflet ; on pardonne un coup d'épée, on ne pardonne pas un coup de langue. C'est le châtiment que Dieu réserve aux impies : *Ego quoque*, dit-il, *in interitu vestro ridebo et subsannabo vos* : terrible ricanement qui retentit sur la couche funèbre de tous les méchants. Au troisième siècle de notre ère, Lactance écrivit son *De mortibus persecutorum* pour montrer que tous les persécuteurs avaient eu une fin déplorable. Ce livre est un de ceux qui ne s'achèvent pas. Chaque siècle y ajoute ses pages, parce que chaque siècle a ses suppôts de Satan. Ces artisans d'iniquité ne sont pas réservés seulement aux supplices éternels ; il y a, dans leur vie, des liens de solidarité, dans leurs crimes des scélératesses qui les clouent dès ici-bas au pilori de l'expiation. C'est Judas qui va se pendre et crève par le milieu. Simon le Magicien, précipité du haut des airs ; Arius frappé au milieu d'un triomphe ; Néron, Domitien, Commode, Héliogabale mis à mort avec des raffinements

de cruauté ; Galère dont le corps tombe de corruption, et cent autres dont la mémoire du lecteur dressera sans peine l'instructive nomenclature.

« N'est-ce pas extraordinaire, demande Chateaubriand, que le nom générique de l'homme, en hébreu, signifie douleur ? (1) » En vérité, non, cette particularité n'a rien de surprenant. Les tribulations de l'homme sont variées à l'infini ; il n'est pas de mathématicien qui puisse les compter. Les étoiles du ciel, les grains de sable de la mer, les fleurs et les feuilles dont se couronnent au printemps les prairies et les forêts, le cèdent en nombre aux infortunes qui pululent à chaque point de l'existence humaine. O mystère ! l'homme est le jouet d'une tourmente gigantesque qui, du berceau à la tombe et de la tombe à l'enfer, l'emporte éperdu dans son tourbillon sur les flots d'un océan de malheurs.

(1) *Génie du Christianisme*, liv. III.

Les
grand
runt c
ce no
guerre
rage
son p
la soc
venge
sion d
porter
chapit
imen
provic
Lat

CHAPITRE XIV.

Des châtimens de la Providence sur les nations : 1^o la guerre.

Les châtimens de Dieu sur les nations sont en grand nombre ; les publicistes catholiques, s'inspirant des divines Écritures, réduisent communément ce nombre à six châtimens principaux, savoir : la guerre, la peste, la famine, les révolutions, l'esclavage d'un peuple et son anéantissement. Cette division paraît en harmonie avec la nature et le but de la société ; elle forme, d'ailleurs, une progression de vengeance qui n'est pas sans rapport avec la progression des crimes nationaux ; nous l'acceptons sans apporter en sa faveur d'autres considérations. Dans ce chapitre et dans les suivans, nous étudions ces châtimens divers en vue de faire ressortir leurs caractères providentiels. Nous commençons par la guerre.

Labruyère, Pascal et Massillon. l'un avec son

énergie profonde, l'autre avec une finesse qui touche à la satire, le dernier avec cette chaleur un peu factice qui anime ses discours, ont insisté sur la folie de la guerre, sur cette inconcevable extravagance qui arme l'homme contre l'homme, et couvre sans cesse la terre d'un déluge de sang. La raison catholique trouve à ces invectives plus d'éloquence que de justesse. La guerre est folle, elle n'en est que moins explicable, et plus elle dépasse nos pensées, plus elle commande la réflexion.

Depuis que l'homme s'est révolté contre Dieu, il règne dans le vaste domaine de la nature « une violence manifeste, une espèce de rage prescrite qui arme tous les êtres *in mutua funera*. » Dès que vous sortez du règne insensible, vous trouvez le décret de la mort violente écrit sur les frontières mêmes de la vie. Déjà, dans le règne végétal, on commence à sentir la loi : depuis l'immense catalpa jusqu'au plus humble graminée, combien de plantes *meurent*, et combien sont *tuées* ! mais dès que vous entrez dans le règne animal, la loi prend tout à coup une épouvantable évidence. Une force, à la fois cachée et palpable, se montre continuellement occupée à mettre à découvert le principe de la vie par des moyens violents. Dans chaque grande division de l'espèce animale, elle a choisi un certain nombre d'animaux qu'elle a chargés de dévorer les autres : ainsi, il y a des insectes de proie, des poissons de proie, des reptiles de proie, des oiseaux de proie et des quadrupèdes de proie. Il n'y a pas d'instant de la durée où l'être

vivant ne soit dévoré par un autre. Au-dessus de ces nombreuses races d'animaux est placé l'homme, dont la main destructrice n'épargne rien de ce qui vit ; il tue pour se nourrir, il tue pour se vêtir, il tue pour se parer, il tue pour attaquer, il tue pour se défendre, il tue pour s'instruire, il tue pour s'amuser, il tue pour tuer ; roi superbe et terrible, il a besoin de tout, et rien ne lui résiste. Mais cette loi s'arrêtera-t-elle à l'homme ? non, sans doute. Cependant quel être exterminera celui qui les extermine tous ? Lui : c'est l'homme qui est chargé d'égorger l'homme. N'entendez-vous pas la terre qui crie et demande du sang ? Le sang des animaux ne lui suffit pas, ni même celui des coupables. La guerre s'allume. L'homme, saisi tout à coup d'une fureur *divine*, étrangère à la haine et à la colère, s'avance sur le champ de bataille sans savoir ce qu'il veut ni même ce qu'il fait (1) : il va tuer son frère !

La guerre est divine rien qu'à considérer la manière dont elle se déclare. Sans doute, on ne doit excuser personne mal à propos. Le prince qui, par ses emportements, son opiniâtreté, ses injustices, attire sur ses peuples le fléau de la guerre, verra la justice des hommes couvrir son règne de réprobation, et la justice de Dieu lui demander compte du sang versé. Mais combien ceux qu'on regarde comme les auteurs des guerres sont entraînés souvent par les circonstances ! A l'instant solennel où deux peuples se regar-

(1) *Soirées de Saint-Petersbourg*, viii^e entretien, Il nous fournit le fond de ce chapitre.

dent d'un œil menaçant, que d'incidents, en apparence fortuits, qui ne sont que l'*incognito* de la Providence. Au moment précis amené par les crimes des hommes, Dieu s'avance à la recherche de l'iniquité. La terre doit devenir un autel : le sang coule. ▲ cette vue, les peuples accusent les souverains. Horace, qui n'est que l'écho du vulgaire, pourra dire :

Du délire des rois les peuples sont punis.

J.-B. Rousseau, plus philosophe parce qu'il est catholique, dira :

C'est le courroux des rois qui fait armer la terre ;
C'est le courroux du Ciel qui fait armer les rois.

La guerre est divine par l'attrait qui nous y porte et par la gloire mystérieuse qui l'environne. L'homme garde au fond de son cœur, sous une épaisse couche d'égoïsme, un vif sentiment de compassion : il est né pour aimer, il pleure sur les autres comme sur lui-même, il trouve du plaisir à pleurer, et, quand des motifs réels lui manquent, il invente des fictions pour se faire pleurer. A l'âge de l'enfance, en particulier, il n'est qu'effusion de tendresse. Attachez cependant une plume rouge à son chapeau, ceignez ses reins d'une épée de fer-blanc, et suspendez à son cou une peau bruyante sur deux ais mal joints, le voilà transporté d'une ardeur guerrière. Quand la

force de l'âge sera venue, vous le trouverez toujours prêt à dépouiller sa bonté et à s'enflammer par degrés jusqu'à l'enthousiasme du carnage. La douceur de caractère n'arrêtera pas cette passion. Un jeune homme aimable, élevé dans l'horreur de la violence, et qui, pour tout au monde, ne consentirait pas à couper le cou à un poulet, s'élancera demain du foyer paternel et courra, plein d'allégresse, monter sur des monceaux de cadavres. Comment expliquer ces fureurs ? On concevrait encore une guerre nationale ; car que ne peuvent la fureur des partis et l'espérance de la victoire ? Quant aux guerres entre nations civilisées, qui raisonnent, qui savent ce qu'elles font, on ne peut les comprendre. On dira : la gloire explique tout. Mais, d'abord, la gloire n'est que pour les chefs, point pour les subalternes ; encore n'est-elle que l'apanage des chefs de l'armée victorieuse, et, au-dessus de ces chefs, s'élève un généralissime qui concentre, pour les absorber, tous les rayons de la gloire. En second lieu, c'est reculer la difficulté pour l'aggraver. Comment ce qu'il y a de plus honorable, au jugement du genre humain, pour l'homme qui redoute la mort et aime son semblable, est-il d'aller à la mort pour tuer des innocents ?

La guerre est divine par la protection accordée aux grands capitaines. Napoléon rendait hommage à cette vérité, quand il disait sur le champ de Waterloo : « Le boulet qui doit me tuer n'est pas encore fondu. » Cependant les grands guerriers sont hommes, ils ne sont pas à l'épreuve de la balle ; ils sont de plus

hommes providentiels, et prédestinés à ce titre à de grandes infortunes ; malgré tout il est rare de les voir ensevelis dans leur triomphe. Le danger fuit ceux qui l'affrontent. Ni Alexandre, ni Annibal, ni les Scipions, ni Marius, ni César, ni Charlemagne, ni Napoléon, — pour ne parler que des plus illustres, — ne sont morts sous le feu de l'ennemi. On rapporte même avec surprise qu'ils aient reçu des blessures. Les anges, qui sèment la mitraille, couvraient de leurs ailes ces vaillants chefs, comme ces dieux de l'Olympe qui protègent les héros de l'*Iliade*.

La guerre est divine par l'indéfinissable force qui en détermine le succès. On prête à Turenne ce mot d'une impiété ridicule : « Dieu est toujours pour les gros bataillons. » Rien n'est moins prouvé. Sans doute, dans le gouvernement de sa Providence, Dieu ne déroge point habituellement aux lois générales. Ainsi, comme deux hommes sont plus forts qu'un, cent mille hommes doivent avoir plus de force que cinquante mille. Mais les lois de Dieu s'appliquent de mille manières. Trois hommes sont plus forts qu'un seul : la proposition générale est incontestable ; cependant un habile homme peut mettre à profit certains avantages : un Horace, par exemple, vaincra trois Curiace, et fixera la fortune de Rome. En supposant donc une certaine égalité de forces entre les puissances belligérantes, on verra toujours une foule de circonstances imprévues déranger l'équilibre et tromper les calculs de la sagesse humaine. C'est une position favorable conquise par la bravoure d'un

simple soldat, une marche ordonnée à l'improviste par quelque officier subalterne, un orage qui éclate, un nuage de poussière qui s'élève, un rayon de soleil qui tombe sur les armes et va, par l'angle de réflexion, aveugler un corps d'armée. On cite des faits plus surprenants. Des oies sauvèrent le Capitole; le nez de Cléopâtre changea les desseins des triumvirs; un lièvre prit Rome sous l'empereur Arnoul; un grain de sable, arrêté quelque part, fit tomber le protectorat d'Olivier Cromwell; une maladie de bas étage ébranla le trône de Napoléon, que devait renverser une soupe mangée trop tard. L'histoire est pleine de ces événements inconcevables qui déconcertent les plus belles spéculations. A part ces circonstances extérieures, il est des dispositions intérieures : tantôt l'assurance, tantôt la peur, quelquefois un simple pressentiment, qui, d'avance, décident la défaite ou la victoire. A ce point de vue, les grands conquérants offrent un curieux sujet d'étude. Leurs victoires sont gagnées avant d'être livrées; et, tant que Dieu ne les arrête pas dans leur marche triomphale, ils sont pour leurs adversaires l'objet d'une telle frayeur, que la résistance est réputée impossible. Combien n'en a-t-on pas vu saisis non de la peur d'une femmelette qui fuit en criant, mais de cette épouvante *théophraste* qui lui disait : tu es vaincu ! Au fond, qu'est-ce que vaincre ? c'est avancer, disait Frédéric. Qu'est-ce qu'être vaincu ? c'est croire qu'on a été vaincu. L'opinion décide et ne se trompe point. Au moment solennel où, sans savoir pourquoi, une

armée se sent portée en avant, comme si elle glissait sur un plan incliné, elle aura entrevu le Dieu des armées déterminant le succès des combats.

La guerre est divine parce qu'elle est un fait permanent. Qu'on remonte au berceau des nations, qu'on descende jusqu'à nos jours; qu'on examine les peuples dans toutes les situations possibles, depuis l'état de grossière barbarie jusqu'à la décadence de l'extrême civilisation, toujours et partout on retrouvera la guerre. Dans les temps qui sont de l'autre côté de la croix, la succession des grands empires a pour but de fondre le genre humain dans une immense unité. Cette unité répugne aux passions des hommes et aux conditions ordinaires de l'indépendance politique, mais elle entre dans les desseins de Dieu et elle s'obtiendra. Que de luttes et de massacres autour du cloître national des Juifs ! Babylone tombe sur Ninive, Persépolis tombe sur Babylone, la Grèce tombe sur l'Asie, Rome étend son bras de fer sur le monde entier, le broie et tombe à l'heure marquée sous les pieds des barbares. Après les invasions, l'Occident présente l'aspect d'un champ de bataille. L'Église s'interpose entre les vainqueurs et les vaincus et les arme pendant mille ans contre le mahométisme. Quand les croisades du dehors finissent, les croisades au dedans commencent. Guerres interminables du protestantisme, du césarisme et de la révolution. La guerre dans tous les temps. L'état de barbarie n'est lui-même que la guerre acceptée comme forme sociale. L'extrême civilisation, qui voudrait jouir en

paix du fruit de ses travaux, attire, par ses crimes, d'inévitables guerres. L'effusion de sang n'est donc jamais suspendue. La terre nage sans cesse dans le sang de ses habitants. Tout ce qui vit est immolé sans fin, sans mesure, sans relâche, jusqu'à la consommation des choses, jusqu'à la mort de la mort. Certes, si cette perpétuité n'a pas le caractère d'un anathème et si cet anathème ne se reconnaît pas à des signes divins, il n'y a plus qu'à s'envelopper la tête dans son manteau sans chercher jamais à rien interpréter.

Enfin la guerre est divine par ses résultats, qui échappent absolument aux spéculations de la raison humaine. On pourrait croire, par exemple, que le métier des armes tend à rendre féroce ou au moins dur celui qui l'exerce : au contraire, il tend à le perfectionner. L'homme le plus honnête est ordinairement le militaire honnête. Dans le commerce ordinaire de la vie, les militaires sont plus aimables, plus faciles, souvent même plus obligeants que les autres hommes. En affaires, le bon sens militaire est infiniment préférable aux longs détours des gens du métier. Au milieu des orages politiques, les militaires se montrent généralement défenseurs intrépides des vrais principes sociaux ; et les sophismes les plus éblouissants échouent presque toujours devant leur droiture. On les voit s'occuper volontiers des choses et des connaissances utiles, de labourage et d'économie politique par exemple : le seul ouvrage remarquable que nous ait laissé l'antiquité sur cette dernière science est d'un militaire, Xénophon ; et le

premier du même genre qui ait marqué en France est aussi d'un militaire, Vauban. La religion chez eux se marie à l'honneur d'une manière remarquable ; et, lors même qu'elle aurait à leur faire de graves reproches de conduite, ils ne lui refuseront point leur épée si elle en a besoin. La vertu, la piété s'allient même très-bien avec le courage militaire ; loin d'affaiblir le guerrier, elles l'exaltent. Quels soldats, je vous prie, que les Machabées, les légionnaires thébains, les croisés ! Quels généraux que Simon de Montfort, Boucicaut, Albuquerque, Corvin, Scanderberg, Villiers de l'Île-Adam, d'Aubusson, Sobieski, Condé, Turenne, Drouot, Bugeaud, Saint-Arnaud ! Le cilice de saint Louis ne gênait pas la cuirasse. Les lettres de Racine nous apprennent que quand il suivait Louis XIV en qualité d'historiographe, jamais il n'assistait à la messe sans voir quelque mousquetaire communier avec le plus grand recueillement. Les correspondances de Crimée et du camp de Châlons ne tarissent pas de traits semblables ; ce sont de robustes catholiques que ces héros du Malakoff d'hier et du Malakoff de demain.

Les résultats sociaux de la guerre ne sont pas moins à considérer que ses résultats particuliers. L'action de la guerre est égale de part et d'autre, mais les conséquences peuvent être toutes différentes entre les deux nations belligérantes. « Il y a, dit le comte de Maistre dans l'entretien précité, il y a des guerres qui avilissent les nations et les avilissent pour des siècles ; d'autres les exaltent, les perfectionnent de toutes ma-

nières, et remplacent même bientôt, ce qui est fort extraordinaire, les pertes momentanées, par un surcroît visible de population. L'histoire nous montre souvent le spectacle d'une population riche et croissante au milieu des combats les plus meurtriers ; mais il y a des guerres vicieuses, des guerres de malédictions, que la conscience reconnaît bien mieux que le raisonnement : les nations en sont blessées à mort, et dans leur puissance, et dans leur caractère ; alors vous pouvez voir le vainqueur même dégradé, appauvri, et gémissant au milieu de ses tristes lauriers, tandis que sur les terres des vaincus vous ne trouverez, après quelques moments, pas un atelier, pas une charrue qui demande un homme. »

Ainsi, à quelque point de vue qu'on étudie la guerre, on voit éclater des signes divins. Nulle part la main divine ne se fait sentir plus vivement. On dirait que c'est un département dont la Providence s'est réservé spécialement la direction. L'homme n'agit plus que comme un rouage. Dieu paraît dans la magnificence de ses desseins et la splendeur de ses vengeances.

En
rever
de so
cité
nos p
fois,
soute
mella:
et les
publi
deux
En
bles
de 18
suiva

CHAPITRE XV.

Des châtimens de Dieu sur les nations : 2^o la peste.

En 1814, la France était visitée par les plus grands revers. Huit ans de révolutions avaient labouré le sol de son histoire. Quinze années de guerres avaient décimé sa population. Des armées étrangères occupaient nos provinces, et nos soldats, combattant *pro aris et focis*, comme dit la formule antique, venaient de soutenir dans vingt combats le choc de l'ennemi. Ce mélange de peuples, ces luttes ardentes, les fatigues et les désastres de la guerre firent brèche à la santé publique et désolèrent les campagnes. La peste éclata ; deux ans après parut la famine.

En ces dernières années des catastrophes semblables visitaient de nouveau la France. La révolution de 1848 avait ouvert la marche, la peste parut l'année suivante et reparut cinq ans après ; sur ces entrefaites

régnait la quasi-famine, et, brochant sur le tout, nous eûmes la guerre d'Orient. On pourrait citer d'autres exemples de la coïncidence de ces mêmes fléaux. Cette coïncidence permet de penser que la guerre, la peste, la famine et les révolutions ne sont pas sans rapports de cause à effet. Seulement, comme on ne les voit pas se produire invariablement dans le même ordre, on doit en conclure qu'elles peuvent être, l'une par rapport à l'autre, tantôt effet et tantôt cause. Quelquefois la famine prépare la peste, la peste prépare plus souvent la famine, d'ordinaire la guerre civile ou étrangère précède l'une et l'autre. Sans nous arrêter plus qu'il ne convient à ces questions insolubles, après avoir traité de la guerre, nous parlerons de la peste.

La peste tient à des causes mystérieuses. On doit lui reconnaître, sans plus grande recherche, deux sortes de causes : des causes prochaines et des causes éloignées, ou, pour parler plus juste, des causes naturelles et des causes surnaturelles. Des causes surnaturelles le péché est la principale, mais l'homme ne saurait découvrir ici-bas que d'une manière générale la connexion du péché et de la peste. Les causes naturelles sont nombreuses, sans doute, et il n'est pas difficile de les indiquer ; mais qui nous dira le secret de leurs ravages ? J'ai traversé comme prêtre deux épidémies, j'ai consulté les maîtres de la science et recueilli tous les bruits de la foule sans entendre jamais rien que des variantes du mot de La Fontaine :

Mal que le ciel, en sa fureur,
Inventa pour punir les crimes de la terre.

On parlait d'air vicié, de police en défaut, de santés fragiles, de frayeurs, de prédispositions organiques... mais ces allégations n'étaient qu'à l'honneur du discours et les convictions résistaient. Au fait, si ces épidémies eussent tenu à un vice de l'air, cet air eût empoisonné simultanément tous les habitants d'une même localité ; si le défaut de police municipale eût été en cause, tous les lieux malsains eussent été victimes ; si la fragilité de la santé eût fourni au fléau ses recrues, toutes les personnes à santé faible eussent disparu ; enfin, si la frayeur eût été le principe intérieur du mal, on n'eût point vu tant de peureux échapper. Quant aux prédispositions organiques, elles prêtaient à une explication assez plausible. « Le mal, disait-on, vient d'un principe vénéneux qui a l'air pour véhicule ; ce principe vénéneux est absorbé avec l'air par tous les habitants d'une même localité, mais ceux-là seuls le fixent en eux qui ont des prédispositions indépendantes de la force ou de la faiblesse de constitution ; dans les natures réfractaires, le poison n'engendre aucune maladie ; dans les autres natures, il produit la mort, mort d'autant plus prompte que les prédispositions organiques sont plus développées. » S'il s'agissait ici d'une discussion métaphysique, la controverse briserait là ; comme il s'agit d'une maladie, il faut des explications plus explicites et des conséquences à peu près certaines. Or,

qu'est-ce que cette prédisposition physique? d'où vient-elle? où réside-t-elle? Qu'est-ce encore que ce principe vénéneux répandu dans l'air? d'où vient-il? de la terre ou des eaux? de la chaleur ou de l'humidité? Autant de questions sans réponse, qui laissent la peste inexplicable dans ses causes et mettent à nu son caractère de châtement providentiel.

Un caractère de la peste, qui tient au précédent, c'est le désaccord des médecins pour le traitement du mal, l'opposition des résultats obtenus avec les mêmes remèdes, et, assez souvent, l'étrangeté des guérisons. La peste n'est pas une maladie déterminée dans son espèce; le nom qu'elle porte indique simplement une maladie nouvelle que ses ravages exceptionnels font considérer comme un fléau et qui pourra plus tard entrer dans le cercle des maladies connues. A l'apparition de cette nouvelle maladie, la science médicale hésite et tâtonne; elle, qui ne vit que d'expérience, n'a pu encore expérimenter la cure du mal nouveau; la voilà aux abois, essayant de tous les remèdes et obtenant tantôt par des remèdes opposés des résultats identiques, tantôt par des remèdes identiques des résultats contradictoires. *On n'y comprend rien!* est le cri général. Les victimes du fléau, dans leur délire, recourent aux spécifiques les plus extravagants et se sauvent. Je citerai quelques exemples, laissant au lecteur le soin d'en grossir la liste. Un cholérique fait placer près de son lit deux seaux d'eau, les épuise dans la nuit et se lève guéri le lendemain. Un autre, déjà glacé, trouve dans son lit des cruchons d'eau

chaude, en absorbe trois et réchappe. Un troisième se dit : Bah ! les remèdes des médecins ont fait mourir mon épouse et mes enfants , donnez-moi quatre œufs frais ; on les lui apporte, notre homme les hume et réclame le lendemain son bonnet de docteur. Un quatrième, mourant d'inanition, prend un bon repas, sauf à aller dire ses grâces dans l'autre monde ; ses voisins, qui comptaient le lendemain assister à ses funérailles, le trouvent au lever de l'aurore frais et dispos. On n'en finirait pas avec ces exemples, qui tous nous montrent dans la peste un mal providentiel.

Un autre caractère de la peste, c'est son universalité. Les instruments dont se sert la Providence sont toujours proportionnés à l'étendue de ses desseins ; ce n'est pas elle qui appellerait à son service, pour de médiocres entreprises, d'aussi redoutables fléaux. Quand donc c'est à la peste qu'elle livre le monde , l'ange de la peste tourne, comme le soleil, autour de notre malheureux globe et ne laisse respirer une nation que pour en frapper d'autres. Lorsque les crimes, et surtout les crimes d'un certain genre, se sont accumulés jusqu'à un point marqué, l'ange presse sans mesure son vol infatigable. En un instant son bras vengeur s'étend sur tous les peuples. C'est ainsi que le choléra, sorti d'Asie, a parcouru la Russie, les royaumes du Nord , l'Angleterre, la France, l'Espagne, l'Italie, l'Autriche, l'Empire ottoman et l'Égypte, pendant que la fièvre jaune, après avoir décimé les deux Amériques, débarquait à Lisbonne. D'autres

fois, ministre d'une vengeance précise, l'ange s'attache à certaines nations ou s'acharne à dépeupler certaines provinces. Cela s'est vu en Europe, au moyen âge, pour le *mal des ardents*, et à Marseille, au dernier siècle, pour cette fameuse peste qui a immortalisé le dévouement d'un saint évêque. En pareille circonstance, n'attendez pas que les populations, pour échapper à leur jugement, fassent autre chose que des prières. On croit voir ces grands coupables, éclairés par leur conscience, qui invoquent ardemment le supplice et l'acceptent avec joie pour y trouver l'expiation.

La peste est aussi violente dans son action que mystérieuse dans ses causes et étendue dans ses ravages. Nos maladies ordinaires, le temps et l'âge aidant, conduisent toutes au même terme, à la mort. La peste vous y transporte en un clin d'œil. C'est un coup de foudre qui frappe et vous réduit en poussière avant même que vous n'ayez entendu la décharge du tonnerre. Si le mal n'est pas toujours aussi prompt, il ne connaît guère les lenteurs. Vous prenez votre repas du soir en famille, vous êtes atteint dans la nuit, le lendemain vos convives de la veille s'agenouillent en pleurs sur votre tombeau. Auriez-vous su résister au premier choc, vous pourriez languir, mais seulement quelques jours et encore dans un état qui n'est plus la vie, bien qu'il ne soit pas la mort.

Enfin la peste est invincible. Là où elle fait son apparition, les cœurs généreux se révèlent. Le médecin, la sœur de charité, le prêtre, donnent tout ce qu'ils peuvent donner, y compris eux-mêmes. C'est

un magnifique dévouement, une sainte rivalité qui saisit, qui transporte. Dieu doit avoir, pour de tels héroïsmes, de brillantes couronnes. Mais, de grâce, quels sont ici-bas, pour les malades, les résultats de ce zèle ? Hélas ! bien faibles. Ceux-là ne meurent pas dont le fléau ne veut point. Quand il a saisi ceux que Dieu a marqués pour la tombe, la science et le zèle n'ont qu'à se croiser les bras, tandis que la Religion s'approche du mourant pour lui montrer du doigt le ciel et lui dire : Espérance !

La
violent
Dan
ance
peroy
pour p
sant a
bome
ons,
ous
trava
siste,
pend
hi p
qu'il

CHAPITRE XVI.

Des châtimens de Dieu sur les nations : 3^e la famine.

La famine est, comme la peste, un châtiment providentiel.

Dans la vie agricole l'homme est sans cesse en présence de Dieu. Sans doute l'activité, l'habileté, la prévoyance, la vigilance sont nécessaires au laboureur pour le succès de son travail. Mais ces vertus sont aussi évidemment insuffisantes qu'elles sont évidemment nécessaires. C'est Dieu qui dispose des saisons, de la température, du soleil, de la pluie et de tous les phénomènes de la nature qui décident des travaux de l'homme. Il n'y a point d'orgueil qui résiste, point de savoir-faire qui échappe à cette dépendance. Quand l'homme a fait ce qui dépend de lui pour féconder la terre, il faut donc qu'il se résigne, qu'il attende de Dieu la stérilité ou l'abondance. A ce

premier titre, la famine vient de Dieu qui, suivant sa volonté, donne ou refuse le bien-être.

Mais Dieu est juste dans toutes ses voies, et soit qu'il donne, soit qu'il refuse le bien-être, il a égard aux mérites des peuples. La famine doit donc se reconnaître à des signes divins, à des influences divines qui agissent tantôt de concert, tantôt séparément.

Pour apprécier cette question autant qu'il convient, nous devons premièrement constater les désordres introduits par le péché originel dans l'organisme de la nature, et secondement relever les désordres, plus graves encore, ajoutés par les péchés actuels de l'homme aux perturbations de l'ordre primitif.

I. Un personnage de quelque renom dans la république des lettres a émis cette pensée : Chaque être, dans la nature, a ses souffrances : la brise se tord en gémissant sur la grève, la vague s'agite avec un bruit lugubre dans les profondeurs de l'Océan, les arbres de la forêt, les moissons des campagnes, les fleurs du vallon disent, chacun en son langage : Moi aussi, j'ai mes douleurs ! Cette pensée, croyons-nous, n'est qu'un commentaire poétique des paroles du grand apôtre : « Toute créature gémit dans le travail de l'enfantement ; » et il est possible, ce semble, en méditant le texte sacré à la lumière de la doctrine catholique, d'arriver rigoureusement à cette conclusion : que tous les êtres de la création ont réellement leurs souffrances.

Souffrir, c'est n'être point encore arrivé à sa fin

dernière ou marcher vers cette fin par des moyens disproportionnés. Il y a donc deux sortes de souffrances : une souffrance générale pour tous les êtres qui sont encore dans la voie ; une souffrance spéciale pour ceux qui, soumis à la condition de l'épreuve, souffrent, soit par leur fait, soit par l'action d'influences extérieures, des désordres dans leur constitution et dans leurs rapports.

Or, la fin de la nature est de concourir à la gloire de Dieu par l'éclat de ses merveilles et à la sanctification de l'homme par le légitime usage de ses utilités. En vue de cette fin, elle avait été primitivement établie dans un ordre parfait ; sa constitution répondait à ses devoirs ; elle conservait avec Dieu son auteur, avec l'homme son roi, enfin avec toutes les créatures distinctes d'elle-même, des relations d'une ravissante harmonie. Un décret particulier de la Providence assurait le maintien de cet ordre, à condition que l'homme, qui en était comme la clef de voûte, resterait fidèle à Dieu. Malheureusement, par une juste réciprocité du reste, l'infidélité de l'homme devait entraîner le bouleversement de la nature et substituer à l'harmonie le désordre. Cette dernière alternative se réalisa. L'homme tomba d'une chute profonde et causa, par sa chute, d'incompréhensibles désordres dans la constitution et dans les rapports de toutes les créatures, à l'exception des anges.

Dans leur constitution d'abord. Les astres sans doute conservèrent cette lumière et cette chaleur bienfaisantes qui portent partout la joie, la fécondité

et la vie ; ils acquièrent aussi cette chaleur et cette lumière, nuisibles par excès ou par défaut, qui glacent les pôles et dévorent les tropiques. La terre ouvre encore son sein pour donner de son abondance ; mais elle produisit aussi des plantes sans utilité, des arbrisseaux rabougris, des fruits sans saveur, des fleurs sans parfum, des poisons de tous genres ; et, pour ranimer en elle la fertilité des premiers jours, il fallut la sueur des fronts et le travail de l'homme. Les animaux gardent quelque chose de leur docilité et de leur destination primitives ; plusieurs cependant emportent dans la solitude leur force et leur ruse, et n'en reviennent que pour nous faire une guerre d'astuce et de violence. L'Océan restera le grand laboratoire du Seigneur Dieu pour nourrir l'homme et purifier l'atmosphère ; l'Océan aussi aura ses monstres ennemis de l'homme et exhalera ces vapeurs méphitiques qui abrègeront nos jours. L'air enfin sera toujours un élément essentiel de la vie, et lui aussi aura ses joyeux habitants ; mais à côté de ces hôtes mis en réserve pour l'homme se trouveront de nouveaux ennemis, et la source de la vie sera la source de la mort par son action délétère sur les organes et par l'action, autrement puissante, des poisons dont elle sera le véhicule.

Le péché, qui fait pénétrer dans la constitution des êtres le désordre et la souffrance, altère non moins profondément leurs relations : les relations sont fondées sur la nature ; si la nature vient à subir des changements, de ces changements résultent

tent dans les rapports des variations proportionnelles.

Les créatures, au lieu de conserver entre elles des relations d'ordre et de s'aider, par des secours réciproques, à remplir leur mission, se suscitèrent donc mutuellement des obstacles. Pour parler seulement de la terre, mieux à la portée de nos observations, elle vit les astres, l'atmosphère, l'océan conjurés lui prodiguer sans discrétion le froid et le chaud, la lumière et les ténèbres, les pluies, les neiges, les grêles, les vents et les tempêtes. Cependant les minéraux dirent aux plantes : nous ne voulons pas laisser pénétrer vos racines ; les plantes nuisibles dirent aux plantes utiles : nous voulons occuper ce sol à votre place ; les animaux dirent aux plantes : nous ne vous permettrons pas de croître ; et les fluides impondérables dirent aux minéraux, aux animaux, aux plantes : nous serons à jamais vos ennemis.

Ainsi, par suite du péché d'origine, bouleversement de la nature, désordre et souffrance dans les rapports et la constitution des êtres. Il est à peine besoin d'ajouter que ces perturbations empêchèrent la créature de concourir, de la même manière qu'auparavant, à la gloire du Créateur, et de procurer, dans la même mesure, le bien de l'homme. Il est clair que ces désordres, bien que non assez profonds pour éclipser la sagesse, la puissance et la bonté de Dieu dans l'agencement des éléments constitutionnels de l'univers, diminuèrent pourtant, en proportion de leur étendue, la gloire qui rejaillissait, vers le ciel, des

splendeurs de la création. Il n'est pas moins évident que les créatures, ne conservant plus de principes réparateurs qu'autant qu'il en faut pour servir les miséricordieux desseins de la Providence, furent moins aptes à fournir à l'homme un bien-être qui l'eût abruti.

II. L'homme, cause première de toutes ces ruines, est tombé des hauteurs de la grâce, déchu des privilèges de la nature et blessé même dans les éléments essentiels de sa nature qui tenaient de la grâce une partie de leur perfection. Aussi va-t-il, par tous les péchés qui découlent du premier comme d'une source empoisonnée, aggraver encore les perturbations, d'ailleurs profondes, qui bouleversent l'organisme de la nature.

L'homme est, dans l'univers, un être mitoyen, placé sur les confins du monde des esprits et du monde des corps ; il appartient à celui-là par son âme, à celui-ci par la partie matérielle de son être ; au-dessus de lui s'élèvent Dieu et les anges, au-dessous s'échelonnent les animaux et les êtres inanimés. L'homme est le premier des êtres qui sentent, le dernier de ceux qui pensent.

Or, à n'envisager ici notre mission que par rapport aux créatures, l'homme est leur roi et leur prêtre : roi, pour commander ; prêtre, pour rapporter à Dieu leurs hommages. Malheureusement, depuis notre chute commune, au lieu de garder notre rang dans la hiérarchie des êtres, au lieu de porter dignement le

sceptre de notre royauté et la couronne de notre sacerdoce, nous aspirons à devenir un ange faux ou un animal désordonné et nous ne sommes plus homme ; nous nous posons en dominateur superbe ou en esclave abject et nous ne sommes plus roi ; nous nous érigeons en dieu du monde, en fin dernière de toute créature, et nous ne sommes plus prêtre.

Ainsi donc l'homme, cause première des désordres de la nature, se fait, à chaque péché qu'il commet, l'artisan de nouveaux désordres. Qu'il se pose en dieu égoïste, qu'il soit tyran ou esclave, qu'il aspire à devenir ange ou brute, il n'importe, toujours il détourne la nature de sa fin, et elle est vraie, au pied de la lettre, cette parole de l'Apôtre : Toute créature gémit dans le travail de l'enfantement, toute créature soupire après l'heure de la révélation suprême qui doit tirer l'homme des abîmes de la déchéance et rendre ce monde des corps à sa destination primitive.

En attendant l'heureux moment de la délivrance, le Très-Haut, voyant que l'homme ne ramène pas la créature à son auteur, se sert de la créature pour ramener l'homme à Dieu. La peste est un de ses moyens de répression, la famine en est un autre. Nous relevons les caractères de la famine, après avoir étudié les signes de la peste.

Quelquefois Dieu frappe la terre de stérilité. Chez les Juifs, ce châtimement éclatait dès que le peuple choisi tombait dans l'infidélité. Vertueux, le Juif recevait en récompense la rosée du ciel et la graisse de la terre ; adonné aux vices de la corruption, livré aux

égarements de l'idolâtrie, il trouvait le ciel d'airain et a terre dépourvue de séve. Chez les autres peuples Dieu se venge d'une manière moins immédiate, mais avec une constance non moins remarquable. Tantôt il lance contre les campagnes les fleuves débordés, et une grève stérile couvre les plus riches vallées ou une eau empoisonnée (l'eau des inondations n'est pas une eau ordinaire, c'est un poison) inocule à la terre je ne sais quelle stérilité qui étonne la science. Tantôt il allume au sein de la terre des volcans qui, à l'heure marquée, ensevelissent des villes et même des provinces sous un linceul de feu. Tantôt il amène les éléments et commande aux tremblements de terre d'agiter notre globe sur son axe vieilli. D'autres fois il déchaîne des armées ennemies et leur laisse l'exécution de ses justices. Doellinger, dans ses *Origines du christianisme*, remarque, d'après un auteur ancien, que les Vandales, arrivés en Afrique, ne firent plus la guerre seulement aux institutions romaines et aux populations de l'empire, mais déchargèrent le poids de leurs fureurs sur cette terre qui avait été longtemps le grenier de l'Italie. Rome, la grande prostituée, avait déversé sur l'Afrique, qui la nourrissait, une partie de ses anathèmes, et les soldats de Genséric avaient été chargés de la vengeance. Depuis, la terre d'Afrique n'avait pas senti son sein tressaillir d'une fécondité nouvelle, et la France la retrouve portant sur ses sables quatorze siècles de malédiction.

D'autres fois Dieu laisse au sol sa fécondité et commande à ses ministres qui habitent l'espace, je

veux dire au soleil, aux vents, à la grêle, à la foudre. Si l'homme n'avait point péché, nous l'avons dit, le soleil n'eût eu que des rayons bienfaisants, le vent que de tièdes ondées, la pluie que de douces chutes. Le péché a laissé à ces éléments une partie de leur bienfaisance, mais il y a ajouté des forces méchantes, forces dévoyées qui font, en tout temps, payer à l'humanité les dettes d'une prévarication ordinaire. Quand le flot des iniquités monte et que s'emplit la coupe des vengeances, Dieu intervient, les sphères célestes s'ébranlent et le ciel irrité s'acharne contre la terre. C'est une guerre, c'est un tumulte dans l'atmosphère. Un soleil embrasé dessèche sur sa tige flétrie le fruit qui allait mûrir. Les tonnerres se heurtent et déchirent les nues. Des chariots de grêle s'en vont, avec un épouvantable fracas, semer la mort sur une contrée. Une seule nuée souvent passe comme l'ombre sur des moissons jaunissantes et ces moissons ne sont plus. Aveugle qui ne veut pas voir la justice de Dieu.

Enfin quand Dieu laisse à la terre sa fécondité habituelle et à l'atmosphère sa bienfaisance commune, il envoie aux végétaux la maladie et tarit, pour punir le péché, les sources de l'alimentation publique. Un insecte vient, un misérable insecte que le pied d'un enfant écraserait par milliers, et l'insecte dévore tout avant que la science humaine ait pu même le découvrir et sans que notre courte sagesse sache conjurer ses fureurs. La vigne pleure sur son sarment dégénéré ; l'épi étrié gémit sur une tige trop faible pour son faible poids, et le fruit pourrit sur le sol qui au-

rait dû hâter le mieux sa maturité. Maladies mystérieuses dans leurs causes, invincibles dans leurs ravages, qui n'arrêtent leur œuvre de destruction que quand Dieu dit : c'est assez. L'homme, toujours orgueilleux contre Dieu, doit alors, s'il n'est pas insensé, reconnaître que Dieu règne, maintenant et toujours, sur la terre comme au plus profond des abîmes.

CHAPITRE XVII.

Des châtimens de Dieu sur les nations : 4^o les révolutions,

On entend par révolutions les changements essentiels qui affectent la constitution des États. Si ces changements ne s'étendent qu'à la forme du gouvernement, c'est une révolution politique ; s'ils atteignent les conditions d'existence de la société, c'est une révolution sociale.

Une révolution est très-souvent un crime et toujours un fléau. Les États tiennent de Dieu, par l'intermédiaire des événements, leur constitution historique. Celle qu'ils ont est la seule qu'ils doivent avoir. Imaginer qu'un peuple puisse passer de la monarchie à la démocratie, et d'un ordre social à d'autres conditions d'existence, est un paralogisme qui ne tiendra pas devant les progrès de la raison publique. Dieu fait les peuples comme il fait les in-

dividus ; il les conserve, les dirige ; et quand ils veulent aller à l'encontre des institutions divines ou seulement méconnaître un travail de formation accompli sous la direction de la Providence, Dieu les ramène aux droits sentiers en réduisant à l'impossible leurs innovations. On parle de 89 : 89 est une crise de l'âge viril ou une maladie de vieillesse. Dans tous les cas, ce qu'il a de bon n'est pas nouveau, et ce qu'il a de nouveau n'est pas démontré bon. Pourquoi célébrer la société contemporaine ? elle est si jeune, son existence est si précaire, son berceau a été assailli de tant d'orages ! Qui sait ? Peut-être avant la fin de ce siècle, 89 sera-t-il réduit à l'absurde, et l'ancien régime, dans ce qu'il a d'essentiel, se trouvera-t-il très-nouveau !

En repoussant les révolutions, il ne faut pas condamner les réformes. Deux choses les rendent nécessaires : l'imperfection inséparable des choses d'ici-bas, et les abus qui s'introduisent facilement partout, et surtout dans le gouvernement des États,

Le défaut, ne l'oublions pas, est un élément de la perfection possible. Attendre un ordre social où la liberté serait complète et l'ordre parfait, où le bien-être s'épanouirait au milieu d'une civilisation florissante, où, suivant la phrase vulgaire, tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes, est se repaître d'espérances chimériques. Au contraire, accepter les défauts d'un gouvernement connu et d'un ordre social éprouvé, est sagesse quand ces défauts sont ordinaires. On doit, sans doute, en diminuer l'étendue

dans la mesure du possible, mais aussi savoir se résigner à une généreuse inaction, dès que les réformes menacent d'amener un plus grand mal. Ce critérium est consacré par l'expérience des siècles.

Mais c'est la condition des sociétés de voguer vers l'inconnu, et c'est l'éternel honneur, comme aussi l'éternelle faiblesse des gouvernements, que de se consumer en œuvres réformatrices. C'est leur honneur, car ils témoignent par là de la générosité de leurs intentions ; leur faiblesse, car l'orgueil humain s'imaginerait n'avoir rien fait, s'il ne mettait tout en mouvement. Dans une matière si délicate et si compliquée, le remède à un abus amène infailliblement d'autres abus. Des abus, insignifiants d'abord, provoquent souvent de grandes perturbations. Une branche de saule, arrêtée par un buisson de ronces sur la rive d'un fleuve, commence un attérissement. Les abus s'accumulent le long des siècles comme les terres s'entassent sur les bords des fleuves, et, à certaines époques, le cours de la vie sociale se trouve dévié. Réformer alors n'est que revenir aux institutions antiques, et réformer ainsi est sagesse. Mais, pour détruire l'abus, anéantir l'institution qui le porte ; pour faire disparaître un attérissement, ensabler une prairie : c'est la folie de l'homme et la justice de Dieu.

S'opposer à l'introduction des abus et corriger, dans la mesure du possible, les vices originels des institutions, répond aux exigences d'un légitime progrès. Quand l'abus s'est invétéré, et que le mal est profond, une politique méticuleuse pousse aux

ménagements. Le prudence est une vertu sans doute, et si des mesures de prudence doivent être couronnées de succès, mieux vaut attendre du temps le fruit mûr d'une victoire durable. Qu'on ne s'abuse point cependant sur les avantages de cette prudence. Si les réformes ne doivent point aboutir, la société périra ; et si ces réformes sont entreprises d'une main vigoureuse, le gouvernement sera en péril. Triste alternative, cruelle situation ! tomber pour avoir combattu le mal, ou périr pour ne l'avoir pas combattu. Princes, n'allez pas moins droit à l'ennemi. Mieux vaut mourir en défenseur de la justice qu'en victime de ses égarements.

Ce serait d'ailleurs se faire illusion que d'avoir si peu de foi à la puissance de la vérité. Quand l'homme travaille pour rétablir l'ordre, il s'associe avec l'auteur de l'ordre. Son action a donc quelque chose de divin : elle est tout à la fois douce et impérieuse ; elle ne force rien, et rien ne lui résiste ; en disposant elle rassainit ; à mesure qu'elle opère, on voit cesser cette inquiétude, cette agitation pénible qui est à la fois le signe et l'effet du désordre. Dieu agit, par cet homme, en mettant à sa discrétion l'ensemble des causes secondes.

Les révolutions se reconnaissent à d'autres signes : elles agitent, elles bouleversent, elles avilissent quelquefois pour des siècles. Une révolution est une école de cupidité, de luxure, de fanatisme et de barbarie. Un peuple laisse dans ses révolutions non-seulement ses vertus, mais encore l'aptitude à en acquérir ; il y

apprend non-seulement la pratique du vice, mais il s'y forme une sorte de nature souillée qui n'aspire plus qu'aux joies immondes et aux excès monstrueux. Ce sont là des malédictions que la conscience des peuples reconnaît mieux que le raisonnement. Les nations en sont blessées à mort dans leur puissance et dans leur caractère. Le vainqueur est déshonoré, la victoire infâme. On reconnaît l'enfer à ces ruines.

Cette liberté destructive, laissée au démon, a pour coopérateurs des gouvernements aveuglés et des peuples tombés en démence. Ici éclate la logique du mal. Les gouvernements n'ont de compétence pour commander à l'homme qu'en leur qualité de délégués de Dieu, et la loi humaine n'a de force que lorsqu'elle est le commentaire de la loi divine. Les gouvernements qui nient Dieu et sa loi se nient eux-mêmes. Nier la loi divine et affirmer la loi humaine, nier Dieu et affirmer un gouvernement quelconque, c'est nier cela même qu'on affirme, et affirmer cela même qu'on nie, c'est tomber en une contradiction palpable. C'est alors que s'élève le vent des révolutions, lequel rétablit promptement l'empire de la logique, en supprimant les contradictions humaines par une négation inexorable ou par une affirmation absolue.

Au-dessus des hommes qui déraisonnent avec une si désastreuse logique, et des esprits infernaux qui escomptent ces fureurs, il y a Dieu. Dieu ne donne aux passions, lors même qu'elles semblent décider de tout, que ce qu'il faut pour être les instruments de

ses desseins. Les révolutions, qui ne sont que le triomphe superbe de toutes les passions, présentent, à ce point de vue, un curieux sujet d'étude : ce sont comme des *courbes rentrantes* qui arrivent au but en suivant, pour l'atteindre, un chemin détourné.

En temps ordinaire, l'homme a, dans le monde moral, son initiative et son action. Librement esclave sous la main de la Providence, il opère tout à la fois volontairement et nécessairement ; il fait librement ce qu'il veut, mais sans pouvoir déranger les plans généraux. « Si l'on imagine, dit le comte de Maistre, une montre dont tous les ressorts varieraient continuellement de force, de poids, de dimension, de forme et de position, et qui montrerait cependant l'heure invariablement, on se formera quelque idée de l'action des êtres libres relativement aux plans du Créateur. » Chacun de nous occupe le centre d'une sphère d'action dont le diamètre varie au gré de l'éternel géomètre qui sait étendre, restreindre, arrêter ou diriger la volonté sans lui faire violence. En temps de révolution, la chaîne qui lie l'homme se raccourcit brusquement, son action diminue et ses moyens le trompent. Alors, entraîné par une force inconnue, il n'a plus qu'à s'abandonner à la main toute-puissante qui sait faire ses moyens même des obstacles.

Le premier signe d'une révolution, c'est qu'elle est décrétée. On dirait qu'une ordonnance est venue d'En-Haut notifier l'heure qui la verra éclater. Tout le monde la prévoit, tout le monde l'attend avec impatience, tout le monde connaît le mal qui la rend né-

cessaire. De graves raisons commanderaient de la conjurer, mais le vertige a gagné toutes les têtes. Les moyens ne feraient pas défaut non plus : une sainte alliance de rois affermirait les trônes ; une entente des pouvoirs constitutionnels pacifierait la nation ; un appel au peuple ouvrirait toutes les sources du dévouement. Malheureusement, il y a éclipse totale des gens de bien, et avortement fatal de toutes leurs entreprises. Ce qui pourrait prévenir la révolution n'existe pas, ou, s'il existe, personne ne songe à s'en servir ; toutes les tentatives qui ont pour but de l'empêcher s'évanouissent dans une ridicule impuissance ; au contraire, tout ce qui hâte sa maturité réussit : les paroles les plus simples, les plus sottes quelquefois, obtiennent une vogue étonnante, et les démarches les plus insignifiantes jouissent d'un prodigieux succès.

Le second signe d'une révolution c'est cette force entraînante qui se rit des résistances. On a remarqué, avec grande raison, que nos révolutions françaises menaient les hommes plus que les hommes ne les menaient. Cette observation est de la plus grande justesse et s'applique, plus ou moins, à toutes les révolutions. C'est un torrent invisible qui entraîne toutes les digues ; c'est une trombe insaisissable qui emporte comme une paille légère tout ce que la force humaine lui oppose. Les hommes de bien qui veulent arrêter ses fureurs, les scélérats qui veulent l'asservir à leurs intérêts, tombent également : personne ne la contrarie sans qu'il lui en coûte. La bassesse

des conspirations peut hâter la catastrophe, et la pureté des motifs peut illustrer les obstacles, mais c'est tout ; cette force jalouse marche à son but sans se détourner, ensevelissant dans un même gouffre les victimes et les bourreaux.

Ce qui montre mieux la force impersonnelle des révolutions c'est la nullité des hommes qui les servent. Ce sont des rois de la halle, des héros de la rue, des Démosthènes de cabaret, des Cicérons de carrefour, de monstrueux Catilina, étonnés eux-mêmes de devenir tout à coup des personnages. Quels hommes, je vous prie, que Danton, Camille Desmoulins, Saint-Just et Robespierre ! Assurément ils n'avaient point prévu tout ce qu'ils ont fait, et, au temps même de la terreur, ils étaient les hommes du royaume les plus surpris de leur puissance. La révolution, qui eût marché sans eux, marchait avec eux, mais elle les menait. La foi à la révolution, s'il est permis de parler ainsi, l'étendue et l'énergie de l'esprit révolutionnaire, conséquences de cette foi, étaient des conditions indispensables de leur triomphe. S'ils devenaient tièdes, ils étaient surpassés ; s'ils voulaient dominer, ils tombaient ignoblement ; s'ils songeaient à reculer, on les écrasait. En sorte que des hommes sans génie, sans connaissances, sans vertu, ont tout osé sans crainte ; ils ont toujours marché sans réflexion ni hésitation ; et tout leur a réussi, parce qu'ils n'étaient que les instruments d'une force supérieure,

Un troisième caractère des révolutions c'est non-eulement leur force, mais leur force de destruction.

On a fort bien dit quand on s'est servi de l'expression de *char révolutionnaire*. Une révolution est en effet comme ces chars, armés de faux, que conduisaient à la guerre les peuples anciens. Sous les roues du char sont broyés les coupables dont la révolution doit punir les crimes ; à ses côtés sont atteints par la faux tranchante les vils palefreniers qui le conduisent. Quand le char a passé, il ne reste plus qu'une rare jeunesse se racontant les malheurs de ses pères, et quelques agents de bas étage qu'on dédaigne de punir.

S'il entrait dans les desseins de Dieu de nous révéler ses desseins sur les peuples, nous lirions le châ-timent de leurs crimes comme l'arrêt d'une cour de justice. Mais que saurions-nous de plus ? Ce châ-timent n'est-il pas visible dans les révolutions ? Quel spectacle ! une nation déshonorée par des milliers de meurtres, le sol entier couvert d'échafauds, une malheureuse terre abreuvée du sang de ses enfants, toutes les classes fournissant leurs victimes, toutes les institutions recevant leur coup de hache, le sacerdoce anéanti, l'abomination dans le lieu saint ! Une tête chaude de la Convention disait : que *l'histoire des rois est le martyrologe des peuples*. Jamais le despote le plus sanguinaire ne s'est joué de la vie des hommes avec tant d'insolence que la révolution, et jamais peuple ne se présentera à la boucherie avec plus d'empressement qu'il n'en met au milieu de ces horreurs. Le fer et le feu, le froid et la faim, les privations, les souffrances de toutes sortes, les abomi-

nations de tous genres, rien ne le dégoûte de son supplice : il veut accomplir son sort, il est avide de sa propre immolation, et il ne désobéira pas jusqu'à ce que s'accomplisse son jugement.

La Providence n'est pas moins admirable lorsqu'elle fait tomber, sous les coups de leurs complices, les grands coupables des révolutions. Quand la restauration des pouvoirs légitimes est arrivée, les juges, appartenant presque tous aux classes qui ont eu le plus à souffrir, paraîtraient tirer vengeance en rendant justice. D'ailleurs l'autorité doit garder toujours une certaine modération dans la punition des crimes qui ont une multitude de complices; elle se rendrait donc odieuse en poursuivant tous les agents de la révolution. Enfin, aux grands crimes il faut de grands supplices et, parce qu'il y a des foules de coupables, on ne saurait comment graduer les peines. On choisirait les plus grands criminels pour l'exemple; le reste obtiendrait amnistie. Le peuple louerait également la justice et la clémence du prince. C'est précisément ce que la Providence ne veut pas. Comme elle peut tout ce qu'elle veut, elle ignore les grâces arrachées par l'impuissance de punir. Sa volonté, du reste, est que les crimes nationaux soient châtiés. Dieu est donc satisfait, et les rois sont déchargés des délicates fonctions de la justice vengeresse quand *la révolution, comme Saturne, dévore ses propres enfants.*

Un dernier caractère des révolutions, c'est la soudaineté de leur fin. Quand le sol est débarrassé des

matières corrompues dont la présence avait provoqué la foudre , la tempête s'arrête tout à coup. Des hommes médiocres servaient d'instruments à la révolution ; des hommes plus médiocres encore peuvent enrayer son char. On entre avec une muette stupeur dans ce calme singulier qui suit les orages. La vie renaît peu à peu. Vous vous croiriez sur l'océan après une nuit de bourrasques. Le vaisseau avarié relève ses mâts et répare sa voilure ; le vent souffle ; le soleil se lève ; les matelots reprennent leur poste. Demain l'équipage réjoui chantera l'hymne de la reconnaissance au Dieu qui règne dans les cieux et qui préside aux révolutions des empires.

CHAPITRE XVIII.

Des châtimens de Dieu sur les nations; 5° l'esclavage et l'anéantissement
du peuple.

En l'an de grâce mil huit cent quarante-huit, un économiste en renom de bons sens publiait une brochure sous ce titre significatif : *Ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas*. C'est là, à vrai dire, le seul titre qui convienne à l'histoire, car l'histoire du genre humain, dit justement Staudenmeier, ne sera connue qu'au jugement de Dieu. En nous inclinant devant les mystères de l'histoire, nous ne devons point croire qu'ils soient enveloppés d'une complète obscurité. Sur la scène historique s'accomplissent des événemens et se croisent des multitudes de personnages. Sans doute les actes des personnes et la succession des faits ne sont que la matière de l'histoire. L'explication de ces phénomènes, pour tenir à des causes profondes, ne tient pas moins à des causes connues. Les deux prin-

ipales sont l'état moral de l'humanité et l'intervention de Dieu. L'esclavage et la destruction d'un peuple, deux des plus grands faits qui occupent l'histoire, trouvent donc ici-bas leur raison dernière dans les mœurs de la nation et dans la justice de la Providence.

On a beaucoup écrit sur l'esclavage. A l'étudier seulement dans ses causes, il y aurait matière à d'importantes considérations. Les causes que lui assignent communément les historiens sont : les doctrines religieuses du paganisme, les idées antiques sur la nature et la destinée de l'homme, les inégalités nécessaires de l'ordre politique, l'exagération du droit de propriété et les accidents inséparables de la vie sociale. Ces causes toutefois se ramènent heureusement à une seule, le péché. L'homme, en refusant à Dieu les hommages qui lui sont dus, abdique sa dignité, ses lumières et ses forces, et, pour être descendu au-dessous de lui-même, tombe sous la puissance de son semblable. La force de l'homme n'est que dans la vertu et dans les bénédictions qui l'accompagnent. Hors de la vertu il n'y a plus que faiblesse et asservissement au joug des passions. Cette faiblesse, qui est dans les âmes le premier châtiment du vice, a pour corrélatif, au dehors, la méconnaissance des droits de l'homme. Non pas qu'on perde ses droits en devenant criminel ; mais, pour les avoir exagérés au détriment de ses obligations, on mérite de les voir réduits à des proportions moindres. C'est ainsi que les vengeurs de l'ordre public privent d'une partie de

son droit à la propriété (par la restitution et l'amende) celui qui s'est rendu coupable de vol. Dieu permet que les hommes se rendent ainsi justice, et, dans le gouvernement de l'humanité, il restreint leur liberté d'autant plus qu'ils en abusent davantage. La violation d'un devoir a pour conséquence l'anéantissement d'un droit. Voilà comment l'état primitif d'innocence qui conciliait avec une si merveilleuse entente notre dignité et notre bonheur, une fois détruit par le péché, vit sa ruine suspendre l'écoulement de la vie dans nos âmes et nous livra à tous les caprices de la violence. Ainsi s'explique le parallélisme qui frappe l'observateur, entre les progrès de la corruption et les rigueurs, toujours croissantes, de l'esclavage.

Un fait, qui paraît infirmer cette observation finale, la confirme : je veux parler des affranchissements plus nombreux au temps de Caligula qu'au temps de Cincinnatus, bien que les mœurs fussent moins corrompues dans Rome républicaine que dans Rome impériale. Ces affranchissements étaient devenus nécessaires ; il n'y avait plus assez d'hommes libres pour les services publics ; la licence avait jeté tous les peuples sous le fouet du servage. Au temps de César, le recensement avait donné moins de trois cent mille citoyens. Il fallut donc, par une conséquence heureuse de cette loi qui rapproche fatalement les extrêmes, il fallut que la corruption égoïste des maîtres consentît à briser les fers qu'avait rivés la lâche corruption des esclaves. Le droit de cité, dont la république s'était montrée si avare, fut, en quelque sorte,

prodigué sous le régime impérial. Auguste, abandonnant le système des conquêtes, voulait restreindre aussi les affranchissements, mais il fut contraint de lever les entraves pour accroître le nombre des défenseurs de l'empire. Tous les empereurs, même les plus cruels, suivirent la même politique.

D'ailleurs un autre fait éclatant qui sert, après la chute originelle, de pivot à l'histoire, le fait de la rédemption, nous découvre, dans l'économie du rachat, les désastres de la chute. Celui qui mena la captivité captive n'a pas un mot pour exhorter les maîtres à affranchir les esclaves ou pour presser les esclaves de secouer le joug. Le monde lui apparaît comme un vaste esclavage et sa parole éclaire d'un lumineux reflet ce théâtre de servitude : « Quiconque commet le péché, dit-il, est esclave du péché. » C'est à tout sanctifier qu'il consacre ses efforts. Son apostolat achevé suivant les desseins de sa divine sagesse, il immole dans son corps, image du péché, le corps de la servitude, et, pour que sa pensée soit plus évidente, il meurt du supplice des esclaves. Quand la vertu de sa parole et l'énergie de son sang auront pénétré les âmes, les liens tomberont comme par enchantement, et l'effet suivra la cause au temps marqué.

Les faits confirment ces principes. Quand le christianisme affranchissait l'homme, il lui assurait, avec la liberté, les moyens de vivre : il créait les ateliers du travail et creusait les réservoirs de la charité. Mais, à mesure que diminue l'esprit du christianisme, ces deux soutiens manquent également au pauvre. L'in-

industrie lui manque, parce que le travail imposé par une main égoïste, payé par une main avare et ordonné uniquement aux jouissances du riche, ne lui procure plus qu'une subsistance insuffisante, précaire, perpétuellement disputée, de jour en jour plus réduite. La charité lui manque, parce que le dévouement est chrétien et disparaît avec le christianisme. Si le pauvre ne peut compter ni sur les dons de la charité, ni sur les ressources du travail, il faut qu'il se vende. L'esclavage arrive comme une fatalité.

Certes ce ne sont point là des écarts de logique ou de chimériques terreurs : notre siècle possède à cet égard des commencements d'expérience. Dans les pays que la réforme, le césarisme et la révolution ont écartés de la civilisation chrétienne, le travail a pu s'accroître, les procédés de l'industrie ont pu se perfectionner, et cependant l'état des classes inférieures est devenu plus inquiétant : le nombre s'est accru de ceux que le travail ne nourrissait pas ; la misère et la dégradation morale se sont accrues pour ceux-là mêmes que le travail nourrissait. En face de ce problème posé désormais, non devant l'Église, mais devant la société, qu'a su faire la politique ? En certains pays on a cru diminuer le danger en favorisant l'émigration, moyen égoïste, cruel, insuffisant. Presque partout on a adopté la ressource païenne des *frumentations*, sous le triste nom de *taxe des pauvres*. Ce n'est pas là le dernier terme de la décadence. Le paganisme a été la corruption du judaïsme et de la gentilité ; il sera la corruption du christianisme. En

admettant que les peuples européens suivent le plan sur lequel ils glissent, le retour de l'esclavage antique, non dans sa forme, mais dans son essence, serait-il impossible ? Cette plaie hideuse, dont nous sommes occupés à faire disparaître les derniers vestiges, ne se rouvrira-t-elle pas au milieu des peuples qui ne s'agenouillent plus pour la prière, qui ne se pressent plus au pied de l'autel du sacrifice, qui ne reçoivent plus les rites sacramentaux d'où découle la grâce ? A cette question, l'affirmative est non-seulement possible, mais probable. Tout homme qui a perdu la foi perd le respect, et tout peuple qui n'a plus la croix pour drapeau doit renoncer aux bienfaits de la croix (1).

Nous insistons sur les causes de l'esclavage, parce que de l'esclavage d'un seul à l'esclavage de tous il n'y a qu'une simple différence du moins au plus. Les nations, comme les individus, ont toujours le sort qu'elles méritent. Leurs droits ne sont méconnus que quand leurs devoirs ont été violés. La tyrannie et la servitude se traînent à la suite des passions, comme les maladies suivent les excès de l'intempérance. Un despote régissant un peuple vertueux serait une anomalie aussi rare qu'éphémère, et c'est un

(1) Cf. Lamennais : *De l'Esclavage moderne* ; — Mgr de Salmis : *Mandements et instructions pastorales* ; — Mgr Gerbet : *Conférences d'Albéric d'Assise* ; — Franz de Champagny : *les Césars*, t. II, appendice ; — Alexis de Tocqueville : *De la Démocratie en Amérique* ; — et les ouvrages, philosophiques au fond, du spirituel abbé Martinet.

principe de science historique, que tout pouvoir est l'expression des vertus et des vices qui règnent dans une société.

En suivant ces analogies, on explique la destruction d'un peuple comme on explique la perte de son indépendance. Des excès peuvent creuser la tombe d'un jeune voluptueux; des crimes nationaux peuvent également creuser l'abîme où va s'engouffrer un peuple. Il y a, au pied de la lettre, des nations condamnées à mort. L'existence d'une société est impossible dès que cette société est privée d'appuis moraux ou emportée par des progrès matériels restés sans contre-poids. Quoi qu'on espère et quoi qu'on pense, la vertu est la pierre angulaire de l'ordre social, et l'autel, qui est le premier, est aussi le dernier monument d'une nation. Jamais État ne fut fondé, disaient les anciens, que la religion ne lui servît de base. Jamais, doivent ajouter les modernes, État ne tomba que la religion ne fût écartée de ses fondements et que le feu de la vertu ne fût éteint dans son cœur.

Cet enchaînement fatal de l'esclavage au péché et de la mort à la corruption est une des premières lois du monde moral. L'esclavage et la destruction des peuples résultent donc, par une succession évidente de cause à effet, des dispositions du législateur souverain. Mais, pour emprunter une parole illustre, celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et terribles leçons. Soit qu'il élève les

trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il donne aux peuples la gloire, soit qu'il leur retire la liberté, il leur apprend toujours, d'une manière digne de lui, à s'incliner devant son autorité suprême. Ces derniers châtiments que puisse encourir un peuple sont donc, non-seulement les conséquences nécessaires des décrets divins, mais les œuvres personnelles du Très-Haut, qui visite, *la verge à la main*, dit le prophète, les iniquités des nations. C'est dire que ces catastrophes se reconnaissent à d'éclatants caractères.

Ces caractères se réunissent quelquefois dans un miracle. C'est ainsi que Sodome, Gomorrhe, Seboïm, Adama et Ségor sont ensevelies sous une pluie de feu ; ainsi que Jéricho voit ses murailles tomber au son des trompettes israélites ; ainsi que Babylone s'épouvante à l'apparition d'une main invisible ; ainsi que Jérusalem entend des voix célestes prophétiser sa ruine. Quelquefois même Dieu vient en personne ordonner la destruction : « Vous détruirez devant vous plusieurs nations, le Réthéen, le Gergéséen, l'Amorrhéen, le Chananéen, le Phéréséen, le Héréen et le Jébuséen : sept nations plus grandes et plus fortes que vous ; mais Dieu les a livrées entre vos mains, afin que vous les exterminiez de dessus la terre. Vous ne ferez jamais de traités avec elles, et vous n'en aurez aucune pitié (1). » Saül est puni

(1) *Deut.* vii, 1, 2. Voir encore : *Levit.*, xviii, 21 et suiv. ; xx, 23. — *Deut.*, xviii, 9 et suiv. — *I Reg.*, xv, 24 ; — *IV Reg.*, xvii, 7 et suiv., et xxi, 2. — Hérodote, liv. ii, 46, § avec la note de Larcher sur cet endroit.

sans miséricorde et privé de la royauté, pour avoir épargné les Amalécites (1), un de ces peuples chananéens maudits de Dieu.

« C'étaient, dit Bossuet, des nations abominables, et dès le commencement abandonnées à toutes sortes d'idolâtries, d'injustices et d'impiétés; race maudite depuis Cham et Chanaan, à qui la malice avait passé en nature par ses habitudes corrompues. Il est écrit dans le livre de la Sagesse : « Seigneur, vous les aviez en horreur, parce que leurs actions étaient odieuses et leurs sacrifices exécrables. Ces peuples immolaient leurs propres enfants à leurs dieux; ils n'épargnaient ni leurs hôtes ni leurs amis; et vous les avez perdus par les mains de nos ancêtres, parce que leur malice était naturelle et incorrigible. » Tels étaient les anciens habitants de la terre sainte, et Dieu, après les avoir supportés avec une longue patience, les en chassa par un juste jugement pour la donner aux Israélites (2). »

D'autres fois, le Seigneur, Dieu des armées, se contente d'appeler les soldats aux armes. Voici une de ses proclamations : « Publiez ceci parmi les peuples, s'écrie Joël : qu'ils se liguent, qu'ils consacrent leurs soldats pour la guerre, que leurs braves s'animent, et que tout ce qu'ils peuvent mettre d'hommes en campagne se lève et marche contre Dieu.

« Forgez des épées du coutre de vos charrues; du

(1) *Reg.* xv.

(2) *Politique tirée de l'Écriture sainte.*

fer de vos hoyaux faites des lances ; que le faible même dise : Je suis fort.

« Venez, peuples, venez, accourez, assemblez-vous, envoyez de toutes parts vos braves ; envoyez-les au lieu où le Seigneur les fera périr !

« Que les peuples viennent à la vallée de Josaphat : J'y serai assis, dit le Seigneur, pour juger toutes les nations.

« Mettez la faucille dans le blé, la moisson est mûre ; venez, descendez, le pressoir est plein, les cuves regorgent, le mal est au comble.

« Peuples ! peuples ! à la vallée du carnage ! le jour du Seigneur est proche ; il éclatera dans la vallée du carnage !

« Le soleil et la lune sont voilés, les étoiles ont retiré leur lumière.

« Et Dieu rugit de Sion, et sa voix retentit formidablement du milieu de Jérusalem, et le ciel et la terre ont tremblé (1). »

Dans le gouvernement ordinaire de sa Providence, Dieu procède avec moins d'éclat. La ruine d'un peuple n'en est pas moins un des plus terribles décrets que rende sa justice. Trois circonstances principales en caractérisent l'exécution : les grandes catastrophes qui précèdent la ruine définitive ; l'inertie du peuple qui tombe et l'irrésistible vigueur du peuple qui renverse.

De grandes catastrophes précèdent toujours la ruine d'un peuple. Un tempérament fort résisterait au choc

(1) Joël, III, 9, 16.

de la destruction ; il faut que de violentes crises aient hâté son renversement. Citons en preuve l'empire romain. Quels temps d'Auguste à Romulus-Augustule ! Des bêtes féroces sur le trône impérial, la guerre civile au Forum et dans les camps, des invasions à toutes les frontières, des compétiteurs à l'empire dans toutes les légions, d'incessants combats, les persécutions générales contre les chrétiens, des massacres au Cirque, des orgies dans les maisons privées, des pestes, des famines, des tremblements de terre, enfin, dit le grave Tacite, *tempus bellis atrox, ipsâ etiam pace sævum* (1).

« La chute de l'empire romain en Occident, observe Guizot, offre un phénomène singulier. Non-seulement la nation ne soutient pas le gouvernement dans sa lutte contre les barbares, mais la nation, abandonnée à elle-même, ne tente, pour son propre compte, aucune résistance. Il y a plus ; rien, dans ce long débat, ne révèle qu'une nation existe ; à peine est-il question de ce qu'elle souffre ; elle subit tous les fléaux de la guerre, du pillage, de la famine, un changement complet de destinée et d'état, sans agir, sans parler, sans paraître (2). » Il n'y a de surprenant ici que la surprise de l'histoire, car ce phéno-

(1) C. Mgr Daniel, évêque de Coutances : *Abrégé chronologique de l'Histoire universelle*, t. II. Cet ouvrage contient un relevé saisissant des catastrophes, en quelque sorte innombrables, qui précéderent la chute de l'empire.

(2) *Essai sur l'Histoire de France*, 1^{er} essai.

mène se reproduit à la chute de tous les empires. Une société tombe en esclavage et disparaît de l'histoire, sans doute parce qu'elle est attaquée, — c'est ce que savent même les enfants, — mais aussi et surtout parce qu'elle ne peut pas se défendre, et c'est ce que les hommes mêmes ne veulent pas voir. Quand vous rencontrez le cadavre d'un peuple, ne cherchez ni le poignard de l'assassin, ni le nom de la maladie : c'est un suicide. Voyez, pour vous en convaincre, tous ces empires de l'antiquité qui s'entassaient les uns sur les autres. Leur berceau avait été humble, leur agrandissement rapide, leur gloire éclatante. Je ne fais que passer et ils ne sont plus. C'est la grande statue à tête d'or, poitrine d'argent, cuisses d'airain, mais pieds d'argile, pieds qui se détrempent dans la vase et entraînent avec eux, dans la fange de la corruption, la force de l'airain, l'éclat de l'argent et le prix de l'or.

Cette atonie d'un peuple insensible aux inspirations du patriotisme, aux exigences de l'intérêt et à l'instinct même de conservation, sort assez de l'ordre ordinaire pour laisser voir la main d'un Dieu vengeur. Cette main abaisse tous les fronts et abandonne tous les cœurs à leurs gémissements. Cependant Dieu, d'un coup de sifflet, appelle l'exécuteur pour lui livrer le coupable dont il a lié les mains. A peine ce coup de sifflet a-t-il retenti que, des quatre vents du ciel, se précipitent des hordes envahissantes. Ces *conscrits du Dieu des armées*, comme dit Chateaubriand, ne sont que les aveugles exécuteurs d'un

dessein éternel : de là cette fureur de détruire, cette soif de sang qu'ils ne peuvent éteindre ; de là cette combinaison de toutes choses pour leur succès. C'est un concert visible, une entente admirable. Le chef est l'homme de la circonstance, les subordonnés sont les hommes de l'exécution. Jamais ces armées ne s'étaient rencontrées, et elles se donnent la main ; elles n'ont point délibéré et elles suivent le même plan ; si les moyens diffèrent, le but est le même. Une impulsion irrésistible les entraîne, une seule passion les anime, une seule mission les inspire. Une voix leur a crié d'en haut : Allez où vous appelle la justice de Dieu !

I
pla
gne
ori
ma
I
en
rier
em
civi
lib
)
de
du
vo

CHAPITRE XIX.

De la mission providentielle du châtement.

Il est dans ce livre une pensée dominante ; elle plane sur toutes ses pages , elle vivifie toutes ses lignes ; cette pensée est celle-ci : toute souffrance vient originairement , souvent même immédiatement , du mal moral.

Le mal moral est la conséquence de la liberté. Dieu, en acceptant la coopération de cette liberté, n'aliène rien de sa souveraineté absolue. Conséquemment, il embrasse dans les desseins de sa Providence notre activité morale avec son expansion légitime et notre libre arbitre avec ses écarts.

En acceptant donc les deux dogmes de la liberté et de la Providence, nous devons reconnaître l'existence du mal moral et la nécessité du châtement. Nous devons proclamer aussi , au nom de la foi , et formuler,

à la lumière de la science, des lois divines, souples et vivantes qui ramènent à l'ordre après ses écarts ce rouage de transmission qu'on appelle l'initiative humaine. Et la liberté n'est plus l'anarchique déification de l'individualisme, mais bien le premier ministre de Dieu au département de ce monde.

Ces lois divines trouvent leur expression dans la responsabilité et la solidarité.

La responsabilité est l'enchaînement qui existe, relativement à l'être agissant, entre un acte et ses conséquences. C'est un système complet de peines et de récompenses inévitables, qui agit avec toute la régularité des grandes lois et que, nous pouvons par conséquent regarder comme d'institution divine.

La solidarité est un rapport en vertu duquel les hommes possèdent leur existence d'une manière indivise et commune, de telle sorte qu'ils partagent le bien et le mal qui leur arrivent. C'est donc aussi un système général de peines et de récompenses, admirablement calculé pour circonscrire le mal, étendre le bien et pousser le genre humain dans la voie du progrès.

De ces deux lois, l'une fait retomber sur l'individu, l'autre répercute sur le corps social les conséquences bonnes ou mauvaises de nos actions ; l'une s'adresse à l'homme comme à un tout solitaire, l'autre l'enveloppe dans une inévitable communauté de biens et de maux comme élément partiel et membre dépendant d'un tout collectif.

Ces deux appareils répressifs et progressifs, rému-

nérateurs et vengeurs, sont si simples, si près de nous, si conformes à nos idées et à nos sentiments, que non-seulement nous ne pouvons les nier, mais même que l'imagination la plus féconde ne peut concevoir l'homme soumis à un autre mode d'existence.

Nous étudions ici la mission providentielle du châ-timent, de la souffrance et de la peine dans l'ordre de la responsabilité.

I. Leur premier effet est de prévenir le mal.

La brute est soumise à d'invariables lois et elle atteint sûrement sa destination. L'homme, au contraire, créé intelligent et libre, doit discerner le bien de ce qui n'en est que l'image et en faire l'objet perpétuel de ses choix. S'il méconnaît cette obligation, les membres qu'il prostitue à de honteux excès, les nobles facultés qu'il dégrade, vengent leurs droits outragés et lui font sentir ses égarements par l'amertume qu'ils répandent sur ses plaisirs. Or, le bonheur est la fin naturelle de l'homme. Si donc la douleur suit toujours le péché, il y a dans cette douleur une puissance coercitive qui prévient le retour de nos chutes.

Ensuite, tout péché provient de l'action séparée ou du concours de la chair et de l'orgueil. Pour prévenir efficacement le péché, il faut donc mettre l'homme en demeure de ne point s'élever au-dessus et de ne point descendre au-dessous de ce qu'il est. La souffrance intervient ici avec son action préservatrice.

D'abord elle refrène l'appétit des voluptés sen-

suelles. Si elle afflige le corps, elle est l'antidote naturel de la concupiscence qui le flatte. Si elle afflige l'âme, elle éteint encore le feu de la passion : une âme brisée par la douleur est comme un esprit angélique, ne ressentant plus l'aiguillon de la chair.

La souffrance est aussi le remède de l'orgueil. Dans tout orgueil il y a asservissement au joug des sens ; comme la douleur arrête les sens dans leurs emportements, elle est déjà de ce côté l'antithèse de l'orgueil. D'autre part, la souffrance qui s'attache à l'âme l'abaisse et lui fait sentir dans ses abaissements sa condition d'infériorité et son état d'épreuve. Nouveau remède. En sorte que la souffrance, conséquence nécessaire du péché, est en même temps la ruine du péché, l'ennemie de la chair et de l'orgueil, un préservatif de chute et un sûr garant de persévérance.

II. La volonté de l'homme est faible et changeants sont ses desseins. Les forts ont donc leurs défaillances ; les faibles, leurs chutes ; les méchants, leurs prévarications, et c'est là le péché. La souffrance avait voulu le prévenir ; le voilà commis, elle va pourvoir à son expiation.

La première raison que nous puissions invoquer pour démontrer la vertu expiatrice de la douleur, c'est le sentiment naturel de l'homme. « Le tigre déchire sa proie et dort, l'homme devient homicide et veille, » disait Chateaubriand. Non-seulement le crime nous condamne à la veille, il nous pousse encore à la pratique de la pénitence, comme moyen de retrouver la paix. Effectivement, dès que nous som-

mes intimement convaincus de notre culpabilité, nos vœux tendent à produire des œuvres de mortification. Ce besoin est si puissant que l'on voit de grands coupables, dominés par une force instinctive, se frapper, se déchirer le visage, s'arracher les cheveux et invoquer l'échafaud comme une fatalité bien-faisante.

La conduite de l'homme est ici en parfaite harmonie avec la conduite de Dieu. Après la chute originelle, Jéhovah lance contre tous les auteurs de ce grand crime un verdict de condamnation. Dans la plénitude des temps, Notre-Seigneur n'accomplit pas l'œuvre de la rédemption par une offrande intérieure, par un acte interne de désir, d'amour, de dévouement, mais bien par les souffrances de Bethléem, de Nazareth et de Jérusalem. Dans tous les siècles des siècles, les feux de l'enfer devront expier devant Dieu les crimes des pécheurs.

La tradition universelle ajoute à ces grands faits l'autorité de son témoignage. L'idée de l'expiation par le châtiment est la pensée de tous les législateurs et le cri de tous les codes ; la souffrance a toujours eu une puissance de purification. Dans les sociétés antiques le patient est dévoué aux dieux (*res sacra miser*) pour absorber dans ses souffrances la vengeance divine ; sa mort revêt le caractère d'un holocauste. La législation mosaïque n'offre partout que pénitence à subir et crime à expier. Dans l'Église chrétienne, les textes des saints livres sont tellement nombreux et les pratiques d'expiation par la souffrance si bien con-

nues, qu'il est superflu même de les rappeler. Enfin la justice humaine rachète toujours les délits et les crimes par une peine proportionnelle.

On s'explique, du reste, cette persistance. L'homme peut ici-bas user du plaisir dans une certaine mesure ; mais la pente est glissante, et de l'usage à l'abus il n'y a qu'un pas. Quand l'homme tombe dans l'abus du plaisir, il s'accorde des joies auxquelles il n'a point droit. Au fond de tous ses péchés il y a un plaisir défendu. Après s'être accordé ce plaisir, il faut, pour rétablir l'équilibre, se prescrire une peine qui eût été rendue inutile par la conservation de l'innocence.

Cette utilité subordonnée de la souffrance pour l'expiation des péchés n'ôte rien à l'efficacité souveraine des souffrances du Sauveur. Les souffrances du Sauveur sont le seul principe *réel* de l'expiation ; les nôtres sont une des conditions finies à l'aides desquelles l'expiation infinie se particularise en nous. Du reste l'efficacité partielle de nos souffrances découle de l'efficacité infinie du sacrifice de la croix.

III. La souffrance est une grâce.

Ce n'est pas avant tout la justice, mais bien la miséricorde, qui éclate dans la solennelle condamnation dont fut suivi le péché du premier homme. Si Dieu s'était abstenu d'intervenir par le châtement, la chute de l'homme était irrémédiable et sa perte infaillible. Pour que ce désastre eût un remède, il était nécessaire que Dieu se rapprochât de l'homme. La peine fut le lien d'union entre le Créateur et la créature, et dans

la peine se rencontrent, par une concordance mystérieuse, la justice qui punit et la miséricorde qui rapproche.

La souffrance ne revêt pas le caractère de grâce seulement dans son origine, elle le porte encore dans son action sur les âmes. La douleur nous ôte tout ce qui nous dégradait et nous donne tout ce qui doit nous ennoblir. Il y a dans ces plus dures étreintes je ne sais quoi de profond, de fortifiant, de viril qui est la source de tout héroïsme et le cachet de toute grandeur. Personne n'a éprouvé, sans grandir, le contact de la peine. L'enfant acquiert par la douleur l'énergie de l'adolescent; l'adolescent, la maturité de l'homme fait; l'homme fait, la force des héros; les héros, la sainteté des saints.

Quel est le secret de ces résultats et pourquoi trouve-t-on dans la douleur, comme dans la grâce, cette vertu sanctifiante? C'est que nous rencontrons dans la douleur tout ce qui constitue la grâce. La grâce est lumière, force et amour : lumière, pour nous montrer le devoir; force, pour nous donner les moyens de le remplir; amour, pour nous inspirer le dévouement, et nous déterminer à mettre à profit nos forces et nos lumières. La souffrance est, comme la grâce, amour, force et lumière. Il y a dans la souffrance un enseignement qui nous révèle les épreuves de notre condition, la vanité des grandeurs, le néant des plaisirs et le mérite du sacrifice; il y a une force qui nous grandit en paraissant nous abattre et nous couronne de puissance dans tous nos anéantissemements; il y

a enfin un amour généreux, fécond, inépuisable. L'homme ressemble à une balance : quand la douleur abaisse le corps, l'âme s'élève vers Dieu par ses pensées, ses aspirations et ses sentiments.

A défaut de déductions scientifiques, nous pourrions invoquer l'exemple du Sauveur et des Apôtres. Notre-Seigneur avait promis de convertir le monde et déjà il touchait au terme de sa carrière. Cependant il ne comptait qu'un petit nombre de disciples ; les Apôtres en étaient ébranlés dans leur foi : Maître, lui dirent-ils, vous nous aviez promis d'appeler à votre suite toutes les nations et voilà que les nations résistent.—Attendez, répond Jésus, j'ai accompli les prophéties, opéré des miracles, donné l'exemple des plus hautes vertus, et la terre a été insensible ; mais quand j'aurai été élevé en croix, la puissance de mes douleurs attirera tous les peuples au sein de l'Eglise : *Et ego, si exaltatus fuero, omnia traham ad meipsum.* (Joan., XII, 32.)

Voilà la parole et l'exemple du maître, voici l'exemple et les paroles des disciples. Les Apôtres s'en allaient joyeux, dit le texte sacré, joyeux, non pas d'avoir converti des milliers d'hommes ou fait des prodiges, mais *d'avoir été trouvés dignes de souffrir* pour le nom de Jésus. Saint Paul exhorte les chrétiens à épouser volontairement les souffrances du Sauveur pour que la vie soit manifeste en eux : *mortificationem ferentes ut vita manifestetur.* Saint Léon dit que la croix est un sacrement : *crux est sacramentum.* Saint Basile déclare que la douleur est le prin-

temps spirituel des âmes. Quand elle se lève sur une âme, comme l'aurore d'un doux printemps, la rosée de la grâce descend du ciel, la volonté de l'homme apporte son concours, la végétation des vertus se développe et l'âme s'embellit d'ineffables beautés.

Le genre humain atteste sa foi à la même vérité par le culte qu'il a toujours rendu aux grandes infortunes. Œdipe est plus grand au jour de ses malheurs qu'au jour de sa puissance, et le monde ignorerait probablement son nom si la foudre du ciel ne l'avait renversé du trône. La mélancolique beauté qui s'attache à la figure de Germanicus lui vient de sa belle mort loin du ciel de Rome. Marius, qui n'est qu'un grand tueur d'hommes lorsqu'il est élevé par la victoire, devient sublime lorsque la défaite le plonge dans les marais de Minturnes. Annibal paraît plus grand que Scipion, Persée plus grand que Paul-Émile, Mithridate plus grand que Pompée, Caton plus grand que César. Socrate doit moins à la philosophie qu'à la ciguë. Il est permis à Cromwell de mourir dans son lit; mais le monde s'étonnerait, j'allais dire s'indignerait, si le vainqueur de Pharsale ne tombait aux pieds de la statue de Pompée, et si le vainqueur d'Austerlitz, proscrit par l'Europe, n'allait mourir, abreuvé d'ignominies, sur un flot perdu au milieu de l'Océan.

Ainsi, que nous recherchions l'origine de la souffrance, que nous étudions son action, que nous pénétrions sa nature, que nous interrogeons l'Église ou les peuples, la douleur nous apparaît toujours comme

une grâce du Dieu qui abaisse pour élever et qui crie à tout homme souffrant : Sois victime et tu seras roi !

IV. Ajoutons que la souffrance est une source de grâces.

Suivant la foi antique, Dieu, qui se rendait personnellement présent à l'homme innocent, a continué d'être présent, par sa grâce, à l'homme déchu. L'homme participait à cette grâce par le sacrifice et par la souffrance. Par le sacrifice il offrait à Dieu des animaux ou des plantes, et, joignant ses prières à ses oblations, il s'identifiait avec les victimes pour attirer sur lui les mérites de leur anéantissement. Par la souffrance, au lieu d'égorger des boucs et des génisses, il s'immolait lui-même volontairement de mille manières. Dieu ayant répandu sur nous en Jésus-Christ la surabondance de ses grâces, nous devons penser qu'il attache à la souffrance chrétienne une fécondité merveilleuse.

Déjà sa vertu de prévenir le mal et d'expier le péché est le fruit de la grâce. Ensuite, c'est le propre de la grâce de se multiplier dans les âmes qui la recueillent avec foi et amour, et ce trait est une nouvelle bénédiction. Nous savons d'autre part que les plus grands saints, c'est-à-dire ceux qui ont le moins de péchés à expier, sont ceux qui, d'ordinaire, se condamnent aux austérités les plus rudes. Oserait-on croire ces pénitences nécessaires pour l'expiation de quelques fautes vénielles ? les croira-t-on stériles parce qu'elles sont hors de proportion avec ces mêmes

fautes? n'est-il pas plus sage de les considérer comme sources abondantes de grâce?

Les divines Écritures, la Liturgie et les Saints Pères pourraient apporter ici leur témoignage. Mais à quoi bon citer des témoignages, invoquer des similitudes et faire jouer le raisonnement? Le bon sens, qui n'est, du reste, que le sens de Dieu dans les choses terrestres, le bon sens suffit. La souffrance, c'est le sacrifice. Le sacrifice peut-il être stérile? Il y a au fond de l'âme une voix qui répond non, et au cœur de notre foi une autre voix qui répète mille fois non. Que la jouissance soit inféconde, ou plutôt qu'elle ne soit fertile qu'en désastres, c'est son triste sort. Ce n'est pas elle qui fera cueillir à la science de nobles palmes, qui inspirera à l'art des conceptions grandioses, qui donnera à la lyre d'harmonieux transports, qui fera moissonner au courage le laurier des vainqueurs et qui posera sur le front de la générosité chrétienne la couronne de la vertu. La jouissance n'est ici-bas que l'inaction dans la volupté : elle stérilise donc dans les âmes et au sein des peuples le sol fécond du génie humain. La souffrance se reconnaît à d'autres signes. Demandez, pour vous en convaincre, à l'histoire ses enseignements et à la religion les souvenirs de son passé : vous verrez que tous les grands hommes ont reçu le baptême de la douleur, que toutes les grandes causes ont eu des martyrs, que la souffrance enfin est la source de la vérité, l'aliment de la vertu et l'engrais du génie.

L'histoire des sociétés politiques et l'histoire de

l'Eglise auraient à produire ici leur autorité. Que si, négligeant pour le moment d'en appeler à leur décision, nous empruntons à la biographie quelques détails, nos regards, en changeant d'horizon, ne changeront pas de perspective. Voyez les saints : leurs vertus ne grandissent que sous le couteau de la mortification ; tous ont ce quelque chose d'achevé que le malheur ajoute au mérite. Voyez ces grands hommes qui ont senti battre dans leur poitrine un grand cœur et briller à leur front l'auréole du génie : ils portent tous sous la couronne de gloire la couronne de fer des tribulations. C'est dans les angoisses de la cécité et sous l'aiguillon de la faim que le vieillard de Chio a chanté la ruine d'Iliou et les aventures du roi d'Ithaque ; c'est sous le feu des guerres civiles et au milieu des souffrances de la maladie que le cygne de Mantoue a célébré Enée et dit l'exil de Corydon ; c'est sous les coups de douleurs profondes que Dante burine sa sublime trilogie, que Pétrarque soupire ses canzones, que le Tasse chante Godefroy de Bouillon, que Milton pleure le Paradis perdu, que le Camoëns exalte ses glorieux compatriotes, qu'Ercilla peint les forêts vierges d'Amérique ; c'est dans la douleur encore que Descartes conçoit sa philosophie, que Pascal médite ses pensées, que Malebranche dore de brillantes rêveries, que Cortez et Colomb devinent de nouveaux mondes ; c'est dans la douleur enfin que les inventeurs sublimes ont mûri leurs découvertes et conquis l'immortalité.

La souffrance, cependant, prive l'homme de son

action, le réduit à l'état passif, au rôle de victime. Pourquoi donc, pour me servir d'un mot de lord Byron, pourquoi ces grands hommes sont-ils tous élevés sur le piédestal de la douleur? Pourquoi, sinon parce que Dieu paraît où l'homme s'éclipse, et que la grâce éclate où la nature est anéantie. En l'état présent, dans toutes les sciences, excepté dans la science révélée et dans des sciences exactes, nous sommes réduits à des conjectures. Si nos conjectures sont plausibles, si elles ont en leur faveur l'analogie, si elles s'appuient sur des traditions vénérables, sur des faits constants, sur des idées universelles, si surtout elles sont consolantes et propres à nous rendre meilleurs, que leur manque-t-il? Si elles ne sont pas vraies, dirait le comte de Maistre, elles sont bonnes; ou plutôt, puisqu'elles sont bonnes, ne sont-elles pas vraies?

V. Enfin, la souffrance ouvre à l'homme les portes du ciel. Ce serait peu en effet de donner à l'homme intelligence et lumière, courage et vertu, si ces biens s'évanouissent à l'instant du trépas, et si la souffrance laisse l'homme sans espoir au delà du tombeau. Rassurons-nous; la souffrance n'a ici-bas une telle efficacité qu'en vue des joies éternelles; l'Esprit-Saint lui-même a voulu nous l'enseigner avec une insistance particulière. Écoutons-le : *C'est par beaucoup de tribulations qu'il faut entrer dans le royaume de Dieu; ceux-là méritent la couronne qui ont traversé de grandes douleurs et plongé leur robe dans le sang de*

l'agneau ; partagez donc les souffrances de Jésus-Christ pour partager ses triomphes ; les afflictions si courtes et si légères de la vie présente vous produiront le poids éternel d'une sublime et incomparable gloire. (Script. sac. passim.)

L'Église, dans sa Liturgie, se plaît à nous montrer la souffrance sous les traits d'une messgère auguste qui vient ouvrir à l'homme les portes de la céleste Jérusalem. Dans l'office des Martyrs elle se déclare impuissante à dire les récompenses préparées à ceux dont *le front porte une couronne inondée de leur propre sang*. Dans l'office de la Dédicace, contemplant dans l'Église matérielle de la terre le symbole de l'Église triomphante des cieux, elle est tout à coup ravie en extase, et, saluant cette cité toute belle de la gloire du Père et de la grâce du Fils, elle épanche en ces termes les transports de son admiration : *Là, dit-elle, sont couverts de perles tous ceux qui ont souffert des tourments ; les murs de la cité sainte sont bâtis de pierres façonnées sous les coups salutaires de la douleur ; et ceux qui ont le plus souffert forment le couronnement de ses murailles*. Quelle consolante prière, et comme le cœur aime à y puiser la règle de sa foi !

Après ces paroles décisives, il est superflu de chercher dans la tradition de nouveaux oracles. Nous entendrions invariablement toutes les voix se confondre dans le cri du séraphin qui nous donna l'*Imitation* : la route royale de la croix et le chemin du ciel.

Du reste, le cœur chrétien, avec cette intelligence souveraine qui découle de sa foi, voit, par une sorte

d'intuition, qu'il n'en saurait être autrement. Les membres mystiques de Jésus-Christ, gravissant avec lui la pente du Calvaire, doivent arriver avec leur divin chef aux splendeurs du ciel. Enfin nous savons d'une science certaine que nos mérites, d'où qu'ils proviennent, ne se perdent qu'autant que nous le voulons ; sinon ils se confirment dans notre âme et ne font bientôt plus qu'un avec elle, en Dieu, qui est tout en tous.

Malheur donc à ceux qui rient maintenant, parce qu'ils pleureront. Heureux au contraire ceux qui ont dit au rire : Tu es une illusion ; et trois fois heureux ceux qui souffrent, parce qu'ils verront Dieu. Heures en effet les âmes souffrantes ! elles meurent chaque jour, et cependant elles vivent cachées en Dieu avec Jésus souffrant. La mort, loin de les effrayer, a donc pour elles des amabilités qui enflamment leurs vœux. Aussi l'Église, avec ce sens exquis dont elle est douée pour exprimer toute chose, appelle-t-elle l'instant de leur trépas un jour de naissance, *natalitium*. Cette agonie suprême qui couronne les agonies successives dont la chaîne forme notre vie n'est point la mort, mais l'aurore du jour éternel, et c'est la souffrance qui nous ménage ses ineffables clartés par les mérites dont elle est la source. Ainsi le comprend la sagesse de l'homme ; ainsi l'enseigne la sagesse divine, d'où découle toute sagesse.

Qu'elle est réjouissante cette doctrine sur la mission sanctificatrice de la douleur ! Et, puisque ce sont là des enseignements d'allégresse, « qu'elle est géné-

reuse cette religion chrétienne qui, d'un sacrifice, nous fait une espérance, qui nous montre toujours, après la nuit et même à cause de la nuit, un beau jour, qui nous promet le bonheur comme une conséquence des larmes, qui nous fait d'un revers un gage de triomphe et nous dit : souffrir c'est mériter (1). »

(1) D. de Girardin : *Lettres parisiennes*.

CHAPITRE XX

De la mission providentielle de la souffrance, de la peine et du châtement
dans l'ordre de la solidarité.

Dans le cours d'un précédent chapitre nous avons insinué une réserve qu'il est bon de rappeler par forme de préambule. La souffrance est douée d'une efficacité merveilleuse, mais elle ne la déploie qu'en de certaines conditions morales; le sujet souffrant doit poser ces conditions pour jouir des bénéfices attachés à ses épreuves. Ainsi un homme que frappe le malheur peut trouver dans son malheur une occasion de blasphème ou un motif d'humilité; par conséquent une même peine devient, suivant les circonstances, source de réprobation ou source de gloire. Il en est de même des peuples. Les châtements providentiels qui les atteignent sont, suivant la manière dont ils sont reçus, un mouvement de descente dans l'abîme de la ruine complète, ou un pas d'ascension sur l'é-

chelle mobile de la gloire. En admettant qu'ils soient reçus avec les meilleures dispositions, ils ont alors une haute mission à remplir. Après avoir étudié cette mission dans l'ordre de la responsabilité, nous l'étudions dans l'ordre de la solidarité. Quelques réflexions préliminaires ne seront pas hors de propos.

Au dernier siècle il était de mode en France de s'attaquer à l'état social. Tout homme qui voulait se recommander aux faveurs de l'opinion prédominante composait un livre en l'honneur de la sauvagerie. La manie antisociale avait tout envahi; il n'était bouquet à Iris et dissertation sur les eaux chaudes, comme dit le comte Mirabeau, où l'on n'eût déposé sa profession de foi. Aujourd'hui il y a bien quelque curiosité à parcourir ce fatras historique, poétique et philosophique; vous rencontrez d'ailleurs partout les variantes du même thème : l'homme naît bon, la société le déprave, nos institutions nous mènent à l'abrutissement; ô Brutus! ô Caton! ô Fabricius! que diraient vos grandes âmes au spectacle de cette civilisation contre nature... Rousseau, le romancier de l'état sauvage, fut le Pierre l'Hermite de cette étrange croisade. A l'en croire nous eussions dû rompre en visière avec cette vieille Europe et aller planter nos tentes solitaires dans les savanes américaines, au milieu des Algonquins, des Peaux-Rouges et des Iroquois.

Ces déclamations ne sont plus de style. Personne parmi nous ne prend au sérieux la prosopopée de Fabricius et les bergerades sentimentales des Cory-

dons du philosophisme. Nous sommes même tombés dans le défaut contraire, à savoir, dans l'idolâtrie de la société. Le dix-huitième siècle ne voyait dans le monde que l'individu isolé, refusait à l'homme la sociabilité et frappait conséquemment la société d'anathème. Notre siècle veut restaurer les idées sociales du paganisme et absorber l'individu dans la société : il nie la personnalité pour ne voir que la sociabilité. Les plus ardents réformateurs, partisans qu'ils se disent d'une liberté absolue, ne récriminent eux-mêmes contre l'organisation naturelle de la société que pour lui substituer une organisation artificielle de leur invention, dont ils célèbrent les avantages par vanité d'auteur. Au fond c'est la même erreur qui nous égare, l'idolâtrie de l'État, l'annihilation de l'individu.

La vérité, comme la vertu, repose dans le juste milieu. Il faut mettre également en relief la personnalité et la sociabilité, leur faire jouer un rôle également actif, rechercher sans doute les intérêts de l'homme, mais s'enquérir aussi, comme sauvegarde et développement de ces intérêts, des avantages de la société.

L'homme appartient ici-bas à trois sociétés distinctes : à la société domestique, à la société civile et à la société religieuse. Nous n'étudions ici la mission providentielle de la souffrance sous toutes ses formes que dans l'État et dans l'Église, et d'abord dans l'État.

I. Pour apprécier dignement l'économie de la

souffrance dans l'État, il faut l'étudier au double point de vue de l'ordre politique et de l'ordre économique.

Dans l'ordre politique, sa mission paraît peu contestable; c'est elle qui fait régner la paix entre les sujets et le gouvernement; elle qui rend le pouvoir sage dans le commandement, les citoyens dociles dans l'obéissance. Aussi, quand les nations ont été assez généreuses pour fouler aux pieds les plaisirs de la chair et pratiquer le renoncement, leur destinée a grandi. Au contraire, dès qu'elles ont concentré leurs désirs sur la matière, elles ont infailliblement tourné à l'ignoble; la recherche du plaisir a frappé les rois d'aveuglement, rendu les sujets ingouvernables, provoqué les révolutions et finalement poussé les peuples aux gémonies.

Ces observations ne sont pas miennes, elles sont d'un grand évêque, de saint Basile, et l'Église leur a donné son approbation en les inscrivant dans le livre de la prière publique (1). L'histoire, au surplus, élève à la certitude d'axiomes les maximes de l'évêque de Césarée. Qui a appelé sur le monde antédiluvien les eaux du déluge et sur Sodome une pluie de feu? Qui a précipité dans une même poussière Ninive, Baby-lone, Memphis, Ecbatane, Athènes et Rome? Qui agite, à l'instant où j'écris, tous les appuis moraux du monde européen? Une seule chose, la pratique

(1) *In Brev. off. quadrag.*

du plaisir comme loi de la vie, la réhabilitation de la chair.

D'autre part, les nations ne parviennent au plus haut point de grandeur qu'après de longues et sanglantes agitations. Le point rayonnant pour les Grecs est le lendemain des guerres médiques, l'époque terrible de la guerre du Péloponèse. Le siècle d'Auguste suit les guerres civiles. La débâcle des invasions fait mûrir de nombreux fruits de sainteté. Les temps que les Italiens appellent *tempi bassi* précède Grégoire VII et Innocent III. Le génie de la littérature française est dégrossi par la Ligue et poli par la Fronde. Le génie espagnol multiplie ses chefs-d'œuvre après une croisade de huit siècles. Les grands hommes du siècle de la reine Anne naissent tous au milieu des commotions politiques.

On dit cependant, par forme de proverbe, que les arts sont amis de la paix. Sans doute ce n'est pas au milieu du bruit des batailles que Phidias sculptera son Jupiter, qu'Apelle tracera le masque de la calomnie, et que Raphaël dessinera ses madones. Le génie aime la solitude. Les véritables fruits de la nature humaine, les arts, les sciences, les grandes entreprises, les hautes conceptions, les vertus mâles, ne tiennent pas moins à l'état de guerre et de souffrance.

Ce témoignage décisif de l'histoire est singulièrement corroboré par les notions du simple bon sens. Qu'est-ce en effet qu'une société ? Dans sa notion primordiale, une société implique union. Qui dit union suppose intelligence et volonté comme moyens

d'union. La société civile repose donc premièrement sur l'union des âmes, sur l'union des intelligences dans une foi à des vérités communes, sur l'union des cœurs dans l'adhésion à des lois communes, sur l'union des forces dans l'observation de préceptes communs. Autrement vous n'aurez qu'une société factice, maintenue par l'action extérieure du pouvoir ; vous ne formerez pas plus société par un simple rapprochement d'êtres humains, que vous ne produiriez un bloc de marbre par le rapprochement de grains de sable.

S'il est vrai que la souffrance nous unit dans un lien fraternel, si elle rapproche les esprits et surtout les cœurs, il n'est pas moins constant que la jouissance nous sépare, nous isole, nous cloître dans un égoïsme lâchement stérile et nous transforme même à la longue en animal lubrique. Les sujets laissent donc, comme dépouilles, entre les mains du plaisir, la puissance de la volonté, la force de l'entendement et l'instinct des grandes choses ; ils deviennent égoïstes jusqu'au cynisme, voluptueux jusqu'à la fureur, cruels jusqu'à l'extravagance, et tombent en masse sous le fouet du servage, quand ils ne tombent pas en particulier des mains de la justice aux mains du bourreau. Le pouvoir, de son côté, s'engourdit par l'opium du plaisir et ne sort de son engourdissement stupide que frappé par l'âcreté du sang qui coule, ou réveillé par le bruit des chaînes que lui passe aux mains son vainqueur.

Ainsi la société a disparu. Il n'y a plus d'intelli-

gences, plus de volontés, plus de forces convergentes ; il n'y a plus que des individus et point de parties du grand tout qu'on appelle la société. Cette poussière s'évanouit comme un songe.

II. Notre attention se concentre sur l'ordre économique, sur la production, la distribution et la consommation des richesses. Voyons ici l'heureuse influence du renoncement et les désastreux effets du sensualisme.

L'idéal du progrès est, pour l'homme, de parvenir à la conquête du bien, du beau, du vrai et de l'utile. L'un des moyens de réaliser ces conquêtes est de développer simultanément les facultés de l'homme qui répondent à ces divers objets de son activité, tout en maintenant ces facultés dans leur rang de subordination et à leur degré de prééminence.

La révolte des sens a troublé de tout temps l'heureux accord de ces facultés tendant, d'une commune impulsion, vers un but unique, et réalisant, par leur constante harmonie, le progrès vrai et durable. De cet oubli des lois naturelles sont résultés de grands maux dans l'ordre même du bien-être.

De nos jours, des écoles se sont élevées qui ont voulu substituer, dans la science économique, le principe du sensualisme au principe du renoncement. Ces écoles ont enseigné la doctrine du développement indéfini des besoins, la légitimité des exigences de la nature déchue, et elles ont stigmatisé comme outrage à cette même nature tout ce qui pouvait con-

trier son penchant vers les satisfactions matérielles. C'était méconnaître les lois essentielles de l'activité humaine, et, — car les doctrines sont l'âme de la société, — préparer au monde de grandes catastrophes.

A cet entraînement des idées, se sont joints les progrès de l'industrie et la facilité des relations commerciales. La division du travail, le jeu des machines, les rivalités de la concurrence et l'application de la vapeur aux transports nous mettent aujourd'hui sous la main toutes sortes d'objets séduisants qui sollicitent à la jouissance, poussent à l'exagération du besoin, embarrassent dans un réseau d'habitudes sensuelles et conduisent finalement à l'idolâtrie de la chair.

Ces doctrines épicuriennes, favorisées par les tendances de la nature déchue et par l'expansion croissante des forces économiques, pénétrèrent d'abord dans les classes élevées et y trouvèrent bon accueil : elles déguisaient leur voluptueux matérialisme et semblaient concilier le bénéfice des passions satisfaites avec un ordre social en apparence inébranlable. Plus tard, elles se répandirent dans le peuple et devinrent des réalités audacieuses qui mirent les nations à deux doigts de l'abîme.

Cette réduction à l'impossible (qui est en pratique la forme de l'absurde) du sensualisme, dépose déjà en faveur du renoncement chrétien et prouve indirectement son heureuse influence sur le développement du bien-être. Nous pouvons la démontrer directement par des preuves péremptoires.

L'ordre économique comprend trois choses : la production, la distribution et la consommation des richesses. La production des richesses s'effectue par l'action simultanée du travail et des capitaux. Or, en ce qui regarde le travail, le renoncement chrétien l'affranchit par l'abolition de l'esclavage et l'émancipation du travailleur, le rend plus fécond en flétrissant la paresse, lui assure la sécurité en rendant l'homme plus moral, le réhabilite en lui donnant le caractère d'un acte méritoire devant Dieu, le rend plus intelligent en assurant la victoire de l'esprit, le rend enfin plus moral en renfermant le désir, d'ailleurs légitime, du bien-être dans les limites du juste.

Quant aux capitaux, machines que le travail met en mouvement, matières premières qu'il façonne, le renoncement chrétien favorise leur accumulation avec une rapidité étonnante. Tout capital vient en effet de l'épargne, et l'épargne bien entendue, celle qui tient le milieu entre une folle prodigalité et une avarice sordide, n'est possible qu'avec la modération des désirs, fruit naturel du renoncement ; tandis que le sensualisme, lâchant bride à l'amour des jouissances, absorbe la totalité du revenu dans les débauches de la convoitise et rend l'épargne impossible. C'est ainsi que la souffrance, en la forme du renoncement, seconde la production des richesses par son action nécessaire sur le travail et les capitaux.

Les richesses produites, il faut les distribuer aux membres du corps social. Cette distribution doit s'ef-

fectuer d'après les règles inflexibles de la justice et suivant les ineffables condescendances de la charité. La justice demande qu'on accorde à l'ouvrier qui travaille un salaire équitable ; la charité prescrit le don de l'aumône à celui qui ne saurait travailler. Nous retrouvons ici le renoncement chrétien à la hauteur de sa mission.

Le taux des salaires dépend : 1° de la proportion entre le nombre des travailleurs qui offrent leurs bras et le capital qui demande à être employé ; et 2° du rapport entre la population et les subsistances.

Le renoncement chrétien favorise, d'une part, l'accumulation du capital par l'épargne ; d'autre part, il arrête l'essor de la population par le célibat et par les honneurs rendus à la chasteté. D'où il suit que les capitaux étant beaucoup offerts et les bras l'étant moins, la proportion entre le capital et le travail est tout à l'avantage des travailleurs.

D'ailleurs le renoncement provoque l'accumulation des subsistances en favorisant la production, et empêche qu'un accroissement trop rapide de la population ne fasse hausser démesurément la valeur des produits. Le résultat définitif est donc tout à l'avantage du travail, et c'est ainsi que le renoncement tend à élever le taux des salaires.

En ce qui concerne la charité il faut, pour obéir à ses inspirations, deux choses : 1° avoir du superflu, et 2° être assez désintéressé pour faire l'aumône de ce superflu. Or, le renoncement est le père du désinté-

ressement et l'artisan de l'épargne, tandis que le sensualisme n'est que le père de l'amour-propre et l'ardent ennemi du sacrifice. Le renoncement distribue donc la richesse suivant les condescendances de la charité et les règles de la justice (1).

La richesse produite et distribuée, il faut l'employer de manière à assurer le développement de la santé et de la force physique, la culture de l'esprit et les progrès des sciences, l'éducation du cœur et la pratique de la vertu, la sécurité des peuples, la grandeur de l'humanité, le triomphe de l'Église et la gloire de Dieu. Nous savons par nos précédentes considérations, et nous verrons par des études ultérieures, que la souffrance atteint ces fins diverses avec une assurance réjouissante. L'Église a donc bien mérité du genre humain en maintenant, au milieu du sensualisme qui nous déborde, la loi de l'abstinence et l'obligation du jeûne.

III. Étudions enfin la mission de la souffrance dans l'Église.

On appelle communément *ère des persécutions* le premier âge de l'Eglise chrétienne. A notre avis, renfermer les persécutions dans les premiers siècles de l'Église, c'est manquer à la vérité. Il n'y a pas eu dix persécutions, il n'y en a eu qu'une ; et, s'il est vrai que l'effusion du sang par la guerre, en vue d'expiation, n'a jamais discontinué dans le monde,

(1) Ch. Périn : *les Économistes, les Socialistes et le Christianisme*.

il n'est pas moins vrai que l'effusion du sang par le martyr, en vue de propitiation, n'a jamais discontinué dans l'Église. Sans parler des victimes saintes tombées çà et là sous le couteau du fanatisme, on voit en effet les persécutions se succéder par une chaîne continue, dans les massacres de la Perse, dans les massacres des Huns et des Vandales, des Sarrasins et des Normands, de l'Angleterre, du Japon, de la France et de la Cochinchine.

On joint aussi volontiers à la persécution du glaive la persécution des esprits orgueilleux et des cœurs corrompus. Sans doute, on doit distinguer dans ces luttes compliquées qui résument à peu près l'histoire de l'Église militante, d'une part les ennemis qui attaquent, de l'autre les objets qu'ils veulent renverser. Les ennemis qui attaquent sont invariablement la brutalité du corps, l'orgueil de l'esprit et la perversité du cœur ; ce qu'ils attaquent, c'est la discipline qui ne laisse rien aux caprices de la violence, le symbole qui anéantit l'orgueil dans l'acte de foi, et la loi qui poursuit la perversité jusque dans les replis de la conscience. Mais, par une affinité logique autant que par un mystérieux enchaînement de scélératesse, ces trois ennemis se donnent la main, opèrent les mêmes œuvres et marchent au même but : la violence est chicanière et corrompue ; le sophisme est brutal et pervers ; la corruption est grossière et sophistique ; et toujours cette Église, que les trois puissances conjurées paraissent n'attaquer qu'en détail, elles veulent la noyer dans son sang.

La vie de l'Église catholique est donc sur la terre un grand combat : combat contre des ennemis orgueilleux, ambitieux, lâches et toujours avides de sang. Dans cette interminable lutte de la résignation contre la violence, de l'humilité contre l'orgueil, de la douceur contre la férocité, du renoncement contre l'ambition, l'Église est déchirée, meurtrie. Le poignard au cœur, elle garde sur ses lèvres un sourire : elle connaît la mission providentielle de ses souffrances ; elle sait que, partout où l'iniquité croit sceller une tombe, Dieu la condamne à déposer un berceau.

Ce serait un ouvrage intéressant que celui où l'on montrerait, autant qu'il est permis à l'homme, quelles ont été les vues de la Providence dans ces persécutions déchaînées contre l'Église. On verrait chaque attaque ménager un triomphe, chaque erreur produire le développement d'une vérité, chaque crime enfanter des vertus. Car, pour que le bras de Dieu apparaisse, il faut, quand la force de l'homme fait jouer ses ressorts, que l'Église croisse sous le glaive, quand les ténèbres menacent d'obscurcir la vérité, que son radieux soleil resplendisse, et quand le crime a des autels, que la vertu ait des martyrs. Telle ne saurait être ici notre tâche ; nous prenons la question au point de vue général. Nous étudions l'importance dogmatique et l'efficacité morale de la persécution dans l'Église.

La persécution du glaive rend visible la divinité de l'Église par le double miracle de sa fondation et de sa perpétuité.

Assurément si l'Église, à son origine, avait fait appel aux convoitises de l'homme ou à l'ambition des princes, son établissement n'eût différé en rien de l'établissement des schismes et des hérésies; on eût même pu, avec quelque apparence de justice, l'assimiler à ces erreurs célèbres qui ont séduit le genre humain, et lui ont suscité, en compensation d'un symbole sans mystère et d'une loi sans sacrifice, des embarras surchargés de désastres. Si seulement, dédaigneuse de ces ignobles moyens de prosélytisme, elle s'était établie sans conteste, et si la barque de Pierre avait suivi, sans orage, le cours des siècles, on eût pu attribuer cet établissement facile à des harmonies providentielles, cette heureuse navigation à la sérénité du ciel ou à l'habileté des pilotes. Mais il n'en va pas ainsi. L'Église commence dans le sang, grandit dans le sang et vit dans le sang; non dans le sang de ses ennemis, mais dans le sang de ses enfants. A peine sortie de son berceau, déjà ensanglantée par la persécution, elle se voit assaillie par la plus furieuse des tempêtes. Les chrétiens meurent par millions. L'Église se propage cependant, et victorieuse, après trois siècles de supplices, elle essuie ses plaies et se venge de ses bourreaux en les recevant dans son sein.

Des sophistes, je le sais, ont prétendu infirmer la force probante de ce fait merveilleux, croyant l'expliquer par l'exaltation de l'enthousiasme et par l'intérêt que donne à une cause persécutée l'auréole de la souffrance. Vain subterfuge! Le genre humain ne

croira jamais que, pendant l'espace de trois siècles, sur tous les points du monde connu, il se soit trouvé un nombre prodigieux de personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, capables de sacrifier avec joie, par simple enthousiasme, leurs biens, leur honneur suivant l'opinion, leur vie, plutôt que d'abandonner la foi d'un maître crucifié. J'avouerai aussi, pour ma part, que j'ai beau consulter les principes de la philosophie, beau recueillir les leçons de l'histoire, je ne puis me persuader qu'un moyen d'obtenir des adhésions soit d'égorger ceux qui se prononcent, et qu'une cause doive réussir pour avoir été poursuivie par le fer et le feu. Évidemment le doigt de Dieu est ici, et, si l'intervention divine n'éclate pas, un tel héroïsme, devenu vulgaire, est bien le plus éclatant des miracles. Il faut toujours en venir au mot de Pascal : Je crois des témoins qui se font égorger.

L'Église n'a pas souffert qu'aux premiers jours de son histoire, elle a souffert dans tout le cours de son existence ; on ne saurait trouver un point du temps ou de l'espace qu'elle n'ait marqué de son sang, et ce fait indubitable rend également miraculeuse sa perpétuité. Les statisticiens estiment à douze cent millions la population du globe, et c'est assurément aller au delà de la vérité que d'estimer à un faible million le nombre des membres de l'Église enseignante. Ce million d'apôtres n'a en sa faveur ni l'ascendant de la fortune, ni le crédit de la puissance, ni la force des armes : il est pauvre, il est faible, et les armes et la puissance, et la fortune sont liguées, déchaînées con-

tre lui. Malgré tout, l'Église vit et les empires tombent. Je ne parle pas des empires de l'antiquité qui croulent avec une rapidité vraiment effrayante. Je parle des États modernes. Il n'en est aucun qui remonte à dix-huit siècles, aucun qui n'ait changé de dynastie, aucun qui n'ait subi de profondes révolutions. Cependant les évêques succèdent aux évêques, les pontifes succèdent aux pontifes, et, de sa barque, Pierre commande aux flots qui agitent le monde. Car, non-seulement l'Église résiste au choc de la destruction, mais elle subsiste toujours avec la puissance invincible de ses faiblesses, comme parle Bossuet. Depuis dix-huit siècles, ou, pour parler plus juste, depuis six mille ans, elle verse sur le monde des splendeurs de plus en plus radieuses ; et, plus industrielle que le soleil, elle éclaire toutes les contrées sans oublier les pôles. Pour ne parler ici que de ses principaux bienfaits répandus sur l'Occident, c'est elle qui pénètre d'un souffle de vie Rome à sa décadence ; elle qui civilise les barbares, elle qui constitue la société chrétienne du moyen âge ; elle qui donne, dans les temps modernes, à chaque plaie un médecin, à chaque aspiration généreuse un moteur, un but et une direction ; elle enfin qui survivra sous d'autres cieux quand, sur les ruines solitaires de nos cités autrefois pleines de peuple, les Jérémies d'un autre âge viendront dire :

La git Lacédémone, Athènes fut ici !

Telle est dans l'Église la mission providentielle de la persécution du glaiive. La persécution de l'orgueil

a aussi sa fonction, mais dans un autre ordre d'idée. Celle-ci rend visible le double miracle de la conservation et du développement de la vérité dans le monde.

Le miracle de sa conservation d'abord. Avez-vous vu quelquefois au milieu des torrents de pluie, des rafales de vents, des éclats de tonnerre, durant l'obscurité profonde d'une nuit de tempête, une pauvre voyageuse accablée sous le faix des ans, porter d'une main tremblante un flambeau ! Si le flambeau ne s'est pas éteint, Dieu a protégé la pauvrete. Cette vieille voyageuse nous représente l'Église. Son flambeau, c'est l'immuable symbole des mystères. Ce flambeau, elle le porte, non pas une nuit, mais des milliers de nuits ; elle le porte, non pas d'une chaumière à une chaumière, mais d'un empire à un empire, d'un monde à un monde. Toujours les rafales de l'hérésie, les bourrasques du philosophisme et le tonnerre des révolutions menacent de l'éteindre. Inutiles menaces. La corruption a beau élever ses nuages de poussière, l'orgueil a beau amonceler ses brouillards de sophisme, la trame se découvre, l'air s'épure et toujours à l'horizon devenu serein brille d'un éclat plus vif le divin flambeau des mystères.

A ce miracle s'en joint un non moins éclatant, celui des progrès du dogme. Sans doute la doctrine chrétienne ne souffre ni accroissement ni détérioration : elle est complète dès le commencement et immuable dans sa durée. Complète en elle-même, quoiqu'elle ne substitue jamais aux dogmes primitifs

des dogmes nouveaux, elle progresse cependant. Ce progrès s'accomplit en donnant aux vérités anciennes une expression plus précise, en les défendant à l'aide d'une formule consacrée et en éclairant par la spéculation scientifique les faces lumineuses du mystère. L'Église laissée à sa tendresse maternelle enseignerait avec une sublime simplicité, et ses enfants, sur sa parole, croiraient avec une simplicité également sublime : l'Église n'est pas métaphysicienne et ses enfants ne sont pas disputeurs. Mais voilà que l'erreur lève la tête. L'Église fortifie la vérité attaquée et la science chrétienne ajoute à la force d'une définition dogmatique la force des démonstrations d'autorité et le crédit des interprétations raisonnées. Dès qu'Arius parait, Pierre parle par la bouche de Sylvestre, le concile de Nicée lance ses anathèmes, Athanase écrit ses admirables traités et l'auguste mystère de la Trinité rayonne de splendeurs. Les autres mystères, objets des mêmes attaques, sont illustrés de la même défense, et après dix-huit siècles de négations qui s'enchaînent, les vérités définies, défendues, interprétées, démontrées, versent des torrents de lumière sur leurs obscurs blasphémateurs.

En dehors de l'Église donc, s'il se rencontre quelque vérité, dans l'Église seule subsiste, au milieu des attaques, la vérité vivante : c'est là le miracle. De même s'il est, en dehors de l'Église, quelque vertu, dans l'Église seule fleurit la vertu, et c'est un nouveau miracle que fait éclater une forme nouvelle de la persécution.

Quel miracle, en effet, que la conservation de cette loi si courte et si féconde du Décalogue ! Depuis la grande catastrophe de l'Éden s'agitent au cœur de l'homme des passions aveugles, impétueuses, insatiables. Ces passions ont au dehors des complices et réclament un odieux assouvissement. Mais la loi est là opposant ses préceptes. Que faire ? L'hypocrisie interprète la loi, la violence la foule aux pieds. L'Église alors se lève, condamne les interprétations d'une pusillanimité jalouse de concilier, en apparence du moins, le respect du devoir avec sa transgression, et lance les plus terribles anathèmes contre une brutalité qui se croit victorieuse dans l'infamie. A cette voix solennelle, la faiblesse, étonnée d'elle-même, se montre généreuse en soupirant ; mais la violence, elle, s'en va, foulant aux pieds le corps d'un martyr, joindre à ce nouveau crime de nouvelles ignominies. Ne craignez pas cependant. Le martyr expirant a laissé tomber de sa bouche une suprême protestation : *Non licet*. L'Église le relève et le couronne ; quelque chose comme le remords s'éveille, le coupable s'humilie, et c'est ainsi que l'Église assure le triomphe d'une loi sans cesse menacée de ruine.

Loin d'ébranler la loi, l'attaque au contraire la fortifie. L'Église aurait donné ses préceptes comme son enseignement, avec cette autorité qui ne discute point, cette simplicité qui suppose l'adhésion d'une foi vive, et les âmes simplement héroïques se seraient soumises sans murmure. La lâcheté suscite des doutes, la débauche pousse ses déshonorantes clameurs, il faut

répondre. L'Église, immuable dans son esprit comme dans ses principes, résout les difficultés, confond les réclamations indiscretes, et ainsi s'accomplit le progrès de la loi par la définition du précepte, l'atténuement de ses exigences aux difficultés des temps et la mise en évidence des raisons profondes qui réclament son maintien. La loi progresse ainsi comme le dogme, bien qu'ils restent tous les deux immuables.

Tels sont dans l'Église les avantages dogmatiques de la lutte ; venons aux avantages moraux.

Le premier est de rendre la copie conforme à l'original en reproduisant dans l'Église les traits de Jésus-Christ. La vie du Sauveur n'avait été que croix et martyre. Épouse d'un Dieu crucifié, l'Église ne saurait couler des jours tranquilles dans une mollesse enivrante. A elle aussi les tribulations de la terre et les injustices des hommes. Mais descendons plus avant dans le cœur de ce grand mystère.

La persécution est comme l'orage : l'orage purifie l'air et prépare les beaux jours ; la persécution purifie l'Église et lui ouvre des horizons de prospérité. L'Église cependant est sainte dans son chef, sainte dans sa loi, sainte dans toutes ses voies, comment aurait-elle besoin d'être purifiée ? Le voici. Jésus est mort pour tous les hommes, et l'Église, sa légataire, ouvre son sein à tous par le baptême. Malheureusement la lâcheté est l'apanage de la foule et la générosité le lot du petit nombre. Le grand nombre tombe donc dans le mal, et l'Église paraît avoir perdu la splendeur de sa pureté. De grands désordres furent à déplorer sur-

tout quand les païens entrèrent en masse dans l'Église. Vienne maintenant la persécution ; elle attire à elle par le séduisant prestige de sa méchanceté les malheureux dont les crimes étouffaient le bon grain ; elle précipite dans de honteuses chutes les faibles dont les scandales eussent été autant de sources de corruption , et élève les âmes fortes à de plus hautes vertus. Les desseins de Dieu s'accomplissent. L'Église a ouvert à tous le giron de sa charité sans rien perdre à l'éclat de son auréole.

L'Église purifiée par la chute des uns , sanctifiée par la persévérance des autres , surabonde encore de joie au milieu des tribulations, grâce au sacrifice des martyrs et à la générosité des confesseurs. Tant que la persécution sévit, les morts héroïques se succèdent et ce sont autant de triomphes. L'Église, heureuse mère, voit chaque jour naître au ciel un de ses enfants, dont elle recueillera les restes pour les proposer aux hommages de la postérité. La tempête apaisée, nouvelles consolations. L'Église contemple avec ravissement ces cheveux qui ont blanchi dans l'exil, baise avec respect ces mains qui ont porté des chaînes et s'incline avec admiration devant ces fronts meurtris par la tyrannie. Joies ineffables de l'Église victorieuse dans la vie et dans la mort de ses enfants !

Mais la souffrance est sainte, et le martyr ajoute ce qui manque à la passion du Christ. Non qu'à cette passion prise en elle-même il manque quoi que ce soit, loin de là ; son prix surabonde même où avait

abondé l'iniquité. Jésus cependant veut qu'on agrandise encore le patrimoine de grâce, d'ailleurs infini, qu'il a légué au monde. En outre, il a choisi la souffrance de ses corédempteurs comme moyen de déverser sur le monde le prix de son sacrifice. Qu'elle est belle et féconde maintenant, l'oblation de ces médiateurs subordonnés au médiateur souverain ! Les voilà qui inondent la terre d'un déluge de sang. Ce sang crie vengeance comme celui d'Abel, mais, mélangé à celui de Jésus, il crie plus haut miséricorde. Ses flots coulent donc pour expier encore les péchés du monde ; ils coulent surtout dans Rome, la grande prostituée qui a servi de sentine aux abominations du paganisme. D'autre part, ce sang versé sur toutes les plages est un acte en prise de possession : la terre est à Dieu parce qu'il l'a créée, à Jésus parce qu'il l'a arrosée du sang de ses enfants. Oserait-on lui contester le droit de faire fleurir la croix là où ils sont tombés sous le fer des bourreaux ? Bien plus ce sang a été comme transsubstantié par une miséricordieuse toute-puissance en un germe de vie, et toujours, après les massacres, vous voyez, c'est la remarque de Tertullien, s'épanouir des générations de chrétiens, comme on voit pulluler dans une forêt, tombée sous la hache, des bourgeons, espérance de l'avenir. A ce nouveau titre Rome a la plus belle part aux immolations : Dieu, qui en avait fait la capitale de l'ancien monde, l'appelle à être encore la capitale du nouveau, le siège central de l'Église, la tête et le cœur du christianisme.

Une observation est nécessaire ici pour prévenir une difficulté. On a vu plus d'une fois couler le sang des martyrs sans que son effusion ait fait germer des chrétiens. C'est peut-être que ce crime avait attiré la réprobation du peuple persécuteur ou plutôt que trop peu de sang avait été répandu. Viennent de nouveaux apôtres. Leur sang mêlé au sang de leurs devanciers rendra désormais la parole féconde et fera tressaillir de fécondité une terre jusque-là stérile.

Le monde converti par le sang des martyrs ne s'élève point d'un bond à la pureté de la vie chrétienne; il reste même toujours, plus ou moins, le foyer de tous les crimes. Or Dieu est justice, et si le drame ici-bas inachevé de la vie humaine ne trouve son dénouement qu'en face des justices éternelles, les peuples qui ne sauraient, en tant que peuples, comparaître devant ces justices, doivent trouver dans le temps cette justice que l'éternité leur refuse. Dieu règne donc au ciel et sur la terre, au ciel par l'ordre des récompenses et des châtiments éternels, sur la terre par les châtiments qu'inflige son gouvernement temporel. De sa juridiction relèvent tous les empires, dans sa main repose la rosée des bénédictions, à ses pieds s'agite la foudre et, sous son regard se balancent les mérites et les crimes des peuples. Quand les crimes remplissent la coupe des vengeances, Dieu appelle ses ministres, la peste, la guerre, la famine, et leur dit : Allez. La peste s'en va versant du poison dans les airs, et un voile de deuil couvre les cités; la guerre

précipite les empires contre les empires et des flots de sang sont répandus; la famine tarit les sources de l'alimentation publique et les générations s'agitent dans les tortures de la faim. Mais que des victimes volontaires tombent sous le glaive, leur sang contrebalance le poids des iniquités, les anges cessent de répandre les coupes de la colère, et la main toujours magnifique du Très-Haut remplace les vengeances par les bénédictions.

Telle est dans l'Église la mission providentielle de la lutte et le résultat des attaques déchaînées contre la cité de Dieu. Le croirait-on ? une science irréfléchie ou présomptueuse a refusé d'admirer ces harmonies, et soulevé contre une doctrine si juste et si consolante de frivoles objections. Mais, dit-elle, la persécution fait perdre à l'Église des nations entières; quand des nations ne succomberaient pas, des justes succombent; et il paraît difficile de concilier avec la sagesse de Dieu le triomphe des méchants.

Reprenons.

L'Église perd des nations. — Oui et non. Non, parce qu'une nation ne peut être séparée que passagèrement de l'Église qui compte d'ailleurs toujours des enfants dans cette nation séparée. Oui, parce que la grâce abandonne les indignes pour passer à de plus dignes. Ainsi aux grandes hérésies correspond la conversion des barbares; au schisme d'Orient la conversion du Nord; à la réforme protestante, la découverte de l'Amérique; enfin à l'affaiblissement de la foi en Occident l'extension progressive de l'Évangile dans

les pays infidèles. Ainsi s'accomplissent les vues miséricordieuses et justes de cette Providence qui donne à chaque peuple sa vocation et proportionne à leur fidélité ses récompenses.

Des justes succombent. — Des justes, non ; des apparences de justes, oui. Ceux qui succombent, succombent en punition de leur infidélité. Si, par supposition, un vrai juste prévariquait, sa chute, explicable en principe, aurait pour but dans le plan divin de manifester la faiblesse de l'homme. S'il s'agissait d'un peuple, le problème se compliquerait, mais ne serait en tout cas rendu insoluble que par l'absurdité des hypothèses.

Que dire du triomphe des méchants sur les serviteurs de Dieu ? que la prospérité des méchants, semblable à celle des démons, a toujours un ver caché qui la dévore, que Dieu humilie tôt ou tard les persécuteurs par le triomphe définitif de l'Église et qu'il les attend toujours au lit de mort, comme l'observait Lactance. Si Dieu parfois diffère ses châtiments, c'est qu'il embrasse tous les temps et que justice sera rendue aux solennelles assises du jugement là où tomberont tous les mystères de l'histoire.

Telle est ici-bas la condition de l'Église, et telle est la mission de ses combats. Harcelée sans cesse par des ennemis que la défaite ne décourage point, elle présente son sein au glaive, elle prêche sa doctrine à l'orgueil, elle impose sa loi aux passions, et toujours le glaive déchire son sein, l'orgueil attaque sa doctrine, la passion viole sa loi. Quand l'homme vou-

drait l'anéantir, Dieu la relève et mesure à la fureur des attaques la splendeur des victoires. La vie de l'Église se résume donc dans cette brève formule : être victime pour rester reine.

Troi
taine
à foi,
tribor
l'autre
ut en:
les Am
s'appe
éduc
tent p
Or, le
voir:
au pr
main
hausl

CHAPITRE XXI.

Du gouvernement temporel de la Providence dans les temps anciens, principalement envers le peuple juif.

Trois moyens ont été donnés à l'intelligence humaine pour parvenir à la connaissance de la vérité : la foi, l'intuition et la démonstration. La foi et l'intuition supposent, l'une l'enseignement extérieur, l'autre les illuminations intérieures de Dieu, qui tantôt enseigne comme un maître, tantôt rayonne dans les âmes comme un soleil mystique. La démonstration s'appuie sur les principes révélés et établit par voie de déduction ou de témoignage des vérités qui ne portent pas avec elles le caractère d'irrésistible évidence. Or, les déductions de la logique gardent aujourd'hui moins d'autorité que le témoignage des faits. Grâce au protestantisme hérétique et philosophique, il y a maintenant des peuples de sophistes. On raisonne à tous les degrés de l'échelle sociale, et le raisonnement

exclut la raison. En présence d'esprits qui se consomment misérablement dans ce cercle fatal, nous en appelons à l'histoire. L'histoire, dit justement Lamartine, rend la Providence visible dans la rémunération et dans l'expiation infaillibles du bien et du mal. Si elle est commentée par un esprit droit et religieux, elle est, pour les peuples, un examen de conscience et une école de justice (1).

L'histoire embrasse tous les temps. Au siècle de saint Augustin, Paul Orose l'étudiait dans ses détails pour y retrouver la trace des justices de la Providence. Les vicissitudes de l'histoire et l'éclat des révolutions modernes rendraient cette tâche moins difficile. Obligé de nous borner, nous nous attacherons aux événements qui donnent le plus de force au témoignage de l'histoire. Dans ce chapitre nous relevons les faits les plus significatifs de l'ère patriarcale et nous insistons spécialement sur les châtimens du peuple juif.

I. Au commencement Dieu avait placé l'homme et la femme dans un jardin de délices. La femme, trompée par le serpent dont le démon avait pris la figure, cueillit le fruit défendu, en mangea, et en donna à son époux qui en mangea pareillement. Un tel crime appelait un châtiment. Écoutons l'arrêt du Juge souverain : au serpent, premier coupable, la première peine : *Parce que tu as trompé la femme, tu*

(1) *Vie des Grands Hommes*, Préface.

seras maudit entre tous les animaux, tu ramperas sur ta poitrine et tu mangeras la terre; — à la femme, complice du serpent, sa peine : Je multiplierai tes chagrins, tu enfanteras dans la douleur, et tu seras sous la puissance de l'homme; — enfin à l'homme complice de la femme : La terre est maudite dans ton travail, tu mangeras ton pain à la sueur de ton front jusqu'à ce que tu retournes en poussière. (Gen., III.)

Adam et Ève sortent du paradis. Leur descendance se propage. Le premier enfant du premier homme trempe ses mains dans le sang de son frère : Dieu attache à son front le signe de l'anathème. Le cinquième descendant de Caïn, Lamech, ajoute à l'homicide la polygamie. La cruauté et la débauche versent sur la terre un déluge de crimes. A côté des prévaricateurs marchaient sans doute des hommes justes et craignant Dieu. Malheureusement leurs fils épousèrent les filles d'hommes qui n'étaient pas de Dieu et toute chair corrompit sa voie. De ces unions charnelles naquirent des géants qui remplirent la terre de violence. Dieu se repentit alors d'avoir créé l'homme, et il perdit le genre humain dans les eaux du déluge.

Noé et sa famille, réfugiés dans l'arche, échappèrent à ce désastre. Des trois fils de Noé, l'un, pour avoir manqué de respect à la dignité de son père, entendit la malédiction tomber sur Chanaan, malédiction qui depuis quarante siècles pèse sur la tête des races africaines. La nombreuse postérité du patriarche avait reçu de Dieu ordre de se disperser

pour cultiver la terre et trouver dans le travail un remède à la corruption. Au lieu d'obéir, les enfants de Noé bâtirent une ville qui devait leur servir de centre commun et tentèrent d'élever une tour qui les soustrairait, le cas échéant, aux ravages d'un nouveau déluge. Dieu, voyant ses défenses éludées, confondit le langage des rebelles, et, neuf siècles environ après le déluge, il fallut former des nationalités distinctes.

Dieu, qui avait manifesté par le déluge sa justice, manifestait par ce nouveau châtiment sa miséricorde : il voulait par cette dispersion forcée conserver la religion confiée au sacerdoce de la famille et sauvegarder l'ordre social reconstitué au sortir de l'arche. La malice des hommes perdit l'une et l'autre : l'ordre social d'abord par la formation des empires et la chute d'un certain nombre de familles dans la barbarie ; l'ordre religieux ensuite par la chute de tous les peuples dans l'idolâtrie.

Ces prévarications attireront sur les peuples des catastrophes. Avant d'en entamer le récit, nous devons rappeler que Jésus, venant parmi nous continuer l'œuvre de son Père, conciliera, comme lui, dans le châtiment, la miséricorde avec la justice. A son avènement dans la chair, il prend sur ses épaules le fardeau de nos crimes, et Dieu poursuit le péché de ses rigueurs même dans son Fils. Le doux Sauveur naît dans une étable ; enfant, il prend le chemin de l'exil ; adolescent, il porte à Nazareth le faix du travail ; apôtre, il ne rencontre jamais sur son chemin la pierre du repos ; enfin quand *son heure* sonne (son

heure, comme si toute sa vie était concentrée dans cette heure), il a une sueur de sang au jardin des Olives, il sent la douleur sous le soufflet du prétoire, il défaillit sous le poids de la croix, il souffre la soif sur le Calvaire et une terrible agonie sur le bois ignominieux, il voit venir la mort avec terreur, et il gémit douloureusement en rendant son âme à son Père.

A son avènement dans le jugement il reviendra comme un lion poursuivre de légitimes fureurs ceux dont les lâchetés renouvellent son crucifiement. La terre sera bouleversée, [les hommes sécheront de frayeur, et les pécheurs entendront le formidable anathème : Allez, maudits, au feu éternel !

Telles sont les voix de Dieu en ses justices. Au commencement, au milieu, à la fin des temps, il punnit. Le châtiment est le ministre des vengeances célestes et le pivot de l'histoire.

II. Quand l'idolâtrie fut venue s'ajouter à la corruption, si Dieu eût laissé le dépôt de la vérité religieuse aux mains du sacerdoce patriarcal, la révélation n'eût point survécu au naufrage des vertus antiques, et alors eussent été confondus les desseins miséricordieux de Dieu sur le monde. Dans sa sagesse Dieu choisit parmi toutes les familles la famille d'Abraham, et quand cette famille fut devenue le peuple juif, il lui donna un symbole de foi, des préceptes moraux, un culte, des lois civiles et politiques. Pour assurer le maintien de ces institutions, il cloîtra le peuple prédestiné dans un territoire fermé de montagnes, lui

donna des chefs de son choix, le sépara de l'étranger par des observances légales et des préceptes cérémoniels, et établit dans son sein un sacerdoce, un temple, des sacrifices.

L'Église nationale du judaïsme avait au fond les mêmes obligations que le sacerdoce patriarcal : elle devait observer la loi de Dieu dans tous ses préceptes et garder intact le dépôt des traditions. En cas d'infidélité, elle devait, comme tous les peuples qui trahissent leur vocation, encourir des châtimens. Seulement cette loi générale de la Providence avait ici une sanction particulière. Chez les autres peuples les crimes nationaux sont toujours punis, mais à la longue ; les iniquités des pères ne sont recherchées souvent qu'à la quatrième génération. En Israël au contraire la peine suit le péché sans délai, Jéhovah l'a juré. Dès qu'une prévarication est commise, la colère de Dieu éclate. Souvent même le Seigneur, fidèle à tous ses sermens, envoie des ambassadeurs extraordinaires dénoncer aux rois impies et au peuple coupable l'éclat imminent de ses vengeances.

L'histoire des rois d'Israël et de Juda, et l'histoire du peuple juif tout entier, confirment ces principes de leur témoignage. Un roi pieux est invariablement un roi heureux ; un roi impie ou corrompu est fatigué des révoltes de ses sujets ou des attaques des rois voisins ; un roi tantôt pieux, tantôt criminel, voit les vicissitudes de sa fortune suivre les vicissitudes de son dévouement. Quant au peuple, s'il est fidèle, il reçoit avec abondance la rosée du ciel et la graisse de

la terre ; il repose tranquille à l'ombre de sa vigne et de son figuier. Mais s'il oublie Abraham son père et Jéhovah son Dieu, l'affliction le visite, des conquérants le subjugent ou des princes l'écrasent du poids de leur tyrannie. Quand la mesure des iniquités, remplie du sang des prophètes, approche de son comble, les enfants de Jacob sont envoyés en captivité sur les rives de l'Euphrate, et asservis tour à tour au joug des Perses, des Grecs et des Romains. Enfin l'héritier des promesses va devenir le peuple déicide, et déjà s'allume à l'horizon la foudre qui va le frapper.

Nous nous arrêtons à la chute de Jérusalem qui clôt et résume l'histoire du peuple juif.

Ceux qui sont initiés à la connaissance de l'Évangile savent que nul événement n'avait été plus clairement annoncé. La persécution d'abord comme premier symptôme, la séduction marchant de pair avec elle, les faux docteurs, les fausses prédications, les faux miracles ; peu après, ou en même temps, les calamités publiques, pestes, guerres, famines, tremblements de terre ; bientôt les agitations politiques, non-seulement pour la Judée, mais pour le monde romain tout entier, guerres de nation à nation et guerres des nations contre elles-mêmes, en un mot, un état d'angoisses, de perturbation et de souffrance universelle ; et, pour couronner ces douleurs, la grande douleur de Jérusalem, son investissement, sa défaite, le massacre de ses habitants, sa destruction, la captivité de ses fils, leur dispersion par toute la terre (1).

(1) Cf Champagny : *Rome et la Judée au temps de la chute de Néron*.

Les hommes vont remplir le programme de Dieu.

Le premier signe de son accomplissement, c'est la persécution qui s'élève tout à coup contre les Juifs. Jusque-là les enfants de Jacob avaient été l'objet d'un respect mystérieux. Les peuples avaient cru voir en eux les dépositaires des promesses. Les conquérants les avaient traités avec une bienveillance marquée : Cyrus avait déchargé Israël de ses chaînes, Alexandre lui avait reconnu des privilèges, d'autres princes avaient favorisé son commerce, et ceux-là mêmes qui avaient dû punir n'avaient prêté qu'à regret leur ministère à l'expiation. Ces dispositions changent subitement. Les Juifs deviennent, de la part des princes et de la part des peuples, l'objet d'une haine vivace que dix-neuf siècles de persécutions n'ont pas épuisée. A Césarée de Palestine, les Gentils s'élèvent contre les Juifs et en tuent vingt mille. Les habitants de Scythopolis, les ayant chassés de leur ville, les obligèrent de s'enfermer dans un petit bois, et les égorgèrent au nombre de plus de treize mille. A Tyr, après en avoir tué plusieurs, on mit presque tous les autres aux fers. A Alexandrie, le gouverneur, dont ils avaient méprisé les avis, mit à la discrétion de ses soldats cinquante mille Juifs. A Joppé, Cestius Gallus, gouverneur de Syrie, fait égorger tous les Juifs au nombre de huit mille. Les habitants de Damas en massacrent dix mille dans le gymnase de leur cité. Et combien d'autres tueries que les historiens indiquent sans s'y arrêter, tant il paraissait naturel d'exterminer les Juifs !

Aux massacres se joignent les séductions. Le Messie avait été longtemps le désiré des Juifs et l'attente des Gentils. A son avènement, les peuples ne surent pas le reconnaître sur la paille de la crèche, sur le bois de la croix et dans l'humble cénacle des chrétiens. Il ne venait pas à la pensée de chercher un rédempteur là où aucun bruit ne se faisait ; où aucun poème ne célébrait le Fils du ciel ; où aucune auréole de gloire humaine ne resplendissait ; où les miracles étaient des guérisons, non des épouvantements ; des bienfaits, non des spectacles. Cependant l'heure était venue, et le trône impérial voyait se succéder l'hypocrite cruauté de Tibère, les folies de Caligula, l'imbécillité de Claude, les fureurs de Néron, les orgies de Vitellius. Les peuples, fatigués de ces lâches tyrannies et las d'attendre en vain, tournaient vers l'Orient des regards mouillés de larmes, prêts à saluer le premier qui se dirait sauveur. Le démon, le prince de ce siècle, voyait d'ailleurs l'Église sortir d'un berceau triomphant, et il voulait susciter à son fondateur des semblants de rivaux. Ce fut l'ère des faux prophètes et des faux christs. En Germanie, vous voyez les vierges fatidiques Velleda, Aurinia, Gauna, qui ne sont pas seulement des prêtresses, des prophétesses, des héroïnes, mais des divinités. Dans les Gaules, le paysan boïen Maric paraît au moment des guerres entre Othon et Vitellius. En Orient, Simon le Magicien se proclame prophète pour les Samaritains, messie pour les Juifs, Christ pour les chrétiens, et Jupiter pour les Gentils. A côté de Simon se trouvent

Ménandre, qui se dit une émanation de la vertu suprême descendue pour sauver le monde de la tyrannie des mauvais anges, et Apollonius de Thyanes qui venait, dit-il dans son apologie, pour chasser les démons. Enfin, dans tout l'empire, on affuble d'une auréole semi-divine un empereur bourgeois, Vespasien. Que pouvait devenir, au milieu de ces entraînements de la superstition, la pauvre race humaine à qui l'on disait : « Le Christ est à Éphèse ; il s'appelle Apollonius, et il vient de faire lapider la peste sous la forme d'un chien noir ; — il est à Autun ; il s'appelle Maric, et il vient de soulever les Gaules : — il est à Rome ; il s'appelle Simon, et il vole dans les airs ; — il est à Alexandrie ; il s'appelle Vespasien, il a guéri un manchot et un aveugle ? » N'était-ce pas là l'ère des fausses inspirations, des faux miracles, des faux prophètes et des faux Christs ?

Pendant les avertissements d'En-Haut se multipliaient. Quelques années avant la ruine de Jérusalem, un homme de la campagne, nommé Jésus, étant venu à la fête des tabernacles, se mit tout à coup à crier dans le temple : « Voix de l'orient, voix de l'occident, voix des quatre vents, voix contre Jérusalem et contre le temple, voix contre tout ce peuple. » Rien ne pouvait l'empêcher de crier ainsi jour et nuit par toutes les rues de la ville. Quelques-uns des principaux citoyens, choqués de ces discours, maltraitèrent cet homme après l'avoir saisi. Il n'eut garde de rien dire pour se justifier, et, au lieu de se plaindre de ce qu'on le maltraitait ainsi, il continua toujours de crier

comme auparavant. Les magistrats, croyant qu'il y avait en lui quelque chose de divin, le menèrent au gouverneur. Celui-ci porta la barbarie jusqu'à le faire fouetter et déchirer de coups. Mais cet homme, sans faire de prières ni verser de larmes, se contentait, à chaque coup, de répondre d'une voix lamentable : « Ah ! ah ! Jérusalem ! » Albin, c'était le nom du gouverneur, lui demanda d'où il était, d'où il venait, et pourquoi il parlait ainsi. Mais, sans rien répondre, il continua sa lamentation sur la ville. On l'entendait surtout les jours de fête, et, ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que, ne cessant de crier, sa voix ne s'affaiblissait point. Au premier siège de la ville, on le vit marcher autour des murailles, en criant : Malheur au peuple, malheur au temple, malheur à la ville ! Enfin il ajouta : Malheur à moi-même ! et tomba tué d'un coup de pierre lancé par une machine.

Vers le même temps éclatèrent d'autres prodiges qu'on ne put s'empêcher de regarder comme signes des malheurs qui allaient fondre sur Jérusalem. L'anné onzième de Néron, au mois d'avril où l'on célébrait la fête des Azymes, à la première veille de la nuit, il parut autour du temple et de l'autel une si grande lumière, qu'on eût cru être en plein jour. La porte orientale du temple, que vingt hommes avaient peine à fermer, s'ouvrit d'elle-même pendant la nuit, malgré ses barres garnies de fer et ses verrous qui entraient profondément dans le seuil. Peu de jours après, le vingt et unième de mai, avant le coucher du soleil, on vit dans les airs, par tout le pays, des chariots et

des troupes armées environner la ville. A la fête de la Pentecôte, les prêtres, étant entrés dans le temple, entendirent tout à coup une voix qui criait : Sortons d'ici !

Des fléaux répondaient aux avertissements du ciel. Avant et pendant le siège, la famine et la peste sévirent avec une sorte de fureur. On sortait de l'hiver ; il ne restait plus de provisions. Les factieux se jetaient sur les maisons pour les fouiller. Trouvaient-ils du froment, ils maltrahaient parce qu'on ne le leur avait pas offert : n'en trouvaient-ils point, ils tourmentaient sous prétexte qu'on l'avait trop bien caché. Les riches vendaient en secret leurs héritages pour une mesure de blé, les pauvres pour un peu d'orge. Ensuite, s'enfermant dans le secret de leur maison, les uns dévoraient le grain, les autres le réduisaient en farine pour en faire du pain, suivant qu'ils étaient plus ou moins pressés de la faim et de la peur. Nulle part de tables dressées ; des mets à demi cuits qu'on s'arrachait : la faim avait effacé la honte. La femme ôtait le pain de la bouche de son mari, le fils de celle de son père, et, chose plus étrange, la mère même l'ôtait à son fils qui périssait dans ses bras. Les séditieux, que n'arrêtaient pas les devoirs de la parenté, se portaient à des attentats encore plus surprenants : ils frappaient des vieillards qui défendaient leur pain, tranaient aux cheveux des femmes qui cachaient dans leurs mains quelque chétif aliment, et brisaient contre la pierre des enfants pour extorquer leur misérable repas. La plus grande rage des séditieux tombait sur

ceux qui les avaient prévenus en dévorant, avant leur entrée, ce qui leur restait de subsistance. Ces horreurs n'augmentaient pas les ressources. Il fallut cueillir l'herbe qui croissait entre les pavés des rues et sur les murs des remparts ; il fallut se mettre sous la dent les bêtes les plus immondes. On en vint ensuite aux ceintures, aux courroies des sandales, aux cuirs des boucliers. Enfin cette malheureuse population se vit réduite à chercher, dans les égouts, des excréments, et à manger ce qu'auparavant elle n'aurait pu même regarder.

Fait à peu près unique dans l'histoire ! une femme de noble condition, Marie, fille d'Éléazar, n'eut pas horreur de tuer son enfant, le rôtit et en mangea la moitié. Attirés par l'odeur, les séditionnaires vinrent, l'épée nue, réclamer leur part de cet abominable festin. Marie leur découvrit les restes de son enfant. Malgré leur férocité, ils furent saisis d'horreur et s'enfuirent. Heureux les seins stériles, heureuses les mamelles qui n'avaient point allaité ! Filles de Jérusalem, qui pleuriez sur Jésus, pleurez maintenant sur vous et sur vos enfants.

Il fallait mourir, on s'y résigna. Au commencement on faisait enterrer les morts aux frais du trésor public pour n'être pas infecté ; ensuite, le nombre des morts devenant trop considérable, on prit le parti de jeter les cadavres dans les fossés ou de les enfermer dans des maisons dépeuplées. Titus en soupira, attestant le ciel que ce n'était point là son ouvrage. Les Juifs tournaient leurs regards vers le temple

comme pour se plaindre à Dieu d'avoir été réservés à de si cruelles épreuves. Des rues étaient silencieuses comme des cimetières, des places encombrées de corps morts. Des jeunes gens, enflés comme des hydropiques, se traînaient, semblables à des fantômes, et tombaient tout à coup ; quelquefois ils passaient chez les Romains et crevaient bientôt pour avoir pris trop de nourriture. Il y en avait qui mouraient en enterrant les autres ; plusieurs se creusaient un tombeau pour y attendre la mort. Plus de cris, plus même de larmes ; la ville était plongée comme dans une funeste nuit.

Les Romains sont arrivés ; le siège commence. Pour en suivre les péripéties avec intérêt, il est nécessaire de dresser le plan de Jérusalem et d'indiquer les divisions des partis.

La situation de Jérusalem, dit le noble comte de Champagne, était naturellement forte. Les deux vallées escarpées du Gihon et du Cédron l'enveloppaient, l'une à l'occident, l'autre au nord et à l'est ; puis, se réunissant au midi, formaient autour d'elle comme un large fossé. Il n'y avait de côté accessible que l'intervalle de douze ou quinze cents mètres, et là comme partout, la main de l'homme avait complété l'œuvre de la nature. Cinq enceintes fortifiées se partageaient Jérusalem. Au sud-ouest se dressait la citadelle de Sion ; défendue du côté de la vallée par la pente ardue sur laquelle elle reposait, du côté de la ville, par les trois tours hautes de quatre-vingts coudées ; de tous côtés, par l'antique muraille de David, haute de

trente coudées et garnie de soixante tours. A l'est de Sion était Moriah, la montagne du temple protégée elle-même par son escarpement naturel, par un fossé creusé dans le roc et par une puissante muraille. Le temple, qui la couronnait, se composait de trois enceintes inscrites les unes dans les autres : le sanctuaire, la nef et les avenues ; les avenues comprenaient des cours, des galeries, des portiques ; le tout formait un ensemble de citadelles. Au nord-est du temple avait été bâtie la forteresse Antonia, élevée de quarante coudées sur un rocher de cinquante. Ces trois enceintes portaient le nom collectif de ville haute. Au pied du temple s'étendait, à l'ouest, Acra, la ville basse, avec une enceinte fortifiée, garnie de quatorze tours. Au nord d'Acra se développait Bezetha, la ville neuve, avec un mur de vingt-cinq coudées et quatre-vingt-dix tours. C'était l'endroit le moins défendu, mais Bezetha occupée, Acra se présentait ; après Acra il fallait escalader la forteresse Antonia ; Antonia forcée, il fallait assiéger le temple ; le temple pris, restait Sion ; Sion réduit, on devait s'arrêter aux pieds des trois tours imprenables, Hippicos, Phasaël et Mariamne. Cinq places fortes à assiéger et sans espérance de victoire définitive.

A cette époque Jérusalem comptait en temps ordinaire environ deux cent mille habitants. Depuis le commencement de la guerre, un grand nombre de Juifs s'y étaient réfugiés ; d'autres y avaient été attirés par la célébration de la Pâque. Tacite y compte six cent mille âmes ; d'après le récit de Josèphe, il

faudrait pousser l'évaluation jusqu'à douze cent mille. Mais cette population ne fournissait pas à la défense des ressources proportionnées à son nombre. La plus grande partie des habitants était découragée, épouvantée, opprimée, avide de soumission et de fuite; la milice de la ville avait été détruite; les pontifes et les anciens, suspects ou proscrits, étaient hostiles à la défense. Josèphe réduit à vingt-cinq mille l'armée de l'insurrection. Encore ces vingt-cinq mille, brigands plus que soldats, se divisaient-il en cinq partis : les zélateurs, les sicaires, les Galiléens, les Iduméens et les bandits. En temps de révolution, les partis ne représentent pas toujours une idée ou un intérêt; ils ne sont souvent que l'instrument d'une passion. L'indécision de leurs traits ne permet donc pas de dessiner leur physionomie. On peut cependant ici saisir quelques traits de ressemblance. Les zélateurs, ces jacobins de la Judée, comme dit le comte de Stolberg, avaient pour chef Éléazar et se posaient en défenseurs de l'indépendance nationale. Les sicaires, sous la conduite de Manahem, fils de Juda le Gaulonite, étaient les tueurs, les *maratistes* du temps. Les Galiléens étaient des réfugiés amenés par Jean de Giscala, sortes d'aventuriers qui accommodaient ensemble le libertinage païen et le fanatisme judaïque. Les Iduméens, pâtres à demi sauvages, prosélytes récents et médiocrement instruits de la loi de Moïse, étaient avides de changements et enthousiastes de la révolte. Enfin les bandits, sous la conduite de Simon, étaient les proscrits et les fugitifs de tous les partis : riches

ruinés par la guerre, gens désespérés qui se jetaient dans les aventures, citoyens, naguère honnêtes, que la folie du temps transformait en brigands, esclaves qui prétendaient conquérir leur liberté, malfaiteurs auxquels on avait ouvert les portes des prisons, tous ceux enfin que la révolution avait jetés hors de leurs voies et de leur bon sens.

Ces partis, armés les uns contre les autres, ne devaient s'unir que contre l'ennemi commun. Jérusalem avait eu d'abord le gouvernement régulier des pontifes. Les zélateurs avilirent le sanhédrin, se jouèrent des pontifes et s'emparèrent du pouvoir. Une première tentative de réaction fit adjoindre à Éléazar Jean de Giscala ; une seconde valut à Jérusalem la triple tyrannie d'Éléazar, de Jean et de Simon. Simon occupait la montagne de Sion avec dix mille bandits et cinq mille Iduméens ; Jean, avec ses six mille Galiléens, s'était retranché dans la première enceinte du temple, et Éléazar s'était renfermé dans l'intérieur. Tous trois, bien qu'ils s'entr'égorgassent, étaient des patriotes vertueux, toujours prêts à verser le *sang impur* des mauvais citoyens. Le vrai peuple, refoulé de toutes parts, vivait donc entassé dans la ville basse, agité sans cesse par des cris de combats ou par des bruits d'orgies. Le sacrifice, il est vrai, s'offrait encore, mais souvent le prêtre était tué à l'autel. Et Jérusalem inscrivait sur ses monnaies l'an II ou l'an III de la liberté !

Cependant Vespasien occupait la Galilée, la Pérée et les villes voisines de Jérusalem. Ce général se pré-

paraît à faire le siège de Jérusalem pour éteindre la révolte dans son foyer, quand il fut appelé à Rome pour recueillir le sceptre tombé des mains de Vitellius. Titus, son fils, lui succéda dans le commandement et vint camper à mille pas de la cité sainte. Titus n'ignorait pas la faiblesse matérielle de ses défenseurs; il savait moins bien leur force morale. D'ailleurs l'élévation des remparts suppléait à l'insuffisance du nombre et la faiblesse des machines employées alors à la guerre était loin de promettre un rapide succès. Cependant, après vingt-cinq jours de siège et d'horribles mêlées, Bezetha et Acra tombaient au pouvoir des Romains. Titus en fit raser les remparts, mais ordonna d'épargner les habitants. Ces voies de douceur ne firent qu'ajouter à l'exaspération des révoltés. Dans une sortie, la garnison de la forteresse Antonia brûla les machines des Romains et détruisit leurs retranchements. Titus s'en vengea en faisant crucifier cinq cents transfuges et en renvoyant à Jean Giscala des prisonniers les mains coupées. Quand la pioche des mineurs eut ouvert le mur de cette tour, on en trouva un second; ce ne fut qu'après des combats furieux qu'on put s'en rendre maître. Elle fut ruinée. L'armée romaine s'avança jusqu'au temple le dix-septième de juillet, jour auquel le sacrifice perpétuel cessa faute de victimes : ce fut, pour le peuple, un grand sujet d'affliction. Titus eut beau tenter encore les voies de conciliation, ses avances ne faisaient qu'enhardir les rebelles. Le général se rendit bientôt maître des galeries extérieures; les Juifs en avaient

brûlé une partie, les Romains brûlèrent le reste. Le huitième d'août, l'armée attaquait la seconde enceinte; malgré tous ses efforts, elle ne put ni abattre les murs, ni enlever les seuils des portes, ni escalader les galeries. Un incendie lui en ménagea l'accès. Du moins Titus et ses capitaines pensaient conserver le corps du temple. Mais un soldat, pressé, dit Josèphe, par une force surnaturelle, jeta un tison dans une des fenêtres dorées des cabinets du nord, et en un clin d'œil la flamme eut envahi ce merveilleux édifice.

Ce fut une heure d'épouvantable destruction. Qu'on se figure dix-sept mille hommes, accumulés dans cette enceinte, et, se ruant au travers, vingt mille soldats irrités par quatre mois de siège et exaltés par le carnage et l'incendie. Le sol encombré de morts, la rampe de l'autel inondée de sang humain, et, au milieu de tout cela, la flamme, propagée avec fureur, achevant de détruire les portiques, le trésor du temple, le sanctuaire, des monceaux d'or et de pierres précieuses. Il y eut un moment suprême où il parut, à voir de loin cet océan de feu, que la montagne brûlait jusque dans ses racines. C'est alors qu'aux cris des soldats païens, aux hurlements des Juifs, aux clameurs de la multitude, répondit, de la montagne de Sion, une immense acclamation de douleur qui retentit jusque dans les montagnes de la Pérée. C'était le dernier soupir de la synagogue.

La citadelle de Jérusalem, Sion, restait. Son agonie ne devait pas être longue. La peste et la famine avaient décimé ses défenseurs; il n'y avait plus sous les ar-

mes qu'une poignée de fanatiques. Il fallut cependant dix-sept jours aux légionnaires pour élever leurs ouvrages. Quand le bélier eut achevé son œuvre, la brèche était déserte. On entre : les maisons sont pleines de cadavres, les souterrains encombrés de fugitifs. L'épée égorge dans ces ruelles étroites tant qu'elle rencontre de la chair humaine. L'incendie s'allume, le sang l'éteint. Quand on eut massacré tout le jour, le feu reprit le dessus, et le lendemain, premier septembre de l'an 70, tout était en flammes.

Jérusalem fut rasée et la charrue promenée sur ses débris fumants. Le vainqueur ne réserva qu'un pan de muraille et les trois tours hérodiennes, Hippicos, Phasaël et Mariamne, pour attester à la postérité la splendeur de la cité ruinée et l'éclat de la victoire romaine. Quand Titus les avait visitées, abaissant sa gloire devant l'évidence de l'intervention divine : Jamais force humaine, s'écria-t-il, n'aurait ébranlé de telles murailles; c'est Dieu qui a combattu pour nous et chassé les Juifs de leurs remparts !

D'après les calculs de Josèphe, onze cent mille Juifs périrent dans le siège et quatre-vingt-dix-sept mille furent vendus en esclavage. Cependant la haine des populations n'était pas satisfaite. A Césarée, lieu où Titus célébra le jour natal de son frère (24 octobre), deux mille cinq cents Juifs furent ou brûlés, ou dévorés par les bêtes, ou contraints de s'entrégorger dans l'amphithéâtre. A Béryte, quelques jours plus tard, il y eut une grande tuerie à la santé de Vespasien. A Antioche, le sénat et le peuple deman-

dèrent à Titus de nouvelles rigueurs contre les Juifs. A Zeugma, il reçut du roi des Parthes une couronne d'or. Tout l'Orient se réjouissait ainsi de la chute de Jérusalem.

Les Juifs eux-mêmes semblaient avoir juré leur anéantissement. Tandis que Titus gagnait Pouzzoles, trois points étaient encore occupés par l'insurrection : Hérodition, Massada et Machéronte. Machéronte et Hérodition firent peu de résistance. Massada, véritable nid d'aigles perché sur une roche escarpée, pouvait arrêter longtemps les officiers romains : on ne songea même pas à la défense. Éléazar propose à ses hommes d'en finir par le suicide. Tous « saisis, dit Josèphe, comme par une impulsion irrésistible, » sans lui permettre d'achever son discours, se hâtent à qui accomplira le premier ce tragique dessein. On égorge les enfants, on égorge les femmes. Les soldats s'égorgent entre eux jusqu'au dernier qui met le feu au palais et se perce de son épée. C'était le dernier sanglot du culte et de la nationalité judaïque, le digne dénouement d'une si horrible tragédie.

Après ces catastrophes, les Juifs se retirèrent en Égypte et en Perse, ne reconnaissant que l'autorité morale de leurs docteurs et la prédominance de deux chefs qui semblent se partager une certaine direction générale, à savoir, le patriarche d'Occident, résidant à Tibériade, et le prince de la Captivité, dont le siège fut successivement à Bagdad et à Babylone. La puissance romaine ne prit point ombrage de ces chefs sans autorité. Les Juifs n'apparaîtront plus que

comme une race dispersée que des imposteurs s'efforceront en vain de réunir. Barcochébas, entre autres, fera massacrer six cent mille Juifs à l'empereur Adrien. Quand Julien l'Apostat voudra rappeler les Juifs à Jérusalem, des globes de feu sortiront des fondations du temple, une pluie de feu descendra du ciel, et un historien du paganisme, Ammien-Marcelin, l'attestera, pour démontrer une fois de plus que le sang du Christ retombe sur la cité et sur le peuple déicide.

La Judée elle-même, cette glorieuse terre des promesses et des bénédictions, périt avec son peuple et sa capitale. Titus avait laissé en paix les cultivateurs juifs; Vespasien les déposséda. Quelques portions de terre furent données à des vétérans, le reste demeura aux mains de l'État et fut cultivé comme l'État sait cultiver dans un tel pays où la chaleur est extrême, et où les eaux doivent être ménagées avec un soin excessif; quand la main de l'homme s'éloigne ou devient négligente, la solitude et la stérilité sont complètes. Le Kisson et le Cédron tarirent, les sources minérales disparurent. Les villages se dépeuplèrent, la vie et la fécondité quittèrent promptement cette terre sans eau. Dans bien des vallées jadis peuplées et fertiles, le chacal se glissa sur le pas de l'homme, et la panthère vint prendre possession de son héritage. Les tigres habitent aujourd'hui le mont Thabor; les cèdres du Liban disparaissent d'année en année. La riche Jéricho n'est plus qu'un petit village; il y a quelques années, une seule barque naviguait sur le

lac de Génézareth. « Et les voyageurs qui viendront de loin se diront en voyant les souffrances de cette terre et les fléaux dont l'a affligée le Seigneur : Pourquoi le Seigneur a-t-il ainsi traité ce pays, et quelle est la cause de cette immense colère (1) ? »

Et maintenant, au milieu de tous les peuples se perpétue la race juive, race d'une inconcevable existence et d'une prodigieuse misère ; elle subsiste sans magistrats, sans lois, sans patrie ; elle se répand partout où il y a une pièce d'or à gagner ou un outrage à subir, et mouille de larmes tous les rivages de son exil, ne vivant que de souvenirs qu'elle voudrait perdre et d'illusions dont elle s'efforce en vain de faire une espérance.

(1) *Deutéronome*, xxix, 22-24.

CHAPITRE XXII

Du gouvernement de la Providence envers les peuples voisins du peuple juif.

Un jour Racine conduisit La Fontaine à complies. L'auteur de *Joconde* n'avait pas les mêmes habitudes de piété que l'auteur d'*Athalie*. Aussi, au lieu de suivre l'office, promenait-il çà et là un regard distrait, ouvrant la bouche avec une solennité qui n'exprimait point l'admiration. Pour couper court au scandale, le poète dramatique présenta au fabuliste une Bible. Celui-ci l'ouvrit au hasard et tomba sur les prophéties de Baruch qu'il se prit à lire avec l'intérêt que les saintes lettres offrent toujours aux bons esprits. Au sortir de l'église, et tous les jours suivants, le bonhomme, ravi de sa lecture, s'approchait de ses amis avec une précieuse discrétion et leur demandait invariablement : « Avez-vous lu Baruch ? C'était un grand génie ! »

La naïveté du fabuliste n'empêchait pas sa question

d'avoir du sens ; elle est bonne à renouveler. Aux nombreuses dupes des idées de Condorcet, de la baronne de Staël, de Saint-Simon, de Fourier, de quiconque rêve pour l'humanité des Eldorados futurs, aux hommes assez simples pour croire que les disciples du Dieu vivant n'ont pas les secrets de la philosophie de l'histoire, on peut très à propos dire encore : « Avez-vous lu Baruch ? »

La lecture de Baruch et des autres prophètes présente, en effet, un contraste saisissant : d'une part, l'envoyé de Dieu dénonce aux cités-reines des premiers âges les châtimens qu'appellent leurs crimes ; d'autre part les voyageurs, dans leurs récits, montrent l'accomplissement de ces malédictions. Ce rapprochement des textes de la Bible et des réalités de la géographie contemporaine, projette des clartés tellement éblouissantes qu'il a frappé même les incrédules. L'un d'eux, Louis-Constantin Chassebœuf, mieux connu sous le nom de Volney, sondant la profondeur des plaies de l'Orient, s'écriait : « Ah ! malheur à l'homme..., me dis-je ; une aveugle fatalité se joue de sa destinée. *Mais non, ce sont les décrets d'une justice céleste qui s'accomplissent. Un Dieu mystérieux exerce ici ses jugemens incompréhensibles. Sans doute il a porté contre cette terre un secret anathème* (1). » Le philosophe attribue une cause religieuse aux malheurs des contrées qui avaient vu fleurir les puissans royaumes des temps anciens ; il ne s'est pas trompé,

(1) *Les Ruines*, cap. 2.

mais là s'est borné son mérite. Il tenait les réalités ; il les a prises à rebours ; il a, comme Tertullien le dit si bien du paganisme, *il a interverti la vérité*.

Rendons à cette vérité l'hommage qui lui convient. Notre tâche sera facile : après avoir relevé dans les Prophètes les menaces lancées contre les principales villes de l'antique Orient, nous trouvons, dans un ouvrage du docte Guerrier de Dumast (1), la mise en œuvre des citations. On ne refait pas ce qui est fait, disait Joseph de Maistre. Aussi nous garderons-nous de refaire ce qu'a fait notre de Maistre français.

I. A l'est de Jérusalem s'élevait Babylone. Babylone, comme Jérusalem, était une cité principe, et son histoire, comme celle de Jérusalem, est tout entière figurative. Sion prêchait la vérité, l'humilité, la candeur, le dévouement, la prière et le sacrifice : Babylone, l'erreur, l'orgueil, la moquerie, l'égoïsme, la révolte et la jouissance. Sion tenait la coupe d'amertume, le modeste calice du salut : » Babylone, « la coupe d'or qui versait l'ivresse à la terre. » Sion enfin, c'était la religion, l'Église, la foi et la vertu ; Babylone, le monde avec ses erreurs et sa corruption. Dieu a puni Jérusalem, dépositaire infidèle des traditions religieuses. Si nous voulons maintenant connaître la destinée des nations qui font de l'erreur un principe et des égarements un progrès, allons sur

(1) *Foi et lumière*, ou Considérations sur les rapports actuels de la science et de la croyance.

le théâtre des plus gigantesques merveilles par où jamais l'homme ait déployé sa puissance, en affrontant son Créateur; étendus sur les bords de l'Euphrate le sort typique échut à la reine des villes, sourde aux célestes avertissements.

Onus Babylonis, poids qui pèse sur Babylone, s'écrie le prophète. La Chaldée, cette terre d'idoles, qui se glorifiait de ses monstres et s'abandonnait aux pratiques d'une superstition délirante; la Chaldée, qui détruisait les villes et faisait du monde un désert; la Chaldée, qui châtiât Israël sans miséricorde, égorgeait les enfants de la cité sainte, renversait le temple et profanait les vases sacrés; la Chaldée est maudite. Sa terre, autrefois si féconde, deviendra la demeure des hérissons et sera réduite en marais bourbeux. L'Assyrien sera perdu dans ses terres et foulé aux pieds sur ses montagnes. La grande Babylone, avec ses jardins somptueux, ses remparts gigantesques, ses palais, ses temples, sera détruite comme Sodome et Gomorrhe. On ne la rebâtira point dans la suite des siècles; les Arabes n'y dresseront pas même leurs tentes, et les pasteurs n'y viendront point pour s'y reposer; mais les bêtes sauvages s'y retireront; ses maisons seront remplies de dragons, les autruches y viendront habiter, et les satyres y feront leurs danses; les hiboux hurleront à l'envi dans ses maisons, et les sirènes habiteront ses palais de délices: le Seigneur des armées en a fait le serment.

Voilà la menace, voici son accomplissement. L'an 538 avant l'ère vulgaire, Cyrus, vainqueur des Ly-

diens, vint mettre le siège devant Babylone. Pendant qu'il en poussait les travaux, Balthasar, se reposant des soins de la défense sur les remparts de sa capitale, donnait à toute sa cour un grand festin, durant une nuit qu'on avait coutume de célébrer avec de grandes réjouissances. La joie du festin fut troublée par une vision. Le roi vit sur les murs de la salle où il avait réuni ses commensaux, une main qui écrivait ces mots mystérieux : Mané, Thécel, Pharès. A peine eut-il appris de Daniel que ces mots renfermaient l'arrêt de sa condamnation, qu'il tomba sous les coups des soldats de Cyrus. Ainsi fut livrée en proie aux Mèdes et aux Perses la superbe Babylone ; ainsi périt avec elle le royaume des Chaldéens qui avait détruit tant de royaumes. Le Seigneur rompit la verge dont il avait frappé tant de nations ; le marteau qui avait brisé tout l'univers fut brisé lui-même. Les peuples accoutumés au joug des Chaldéens les voient maintenant sous le joug. Vous voilà, disent-ils, blessés comme nous ; vous êtes devenus semblables à nous, vous qui disiez dans votre cœur : J'élèverai mon trône au-dessus des astres et je serai semblable au Très-Haut. Elle tombe, elle tombe, cette grande Babylone, et ses idoles sont brisées. Bel est renversé ; Nabo son grand Dieu, d'où les rois prenaient leur nom, tombe par terre ; car les Perses, adorateurs du Soleil, ne souffrent point les idoles ni les rois qu'on a faits dieux. Mais comment périt cette Babylone ? Comme les prophètes l'avaient déclaré. *Ses eaux sont desséchées* pour donner passage au vain-

queur ; enivrée, endormie, trahie par sa propre joie, elle se trouve au pouvoir de ses ennemis et prise, sans le savoir, comme dans un filet. On passe tous ses habitants au fil de l'épée, car les Mèdes, ses vainqueurs, ne cherchent ni l'or ni l'argent, mais la vengeance, mais l'assouvissement de leur haine par la perte d'un peuple cruel, que son orgueil faisait l'ennemi de tous les peuples du monde. Les courriers venaient l'un sur l'autre annoncer au roi que l'ennemi entraît dans la ville : Jérémie l'avait marqué. Ses astrologues, en qui elle croyait et qui lui promettaient un empire éternel, ne peuvent la sauver de son vainqueur. C'est Isaïe et Jérémie qui l'annoncent d'un commun accord (1).

Que sont devenues cette Chaldée et cette Babylone ? Le riche humus de la Chaldée, célèbre trois mille ans, a disparu sans qu'on sache pourquoi ; il n'y reste plus qu'un sable et une glaise impossibles à cultiver. L'Arabe ne peut donc y dresser sa tente, et le pasteur n'y fait point reposer ses troupeaux. Quand l'homme se retire d'une contrée, les bêtes féroces l'occupent. Babylone est le refuge des autruches, des satyres et des sirènes. Aux lieux où fut cette grande capitale on ne voit plus qu'une mer de gravier, dont les profondeurs cachent des énigmes pour la science européenne. Cette science a cru cependant reconnaître dans le Modiélybé une colline formée des ruines du palais

(1) Bossuet, *Hist. univer.*, 2^e part., c. 6. — *La Cité de Dieu*, liv. 18, c. 2.

des rois assyriens, et dans le Birs-Nimroud un cône éboulé, qui occupe l'emplacement du temple de Bel. Ce cône atteint encore 235 pieds, ou un sixième de plus que les tours de Notre-Dame de Paris. Mais à l'époque où il dressait insolemment ses huit étages de près de 80 pieds chacun (sanctuaires ornés d'idoles d'une inexprimable richesse et couronnés à leur sommet commun par l'infâme statue de Bel, de 40 pieds de haut, en or massif), — cet édifice, la merveille du monde, le *nec plus ultra* de la magnificence humaine, s'élevait à 600 pieds environ, atteignant ainsi et dépassant peut-être la grande pyramide de Chéops.

Il s'est écroulé foudroyé, le plus fastueux piédestal que se fût érigé sur la terre le dieu de la chair et du sang, l'ange révolté qui cherche à s'arroger partout les honneurs dus à l'Éternel. « Je punirai Bel, avait dit le Seigneur ; il tombera de son rocher, il sera renversé ; je lui arracherai de la bouche tout ce qu'il a englouti et les nations ne viendront plus à lui. C'est la vengeance de Jéhovah (1). » Mais l'histoire ne raconte que l'appauvrissement du faux dieu, que les mille et mille souffrances de ses adorateurs broyés par des événements cruels ; elle ne nous fait ainsi connaître que les longs préliminaires de sa chute. Chose étrange : on ne sait pas à quel siècle fixer la destruction de sa citadelle sacrée. Parmi les âges de silence, on ignore quel jour, quelle catastrophe le renversa ; on ne peut assigner l'époque où, mysté-

(1) Isaïe, XLVI. — Jérémie, I et LI *passim*.

rieusement frappé du feu du ciel, il est tombé de sa plate-forme aussi altière que les rochers, et a vu son trône s'affaisser sous lui en montagne de combustion. —Quoi qu'il en soit, le Birs-Nimroud forme un amas de débris desséchés, en partie même vitrifiés, qui portent l'indubitable trace d'un feu violent, d'un feu que sir Robert Ker Porter, d'après de curieux indices, montre bien n'avoir pu venir que d'En-Haut.

Quand, après la topographie du major Rennel, on se met à lire Buckingham, Keppel, Porter, Rich et Mignan, ou seulement les citations que le docteur Keith a faites de ces divers voyages ; et, quand on rapproché l'un de l'autre tant de fléaux accumulés sur un seul pays, tant de signes d'une malédiction qui, dans la Babylonie, a dévoré jusqu'au sol, et qui persiste si longtemps après la mort des coupables,... on demeure effrayé, stupéfait de cette infatigable colère, et, s'il était permis d'ainsi parler, de cet acharnement de la part de Dieu.

II. La Chaldée était la principauté conquérante, l'Égypte la société enseignante des temps anciens. C'est là que les sages de la Grèce et de l'Italie vont venir puiser leur sagesse. Aussi le peuple d'Israël, qui était, dans la main de la Providence, le secret levain d'une civilisation supérieure, a-t-il eu, dès le commencement, avec l'Égypte, les rapports les plus intimes. Abraham y descend, y est en grand honneur auprès du roi et de ses ministres. D'anciens auteurs, tels que Justin, Eupolème, Artapan et Josèphe, lui

attribuent même une grande influence sur ce pays. Trois générations plus tard, Dieu révèle à Pharaon ce qui devait arriver à son royaume et à toute la terre. Joseph, arrière-petit-fils d'Abraham, interprète au monarque l'oracle divin et gouverne, comme vice-roi, l'Égypte entière pendant près de quatre-vingts ans. Moïse y paraît à son tour, accompagné de prodiges qui retentissent dans tout l'univers. Sa renommée est telle que d'anciens auteurs, cités par Alexandre Polyhistor, le donnent pour l'Hermès Trismégiste et lui rapportent l'invention des lettres qui seraient, de là, passées aux Phéniciens et aux Grecs. Salomon, que les rois consultent comme un oracle, était gendre du roi d'Égypte, qui lui envoya quatre-vingt mille ouvriers pour la construction du temple.

Ce pays privilégié de la science antique était renommé également pour la fertilité de son sol et la magnificence de ses monuments. Tout le monde connaît son Nil aux eaux fécondes, son lac Mœris, son labyrinthe décrit par Hérodote, ses pyramides et ses tombeaux. Malheureusement l'Égypte était aussi la terre de l'idolâtrie. A Memphis on adorait un bœuf ; à Lycopolis un loup, à Saïs une brebis, à Mendès un bouc, à Cynopolis un chien, à Arsinoé un crocodile ; ailleurs une vache, un ichneumon, des oignons, et partout les chats. Quiconque tuait, même par mégarde, un de ces derniers animaux, était mis à mort. Aujourd'hui encore on trouve par milliers, à Bubaste, des momies de chats. Toutefois, il se conservait, dans les sanctuaires de la Thébaïde, une théologie et une

cosmogonie semblables à celles de Moïse, et les livres d'Hermès Trismégiste, cités par quelques Pères de l'Église, seraient, dit-on, le recueil authentique des anciennes traditions de l'Égypte. Les Égyptiens étaient ainsi doublement coupables d'avoir méconnu, au fond de leurs temples, la vérité traditionnelle et de ne l'avoir pas honorée chez leurs voisins les Hébreux ; mais le plus grand crime est à leurs prêtres, qui, connaissant la vérité, la retenaient captive dans leurs mystères et leurs hiéroglyphes.

Voici maintenant ce que dit le Seigneur : Moi, Jéhovah, je l'ai dit, j'exterminerai les simulacres et j'anéantirai les idoles de Memphis ; il n'y aura plus à jamais de prince du pays d'Égypte, et je répandrai la terreur dans la terre d'Égypte. Je ruinerai le pays de Phaturès, je mettrai le feu dans Tanis, j'exercerai mes jugements dans Diospolis. Je répandrai mon indignation sur Saïs, la force de l'Égypte ; je perdrai la multitude de Diospolis. Et je mettrai le feu dans l'Égypte : Saïs sera dans les douleurs comme une femme qui est en travail ; Diospolis sera déchirée et Memphis en de continuelles angoisses. Les jeunes gens d'Héliopolis et de Bubaste seront passés au fil de l'épée, et les femmes seront emmenées captives. Le jour s'obscurcira en Taphnis, lorsque je briserai le sceptre de l'Égypte et que s'évanouira l'orgueil de sa puissance : la nuée couvrira Taphnis, et ses filles seront emmenées captives. Et j'accomplirai dans l'Égypte mes jugements, et ils sauront que c'est moi Jéhovah (1). »

(1) Ezéchiel, xxx.

Ces prophéties se sont accomplies au pied de la lettre. L'œuvre de destruction commença par la guerre civile entre Amasis et Apriès. Nabuchodonosor vint ensuite ravager, d'une extrémité à l'autre, la vallée du Nil. Après Nabuchodonosor, Cambyse ; après Cambyse Alexandre le Grand fit de l'Égypte un champ de carnage. Les Grecs l'ont dominée, les Romains lui ont imposé le joug, les Sarrasins l'ont dépouillée, les Turcs l'ont traitée comme une esclave, les mameluks l'ont épuisée et les Ottomans l'ont asservie jusqu'en 1798. Depuis elle a été humiliée par deux dominateurs étrangers : Bonaparte, dont le nom seul fait encore frémir les cavaliers dans la plaine du Nil, et Méhémet-Ali, ce fier satrape qui voulut en vain rallumer le flambeau de la domination égyptienne.

Aujourd'hui le voyageur, du haut de la grande pyramide, cherche en vain à découvrir quelque'un des monuments grandioses de Thèbes aux cent portes et de l'orgueilleuse Memphis. On ne voit que les cimetières qui subsistent encore, comme pour attester que l'Égypte a vécu. Le vent soulève les sables du désert ; on dirait que le sol s'agite, que les montagnes changent de place et que le Nil lui-même va disparaître. En contemplant cette vive image des justices éternelles, vous avez devant vous une terre bouleversée ; et derrière, les champs silencieux de l'Égypte ; cependant le vent se déchaîne contre la gigantesque Chéops qui, depuis quarante siècles, voit mourir chaque jour à ses pieds les vagues de sable dans lesquelles les ouragans menacent vainement de l'engloutir.

III. A droite de l'Égypte s'élevait Tyr, la fille de Sidon et la mère de Carthage. Tyr était l'entrepôt des marchandises et la cité commerçante des temps primitifs. Ses relations embrassaient l'univers. Le prophète, qui lancera tout à l'heure l'anathème contre ses forfaits, se complaît dans la peinture de son opulence :

O Tyr ! tu as dit : Je suis éclatante de beauté. Au milieu des mers sont mes confins. Ceux qui t'ont bâtie se sont plu à t'embellir. Ils ont construit tes planchers avec les sapins de Sanir ; ils ont pris le cèdre du Liban pour en faire ton mât, les chênes de Basan pour tes rames ; et, pour tes bancs, l'ivoire de l'Inde et le buis d'Italie. Le lin, en broderie d'Égypte, a tissu tes voiles et tes pavillons ; l'hyacinthe et la pourpre des îles d'Élisa sont devenues ton vêtement. Les habitants de Sidon et d'Arouad ont été tes rameurs. Tes sages, ô Tyr ! sont devenus tes pilotes. Les sénateurs de Gebal (Byblos) et ses experts ont été au milieu de toi pour réparer tes brèches ; tous les vaisseaux de la mer et leurs nautoniers servent à ton commerce. Tes gens de guerre dans ton armée sont : le Perse, le Lydien et l'Africain ; ils ont suspendu en toi leurs boucliers et leurs casques, magnifique ornement. Les enfants d'Arouad, avec ton armée, bordent tes murailles ; les Gamadim gardent tes tours où brillent leurs carquois, ils rendent parfait ton éclat. Le Carthaginois est ton négociant, tant est grande l'influence des richesses ; il remplit tes marchés d'argent, de fer, d'étain et de plomb. Javan (l'Ionie), Thubal (l'Espagne)

et Mosoch (la Cappadoce) sont tes commissionnaires ; ils t'amènent des esclaves et des vases d'airain. De Thogorma (Germanie) on amène à tes foires des chevaux de labour, des chevaux de guerre et des mules. Les enfants de Dédan transportent tes marchandises ; des flès nombreuses échangent avec toi l'ivoire et l'ébène. L'Araméen reçoit les ouvrages de tes mains, et te donne le rubis, la pourpre, les broderies, le lin, la soie, les pierres précieuses. Juda et Israël t'apportent le froment, le baume, la myrrhe, le miel, la résine, l'huile ; et Damas, en échange de tes nombreux ouvrages, le vin de Chalybone et les toisons éblouissantes. Dan, Javan et Meuzal ont vendu dans tes marchés le fer poli contre la cannelle, le roseau aromatique ; et Dédan les riches tapis pour les chars. L'Arabie et les princes de Cédar t'offrent leurs agneaux et leurs chevreaux en échange de tes marchandises. Les négociants de Saba et de Regma commercent avec toi en aromates, en pierres précieuses et en or. Huran, Kané, Éden, l'autre Saba, Assur et Kelmad (Médie) font avec toi un immense trafic en balles d'hyacinthe, de broderies ; en caisses de vêtements précieux liées avec des cordes, et en bois de cèdre. Les vaisseaux de la mer sont le principe de ton commerce (1).

C'était une grande mission que celle de Tyr. Sans doute on ne doit pas dire avec Goëthe, dans Wilhelm Meister, que l'utile est l'unique divinité des peuples,

(1) Ezéchiél, xxvii

et que l'industrie a le secret d'ouvrir les sources du patriotisme, de donner vie à l'art et de préparer à la religion des triomphes. Nous croyons peu, pour notre part, à la poésie des chemins de fer et des bateaux à vapeur. Cependant le culte bien entendu de l'utile conduit par certaines voies au culte du vrai, du beau et du bien. Malheureusement aussi, quand l'industrie n'est pas la servante de la vertu, elle est la reine du crime. Le commerçant d'ailleurs ne sait pas toujours se défendre de la fraude dans les transactions et de la corruption que lui conseille l'aisance. Tyr, la reine des mers et l'inépuisable bazar du négoce primitif, eût donc pu porter, avec ses marchandises, des vérités et des vertus : au lieu d'être l'apôtre du vrai en restant le prosélyte du bien, elle devint l'esclave du mal et l'empoisonneuse des nations. Alors se levèrent les prophètes. Amos et Joel avaient prophétisé contre Tyr et Sidon ; Isaïe avait prédit que Tyr serait détruite, mais qu'elle se relèverait après soixante-dix ans ; Jérémie avait envoyé un joug aux rois de Tyr et de Sidon, en les avertissant que Dieu les livrerait aux mains de Nabuchodonosor, roi de Babylone ; mais nul n'a tracé les destinées de Tyr avec autant de détail, d'éloquence et d'intérêt qu'Ézéchiël.

L'année même que Jérusalem fut prise, le Seigneur lui parla : « Fils de l'homme, parce que Sor (Tyr) a dit de Jérusalem : Triomphe ! la porte des peuples est brisée ; elle se tourne vers moi : je m'agrandirai, elle est déserte. C'est pourquoi Adonāi-Jéhovah a dit : Me voilà contre toi, ô Tyr ! et je soulèverai contre toi

des peuples nombreux comme la mer soulève ses flots ; ils briseront les murs de Tyr, et ils renverseront ses tours ; j'en râclerai jusqu'à la poussière et je la rendrai une pierre nue. Elle deviendra au milieu de la mer un lieu pour sécher les filets ; car moi j'ai parlé, dit Adonai-Jéhovah, et elle sera en proie aux nations. Ses filles (les villes dépendantes d'elle), qui sont dans les champs, périront par le glaive, et ils sauront que c'est moi Celui qui est.

« Car ainsi parle Adonai-Jéhovah : Voilà que j'amène à Tyr, du pays de l'Aquilon, Nabuchodonosor, roi de Babylone, roi des rois, avec des chevaux, et des chars, et des cavaliers, avec de grandes troupes et beaucoup de peuples. Il frappera de son glaive tes filles qui sont dans les champs ; il t'environnera de forts et de terrasses, et il élèvera contre toi son bouclier. Il dressera contre tes murs, les mantels et les béliers, et il renversera tes tours avec ses machines de guerre. La multitude de ses chevaux te couvrira de poussière ; aux cris de ses cavaliers, au bruit de ses coursiers, et de ses roues, et de ses chars, tes murailles s'ébranleront lorsqu'il entrera dans tes portes comme par la brèche d'une ville emportée d'assaut. Il foulera sous les pieds de ses chevaux toutes tes places, frappera ton peuple du glaive ; tes statues, dans lesquelles tu mettais ton orgueil, rouleront sur la terre. Ils raviront tes richesses, pilleront tes marchandises, abattront tes murs, détruiront tes superbes édifices ; et ils jetteront au milieu des eaux et tes pierres, et tes bois, et ta poussière. Et je ferai cesser le bruit de

tes chants ; et le son de tes cithares ne s'entendra plus. Et je te rendrai pierre nette, et tu seras un lieu pour sécher les filets, et tu ne seras plus rebâtie ; car moi, Jéhovah, j'ai parlé, dit Adonai-Jéhovah (1). »

Les révolutions, dont la source est toujours le vice, firent donc succéder à la prospérité de Tyr les plus affreux malheurs. Salmanasar l'humilia, Nabuchodonosor la détruisit presque en entier, Alexandre en fit un monceau de ruines. De la domination des rois de Syrie, elle passa sous le joug des Romains, des Sarrasins et des Turcs. « Au lieu de cette circulation si active et si vaste, dit Volney lui-même, réduite à l'état d'un misérable village, Tyr n'a plus, pour tout commerce, qu'une exportation de quelques sacs de grains, de coton et de laine, et pour tout négociant qu'un facteur grec qui gagne à peine de quoi nourrir sa famille. » Ses magnifiques palais ont été remplacés par des huttes chétives qu'habitent quelques pauvres pêcheurs. On se sent pénétré de crainte par le souvenir de tant de grandeurs aboutissant à un si profond renversement.

IV. Ainsi Dieu a confondu la force des forts, la sagesse des sages et la prudence des prudents, quand cette prudence, cette sagesse et cette force méconnaissaient les desseins de sa Providence. La Chaldée, l'Égypte et la Syrie en sont de remarquables exemples. On pourrait en citer mille autres. Pour n'être pas

(1) Ezéchiél, xxvi.

infini, nous ne citerons plus que quelques peuples dont les prophètes ont annoncé les destinées et dont les destinées confirment les visions des prophètes.

Ammon, dont les villes sont incendiées, dont la capitale, Rabbath, brûlée de même, est devenue le gîte des chameaux et des brebis, Ammon a péri comme peuple; on ne fait plus mention de lui (1).

Moab, qui a vu renverser les murs de son Ariel, détruire ses vignobles de Jazer et de Sabama, et dont quelques derniers enfants vivent dispersés au désert comme des tamarins, Moab a cessé d'être une nation. Son territoire, comme celui d'Ammon, n'offre plus que des sables tristement salins, ou des fourrés de secs buissons aigus (2).

Gaza n'a plus de roi, Asdod et Ascalon plus d'habitants; Hacron est arrachée de ses fondements. Sur toute la riche côte de Philistie, on ne voit plus que des huttes de bergers, que des enceintes pour le bétail (3).

Et l'Idumée, mise à nu, dévastée de race en race, dépouillée même de ce que laisseraient des voleurs, changée en un désert de perdition, plein de chardons et de rhamnus épineux, que possèdent comme leur domaine les cattas et mille bêtes farouches ou venimeuses réunies là de toutes parts; l'Idumée est devenue le dernier des pays, celui de la perversité. Le

(1) Jérémie, XLIX. — Amos, I. — Ezéchiel, XXV.

(2) Isaïe, XVI. — Jérémie, XLVIII. — Sophonie, II.

(3) Zacharie, IX. — Sophonie, II.

niveau de la désolation, l'alignement du néant s'est pour jamais étendu sur elle (1).

Faut-il aller à grand'peine et bien loin chercher d'où sont venus des fléaux si extraordinaires?—Non; le livre sacré qui avait prédit mot pour mot ces déplorables effets en déclare tout aussi nettement les causes.

Pour les Moabites et les Ammonites, c'était leur férocité d'abord, les premiers ayant, par exemple, brûlé jusqu'aux os le roi d'Édom, et les seconds éventré les femmes enceintes de Galaad; puis, pour les uns et pour les autres, leur indigne satisfaction lors des désastres de Jérusalem, leur sarcastique insolence à l'égard d'Israël malheureux (2).

Pour les Philistins, leur antique haine contre Juda, le bonheur qu'ils avaient goûté à la bien assouvir, et la trahison par laquelle ils avaient livré les Israélites fugitifs à l'Iduméen, leur plus implacable ennemi (3).

Pour Édom enfin, sa lâche et fratricide alliance avec les adversaires de Jacob; sa longue hostilité, sans motifs, contre des tribus ses parentes. Qu'ajouter? ses risées, sa cruauté même, à leur chute, où c'était

(1) Isaïe, xxxiv. — Jérémie, xlix. — Joël, iii. — Malachie, i. Les chats sont tellement nombreux en Idumée, qu'il suffit de lancer un bâton, dans une de leurs volées, pour abattre deux ou trois de ces oiseaux. Les reptiles y sont également très-nombreux. Quant aux bêtes féroces, elles y furent transportées par l'empereur Dèce qui voulait les charger de défendre le pays contre les Arabes.

(2) Amos, i, ii. — Ezéchiel, xxv. — Jérémie, xlviii.

(3) Ezéchiel, xxv. — Amos, i.

lui qui excitait les vainqueurs à ne pas laisser subsister trace des murailles de Sion (1).

Avec cela, pour Édom et pour Tyr, nations *progressistes* alors, fières de leur civilisation avancée, commerçantes, industrielles, la coupable erreur qui, présentant à leurs yeux l'opulence comme le but social, faisait croire à leurs citoyens, comme à nos optimistes modernes, que, par le développement des arts, ils atteignaient la haute philosophie et dépassaient le peuple de Dieu,... lorsque le soir, par un ciel bleu, dans une égoïste nonchalance, vêtus de pourpre et d'hyacinthe, chargés de broderies, enivrés de parfums, ils écoutaient l'harmonie des voix modulées et des cithares, mollement assis au pied de leurs belles statues ou couchés dans leurs navires aux bancs d'ivoire.

Car, amateurs si curieux des nouvelles inventions humaines, docteurs si fiers de leur savoir et de leur avenir fabuleux de l'intelligence terrestre, ces fabricants et ces facteurs, arbitres des échanges des deux mers, ces orgueilleux négociants de Thémân et de Sidon, n'avaient point trouvé les sentiers de la véritable sagesse ; ne les ayant jamais demandés au Seigneur, qui seul la possède et la donne ; qui en fait le modeste partage de ses bien-aimés d'Israël.

Voilà ce qui était dit, écrit, publié dès l'antiquité, connu longtemps avant l'époque des événements.

(1) Ezéchiel, xxxv. — Abdias. — Les Thrônes, iv ; — et Psaume cxxxvi.

Leur arrivée se trouvait ainsi expliquée aussi bien que prédite.

Et l'exécution de ces arrêts célestes est d'autant plus remarquable qu'elle s'est fait plus longtemps attendre ; car le spectacle de sa plénitude a été réservé pour notre âge, si difficile en fait de preuves : les premiers siècles de l'ère chrétienne n'ont point obtenu cette satisfaction d'esprit, et il a bien fallu que les Pères de l'Église se résignassent à s'en passer. Non-seulement alors un grand nombre de prédictions bibliques restaient inaccomplies, puisque les Ammonites, par exemple, continuaient à subsister avec leurs villes, ou que les murs de Babylone restaient debout,... au moins comme enceinte d'un parc immense et magnifique pour le gibier réservé aux plaisirs des monarques d'Orient ; mais plusieurs d'entre elles devaient sembler arguées de fausseté, puisque, portant sur des faits prophétisés comme définitifs, elles avaient, après un commencement de réalisation, paru cesser devant les efforts de l'homme, tout fier d'avoir ainsi pu, à ce qu'il croyait, démentir la menace divine. Telle on pouvait citer, entre autres, la renaissance de l'Idumée, région dont les cités s'étaient relevées en dépit des livres saints, qui lui présageaient, au lieu de calamités passagères, une désolation perpétuelle.

Cette résistance aux décrets d'En-Haut a eu son terme ; elle était, du reste, racontée d'avance. On rebâtira, avait précisément dit le Seigneur, mais moi je détruirai. Maintenant toutes ses menaces ont leur

plein effet : il est aisé d'en vérifier l'accomplissement dans la nature ou dans l'histoire. Eh ! comment les choses fussent-elles arrivées d'une autre manière ! « Peut-on s'opposer aux desseins de Jéhovah, dieu des armées, ou détourner son bras étendu ? Il en adviendra toujours selon sa pensée et comme il l'aura résolu. » Or, quelle avait été, au sujet des pays par lui maudits, sa pensée, sa résolution ? lisons. « Ils resteront à jamais déserts, méprisés et désolés, j'en jure par moi-même. » — Qu'on aille voir et mesurer, si l'on en doute, les résultats d'un serment pareil... Littéralement, physiquement, comme l'avait annoncé Isaïe, « l'imprécation du jurement divin a dévoré la terre. »

L
suite
l'ori
les l
tiqu
de l
ren
sais
ger
ple
no
ple
vai
let
av.

CHAPITRE XXIII.

Du gouvernement de la Providence envers les grands empires.

La première société civile avait été la famille, ensuite la tribu qui n'est que la famille agrandie suivant l'ordre de sa propagation charnelle. La tribu, suivant les lois du même développement, devint société politique. Dans l'intervalle qui sépare la vocation de Moïse de l'avènement du Messie, les sociétés politiques sont renfermées, l'une, dans l'Église nationale du mosaïsme; les autres, dans les Eglises nationales de la gentilité. En choisissant parmi tous les peuples le peuple juif pour lui confier le dépôt des traditions, Dieu, nous l'avons dit, ne repoussait point les autres peuples. Les bénédictions répandues sur les Hébreux devaient retomber plus tard sur les autres races. D'ailleurs, même parmi les peuples de la gentilité, il y avait des peuples choisis comme le peuple juif, mais

pour une fin différente, et pour une vocation dont l'accomplissement entraînait dans les desseins de Dieu sur les temps anciens.

Ces peuples choisis de la gentilité formèrent les grands empires. En inscrivant ici cette dénomination, nous ne voulons point rappeler les empires de Bacchus et d'Hercule, ces fabuleux vainqueurs de l'Inde et de l'Orient; nous ne voulons rien dire non plus de l'empire des Scythes, des Éthiopiens, et du Madyès d'Hérodote, qui ressemble assez à l'Indathyrse de Mégasthène et au Tanaüs de Justin. Ces noms, célébrés par la mythologie ou prononcés avec hésitation par l'histoire, ne fournissent pas d'éléments à un travail sérieux. Nous voulons parler des grands empires dont l'histoire du peuple de Dieu révèle l'existence et dont les prophètes ont annoncé d'avance les vicissitudes.

Dans ce chapitre nous présentons quelques considérations générales sur la mission des empires; ensuite nous constatons dans l'empire romain, héritier de tous les autres, les crimes qui ont provoqué leur commune réprobation; enfin nous étudions, dans les invasions des barbares, la vengeance de Dieu sur les empires prévaricateurs.

I. On compte communément, dans l'antiquité, quatre grands empires : l'empire assyro-babylonien, l'empire médo-perse, l'empire gréco-macédonien et l'empire romain. Ces empires, à bien prendre, ne forment qu'un seul et unique empire; l'Assyrie, la Chaldée, la Médie, la Perse, l'Égypte, l'Asie Mineure,

la Macédoine, la Grèce, l'Italie, l'Espagne, les Gaules et la Grande-Bretagne sont comme les provinces de cet empire qui s'arrondit progressivement ; les langues hébraïque, phénicienne, samaritaine, syriaque, chaldéenne, arabe, éthiopienne, etc., que parlent les peuples de ces provinces, ne sont point des langues différentes, mais des dialectes d'un même idiome ; les princes qui se passent de main en main le sceptre du grand empire composent des dynasties d'origine différente ; et, tandis que les empereurs de l'Inde et de la Chine, par exemple, ne portent point les armes au dehors, ces dynasties ne comptent guère que des conquérants, fiers monarques que tourmente l'ambition d'asservir le monde, et qui finissent par fondre, dans une même domination, l'Europe, l'Asie et l'Afrique.

Quelle était la mission providentielle de ce grand empire ?

Chaque être a sa fonction dans l'ensemble des êtres, et chaque être libre a, vis-à-vis des êtres libres comme lui, sa vocation. Cette vocation comprend une tâche particulière à remplir en ce monde : un décret spécial de Dieu impose à la créature le devoir de s'en acquitter et des aptitudes innées l'y invitent. De même chaque société, indépendamment des devoirs ordinaires de toute société envers son chef et ses membres, a une mission particulière vis-à-vis des autres sociétés temporelles et un rôle spécial vis-à-vis de la société surnaturelle des âmes dans l'Eglise. Toutes ces missions se coordonnent, tous ces rôles s'harmonisent

dans le conseil éternel qui renferme, comme dit Bossuet, toutes les causes et tous les effets dans un même dessein. Car le même Dieu qui a fait l'enchaînement de l'univers et qui a voulu établir l'ordre universel par la dépendance réciproque de toutes les parties ; ce même Dieu a voulu que le cours des choses humaines eût ses lois de proportion et ses rapports de solidarité. De sorte qu'à la réserve de certains coups où la main de Dieu a paru toute seule, les desseins de Dieu sur les peuples sont exécutés par les peuples, chacun suivant sa vocation. Ainsi se vérifie la parole de saint Augustin : Dieu proportionne la grandeur des empires aux besoins des temps que gouverne sa Providence.

La mission des grands empires est indiquée dans les visions des prophètes. Parmi les allégories qui la figurent, on cite la statue composée de différents métaux et les quatre bêtes énormes sorties de la mer. Le roi de Babylone voit en songe une statue dont la tête était d'or, la poitrine d'argent, les cuisses d'airain, les pieds de fer et d'argile, statue qui cède au choc d'une petite pierre détachée d'une montagne sans la main de l'homme. Daniel découvre dans la valeur respective de ces métaux le trait distinctif des empires, l'ordre de leur succession et le secret de leur chute. Le même prophète voit s'élever de la mer quatre bêtes : la lionne avec les ailes d'aigle, c'est l'empire des Chaldéens et de Nabuchodonosor ; l'ours à la triple rangée de dents, c'est la triple puissance des Perses, des Mèdes et des Chaldéens réunie dans Cyrus ; le léo-

pard à quatre ailes, c'est l'empire grec ajouté aux trois précédents, ou partagé entre les quatre princes héritiers d'Alexandre ; la redoutable bête à dix cornes qui dévore le monde, c'est Rome avec les monarchies barbares sorties de son sein.

Quand la mission des empires n'est pas connue par les révélations prophétiques, elle se reconnaît par l'étude catholique de l'histoire. La mission d'un peuple apparaît alors comme son œuvre principale, qu'il accomplit d'habitude, quasi instinctivement, par un entraînement mystérieux, qui laisse les individus libres et semble fatidique pour la nation. Cette œuvre s'accomplit toujours. Quelquefois les circonstances s'y prêtent merveilleusement ; d'autres fois on pourrait penser qu'elles en rendront l'achèvement impossible. C'est une génération ignorante ou corrompue, un prince inepte ou pervers, une conjuration de l'erreur, des entraînements d'opinion, des revers sur le champ de bataille. Cependant la mission, assignée par Dieu ne sera point trahie ; le peuple égaré rentrera dans ses voies, et le résultat final même des écarts contredira les desseins opposés aux vues de la Providence. Un peuple néanmoins pourra se rendre indigne de sa vocation en négligeant ou en n'accomplissant que d'une manière défectueuse les obligations qu'elle impose ; Dieu alors brisera cet instrument rebelle ou inutile et appellera un autre peuple à l'honneur de remplir sa mission.

Or, il est des signes pour connaître cette mission des peuples : des signes *physiques* dans la position

maritime ou continentale d'un peuple, ses fleuves, ses montagnes, son sol et ses richesses naturelles ; des signes *moraux* dans son caractère, sa langue, son génie, ses aptitudes ; des signes *politiques* dans la forme de son gouvernement, ses institutions, ses libertés et le partage de ses provinces ; et des signes *historiques* dans les origines, les développements, les révolutions principales et les événements les plus significatifs de son histoire.

D'après ces principes, les grands empires avaient une triple mission à remplir envers le peuple juif, envers les peuples gentils et envers l'Eglise chrétienne.

Les empires, dit Bossuet, ont, pour la plupart, une liaison nécessaire avec l'histoire du peuple de Dieu. Les Assyriens et les Babyloniens le châtient ; les Perses le rétablissent ; Alexandre et ses premiers successeurs le protègent ; les Romains le défendent contre les rois de Syrie, et, quand le peuple déicide aura comblé la mesure, ces mêmes Romains prêteront leur épée à la vengeance divine.

Vis-à-vis des peuples de la gentilité, le grand empire, nous disent les prophètes, est la verge qui frappe et le marteau qui brise. Ces peuples qui envahissent comme le torrent, ces durs vainqueurs dont la présence intimide la terre, les Nabuchodonosor, les Cyrus, les Alexandre, les César, avec cet empire universel qu'ils s'arrachent pour l'agrandir, ne sont, dans la main de Dieu, que la verge pour corriger et le marteau pour réduire en poudre les peuples coupables.

La force d'En-Haut précipite Babylone sur Ninive, Cyrus sur Babylone, Alexandre sur l'Asie, Rome sur l'univers, et Babylone, et Cyrus, et Alexandre, et Rome écrasent sous leurs pieds Ninive l'impudique, Babylone l'orgueilleuse, l'Asie dégénérée, le monde entier descendu dans des abîmes de ténèbres et de corruption.

Quand Dieu efface, c'est pour écrire. Ces peuples qui tuent ne sont donc pas simplement bourreaux ; ils ont une mission plus haute, celle de constituer le genre humain dans une sorte d'unité matérielle, de conserver dans la gentilité les traditions primitives, et d'élever au beau idéal de la nature les arts, les sciences et les lettres que l'Eglise transfigurera plus tard en les consacrant au culte de Dieu. En outre, ils accomplissent, par leurs mythes, leur système de chronologie, leurs livres sibyllins, leurs mystères et leurs rites religieux, un ministère prophétique. Ainsi, en dégageant la figure des personnages fabuleux et les circonstances de leur vie des accessoires de fantaisie ajoutés dans la suite des temps, on découvre un fonds commun d'espérances et une ressemblance frappante avec les traits du Sauveur. Les systèmes de chronologie sacrée et astronomique découvrent tous une époque fixée d'avance pour la venue du Rédempteur, et aboutissent la plupart au temps où recommence, comme dit Virgile, le grand ordre des siècles. Les livres sibyllins s'inspirent des anciennes traditions ou se font l'écho des prophéties d'Israël. Dans le secret des mystères, on se communique une doctrine

pure et l'on pratique des cérémonies qui figurent le sacrifice de la croix. Enfin les rites sacrés conservent, dans le symbolisme des fêtes et dans les formules de la prière, des souvenirs qui trouveront leur correspondance dans le grand œuvre de la rédemption.

II. Toutes les dynasties du grand empire manquèrent aux devoirs de cette vocation. Un ensemble monstrueux de vices et d'erreurs, qu'on désigne vulgairement sous le nom collectif de paganisme, corrompit les hommes et déprava les institutions. Le judaïsme et la gentilité s'engouffrèrent dans cet abîme. C'est une histoire lamentable que l'histoire de leur décadence et des causes de leur chute; il y aurait, à en suivre les péripéties, un vif intérêt et de hauts enseignements; mais pour réunir en un seul tous ces exemples des justices divines, nous étudions, dans la chute du monde romain, la ruine définitive du grand empire,

Quand nous parlons de la chute du monde romain, nous ne voulons pas mentionner simplement le renversement du trône impérial. C'est sans doute un fait très-significatif que de voir Odoacre arracher à Romulus-Augustule les derniers lambeaux d'une pourpre devenue presque dérisoire. Mais ce fait, pour important qu'il soit, est comme perdu dans un vaste cataclysme. A côté de l'empire qui disparaît, il y a la civilisation antique qui s'en va, le monde moral du paganisme qui s'écroule, et c'est une des plus longues, des plus universelles, des plus graves convulsions

qu'ait ressenties le genre humain. Toutes les associations se dissolvent, tous les principes faux tombent : il ne resta debout que des individus. Viendront plus tard des principes nouveaux, des associations nouvelles, et la société se transformera jusque dans ses fondements.

Avant de raconter l'histoire des événements qui s'enchaînent dans cette précieuse catastrophe, nous nous arrêtons à la recherche des causes qui ont dû la produire. Un fait si complexe eut des causes nombreuses. Il n'est pas de notre sujet d'étudier les causes politiques qui en présageaient l'incidence ; il suffit d'indiquer en passant : la puissance absolue des Césars ébranlée depuis longtemps par la puissance plus grande d'armées sans discipline ; le partage de l'empire, par exemple, entre Marc-Aurèle et son frère, entre les deux fils de Sévère, entre Dioclétien et Maximien, entre les trois fils de Constantin ; les guerres intestines multipliées par la rupture de l'unité dans la puissance impériale ; et la force de cette ceinture de barbares amoncelés sur le Rhin, sur le Danube, en Orient, barbares qu'entraîne une force irrésistible. Nous recherchons des causes plus profondes, plus immédiates ; et nous croyons les découvrir dans les entrailles de la société.

La première de ces causes est dans les persécutions.

Sous l'empereur Valérien, un héraut, amenant au préfet du prétoire deux confesseurs qui devaient être bientôt martyrs, criait : Voici ceux qui renversent Rome ! En se faisant l'écho d'une calomnie, ce hé-

raut proclamait une vérité. Le sang de l'Homme-Dieu, retombant sur Jérusalem, avait entraîné la destruction politique de la nation juive. Rome avait imité Jérusalem ; elle avait immolé, trois siècles durant, le Christ dans la personne de plusieurs millions de ses membres mystiques, et ce sang, qui criait miséricorde, avait aussi des voix pour implorer la vengeance. D'ailleurs cet acharnement contre l'Eglise n'était point mort avec Dioclétien et Galérius. A la persécution exercée au nom de Jupiter succéda la persécution poursuivie au nom d'Arius, de Nestorius, d'Eutychès et de Léon l'Isaurien. Ces empereurs, convertis de la veille, avaient voulu êtres pontifes le lendemain, et, parce qu'ils n'avaient pu y arriver directement, ils prirent un chemin détourné ; ils couvrirent de leur manteau royal des hérésies qui leur adjugèrent, en retour de cette protection, une autocratie ecclésiastique que repoussait l'Eglise. Chrétiens désormais armés contre des chrétiens, empereurs ineptes, corrompus, asservis à des femmes viles et à des ennues, ils tourmentaient les consciences avec leurs formulaires et promulguaient, au nom d'une orthodoxie de contrebande, des arrêts, tous marqués au triple coin de la chicane, de l'astuce et de la cruauté. Le libérateur de l'Eglise, Constantin lui-même, exila le grand Athanase. Son fils, Constance, se mit, dit Bossuet, à la tête des ariens, et persécuta si cruellement les catholiques, que cette persécution était regardée comme plus cruelle que celle des Dèce et des Maxilien. Valens, arien comme Constance, fut encore un

plus violent persécuteur, et c'est de lui qu'on écrit qu'il parut s'adoucir lorsqu'il changea en bannissement la peine de mort.

Au crime de la persécution s'ajoutait la passion de l'idolâtrie. La conversion de Constantin n'avait pas entraîné la conversion de l'empire. Malgré les faits miraculeux qui avaient mis à nu la vanité des idoles et démontré la divinité du christianisme, l'idolâtrie avait de profondes racines dans toutes les parties de la population. On put même croire, sous Julien, que le paganisme n'avait point reçu le coup mortel. L'aigle de la Victoire apporté par Auguste de Tarente à Rome, abattu par Constance, relevé par Julien, renversé de nouveau par Gratien, et qui était comme le palladium de l'idolâtrie, aurait trouvé, au cinquième siècle, des prêtres et des victimes. Symmaque, préfet de Rome, en demandait éloquemment la restitution, et saint Ambroise dut réfuter ce plaidoyer digne d'une cause meilleure. Les édits des empereurs devançaient le mouvement qui arrachait les populations aux temples antiques ; aussi défendirent-elles, quelquefois à main armée, les sanctuaires de leurs divinités impuissantes. On voit par les décrets des conciles que les vieilles traditions résistaient aux efforts combinés de l'Eglise et de l'Etat. Les barbares pénétraient au cœur de l'empire, et le monde n'avait encore opté qu'avec hésitation entre Jésus-Christ et Jupiter ; déjà l'on entendait le pas des soldats d'Alaric, et le sénat sacrifiait encore aux dieux de l'Olympe et les païens attribuaient aux chrétiens les malheurs de l'empire, et les

pagi, par leur obstination dans l'erreur, donnaient un nom à la superstition *païenne*.

L'idolâtrie, à demi subsistante comme doctrine, avait jeté dans les institutions des racines plus profondes. La société tenait du paganisme sa constitution, ses lois et ses mœurs. La divinité du prince, même après Constantin, est considérée comme un principe. « Cent vingt millions d'hommes n'ont encore pour tout droit que celui d'appartenir à un seul homme, au maître de rencontre qu'un caprice de l'armée ou une intrigue de cour appelle à l'empire. Le despotisme en vieillissant devient à la fois plus faible et plus vexatoire. Il pèse sur tous et ne protège personne. Depuis la conversion de Constantin comme avant lui, chaque règne resserre la trame de cette fiscalité savante qui finit par ruiner le travail et la propriété dans le monde romain. A l'aide de la jurisprudence, elle érige l'empereur, comme représentant unique du peuple souverain, en propriétaire suprême de tous les biens de l'empire. L'impôt vient absorber ce que la délation et la confiscation n'ont pas encore épuisé dans le patrimoine des hommes libres. Le propriétaire, le citoyen n'est plus qu'un débiteur public, et on le traite avec toute la barbarie des vieux Romains contre les débiteurs : on le jette en prison, on le flagelle, on flagelle sa femme, on vend ses enfants (1). »

(1) Montalembert : *Histoire* encore inédite des *Moines d'Occident*. Ce fragment est emprunté à la *Revue des Deux Mondes*, janvier 1855.

La corruption des mœurs aggravait encore la profondeur du mal. L'Évangile n'avait pas retenti en vain durant trois siècles. Avec Constantin les convertis entrent en foule dans l'Eglise. La lumière a éclairé leur esprit, mais la grâce n'a pas eu le temps de transformer leur cœur. A la forte éducation du combat, aux saintes joies de la persécution, il faut substituer une conduite nouvelle. Malheureusement la multitude des méchants pervertit les bons. Un long cri de douleur se prolonge à travers les pages que nous ont léguées les saints Pères; ils voient avec désespoir les chrétiens se plonger dans les voluptés du paganisme. Les théâtres, les jeux publics, toutes les honteuses frivolités, tous les excès, toutes les prostitutions ébranlent les nouveaux convertis. Encore un pas et un nouveau Juvénal pourra chanter la vengeance exercée par le génie du mal sur les fils des martyrs.

Que dire des païens? On ne restait pas alors dévot à Jupiter par conviction, mais par corruption. L'Eglise trouvait donc dans ces adeptes attardés du paganisme des habitudes invincibles et une dégradation en quelque sorte irrémédiable. Ammien Marcellin, d'autant moins suspect qu'il est païen lui-même, représente les derniers rejetons des familles patriciennes, amollis dans le luxe, entourés d'esclaves, d'eunuques et de bouffons, plongés dans les plaisirs sensuels, énervés de corps et l'esprit absorbé par des futilités; le peuple, souillé de luxure, oubliant au Cirque sa misère et la décadence de la patrie; le soldat, préférant au cri de guerre les chants de débauche et

s'enivrant à des coupes plus lourdes que le glaive. Salvien ne nous donne pas une autre idée du cinquième siècle : « Nous méritons, dit-il, ce que nous souffrons ; considérons les turpitudes, les vices, les crimes du peuple romain et nous comprendrons si nous sommes dignes de la miséricorde divine au milieu de nos impuretés (1). »

A défaut de témoignages, les faits parleraient. Le cinquième siècle célèbre régulièrement les lupercales. S'il n'y a plus de sacrifices dans les temples, l'amphithéâtre voit se perpétuer les combats de gladiateurs, et le peuple assomme un moine d'Orient qui est venu protester contre ces horreurs. L'an 404, Honorius, cédant au vœu public, permet les fêtes de l'année séculaire omises le siècle précédent : on y voit éclater la plus grossière idolâtrie et les plus hideux déportements. Les mœurs des particuliers sont tombées dans une dépravation dont la peinture défie la plume de l'histoire. La richesse n'est plus qu'un instrument de débauche ; la pauvreté plus qu'une source d'avilissement. On connaît le luxe des repas, des vêtements, des ameublements et des habitations. On ne peut rien dire des pratiques de la prostitution, des élégantes orgies des courtisanes, des débauches des femmes entre elles, de la sodomie, de la pédérastie. Au monde de Tacite et de Suétone s'est joint le monde de Pétrone et de Martial, renforcé d'un autre monde plus

(1) Am. Marcel., lib. xiv. — Salvien : *De Gubernatione Dei*, lib. v.

vil, auquel il a manqué un Tacite pour le peindre et un Martial pour le flétrir. Les bohémiens dorés, les financiers imbéciles, les parasites, les bouffons, les captateurs de testaments se sont abattus sur la société romaine, comme les noires légions d'insectes sur les cadavres en putréfaction. D'un bout à l'autre de l'empire ce n'est plus qu'un grand festin de Balthasar. Les barbares pénétreront dans les villes par des portes dont les gardiens s'oublient dans les maisons publiques, et les citoyens romains passeront, en riant, du tumulte de leurs banquets dans les massacres des invasions.

L'affaiblissement de l'état social, suite nécessaire de la corruption, hâtait encore la ruine de l'empire. « Le monde se meurt à Rome, » disaient à Avitus les seigneurs gaulois. « Tout périt en Orient, continue Bossuet ; en Occident tout est à l'abandon. » L'aristocratie a été remplacée par une administration couverte de titres pompeusement ridicules. Les sénateurs, étrangers aux affaires, mènent une vie molle et voluptueuse. Les petits propriétaires, condamnés aux charges comme à une peine, se rendent odieux en prélevant les impôts ou perdent leur fortune en faisant des avances. Le petit peuple, réduit à la misère, s'enfuit dans les bois et préfère même l'esclavage barbare à la liberté romaine. Les colons, rebutés par l'énormité de l'impôt, laissent les terres sans culture. Les riches et les pauvres n'ont, les uns contre les autres, que dédain superbe et cupidité haineuse. Les provinces, détachées de plus en plus, se portent à des

révoltes dont on refuse de connaître les véritables causes. Point d'hommes remarquables; on ne voit que des sophistes et des eunuques. Les inspirations du patriotisme n'enflamment plus le courage du soldat et ne dirigent plus la politique du gouvernement. Les arts sont en décadence, les lettres dans la bassesse, les sciences dans le néant. Le nom de citoyen romain est devenu presque infâme. Rome se sent mourir. Cependant elle pallie, sous des dehors menteurs, les actes de sa puissance à l'agonie : elle achète la paix aux barbares et appelle ce tribut un don gratuit; elle s'incline devant des chefs de bandes qu'elle eût autrefois écrasés de son mépris; cela s'appelle conclure une alliance. Ces étranges alliés deviendront facilement des maîtres; le sentiment de leur force suffit pour le leur apprendre.

III. Dans le gouvernement de la Providence la miséricorde va de pair avec la justice. La prière des âmes justes arrête le bras de Dieu, et les ressources de la durée lui permettent la patience. Les peuples ont donc aussi les appels de la grâce, le temps de la pénitence et le refuge de l'expiation. Mais quand l'opiniâtreté dans le mal est avérée et que la mesure est comble, sonne l'heure du châtiment. La punition arrive d'une manière qui peut paraître fatale; elle reçoit pourtant une direction suprême et cachée sous un désordre apparent; elle concourt ainsi à l'unité mystérieuse des desseins de Dieu sur le genre humain.

Rome a été sourde aux avertissements, sa dernière

heure va retentir comme le tocsin des grandes eaux et le glas de la mort. De féroces conquérants vont écraser ces lâches populations ; des ravageurs de profession vont épuiser toutes les provinces ; l'incendie dévorera les villes ; des fleuves de sang emporteront les immondices du vieux monde ; il ne restera plus qu'un grand désert, labouré par l'orage, peuplé de rares habitants étonnés les uns de leurs fureurs, les autres de leur survivance.

Les exécuteurs de ces vengeances furent les barbares ; le moyen de les exercer, les invasions.

Si l'on entendait par invasion l'occupation graduelle du globe, il faudrait dire qu'elles sont, en histoire, un fait permanent. Dans un sens plus précis, les invasions sont ces expéditions violentes des peuples barbares sur les peuples civilisés pour piller leur territoire ou pour le leur ravir. Ainsi entendues, elles ne paraissent, comme fait saillant, que dans les commencements de l'empire romain. Depuis Auguste elles se renouvellent avec une fréquence et une force toujours croissantes. A la fin du quatrième siècle de notre ère, elles couvrent tout à coup l'empire de leurs flots envahisseurs, et c'est l'époque proprement dite des invasions. Après cette débâcle on voit apparaître çà et là, comme faits providentiels, d'autres invasions ; par exemple, celles des Normands au neuvième siècle et celles des Mongols au treizième. Dans les temps modernes, la Russie, qui marche depuis Pierre I^{er} et Catherine II à la réalisation de ses rêves panslavistes, paraît avoir conservé l'instinct des premiers barbares.

On dirait que l'odeur de nouveaux cadavres de peuples en décomposition attire encore ces loups des plages glacées du Nord.

La physionomie des barbares présente les traits les plus variés, les plus extraordinaires et les plus féroces. On voyait parmi eux « de petits hommes maigres et basanés ou des espèces de géants aux yeux verts, à la chevelure blonde lavée dans l'eau de chaux, frottée de beurre aigre ou de cendres de frêne ; les uns nus, ornés de colliers, d'anneaux de fer, de bracelets d'or, les autres couverts de peaux, de sayons, de larges braies, de tuniques étroites et bigarrées ; d'autres encore la tête chargée de casques faits en guise de muflles de bêtes féroces, d'autres encore le menton et l'occiput rasés ou portant longues barbes et moustaches. Ceux-ci s'escrimaient, à pied, avec des massues, des maillets, des marteaux, des framées, des angons à deux crochets, des haches à deux tranchants, des frondes, des flèches armées d'os pointus, des filets et des lanières de cuir, de courtes ou longues épées ; ceux-là, enfourchant de hauts destriers bardés de fer ou de laides et chétives cavales, mais rapides comme des aigles. En plaine, ces hommes hostoyaient éparpillés ou formés en eoin, ou roulés en masse ; parmi les bois, ils montaient sur les arbres, objets de leur culte, et combattaient portés sur les épaules et dans les bras de leurs dieux. »

On distinguait dans cette cohue la tribu des Huns. « Les Huns parurent effroyables aux barbares eux-mêmes ; ils considéraient avec horreur ces cavaliers au

cou épais, aux joues déchiquetées, au visage noir, aplati et sans barbe, à la tête en forme de boule d'os et de chair, ayant dans cette tête des trous plutôt que des yeux; ces cavaliers dont la voix était grêle et le geste sauvage. La renommée les représentait aux Romains comme des bêtes marchant sur deux pieds ou comme ces effigies difformes que l'antiquité plaçait sur les ponts. On leur donnait une origine digne de la terreur qu'ils inspiraient : on les faisait descendre de certaines sorcières appelées Aliorumna, qui, bannies de la société par le roi des Goths, Félimer, s'étaient accouplées, dans les déserts, avec les démons. »

« Différents en tout des autres hommes, les Huns n'usaient ni de feu ni de mets apprêtés; ils se nourrissaient d'herbes sauvages et de viandes demi-cruës, couvées un moment entre leurs cuisses ou échauffées entre leur siège et le dos de leurs chevaux. Leurs tuniques de toile colorée et de peaux de rats des champs étaient nouées autour de leur cou; ils ne les abandonnaient que lorsqu'elles tombaient en lambeaux. Ils enfonçaient leur tête dans des bonnets de peaux arrondis, et leurs jambes velues dans des tuyaux de cuir de chèvre. On eût dit qu'ils étaient cloués sur leurs chevaux, petits et mal formés, mais infatigables. Souvent ils s'y tenaient assis comme les femmes; ils y traitaient d'affaires, délibérant, vendant, achetant, buvant, mangeant, dormant sur le cou étroit de leur bête, s'y livrant, dans un profond sommeil, à toutes sortes de songes (1). »

(1) Chateaubriand : *Études historiques*; étude 6^e.

Il n'est pas de notre sujet d'étudier ici les institutions, les lois et les mœurs de ces barbares. Nous ne saurions davantage raconter l'histoire de leurs expéditions. C'est un pêle-mêle qui dérouté l'homme d'étude et qui ne s'explique que par sa confusion. Les barbares se précipitent de tous côtés à la fois ; en Bretagne, sur le Rhin, sur le Danube, en Orient et même par le sud de l'Afrique romaine. On peut distinguer cependant comme trois phases dans cette histoire de la chute de l'empire d'Occident. Alaric ouvre la marche avec ses Visigoths, suit Attila avec ses Huns, Genseric ferme la marche avec ses Vandales.

Depuis longtemps les Goths inquiétaient Rome lorsqu'ils furent poussés par les Huns à quitter les bords du Danube. Dans une première expédition navale, ils avaient saccagé le Pont ; dans une seconde, ils étaient retombés sur l'Asie Mineure ; dans une troisième, la Grèce était réduite en cendres. Ces invasions amenèrent une peste qui dura quinze ans. Tour à tour vainqueurs et vaincus, les Goths de l'est, ou Visigoths, prirent peu à peu des habitudes romaines. Dieu alors leur donna un chef qui joignait à la vigueur de ses ancêtres le génie des premiers généraux de la république, Alaric, déjà reconnu gouverneur d'Illyrie, traverse la Grèce et marche contre Rome. Un ermite barre le chemin au conquérant et l'avertit que le ciel venge les malheurs de la terre. « Je ne puis m'arrêter, répond Alaric ; quelqu'un me presse et me pousse à saccager Rome. — La Providence, pour l'éprouver, permet qu'il soit vaincu deux fois, et, nonobstant sa

double défaite, qu'il obtienne la paix à des conditions avantageuses. Honorius, mécontent, ordonne la mort de Stilieon et l'extermination des Goths. Rome perd son dernier défenseur. Alaric, furieux des violences exercées contre ses compatriotes, arrive sous les murs de la grande cité. Les députés envoyés pour le fléchir lui représentent que la population est en armes. « Tant mieux, répond l'abatteur d'hommes : plus l'herbe est serrée, mieux elle se fauche. » Quand on lui demande ce qu'il exige pour se retirer, il réplique : « Tout ce qu'il y a à Rome d'or, d'argent et de richesses portatives. — Mais que laisses-tu donc aux Romains ? » s'écrie l'un des députés. « La vie, » reprend le barbare. Il fallut dépouiller les images des dieux et fondre des statues d'or. Alaric reçut cinq mille livres pesant d'or, trente mille livres d'argent, quatre mille tuniques de soie et trois mille peaux teintes en écarlate. C'était avec du fer que Camille avait racheté des Gaulois les anciens Romains.

Au moment où Rome subissait ce honteux traité, on consultait encore les devins toscans, et des sénateurs réclamaient l'ouverture des temples païens. Alaric s'était éloigné pour aller combattre Honorius. Un revers, qu'il attribua au fantôme d'empereur qu'il avait laissé à Rome, le ramena dans cette cité, qu'il livra cette fois aux brigandages de ses soldats. La population est décimée ; les monuments, orgueil des Romains, sont livrés aux flammes ; les barbares glanent les ruines. Sur l'ordre d'Alaric, les objets du culte chrétien sont respectés ; les églises de Saint-Pierre et

de Saint-Paul sont transformées en asiles. On vit alors, spectacle admirable ! une jeune vierge, portant des vases sacrés, protégée par le glaive des barbares, traverser la ville en triomphateur d'un nouveau genre, et sauver tous les païens qui avaient voulu lui faire escorte. Saint Augustin, frappé à juste titre de circonstances si providentielles, les rappelle éloquentement au début de la *Cité de Dieu*.

Des faits analogues avaient marqué les années précédentes. L'an 406, quatre ans avant le sac de Rome, Rhadagaise, à la tête de deux cent mille barbares, pénètre en Italie par les Alpes noriques. Les idolâtres publiaient dans Rome qu'il s'emparerait de la ville, grâce à la protection des dieux, et qu'il punirait les chrétiens coupables d'avoir abandonné le culte de la patrie. Son armée fut anéantie ; Rhadagaise lui-même fut tué. « Ainsi, par l'ineffable jugement de Dieu, dit Paul Orose, les Romains furent sauvés, quoiqu'ils eussent plus que jamais outragé le Christ en lui attribuant des malheurs dont ils s'attendaient à être les victimes. »

Les Goths allaient passer en Afrique quand la mort frappa leur chef. Le corps d'Alaric reçut la sépulture dans le lit du Busentino. Ataulphe, beau-frère et successeur d'Alaric, ramena les Goths vers le nord et entra dans les Gaules, où l'avaient précédé les Alains, les Suèves et les Vandales. Les barbares plongèrent ce pays dans d'effroyables calamités. Ils parcouraient les provinces, brûlant les villes, dévastant les campagnes et chassant devant eux, comme un troupeau, séna-

teurs et matrones, maîtres et esclaves, hommes et femmes. Un captif, qui cheminait au milieu des chariots, déplore ces malheurs, dont il est la victime :
 « Quand l'Océan aurait inondé les Gaules, il n'aurait point fait de si horribles dégâts que cette guerre. Si l'on nous a pris nos bestiaux, nos fruits et nos grains ; si l'on a détruit nos vignes et nos oliviers ; si nos maisons à la campagne ont été ruinées par le feu ou par l'eau, et si, ce qui est encore plus triste à voir, le peu qui reste demeure désert et abandonné, tout cela n'est que la moindre partie de nos maux. Mais, hélas ! depuis dix ans les Goths et les Vandales font de nous une horrible boucherie. Les châteaux bâtis sur les rochers, les bourgades situées sur les plus hautes montagnes, les villes environnées de rivières, n'ont pu garantir les habitants de la fureur de ces barbares, et l'on a été partout exposé aux dernières extrémités (1). »

Les Gaules dévastées, les Visigoths, les Alains, les Suèves et les Vandales descendirent en Espagne. Orose en visita les métropoles après le passage des barbares, et ne vit plus que quelques huttes plantées dans leur enceinte. La famine et la peste avaient achevé la destruction. Dans les campagnes, les bêtes fauves, alléchées par les cadavres gisants, se ruaient sur les hommes qui respiraient encore ; dans les villes, les populations entassées, après s'être nourries d'ex-

(1) *De Provid. div.* dans l'Histoire des Empereurs de Tillemont.

créments, se dévoraient entre elles : une femme avait quatre enfants, elle les tua et les mangea.

La Grande-Bretagne fut livrée aux Pictes, aux Ca-lédoniens et ensuite aux Anglo-Saxons. Les insu-laires, chassés par les barbares vers la mer et re-poussés par la mer vers les barbares, n'avaient qu'à choisir entre le glaive et les flots. Une de leurs lettres au consul romain porte cette suscription : *Ætio gemitus Britannorum*. Gildas, dans son *Liber querulus*, nous trace ce tableau : « D'une mer à l'autre, la main sacrilège des barbares venus de l'Orient promena l'incendie : ce ne fut qu'après avoir brûlé les villes et les champs sur presque toute la surface de l'île, l'avoir balayée comme d'une langue rouge jusqu'à l'océan Occidental, que la flamme s'arrêta. Toutes les colonnes croulèrent au choc du bélier ; tous les habi-tants des campagnes, avec les gardiens des temples, les prêtres et le peuple, périrent par le fer ou le feu. Une tour vénérable à voir s'élève au milieu des places publiques ; elle tombe ; les fragments de murs, les pierres, les sacrés autels, les tronçons de cadavres pétris et mêlés avec du sang, ressemblaient à du marc écrasé sous un horrible pressoir. »

« Quelques malheureux échappés à ces désastres étaient atteints et égorgés dans les montagnes ; d'au-tres, poussés par la faim, revenaient et se livraient à l'ennemi pour subir une éternelle servitude, ce qui passait pour une grâce signalée ; d'autres gagnaient les contrées d'outre-mer, et, pendant la traversée, chantaient avec de grands gémissements sous les

voiles : Tu nous as, ô Dieu, livrés comme des brebis pour un festin ; tu nous as dispersés parmi les nations. »

Depuis longtemps il ne restait plus rien dans les contrées qui s'étendent des Alpes Juliennes aux murs de Constantinople ; les deux Thraces offraient au loin une solitude verte, bigarrée d'ossements blanchis. « Les cités furent dévastées, les hommes égorés, dit saint Jérôme ; les quadrupèdes, les oiseaux et les poissons mêmes disparurent ; le sol se couvrit de ronces et d'épaisses forêts (1). »

IV. Un nouvel orage va fondre sur l'Occident. Les Huns, qui avaient autrefois vaincu les Visigoths et poussé sur l'Orient leurs hordes désespérées, s'ébranlèrent à leur tour. Une biche leur ouvre le chemin à travers les Palus-Méotides et disparaît. La génisse d'un pâtre se blesse au pied dans un pâturage ; ce pâtre découvre une épée cachée sous l'herbe et l'apporte au prince tartare. Attila saisit le glaive, et, sur cette épée qu'il nomme l'épée de Mars, il jure ses droits à la domination de la terre. Dès sa jeunesse il s'était attaché à sa destinée je ne sais quelle terreur, et le vulgaire se faisait de lui une opinion formidable. Sa démarche était superbe, dit Jornandès ; sa puissance apparaissait dans les mouvements de son corps et dans le roulement de ses regards. Sa courte stature, sa large poitrine, sa tête plus large encore, ses petits yeux, sa

(1 Hier. ad Sophron.

barbe rare, ses cheveux grisonnants, son teint basané annonçaient son origine. C'était l'homme de la destruction par excellence. Il se faisait donner le titre officiel de *Fléau de Dieu* et disait de lui, avec une énergie sauvage : *L'étoile tombe, la terre tremble ; je suis le marteau de l'univers. L'herbe ne croît plus où a passé le cheval d'Attila.* » Sa capitale était un camp dans les pacages du Danube. Les rois qu'il avait soumis veillaient tour à tour à la porte de sa tente. Couvrant sa table de plats de bois et de mets grossiers, il laissait les vases d'or à ses soldats. D'ailleurs rusé diplomate et vaillant général, il était bien le faucheur d'hommes qu'appelait la Providence.

Attila avait déjà soumis la Scythie, la Germanie et le nord de l'Europe. Maître du monde barbare, il se tourna vers le monde civilisé, et trois victoires le conduisirent aux portes de Constantinople. Les chétifs empereurs de Ravenne et de Byzance, pour apaiser son courroux, s'empressèrent de lui offrir le titre de *général de l'empire* et lui payèrent un tribut qu'ils considéraient comme ses appointements. Le Hun disait à ce propos : *Les généraux des empereurs sont de valets, les valets d'Attila sont des empereurs.* Enfin, il envoya à ses valets porte-couronne deux Goths avec ce message : « *Attila, mon maître et le vôtre, vous ordonne de lui préparer un palais.* »

C'était le signal de l'invasion. Attila se précipite sur l'Occident, traînant à sa suite une meute de rois et sept cent mille guerriers. Les forêts tombent sur son passage, les fleuves se couvrent de barques et tous les

lieux que parcourt le torrent se changent en déserts. Tongres, Reims, Arras, Cambrai, Besançon, Langres, Auxerre sont livrés au pillage. Metz, qu'une généreuse résistance voue à une plus effroyable destruction, vit égorger la plus grande partie de ses habitants. Troyes et Paris ne durent leur salut qu'à l'évêque Lupus et à la vierge de Nanterre. Orléans, la ville prédestinée aux merveilleuses délivrances, reçut, à la requête de saint Aignan, des secours d'Aétius. Le Tartare leva le siège et vint chercher dans les champs catalauniques une plaine où il pût déployer ses bataillons.

Le monde entier parut en armes sous les deux étendards. Avec Aétius combattaient les Visigoths, les Armoricains, les Gaulois, les Saxons, les Bourguignons, les Sarmates, les Allemands, les Ripuaires et les Francs de Mérovée ; avec Attila marchaient d'autres Francs et d'autres Bourguignons, les Rhugiens, les Hérules, les Thuringiens et les Ostrogoths. La bataille fut une des plus effroyables dont l'histoire ait gardé le souvenir. Cent soixante-dix mille hommes suivant les uns, trois cent mille suivant les autres, restèrent sur place. Un ruisseau qui traversait la plaine devint un torrent ensanglanté. Attila voulait se brûler vivant sur un bûcher composé des selles et des harnais de ses chevaux ; il eût disparu dans les flammes comme Alaric dans un torrent : image de la grandeur qui avait illustré leur vie et des ruines dont ils avaient couvert le monde.

Le Hun repassa le Rhin et répara ses forces pendant

l'hiver. L'année suivante, il ravagea la Pannonie, la Norique, et s'élança vers l'Italie. Valentinien III quitte Ravenne et court s'enfermer à Rome. Attila assiège et ruine Aquilée, Padoue, Vicence, Vérone, Brescia, Bergame ; pille Milan et Pavie. Son armée arrive près de Mantoue ; les populations épouvantées vont chercher un asile dans les marais où s'élèvera bientôt Venise. Valentinien, dans son désespoir, va continuer sa fuite. Saint Léon le Grand, comme envoyé du ciel, marche à la rencontre d'Attila. Quand ces deux souverainetés de la parole et du glaive, de la sainteté et de la vengeance, se rencontrèrent, l'épée rendit hommage à la majesté de l'Évangile, et le fléau de Dieu recula devant le prêtre de Dieu. Les contemporains ont même ajouté, et le génie de Raphaël a immortalisé cette tradition, que saint Pierre était apparu brandissant un glaive enflammé. A cette vue le barbare qui tout à l'heure vociférait contre Rome, pacifié tout à coup, avait dû demander grâce au successeur de saint Pierre.

Attila quitta furtivement l'Italie et se retira au delà du Danube. La mort vint le surprendre au milieu de ses projets de destruction. La nuit même où il mourut, l'empereur Marcien vit en songe, à Constantinople, l'arc rompu d'Attila. Les fils du conquérant, qui formaient à eux seuls un peuple, se divisèrent. Les nations que cet homme avait réunies sous son glaive se donnèrent rendez-vous dans la Pannonie, pour s'affranchir et se déchirer. Une multitude de soldats sans chef se massacrèrent à l'envi : trente mille Huns

restèrent sur la place, sans compter leurs alliés et leurs ennemis. L'héritage du monde qu'avait laissé le roi des Huns n'avait rien de réel : ce n'était qu'une sorte de fiction ou d'enchantement produit par son épée : le talisman de la gloire brisé, tout s'évanouit. Les peuples passèrent avec le tourbillon qui les avait apportés. Le règne d'Attila ne fut qu'une invasion.

V. L'Afrique romaine avait eu sa part dans les crimes de l'empire ; elle s'était même plongée, avec une ardeur particulière, dans les plus déshonorantes débauches ; elle va donc être visitée à son tour par la colère de Dieu.

Les ministres de ses vengeances furent les Vandales et leur chef Genséric. Genséric était un homme d'un aspect vulgaire, mais, insatiable de combats et de conquêtes, il eût mérité le nom de fléau de Dieu, si un autre génie barbare ne l'eût emporté sur lui en férocité. Appelé en Afrique par le comte Boniface, dont Aétius avait su rendre la fidélité suspecte à Placidie, Genséric passa le détroit avec ses quatre-vingt mille Vandales et envahit, comme un torrent, le littoral nord de l'Afrique. Ce malheureux pays eut à porter le poids de ses fureurs. « Cette dévastation, dit un biographe de saint Augustin, rendit très-amers à l'évêque d'Hippone les derniers moments de sa vie : il voyait les villes ruinées, les habitants tués ou mis en fuite, les églises dépourvues de prêtres, les vierges et les religieux dispersés. Les uns avaient succombé aux tourments, les autres péri par le glaive ; les autres,

encore réduits en captivité, ayant perdu l'intégrité du corps, de l'esprit et de la foi, servaient des ennemis durs et brutaux... Ceux qui s'enfuyaient dans les bois, dans les cavernes et les rochers ou dans les forteresses, étaient pris et tués ou mouraient de faim. De ce grand nombre d'églises d'Afrique à peine en restait-il trois, Carthage, Hippone et Cirthe, qui ne fussent pas ruinées et dont les villes subsistassent (1). »

« Les Vandales, continue Chateaubriand, arrachèrent les vignes, les arbres à fruit, et particulièrement les oliviers, pour que l'habitant, retiré dans les montagnes, ne pût trouver de nourriture. Ils rasèrent les édifices publics échappés aux flammes : dans quelques cités, il ne resta pas un seul homme vivant. Inventeurs d'un nouveau moyen de prendre les villes fortifiées, ils égorgaient les prisonniers autour des remparts ; l'infection de ces voiries sous un soleil brûlant se répandait dans l'air, et les barbares laissaient au vent le soin de porter la mort dans les murs qu'ils n'avaient pu franchir. »

Pendant que Genséric achevait la conquête de l'Afrique par la prise de Carthage et établissait sur la Méditerranée sa puissance navale, l'Italie était le théâtre des plus tristes événements : Valentinien déshonorait la femme du sénateur Maxime ; Maxime assassinait Valentinien, revêtait la pourpre et donnait à Eudoxie sa main teinte du sang de son époux. Eudoxie crut venger la mort de Valentinien et son hon-

(1) Possidonius, *Vie de saint Augustin*.

neur de femme en sacrifiant à son ressentiment l'intérêt sacré de la patrie ; elle appela Genséric. Le Vandale ordonna de mettre à la voile. Le pilote lui demanda de quel côté il fallait se diriger : « Allez, répondit le barbare, où nous appelle la colère de Dieu ! » Quand la flotte parut sur les côtes du Latium, Maxime était assassiné et le peuple tombait dans le plus lâche désespoir. La ville ressemblait à un immense tombeau. L'ambassadeur de la paix, saint Léon, se dévoua derechef et vint trouver Genséric dans ces mêmes campagnes où la mère de Coriolan avait sauvé Rome. Mais comme s'il eût pressenti que la colère de Dieu devait frapper sans rémission, il ne prit point cette attitude fière qui avait désarmé Attila, et se contenta de demander grâce en faveur de son troupeau. Genséric répondit qu'il ne verserait pas le sang et n'allumerait pas l'incendie, mais que les habitants et leurs richesses seraient la proie de ses guerriers. Durant quatorze jours Rome fut abandonnée à la licence des soldats et fouillée de fond en comble. Genséric emmena en captivité Eudoxie et ses deux filles, seuls restes de la famille de Théodose. Des milliers de Romains furent entassés sur les vaisseaux du vainqueur : par un raffinement de barbarie, on sépara les femmes de leurs maris, les pères de leurs enfants. La flotte ramenait en outre, à Carthage, les richesses de Rome, comme la flotte de Scipion avait amené à Rome les richesses de Carthage. Singulier rapprochement de ruines et attristant mélange de souvenirs ! dans le butin se trouvaient la couverture en bronze

doré du temple de Jupiter Capitolin et les ornements jadis enlevés au temple de Jérusalem. Tous les vaisseaux arrivèrent heureusement, excepté, dit Procope, celui qui portait les statues des faux dieux.

Après cette quatrième guerre punique, comme dit Sidoine Apollinaire, Genséric, pour satisfaire jusqu'à la dernière obole aux justices divines, revenait chaque année piller l'Italie : c'est ce qu'il appelait faire sa moisson. La Péninsule avait vu tour à tour rouler sur ses provinces les torrents des Allemands, des Visigoths, des Huns et des Vandales ; elle verra passer encore les Hérules, les Ostrogoths et les Lombards : c'est comme si les fleuves qui descendent des Alpes détournaient leur cours pour fondre à flots communs sur l'Italie. Rome, quatre fois assiégée, prise deux fois, est saccagée une troisième fois dans la guerre civile qui suit la déposition d'Anthémius ; elle subit les maux qu'elle a infligés à la terre. Enfin Odoacre renvoie Augustule dans les villas que Marius avait illustrées par ses proscriptions et Lucullus par ses orgies, et prend le titre de roi. Le sénat, content d'être esclave, proclame l'abdication du Capitole et renvoie à Zénon les insignes de l'empire.

L'Italie n'offrit plus qu'un lamentable spectacle. On fit des règlements pour soulager du tribut les provinces de la péninsule ; on donna aux étrangers qui consentaient à les cultiver les terres restées en friche. Majorien et Théodoric s'occupèrent de réparer les édifices de Rome. La cité, revenue à ses modestes commencements, vit naître ses conflits avec Albe et Tibur ;

elle se battait à ses portes. La population tomba de trois millions à quatre-vingt mille habitants. Les bêtes sauvages purent revenir aux amphithéâtres bâtis pour elles, mais il n'y avait plus d'hommes à dévorer.

On ne peut se faire aujourd'hui qu'une faible idée de l'aspect que présentait le monde après les invasions des barbares. Le tiers, peut-être la moitié de la population de l'Europe et d'une partie de l'Afrique et de l'Asie, avait été moissonnée par la guerre, la peste et la famine. Les dépouilles des vaincus étaient aux mains des vainqueurs : les chariots des Goths et des Huns, les barques des Saxons et des Vandales étaient chargées de ce qu'avaient accumulé, pendant des siècles, les arts de la Grèce et le luxe de Rome. On avait déménagé le vieux monde du paganisme.

Maintenant les barbares s'arrachent les provinces de l'empire. L'Italie, soumise aux Hérules, attend les Ostrogoths. La Gaule est disputée entre les Visigoths, les Francs et les Burgondes. L'Espagne assiste aux luttes des Visigoths, des Alains et des Suèves. La Grande-Bretagne reste aux Bretons, aux Pictes et aux Scots, dont les divisions appellent les Saxons et les Angles. La Germanie voit passer les tentes vagabondes des Frisons, des Saxons, des Angles, des Jutes, des Thuringiens, des Hérules, des Gépides et des Ostrogoths. Au delà de l'Elbe s'avance la famille slave.

Quand la poussière qui s'élevait sous les pieds de tant d'armées, qui sortait des ruines de tant de monuments, fut tombée ; quand les tourbillons de fumée qui s'échappaient de tant de villes en flammes furent

dissipés ; quand la mort eut fait taire les gémissements de tant de victimes ; quand le bruit de la chute du colosse romain eut cessé, alors on aperçut une croix, et au pied de cette croix des barbares. Quelques prêtres, l'Évangile à la main, assis sur des ruines, fondaient une société nouvelle au milieu des débris de l'ancienne. Désormais des troupes de religieux vont venir des Indes, de la Perse et de l'Éthiopie ; les Arméniens vont déposer le carquois ; les Huns chanter des psaumes ; les Goths, aux chevelures blondes, transforment leurs tentes en oratoires ; et la chaleur de la foi fera tressaillir d'une fécondité merveilleuse les terres glacées de la Scythie.

CHAPITRE XXIV

Du gouvernement de la Providence au moyen âge.

Le grand empire est tombé. Sa chute est le point de départ des peuples modernes. Nous trouvons autour de leur berceau les débris de l'empire romain mort de corruption et les hordes indomptables d'une barbarie victorieuse. L'Église vivifia les uns, adoucit les autres, et de ces éléments désespérés fit sortir les plus grandes œuvres et les plus hautes vertus. L'époque durant laquelle s'accomplit cette transformation s'appelle *moyen âge*. Dans son acception historique, cette dénomination marque une époque caractérisée par l'universelle prépondérance de l'Église catholique en Occident. Son autorité est acceptée, sinon sans conteste, du moins dans sa plénitude ; son action s'étend aux événements, aux doctrines, aux mœurs, aux institutions ; et les résultats qu'elle obtient sont aussi

satisfaisants que le permettent l'éternel obstacle de la corruption humaine et les obstacles particuliers du temps. Le moyen âge pourrait donc se définir l'histoire de l'Église gouvernant les peuples et les rois, l'histoire des rois et des peuples sous le gouvernement de l'Église. C'est assez dire que nous revendiquons cette époque comme une époque éminemment ecclésiastique, sauf à rendre leur lustre à ses gloires et bonne justice à ses détracteurs.

Pour aller sans détour au cœur de la question il faut écarter les hypothèses démenties par les faits. On ne saurait dire que les Romains laissés à eux-mêmes et les barbares, par leurs propres forces, auraient pu reconstituer le monde nouveau avec les débris de l'ancien. Ces deux races étaient comme deux arbres, l'un sauvage, l'autre épuisé de sève, qui attendent, pour donner des fruits, une greffe vigoureuse. On ne saurait dire davantage que le mélange des Romains et des barbares aurait suffi, sans le concours de l'Église, à l'inauguration du progrès européen. De rien il ne sort éternellement rien sans l'intervention d'une toute-puissance. D'ailleurs ce mélange d'habileté romaine et d'énergie barbare s'opérait depuis trois siècles aux frontières de l'empire, sans faire autre chose qu'ôter aux barbares quelques vertus et ajouter aux vices des Romains. Rome elle-même, au jour de ses splendeurs, avait tenté d'allumer en Germanie le flambeau de la civilisation. Rien n'était sorti de toutes ces tentatives que la démonstration de l'impuissance romaine et de l'inhabileté barbare.

Ainsi donc, au quatrième siècle de notre ère, le monde ancien tombait avec l'empire romain. A l'instant de sa chute les invasions ébranlaient l'univers et l'Occident voyait sur son sol deux races superposées : des Romains corrompus et de féroces barbares dont les vices répugnaient à toute influence civilisatrice. Ces peuples, surtout ceux renfermés sous la dénomination générale de barbares, présentaient chacun des obstacles particuliers, un esprit opposé, des aptitudes différentes. Pour vaincre ces obstacles, diriger cet esprit, mettre en œuvre ces aptitudes, on ne pouvait faire appel aux vieilles puissances qui avaient dirigé le monde ancien. Les dieux s'en allaient, les systèmes des philosophes étaient oubliés, la législation elle-même était ensevelie sous les ruines. Quand du reste ces forces n'eussent point été brisées, elles étaient ou convaincues d'impuissance ou discréditées par les désastres dont on devait charger leur responsabilité. Le christianisme survivait donc seul, seul il agissait extérieurement comme puissance morale, seul il enseignait à l'individu la vérité et le devoir, seul il donnait à la famille et à l'État leur constitution, seul enfin il fondait une société religieuse.

L'Église, forme sociale du christianisme, fut longtemps à agir seule sur cette matière vivante. Les siècles à travers lesquels se déploya son action n'ont pas toujours été justement appréciés. On leur reprochait des inégalités sociales, de l'ignorance, des superstitions, des habitudes vicieuses et une extrême pauvreté, et l'on déclarait l'Église cause de tous ces

indux. La grande merveille du moyen âge n'est pas qu'on ait pu y constater des faits aussi regrettables : ce serait chose très-étonnante que tout cela ne se fût pas rencontré après la débâcle des invasions : la grande merveille est que, tout cela étant donné, l'Église ait su inspirer au pouvoir le dévouement, aux sujets l'obéissance, et tirer de ces éléments rebelles l'admirable société du moyen âge. Aujourd'hui que la société est si habilement organisée, les pouvoirs sagement hiérarchisés, les sujets instruits et à l'aise, les peuples sont ingouvernables. Ces deux faits répondent à bien des livres et justifient pertinemment l'Église. Aujourd'hui, du reste, s'opère la réhabilitation de cette époque. On comprend que l'œuvre civilisatrice, quoique lente et peu aperçue, était entreprise avec de hautes vues, poursuivie avec une sage persévérance et sûrement menée à son but. Enfin elle arriva, je ne dis pas à son terme, mais à un remarquable degré de perfection, et ce fut le treizième siècle, point culminant du progrès chrétien. Les siècles précédents, pour briller d'un éclat moins vif et peut-être moins pur, n'en sont pas moins des siècles d'or, comme parle Mabilon.

Maintenant comparez le quatrième siècle avec le treizième et calculez les résultats de ces dix siècles d'action chrétienne. Au lieu d'un empire mort de corruption, de hordes sauvages et de tribus sans unité ; au lieu des déserts, des marais, des bois qui couvraient le nord de l'Europe, nous trouvons des régions bien cultivées, des États bien ordonnés, des

relations bien définies, des rapports vivants entre tous les peuples. Au-dessus d'une république de nations s'élève l'empire chrétien dont la force doit toujours être au service du droit. Au-dessus de l'empire resplendit l'Église, société spirituelle qui dirige la force. Enfin au-dessus de l'Église paraît Dieu, base de cette grandiose constitution, Dieu, qui par l'Église, règle l'empire, qui, par l'Église et l'empire, conduit les rois et les peuples dans les sentiers qui commencent au Calvaire pour aboutir aux cieux.

Du sein de Dieu la vie est descendue par l'Église dans l'individu, la famille et la société civile. L'homme, affranchi des liens de l'esclavage, enrichi d'un vif sentiment de sa dignité, d'un fond abondant d'activité, d'énergie, de persévérance; toutes les facultés développées simultanément; la femme élevée au rang de compagne de l'homme et récompensée du devoir de la soumission par des égards respectueux; la douceur et la solidité des liens de famille protégées par de fortes garanties; une conscience politique admirable, riche de sublimes maximes, de règles d'équité, de sentiments d'honneur; une certaine douceur générale de mœurs qui, dans la guerre, écarte les grandes catastrophes, et dans la paix rend la vie aimable; un respect profond pour tout ce qui appartient à l'homme, respect qui rend de plus en plus rares les violences des particuliers et des gouvernements; un ardent désir de perfection dans tous les sens, une tendance irrésistible, parfois mal dirigée, mais toujours vive, à rendre meilleure la condition des classes inférieures;

une impulsion secrète qui porte à protéger la faiblesse, à secourir l'infortune et à réaliser un système progressif d'institutions charitables; un esprit d'universalité, de propagande, un fonds inépuisable de ressources pour se sauver dans les grandes crises; enfin une impatience généreuse qui veut devancer l'avenir, appelle parfois des périls, plus souvent des biens, et marque puissance de vie; tels sont les caractères qui élèvent bien haut la civilisation chrétienne (1).

Tandis que, d'une main, l'Église élève à cette hauteur l'individu, la famille, la société, de l'autre, elle développe ses propres institutions. La hiérarchie se perpétue par une glorieuse chaîne de pontifes; la discipline se forme dans ses parties variables suivant les besoins du temps; enfin le culte fixe les formules de la liturgie, enrichit le cycle des fêtes et fait retentir les voûtes des basiliques de chants inspirés.

L'Église, féconde au dedans comme au dehors, est en outre dépositaire et gardienne de la vérité. La voilà donc qui donne à ses dogmes une expression rigoureuse, repousse dans tous ses artifices les attaques de l'erreur et fonde les écoles pour susciter à la foi d'énergiques défenseurs, à la science d'éloquents interprètes. Les premiers linéaments de ces institutions s'élèvent au milieu même des ruines des invasions.

(1) Voir pour les développements : Balmès, *Le Protestantisme comparé au catholicisme dans ses rapports avec la civilisation européenne*, t. I et II.

Obscures d'abord et presque inaperçues, elles deviennent ces grandes et populeuses universités, pépinières de savants, d'érudits, de littérateurs qui vont répandre sur l'Europe avec une infatigable activité des trésors de sagesse et de lumière. De ces universités, œuvres de l'Église, naissent la scolastique et la mystique, sciences à la fois élevées et profondes, qui étonnent par la hauteur de leur but, la largeur de leurs idées, la finesse ou l'onction de leurs aperçus. A côté d'elles s'élèvent les cathédrales, autre produit du génie chrétien, qui surprennent par la hardiesse de leur plan et la délicatesse de leur exécution ; comme la peinture, autre expression de la vérité chrétienne, ravit par la suavité de ses contours et la beauté divine de ses physionomies. L'histoire se développe à côté des spéculations de l'école et des chefs-d'œuvre de l'art. La science physique a de dignes représentants ; et la poésie fait retentir la cabane et le château du chant des bardes ou de la ballade des Trouvères. Quand les progrès providentiels du beau dans l'humanité réclameront d'autres éléments, c'est encore l'Église qui initiera l'Europe aux beautés d'Homère, d'Apelles et de Phidias.

Enfin l'Église est source et modèle de sainteté. A ce titre elle a fait déjà l'éducation des consciences, pénétré les âmes du sentiment du devoir et enrichi d'héroïques vertus le caractère amolli des Romains comme les dures natures de la Germanie. Au même titre elle forme un clergé qui sert de condiment à la terre, elle suscite des fondateurs et réformateurs d'or-

dres monastiques qui donnent à chaque siècle le médecin que réclament les plaies et les guides nécessaires à ses plus nobles aspirations. Pour mettre le comble à tant de bienfaits, l'Église gratifie chaque peuple d'une législation, institue les pèlerinages, crée ou transforme la chevalerie et assure enfin la perpétuité à son œuvre en changeant les loups en agneaux par la parole des apôtres et en plaçant à toutes les frontières l'épée des croisés. Enfin voilà que l'imprimerie et la poudre à canon sont inventées, la vapeur soupçonnée par Roger Bacon. Voilà qu'une quatrième partie du monde entre dans la société chrétienne et ouvre en retour, tant à la vie intellectuelle qu'à la vie matérielle, une source abondante de richesses et de connaissances.

Tel est, dans son développement progressif, ce moyen âge, objet d'appréciations si malveillantes et de si violentes injustices. Sans doute cette mémorable époque a vu se succéder une foule d'événements désastreux. Destruction de villes, chutes d'empires, luttes de races, confusion de peuples, violences et gémissements, voilà ce qu'un premier coup d'œil vous fait découvrir. Vous voyez encore la corruption et la barbarie ; vous voyez des institutions en décrépitude et des institutions à peine ébauchées ; les hommes allant où vont les peuples, les peuples allant où on les mène sans savoir ni qui les mène, ni où ils vont, et, au-dessus de tout cela, une lumière suffisante pour reconnaître que toutes choses sont hors de leur place. L'Europe, au moyen âge, c'est le chaos.

Mais, au milieu de ce chaos, apparaît l'épouse immaculée du Christ, et l'on voit s'accomplir un événement d'une incomparable grandeur : une seconde création, œuvre de l'Église. Dans le moyen âge, c'est uniquement cette création que nous trouvons admirable ; c'est l'Église seule qui nous paraît digne d'adoration. Pour opérer ce prodige, Dieu choisit ces temps obscurs, éternellement fameux et par l'explosion de toutes les forces brutales et par la manifestation de l'impuissance humaine. On voit l'Église calmer, par les tendresses de son amour, les colères farouches des barbares ; apaiser, par la puissance de son regard, les plus furieuses tempêtes ; tirer ici un monument d'une ruine, là une institution d'une coutume, ailleurs un principe d'un fait, une loi d'une expérience, et, pour tout dire d'un mot, l'ordre du désordre, l'harmonie de la confusion. On dirait que Dieu, regrettant de n'avoir pas rendu l'homme témoin de la première création, n'a permis à l'Église d'accomplir la seconde que pour nous donner la joie de la contempler.

Cependant, pour rester dans les limites sévères de la vérité et rendre à l'Église un hommage plus pur, il faut considérer deux choses dans le moyen âge : les faits, les principes et les institutions qui eurent exclusivement leur origine dans la civilisation propre de ce temps ; et les faits, les principes et les institutions qui, pour avoir été réalisés alors, n'en sont pas moins la manifestation extérieure de certaines lois éternelles, de certains principes immuables, de cer-

taines vérités absolues. Aujourd'hui, comme autrefois, l'Église proclame ces vérités absolues et veut restaurer ces principes éternels, pour arrêter l'Europe dans des tendances dont le résultat serait infailliblement la constitution d'un pouvoir oppressif, païen dans son organisation et satanique dans sa grandeur (1).

(1) Donoso Cortès : *Œuvres*, t. II : *Lettre au directeur de la Revue des Deux-Mondes* ; — et L. Gautier : *Comment faut-il juger le moyen âge*?

CHAPITRE XXV

Des faits qui contredisent, dans les temps modernes, le gouvernement temporel
de la Providence.

L'Église, au moyen âge, avait constitué la société *sur un plan divin*. A cette société elle avait donné un droit public et privé en harmonie avec le christianisme. Cette organisation sociale contenait le remède à tous les maux, la garantie de toutes les conquêtes, le germe de tous les progrès. A la suite d'événements lamentables, tels que la révolte de Philippe le Bel, la *captivité* d'Avignon et les scandales du grand schisme, on voit succéder au moyen âge les temps modernes. Ce qui caractérise cette époque nouvelle, c'est *une opposition complète de principes* dans le droit des gens, le droit politique, le droit civil, les arts, les sciences et les lettres ; c'est l'esprit hostile au christianisme poursuivant à son tour la réalisation de l'ordre social *sur un plan humain et en dehors de*

l'ordre chrétien. Les événements qui marquent ses conquêtes sont : la renaissance des lettres, la réforme protestante, la formation des écoles philosophiques, le retour des pouvoirs politiques au droit césarien, et la révolution française aboutissant de nos jours au socialisme.

Mon intention ne saurait être de présenter sur chacun de ces événements une étude complète. Je veux montrer seulement comment chacun d'eux a concouru à la propagation du mal en Europe.

La renaissance, prise dans son sens historique, est une révolution accomplie au début des temps modernes dans l'art, la science, la littérature et l'éducation. La définir ainsi, c'est dire qu'elle ne doit pas être confondue avec le développement *chrétien* des littératures modernes que l'histoire avait vu sortir de leur berceau vers le douzième siècle. La renaissance est un mouvement parallèle à celui-là, *mais tout opposé*, qui poursuit un autre but par des moyens différents. On doit distinguer aussi dans la renaissance deux parties : un système d'esthétique et un système d'éducation. Comme système d'esthétique, la renaissance renonce à la poursuite du beau chrétien, pour s'attacher à la beauté de pure nature. Dans la science, elle substitue à la connaissance l'érudition ; dans la littérature, elle fait prédominer la forme sur le fond ; et dans l'art elle remplace l'originalité chrétienne par l'imitation de l'antique. Comme système d'éducation, la renaissance rompt également en visière avec la tradition et renonce aux classiques chrétiens, qu'elle

remplace par les auteurs du paganisme. Sous ces deux aspects, la Renaissance est donc *en principe essentiellement mauvaise*, bien qu'elle ne le soit pas toujours au même degré dans la pratique, ni surtout dans l'intention des personnes. Ses résultats, à la longue, n'en furent pas moins désastreux. L'art tomba dans un sensualisme élégant ; la science, sortie des droites voies, se divisa et déchut rapidement ; la littérature ne fut pas moins sensuelle que l'art ; et l'éducation, qui résumait l'art, la science et la littérature paganisées, inspira pour les lettres, les sciences et l'art chrétien, un mépris qui rejaillit bientôt sur le christianisme. Avec le temps, cette éducation qui laissait ignorer l'histoire de l'Église et les principes chrétiens pour faire végéter la jeunesse dans un monde d'idées étroites, dans les fables impures de la mythologie et dans une civilisation étrangère à la nôtre, devait exercer sur la foi, les mœurs et les caractères la plus déplorable influence. C'était un véritable empoisonnement des âmes qui poussait à l'indépendance de la pensée et à la licence des passions. On voit apparaître en germe, dans ce mouvement d'idées et ce croisement d'influences, tous les maux qui doivent plus tard désoler le monde.

La Renaissance avait été un événement européen. Les semences tombées de ses mains germèrent d'abord en Allemagne où naquit le protestantisme. On doit entendre sous ce nom deux choses : une règle de foi et une masse incohérente de sectes réunies seulement pour protester contre l'Église catholique. La règle de

foi protestante consiste dans l'examen particulier de la Bible, lue sans notes ni commentaires, à l'encontre de la foi catholique, qui repose sur l'autorité de l'Église et la tradition. Les sectes, avec leurs symboles particuliers, présentent une telle confusion, qu'elles résistent à l'analyse; on ne peut qu'indiquer leurs principes communs du serf-arbitre, de la prédestination au mal comme au bien et de la justification sans les œuvres. Dans ses maximes et dans sa règle de foi, le protestantisme atteint donc de prime abord l'idéal des temps modernes; il proclame la divinité de l'homme. Au nom de son indépendance spirituelle, chacun peut penser ce qu'il veut et agir comme il a pensé. Plus de foi qu'à soi-même, plus de vertus que celles qu'on veut bien pratiquer. Une révolution qui bouleversait si profondément les règles de la foi et de la conscience devait exercer sur la famille une influence désastreuse. Cette influence dépassa tout ce qu'on peut dire, grâce aux attaques du protestantisme contre le célibat des prêtres et les vœux monastiques, grâce surtout à ses ignobles doctrines sur la nature du contrat de mariage, l'impossibilité de la continence, le divorce et la polygamie. Les désordres qui s'ensuivirent appelaient une répression. Le protestantisme releva, dans l'ordre politique, le type augustal des Césars romains. Le pape, seul garant de l'indépendance ecclésiastique, fut par lui écarté, et les princes, papes à leur tour, joignirent l'autorité spirituelle à la puissance politique; enfin, le protestantisme, partageant l'Europe en deux et armant les États les uns contre

les autres, détruisit cette société universelle qu'avait élevée le moyen âge. Les sociétés temporelles furent reconnues désormais, sans égard à leur condition religieuse, et la bonne harmonie dépendit de l'équilibre des intérêts. Ainsi le droit des gens, le droit politique, le droit civil et les devoirs de l'individu, présentaient dans le protestantisme une antithèse parfaite avec les institutions chrétiennes. L'œuvre des temps modernes était accomplie dans les États protestants ; c'était l'ordre humain au gré de toutes les convoitises et à la merci de toutes les passions.

Deux événements qui touchaient à de si graves intérêts et à des traditions si vénérables devaient modifier singulièrement les idées et les révolutionner à leur tour. Ce nouveau pas dans l'abîme fut l'œuvre des écoles philosophiques. Au moyen âge, la spéculation avait été sans danger, parce qu'elle avait pris pour point de départ des dogmes et pour règle l'autorité de l'Église. Ce frein salutaire avait préservé la philosophie des erreurs où elle tombe facilement dès qu'elle veut être indépendante. On avait fait plus qu'éviter les dangers ; du platonisme et de l'aristotélisme épurés, on avait fait jaillir une double philosophie rationnelle et mystique dont l'union constituait la philosophie chrétienne. Ce beau mouvement fut dévoyé. La Renaissance et le protestantisme y concoururent d'un commun accord, bien que par des voies différentes. La Renaissance ressuscitait les théories primitives des anciens, allumait la querelle sur la prééminence du platonisme et soulevait contre la scolastique

ce déchaînement des humanistes, qui provoquait l'éclosion d'une philosophie nouvelle. Le protestantisme de son côté posait en principe et pratiquait en fait le rationalisme à tous ses degrés, le mysticisme avec tous ses écarts, le sensualisme avec tous ses désordres. Cette diversité d'influences donna naissance à une foule de conceptions désordonnées, et, après le chaos d'une époque de transition, se dessinèrent les grands systèmes de Bacon, de Descartes et de Leibnitz.

Chaque chef d'école eut ses disciples et chaque disciple ajouta aux théories du maître. Trois courants se formèrent donc, et tous trois, partis du même principe, l'autonomie de la raison, aboutirent aux mêmes conséquences, à des systèmes monstrueux. En France surtout, ce fut contre la vérité catholique une véritable conspiration ourdie par les encyclopédistes et personnifiée dans Voltaire. On voit par là que le philosophisme, comme le protestantisme, eut ses sectes rivalisant de zèle pour la destruction. Comme lui aussi il avait sa règle de philosophie; en ce point même ils s'identifient complètement. Le philosophe s'isole du genre humain comme le protestant s'isole de l'Église; l'un et l'autre proclament la raison arbitre suprême des connaissances; celui-ci applique cette raison aux traditions chrétiennes, celui-là aux traditions qui forment le symbole primitif de l'humanité; tous les deux s'inclinent devant la divinité de la raison humaine et en viennent à contredire, dans toutes ses affirmations, la vérité révélée.

Jusqu'ici le mal avait égaré les esprits , corrompu les cœurs , amolli les caractères par les principes esthétiques et par le système d'éducation qu'avait fait prévaloir la Renaissance. Ensuite il avait développé les tendances de cette première révolution pour les ériger en symboles religieux dans la réforme protestante , et en systèmes philosophiques dans les écoles. Le mal n'avait donc encore atteint que l'homme, sauf la réalisation sociale que lui avait donnée le protestantisme. Maintenant il va passer des individus à la société , de l'homme aux institutions , même dans les pays restés catholiques , et cela avec une rapidité d'autant plus prompte que le sensualisme et le libre examen amenaient à leur suite de plus graves désordres.

Cette nouvelle révolution commence par le retour des pouvoirs politiques au césarisme. On entend par là : en fait , la réunion de la souveraineté temporelle et de la souveraineté spirituelle dans la main de l'homme ; en droit , la doctrine qui prétend fonder un ordre social sur cette base ; en somme , c'est l'apothéose du pouvoir , la *déification* de l'homme qui commande. On doit donc distinguer dans le césarisme deux choses ; d'une part l'absorption par le pouvoir politique des droits et franchises de la société qu'il gouverne ; il n'y a plus dans la nation qu'un homme , c'est le roi , qui se voit transformé en dieu terrestre : d'autre part l'absorption par le même pouvoir des droits et prérogatives de la société religieuse ; le roi est aussi pontife , il unit la tiare à la couronne.

La Renaissance par les théories sociales qu'elle avait mises en vogue sous la plume de Machiavel, le philosophisme par l'esprit de servilisme qui fait le fond de ses doctrines et de son caractère, avaient préparé ce nouveau triomphe du mal. Mais il est particulièrement curieux de mesurer la part d'influence qui revient ici au protestantisme.

Le protestantisme triomphant au traité de Westphalie avait substitué à la suprématie sociale de la papauté l'équilibre européen et l'indépendance des rois dans l'ordre temporel. Dans ce système d'équilibre, les intérêts religieux ne sont plus représentés ; l'égoïsme national est devenu l'unique mobile des négociations ; les différends entre souverains restent sans juges ici-bas, et les droits internationaux n'ont plus pour garant que les manœuvres de la diplomatie et la force des armes. D'ailleurs l'indépendance absolue des rois assigne à l'activité des peuples, pour but unique, la prospérité matérielle, et ouvre la voie à ce despotisme césarien qui va confisquer à son profit la liberté des provinces et les privilèges des classes de la société. Les pouvoirs entrent donc déjà, de par le protestantisme, dans une suite d'interminables guerres, de traités qui remanient sans cesse les territoires et d'envahissements qui aboutissent au césarisme en ruinant la constitution catholique de l'Europe.

Mais le protestantisme a fait plus que nier l'autorité sociale de la papauté ; il a nié son autorité spirituelle et transporté aux princes l'autorité du pape. Cet achèvement du *césarisme* tend à se réaliser dans les États

catholiques. Leurs chefs aspirent aussi à trancher du pontife et à priver l'Église de toute existence sociale, pour la réduire à n'être plus en ce monde qu'une chimère vénérable, une abstraction sublime. On voit ces tendances trouver leur formule dans une *déclaration* célèbre dite à tort *du clergé de France*; et puis après, leur pratique dans la conduite des rois et des parlements surtout au dix-huitième siècle. Qui ne distingue ici le résultat d'une influence secrète des doctrines protestantes, l'entraînement de leur exemple et souvent le fruit de leurs machinations?

Les rois n'avaient pu suivre ces tendances sans invoquer en leur faveur des principes faux et des maximes révolutionnaires contre les divines prérogatives de l'Église, la constitution morale de la famille, le droit de propriété et les libertés nationales. Ces principes devaient trouver d'autres adeptes, ces maximes, d'autres sectateurs. On vit bientôt se répandre, sous le couvert de la philosophie, les idées les plus destructives et se former des coalitions d'ennemis acharnés à la ruine de la société. Quand ces idées furent descendues dans le peuple, les coalitions se multiplièrent, la foule se souleva et la révolution française, j'allais dire européenne, éclata. La révolution est destruction et reconstruction. Comme œuvre de destruction, elle s'attache à extirper jusqu'à la racine les institutions chrétiennes et à enlever aux rois, avec leur propre pouvoir, les droits sociaux qu'ils ont confisqués. Mais c'est pour transporter le despotisme à une multitude de rois formant une assemblée

et rebâtir la société d'après les maximes qu'avaient fait prévaloir les rois. On commence, chose remarquable, par proclamer les droits de l'homme à l'encontre des droits de Dieu, et sous ce mot l'on entend les penchants mauvais et les convoitises même les plus dépravées. En vue de développer ces penchants et d'assouvir ces convoitises, on réorganise toutes choses sur de nouvelles bases. Le mariage, la famille, l'éducation, le langage, la propriété, la religion, tout passe au creuset. Après quatorze siècles de christianisme, de pareilles tentatives ne pouvaient compter sur un plein succès. Mais voilà que le socialisme s'est présenté de nos jours pour continuer cet œuvre et proposer tel ordre social qui permette de satisfaire sans obstacle toutes les passions de l'homme. La révolution française et le socialisme, *car c'est tout un*, se caractérisent donc par la correspondance qu'ils établissent entre les penchants de l'homme déchu et l'organisation de la société; *c'est la divinité de l'homme trouvant sa reconnaissance dans les institutions sociales.*

Tels sont, dans leur génération logique, les événements qui ont introduit et propagé le mal en Europe. Le christianisme avait mis l'ordre dans l'homme et dans le monde; il avait soumis aux doctrines et aux lois révélées les individus et la société. La Renaissance, sans attaquer directement son œuvre, en avait préparé la ruine. Le protestantisme et le philosophisme la commencèrent dans l'homme en proclamant l'autonomie de sa raison et l'indépendance de

sa volonté, autrement la divinité de l'homme. Le césarisme et le socialisme la poursuivirent dans la société en proclamant l'indépendance absolue des rois, puis après, l'indépendance du peuple, c'est-à-dire, si l'on veut me passer l'expression, la divinité de la société. Car on ne peut reconnaître ici-bas l'indépendance absolue d'un être créé sans le revêtir d'un caractère divin. Ce qui nous permet de résumer tous les progrès du mal dans la divinisation de l'homme, dans la divinisation de la société, on peut tout dire d'un mot déjà ancien, dans le paganisme.

En voyant l'histoire rendre ces oracles et mettre à nu la raison des choses contemporaines, quelque lecteur se prendra peut-être à dire que les faits résistent à ces violences de la logique, et que ces appréciations découlent d'un système préconçu. Ami lecteur, point d'illusion. Fauteurs et adversaires, panégyristes et contradicteurs, historiens catholiques, schismatiques, hérétiques, philosophes, révolutionnaires, tous s'accordent aujourd'hui sur le sens à donner et sur les tendances à reconnaître aux grands événements qui s'accomplissent depuis trois siècles. Ce qui navre les uns réjouit les autres, mais la différence des sentiments n'est qu'un nouvel hommage à l'unité des vues. Écoutons, par forme de conclusion, un homme qu'on peut regarder comme le résumé vivant des contradictions modernes (1) et dont il est toujours utile de recueillir les aveux :

« Une philosophie après Bacon, une théologie

(1) Proudhon : Les citations vraiment curieuses que nous lui

après Luther ; un gouvernement après qu'on a posé en principe la souveraineté du peuple : triple contradiction. Sans doute, il n'était pas dans la nature du génie philosophique de proclamer, après la publication du *Novum Organum*, sa propre déchéance, et c'est pour cela qu'après Bacon, et jusqu'à nos jours, il a paru des systèmes de philosophie. Sans doute encore il répugnait à la conscience religieuse, émue aux accents de Luther, de s'avouer antichrétienne et athée, et c'est pour cela qu'après Luther, et jusque sous la république de Février, il y a eu tant d'effervescence religieuse. Sans doute, enfin, l'esprit gouvernemental, dans la pensée même de ceux qui criaient le plus haut contre le despotisme, ne pouvait d'emblée accepter sa démission ; et c'est pour cela que depuis 89 nous en sommes à notre huitième constitution politique. L'humanité ne déduit pas avec tant de promptitude ses idées et ne fait point de si grands sauts. Mais, ce qui est certain, c'est que ce mouvement philosophique, politique, religieux, qui s'accomplit depuis quatre siècles, *en sens évidemment inverse*, est un symptôme, non de création, *mais de dissolution*. La philosophie, en s'appuyant de plus en plus sur les sciences positives, ne conserve d'originalité qu'en faisant sa propre critique ; la philosophie, au dix-neuvième siècle, c'est l'histoire de la philosophie. La religion dépouillée de son dogmatisme, se

empruntions sont extraites de l'ouvrage, d'ailleurs singulier : *La Révolution sociale démontrée — ou démontée — par le coup d'État du Deux décembre.*

confond avec l'esthétique et la morale ; la religion, pour nous, c'est l'archéologie de la raison ; la légende chrétienne n'est plus que la vision de l'humanité, ainsi que l'ont exposé tour à tour, après Kant et Lessing, Hegel, Strauss, et en dernier lieu Feurbach. Quant à la politique, qui fait la spécialité de tant de profonds génies, le travail de négation qui la dévore n'est pas moins visible ; en fait de gouvernement, après la royauté, il n'y a rien ; dans une démocratie, il n'y a lieu, en dernière analyse, ni à pouvoir ni à constitution ; la politique, subordonnée à l'économie, se réduit à un simple contrat de garantie mutuelle, variable dans ses articles suivant la matière et révocable à l'infini.

« Ainsi le progrès, en ce qui concerne les institutions les plus anciennes de l'humanité, la philosophie, la religion, l'État, est une négation continuelle, je ne dis pas sans compensation, mais sans reconstitution possible. Tout ce que l'on entreprendrait à cet égard serait contradictoire et rétrograde ; il n'y a pas, au fond de la pensée humaine, de nouvel édifice : la négation est éternelle.

« L'antidote du socialisme n'est que dans la théocratie pontificale. »

4 DE61

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....

CHAPITRE PREMIER.

Du royaume de Dieu dans le ciel..... 1

CHAPITRE II.

Du royaume de Dieu sur la terre..... 7

CHAPITRE III.

De la chute, de la rédemption et de la fin du gouvernement temporel de la Providence..... 13

CHAPITRE IV.

Des éléments naturels de sanctification placés par Dieu dans son royaume terrestre : 1^o rapports de l'homme avec la nature..... 21

CHAPITRE V.

Des éléments naturels de sanctification, etc. : 2 ^o rapports de l'homme avec lui-même.....	31
---	----

CHAPITRE VI.

Des éléments naturels de sanctification, etc. : 3 ^o rapports de l'homme avec ses semblables.....	35
---	----

CHAPITRE VII.

Institutions positives de Dieu pour la sanctification de l'homme: 1 ^o la famille.....	43
--	----

CHAPITRE VIII.

Institutions positives de Dieu pour la sanctification de l'homme: 2 ^o l'Etat.....	57
--	----

CHAPITRE IX.

Institutions positives de Dieu pour la sanctification de l'homme: 3 ^o l'Eglise.....	79
--	----

CHAPITRE X.

Institutions positives de Dieu pour la sanctification de l'homme : 4 ^o la religion.....	123
--	-----

CHAPITRE XI.

De la liberté de l'homme comme puissance perturbatrice dans le royaume de Dieu.....	153
---	-----

CHAPITRE XII.

De la souffrance en général, et en particulier du châ-	
--	--

timent comme réparation des désordres introduits dans le monde par la liberté de l'homme.....	165
--	-----

CHAPITRE XIII.

Des châtimens particuliers dont se sert la Provi- dence pour punir ici-bas les individus.....	175
--	-----

CHAPITRE XIV.

Des châtimens de la Providence sur les nations : 1 ^o la guerre.....	205
---	-----

CHAPITRE XV.

Des châtimens de Dieu sur les nations : 2 ^o la peste.....	217
---	-----

CHAPITRE XVI.

Des châtimens de Dieu sur les nations : 3 ^o la fa- mine.....	225
--	-----

CHAPITRE XVII.

Des châtimens de Dieu sur les nations : 4 ^o les ré- volutions.....	235
--	-----

CHAPITRE XVIII.

Des châtimens de Dieu sur les nations : 5 ^o l'escla- vage et l'anéantissement d'un peuple.....	247
--	-----

CHAPITRE XIX.

De la mission providentielle du châtiment dans l'ordre de la responsabilité.....	261
---	-----

CHAPITRE XX.

De la mission providentielle de la souffrance, de la	
--	--

peine et du châtimeut dans l'ordre de la solidarité.....	277
--	-----

CHAPITRE XXI.

Du gouvernement temporel de la Providence dans les temps anciens, principalement envers le peuple juif.....	303
---	-----

CHAPITRE XXII.

Du gouvernement de la Providence envers les peuples voisins du peuple juif.....	327
---	-----

CHAPITRE XXIII.

Du gouvernement de la Providence envers les grands empires.....	349
---	-----

CHAPITRE XXIV.

Du gouvernement de la Providence au moyen âge..	383
---	-----

CHAPITRE XXV.

Des faits qui contredisent, dans les temps modernes, le gouvernement temporel de la Providence.....	393
---	-----

4 DE 6

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



DU MÊME AUTEUR

LE

BUDGET DU PRESBYTÈRE

ou

CONSIDÉRATIONS

sur la

CONDITION TEMPORELLE DU CLERGÉ CATHOLIQUE

EN FRANCE

8 feuilles in-8°, ouvrage approuvé par plusieurs évêques et recommandé
par un grand nombre de journaux.

SOUS PRESSE :

LA MORALE CATHOLIQUE

CONSIDÉRÉE COMME

RÉALISATION DU ROYAUME DE DIEU SUR LA TERRE

3 forts volumes.

Paris. — Typ. Cosson et comp., rue du Four-Saint-Germain, 43

